A

BIBLIOTHÈQUE STENDHALIENNE

Appendice aux *Œuvres complètes*

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de

PAUL ARBELET et ÉDOUARD CHAMPION

DU MÊME AUTEUR

Soirées du Stendhal-Club, deuxième série (en collaboration avec Casimir Stryienski), *Mercure de France*, 1 vol. in-12.

Journal d'Italie, de Stendhal, 5e édition, Calmann-Lévy, 1 vol. in-12.

L'Histoire de la Peinture en Italie et les plagiats de Stendhal, Calmann-Lévy, 1 vol. in-8o.

En préparation :

La vie amoureuse et philosophique d'Henri Beyle : 1802-1806.

BIBLIOTHÈQUE STENDHALIENNE

LA JEUNESSE

DE

STENDHAL

**

Il a été tiré de cet ouvrage :

Dix exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 10.

Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 11 à 35.

Cent exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 36 à 135.

Onze cents exemplaires sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma de Voiron, numérotés de 136 à 1235.

Exemplaire N°

REPRODUCTION INTERDITE

PAUL ARBELET

LA JEUNESSE

DE

STENDHAL

★★

PARIS-MILAN 1799-1802

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, Quai Malaquais, VIe
1919

F

PQ
2437
A7
t.2

LIBRARY
SEP 19 1961
UNIVERSITY OF TORONTO

708831.

PARIS

(10 novembre 1799-7 mai 1800)

« Depuis trente ans au moins j'ai oublié cette époque si ridicule de mon premier voyage à Paris ; sachant en gros qu'il n'y avait qu'à siffler, je n'y arrêtais pas ma pensée. »

(*H. Br.*, II, 165.)

I

SOLITUDE

« Toujours seul au milieu des hommes, je rentre pour rêver avec moi-même et me livrer à toute la vivacité de ma mélancolie. »

(Bonaparte jeune officier, cité par Chateaubriand, *Mém. d'Out.-Tomb.*, III, 87.)

Ce jeune homme de seize ans qu'au début de l'an VIII une diligence emportait à travers la mélancolie d'un paysage d'automne, sur la longue route qui va de Grenoble à Paris, était bien l' « une des âmes les moins raisonnables et les plus passionnées [1] » que jamais la Province eût envoyées vers la Grand'Ville.

Seul, je crois, pourrait lui être comparé, pour la sensibilité malade, l'ardente timidité, et la sauvagerie, cet autre adolescent qui, douze ans plus tôt, était venu de l'extrémité opposée de la France apporter à Paris, « vaste désert d'hommes », les mêmes rêves secrets, pour y trouver bientôt les mêmes désenchantements. Le vicomte René de Chateaubriand, alors en exil, eût sans doute méprisé cet obscur petit bourgeois. Pourtant leurs âmes se ressemblaient, à leur premier contact avec Paris, ville étrangère pour ce Dauphinois comme pour ce Breton : et l'un comme l'autre, — sans doute en des mesures et avec des nuances bien différentes, — ces provinciaux solitaires et gauches allaient révéler au siècle naissant quelques façons nouvelles de regarder la vie.

1. *H. Br.*, II, 85.

En ce long voyage de dix jours à travers la France [1], Henri Beyle, fou de bonheur et de désir, ne vit rien que ses chimères [2].

A peine, en passant à Nemours, fut-il un moment distrait par le coup d'État du 18 brumaire. Mais il ne s'arrêta guère à pareille nouvelle : « je n'y comprenais pas grand' chose », avoue-t-il ; et il était de ces républicains qui pardonnent tout à la victoire [3].

D'ailleurs la politique, à ce moment, lui semblait chose bien négligeable. Une grande pensée remplissait son âme tout entière, celle de la maîtresse qu'il venait chercher à Paris. Ce premier voyage de Beyle n'était pour lui qu'un voyage d'amour et de conquête : « J'arrivais à Paris avec le projet arrêté d'être un séducteur de femmes,... un *Don Juan* [4]... » Et cette espérance émouvante enveloppait pour lui la ville lointaine d'un charme de roman.

Le roman se précisait même dans son imagination : « ... une jolie femme, une femme de Paris, bien autrement belle que Mademoiselle Cubly ou ma pauvre Victorine, verserait en ma présence ou tomberait dans quelque grand danger duquel je la sauverais, et je devais partir de là pour être son amant [5]. » Rien ne lui semblait plus certain, car son cœur lui disait qu'il méritait un tel amour, et

1. « Je suis parti pour Paris le 8 brumaire an VIII. J'y suis arrivé le 19 du même mois. » (*Jour. d'Italie*, 51.) — Voir, sur les dates de ce voyage, une discussion très précise dans l'excellent *Itinéraire de Stendhal*, de M. Henri Martineau (p. 14-15).

2. « L'émotion m'a ôté absolument tout souvenir de mon voyage avec M. Rosset de Grenoble à Lyon, et de Lyon à Nemours. » (*H. Br.*, II, 74.)

3. « ... j'étais enchanté que le jeune général Bonaparte se fît roi de France. » (*H. Br.*, II, 74.) * A vrai dire, cette indifférence ou cette sympathie durèrent peu. En 1803, Beyle ne rêvera plus que la mort du tyran, — avant de devenir, dix ou quinze ans plus tard, un de ses admirateurs les plus exaltés.

4. *Id.*, 78.

5. Tel Julien Sorel : « ... ce qu'il s'imaginait rencontrer un jour à Paris..., c'était... une femme bien plus belle et d'un génie bien plus élevé que tout ce qu'il avait pu voir en province. Il aimait avec passion, il était aimé. S'il se séparait d'elle pour quelques instants, c'était pour se couvrir de gloire et mériter d'être encore plus aimé. » (*Le Rouge et le Noir*, I, 71.)

* Il prétend même (69) avoir eu ce désir dès 1797 : « Ce jeune Bonaparte, que je me figurais un beau jeune homme comme un colonel d'opéra-comique, devrait se faire roi de France. »

Beyle était encore plein de confiance dans sa destinée : « Je l'aimerais avec tant de transport que je devais la trouver [1] ! »

C'est du romantisme à l'Alexandre Dumas. Mais Beyle est en avance de trente ans sur Antony, ce qui l'excuse. Plus malheureux que ce jeune homme passionné, mais aussi héroïque, il n'eut jamais la chance d'arrêter les chevaux emportés d'une jolie femme, mais « cette folie » resta son « idée fixe » pendant « six ans... peut-être [2]. » Et voilà qui nous explique bien l'étrange figure que va faire Beyle à ses débuts dans le monde. La réalité paraît nécessairement pauvre et dégoûtante à un jeune homme qui vit dans l'espérance mystique d'une belle aventure et d'une maîtresse sublime.

Hélas ! Paris, ce Paris dont il attendait une telle félicité, fut son premier désenchantement. La ville lui parut aussi laide que ses environs [3].

A vrai dire il débutait mal. Son compagnon l'avait déposé « dans un hôtel à l'angle des rues de Bourgogne et Saint-Dominique [4]. » Ce quartier aristocratique n'a jamais été très gai. Les hôtels s'y cachent derrière de grands murs ; point de boutiques ; peu de passants. Grenoble était plus animé. Mais dans ce temps-là surtout le faubourg Saint-Germain paraissait lugubre. Ces grands jardins invisibles, ces hôtels qui semblent dédaigner la rue, étaient déserts. Vendus pendant la Révolution, dépouillés de leurs œuvres d'art et de leur luxe, le plus souvent

1. *H. Br.*, II, 74-75.

2. « Je ne fus un peu guéri que par la sècheresse des dames de la cour de Brunswick,... en novembre 1806. » (*H. Br.*, II, 75.)

3. Qui lui avaient semblé « horriblement laids ». Beyle aurait pourtant dû voir la forêt de Fontainebleau. Trois routes en effet menaient de Lyon à Paris, celle de Dijon et Troyes, celle d'Autun et Auxerre, enfin celle de Moulins et Nevers, que prit Beyle (puisqu'il passa à Nemours) ; et celle-ci traversait la forêt pendant plusieurs lieues.

4. A cause du voisinage de l'Ecole Polytechnique, dit Beyle ; sans doute aussi à cause du voisinage de ses parents. L'Ecole Polytechnique était alors installée dans les dépendances du Palais-Bourbon, sur l'emplacement actuel du ministère des Affaires Etrangères. Les Daru habitaient rue de Lille.

De vieilles maisons occupent encore deux angles du carrefour : l'une peut-être abrita les premières heures parisiennes d'Henri Beyle.

même très dégradés, ils faisaient alors de ce quartier toujours sévère un pays de ruine et d'abandon.

Le reste du Paris d'alors ne devait pas sembler à Beyle beaucoup plus séduisant, avec ses rues étroites et mal percées, ses maisons sans aucun style. Ce Paris, dont nous n'avons plus l'idée, était si sombre et si sale que Beyle, en Italie, admirera même une ville aussi boueuse que Milan, et sera frappé, par contraste, de la largeur et de la propreté de ses rues [1].

Tant de laideur médiocre et grise inquiéta Beyle dès les premières heures. « Le premier aspect de Paris me déplaisait souverainement. » « Ce dégoût augmenta rapidement les jours suivants [2]. »

En approchant de Paris, il avait remarqué déjà, avec un étonnement douloureux, qu' « il n'y avait point de montagnes ! » Ces horizons bas et mous qui enveloppaient la ville ne lui avaient laissé que mépris [3]. Et maintenant le petit campagnard qu'était Beyle, perdu au milieu de cette immense cité, souffrait une étrange angoisse à sentir autour de lui cet océan de pierres [4]. Où étaient Claix, ses champs, ses arbres, et ses rochers ? Où était Grenoble ? Car, même à Grenoble, ne voyait-on pas toujours les Alpes au-dessus des maisons ? Les yeux de Beyle ne pouvaient se passer d'un paysage rustique et sylvestre.

Ainsi Beyle, à peine arrivé dans ce Paris qu'il rêvait depuis des années, regrettait déjà sa patrie. « C'était donc là ce Paris que j'avais tant désiré ! L'absence de montagnes et de bois me serrait le cœur. Les bois étaient intimement liés à mes rêveries d'amour tendre et dévoué, comme dans l'Arioste [5]... »

1. Et il s'agit de l'antique Milan.
2. *H. Br.*, II, 93, 77.
3. *H. Br.*, II, 77.
4. « J'aime les champs et point du tout l'odeur de la boue [des villes]. C'est au milieu des arbres que l'homme est le plus heureux », écrit il à Pauline. (*Corr.*, I, 56.)
5. *H. Br.*, II, 158. — Jean-Jacques n'avait pas été moins déçu que son disciple Henri Beyle : « Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avais !... Je m'étais figuré une ville aussi belle que grande, de l'aspect le plus imposant, où l'on ne voyait que de superbes rues, des palais de marbre et d'or. En entrant

Cette première déception commença de l'attrister. Le décor de son roman d'amour lui apparaissait pitoyable. Beyle l'avait rêvé dans le style du *Roland Furieux*, noble, élégant, pittoresque, champêtre. Mais réclamer de Paris les charmes d'une cité toscane ! Pour s'en être fait cette image absurde, Beyle ne savait plus où promener ses amours.

Son premier logis [1] ne fut pas non plus bien propre à lui rendre la vie plaisante. Il s'alla nicher sous les toits, dans une mansarde qu'éclairait mal une fenêtre à huit pieds du sol. Ainsi Beyle ne pouvait même pas jouir de la vision mélancolique et noble que lui aurait offerte le dôme des Invalides, son voisin, alors dédoré et délabré [2], image de gloire et de décrépitude.

C'est dans cette « chambre économique », assez semblable à une « prison », que Beyle connut la première crise d'un mal que tant de romantiques vont bientôt dépeindre. Sans doute il en était depuis longtemps atteint. Mais à Grenoble une famille, des amis, les liens des choses, le travail, donnaient une distraction nécessaire à son esprit, et retenaient à la réalité son imagination impatiente de rêve. A Paris au contraire il était abandonné à l'oisiveté et à la solitude. Sa mélancolie passionnée s'exaspéra. Il devint tout entier la proie de sa folie.

« J'étais, dans les rues de Paris, un rêveur passionné, regardant au ciel et toujours sur le point d'être écrasé par un cabriolet [3]. »

Comme on se tromperait pourtant, si l'on confondait ce poète [4] avec les illustres victimes du même mal qui vont donner le ton à la jeunesse du nouveau siècle, avec

par le faubourg Saint-Marceau, je ne vis que de petites rues sales et puantes, de vilaines maisons noires... ; des mendiants, des charretiers, des ravaudeuses, des crieuses de tisane et de vieux chapeaux... » (*Confessions*, IV.)

1. Une maison meublée qui donnait « sur le quinconce des Invalides » (*H. Br.*, II, 77), entre les rues Saint-Dominique et de l'Université, ou Saint-Dominique et de Grenelle : les souvenirs de Stendhal se contredisent sur ce point. (*Id.*, 290-291.) En toute hypothèse la maison a disparu.

2. On lui avait enlevé ses statues. Cf. Goncourt, *Société française pendant le Directoire*, 34.

3. *H. Br.*, II, 86.

4. « Oserai-je le dire ?... j'étais un poète. » (*Id.*, 88.)

ses nobles contemporains Chateaubriand et Lamartine. De molles rêveries, une tendresse vague et sans objet, une émotion indéfinie, inspiraient à celui-ci la plus agréable des mélancolies. Un désir tellement imprécis a-t-il besoin d'être satisfait ? Quant à René, il savait bien que sa « sylphide » n'était pas de ce monde, ce qui devait le consoler de ne l'y point trouver. D'ailleurs sa prestigieuse fantaisie se rassasiait de belles images, et son orgueil lui donnait d'intimes satisfactions, inconnues au vulgaire. Mais le pauvre Beyle n'a, pour se consoler, ni l'imagination magnifique de l'un, ni le langoureux mysticisme de l'autre. Son rêve, pour être romanesque, n'en est pas moins précis, concret, trop humain. C'est une femme qu'il veut, une femme qui aura une belle âme, mais une femme enfin [1]. L'amante qu'il voit dans ses songes, tout en marchant comme un fou dans les rues de Paris, n'est point du tout le fantôme diaphane, flottant entre ciel et terre, qu'évoque le poète :

> Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
> Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à-toi...

C'est une maîtresse que désire avec tous ses sens le jeune Henri Beyle.

« J'étais, constamment, profondément ému. Que dois-je donc aimer... ? Je me répondais : « Une charmante femme... ; nous nous adorerons ; elle connaîtra mon âme...» Cette réponse..., je me la faisais deux ou trois fois le jour, et surtout à *la tombée de la nuit*, qui souvent pour moi est encore un moment d'émotion tendre, je suis disposé à embrasser ma maîtresse les larmes aux yeux [2]... »

Mais, en l'an VIII, Henri Beyle n'avait personne à embrasser. Il en était tout déconfit. On souffre assurément davantage, à désirer en vain autour de son cou les bras d'une femme, qu'à rêver chastement la tendresse d'un ange.

1. On sait comment Sainte-Beuve définissait l'auteur d'*Indiana* : George Sand, disait-il à peu près, c'est une belle âme et une croupe.
2. *H. Br.*, II, 88.

Seulement Beyle, à des sensualités en somme bien naturelles, avait l'imprudence de mêler des espoirs trop difficiles. Nous le savons depuis longtemps, il lui fallait le grand cœur de Julie. Sur le pavé de Paris, il aurait facilement trouvé une maîtresse ; mais il ne rencontra point cette amante qui devait être capable de « connaître son âme. » Prétention ridicule, qui fera longtemps son malheur.

Différent par ses désirs, Beyle est d'ailleurs aussi follement sensible que les romantiques les plus malades. Lui-même se décrit ainsi : « *Sa sensibilité est devenue trop vive : ce qui ne fait qu'effleurer les autres, le blesse jusqu'au sang...* Les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées, ses enthousiasmes excessifs l'égarent, ses sympathies sont trop vives, *ceux qu'il plaint souffrent moins que lui.* »

Mais voici encore qui va distinguer Beyle des Childe Harold ou des René, des Hernani ou des Antony : il ne mêle à son malheur nulle prétention philosophique ; il n'accuse pas la nature ; il ne s'en prend point à l'univers d'une infortune qu'il sait bien n'intéresser que lui ; il n'adopte point l'attitude magnifique du révolté. Son bon sens le préserve de cette orgueilleuse sottise. Beyle n'a des romantiques que la sensibilité morbide, la solitude morale, et les désirs inassouvis. Il ignore leur cabotinage. Lui-même a finement noté les limites de sa folie : « Je n'ai jamais cru que la société me dût la moindre chose... Je n'ai donc jamais eu l'idée que les hommes fussent injustes envers moi. Je trouve souverainement ridicule le malheur de tous nos soi-disant poètes, qui se nourrissent de cette idée [1]... »

Beyle n'en était pas plus heureux. C'est au contraire grande consolation que de pouvoir accuser un autre de ses souffrances. Laissant en paix les hommes et la divinité, Beyle, très simplement, très bourgeoisement même, se contentait de souffrir parce qu'il n'avait pas ce qu'il désirait. « Ce qui me manquait, c'était un cœur aimant, c'était une femme. »

1. *H. Br.*, II, 89-90.

Il la cherchait en courant Paris. Solitaire et farouche, il promenait le long des rues sa redingote neuve, ouvrage d'un tailleur de la capitale, et s'attristait d'être inconnu à tous. Il voyait passer les élégants et les oisifs [1], s'en allant vers des fêtes qui ne s'ouvraient point à lui. Il frôlait des femmes, que la mode du temps faisait provocantes et presque nues, et ces femmes n'étaient pas pour lui. Seul de tout Paris sans doute, au lendemain du Directoire, Henri Beyle ne s'amusait pas. Et de ces longues courses dans cette ville encore toute fiévreuse des révolutions récentes, couverte de ruines et de bâtisses neuves, avide de réparer dans l'ardeur de tous les plaisirs le temps qu'elle avait perdu, Henri Beyle revenait, plus désolé, à sa chambrette d'étudiant sans études.

Bientôt ces promenades mêmes cessèrent. Beyle était malade [2]. Ce fut une crise de mélancolie, compliquée de troubles gastriques [3].

A sa porte cependant s'offraient des distractions faciles. Dans la boue de l'Esplanade rôdaient des filles en cheveux, ces « pierreuses » dont se contentaient ses camarades de l'Ecole Polytechnique [4]. Ils venaient conter gaiement à leur jeune et naïf compatriote ces bonnes fortunes économiques, mais Henri Beyle, pudique comme un sentimental, se sentait dégoûté jusqu'à la nausée. « Les filles » lui « faisaient horreur [5] », tout comme à Jean-Jacques [6].

« Mais le sourire d'un cœur aimant ! mais le regard de

1. « ... la vue de tant de gens..., passant rapidement dans de belles voitures à côté de moi,... me [donnait] un chagrin profond. » (*H. Br.*, II, 83.)

2. On peut croire que les deux années de surmenage et de tension cérébrale dont il sortait y avaient autant contribué que le climat, la cuisine, et la mélancolie de Paris.

3. C'est Beyle qui le dit : « Le profond désappointement de trouver Paris peu aimable m'avait embarrassé l'estomac. » (*H. Br.*, II, 83.) — Un médecin ignare soigna avec force drogues cet accès de neurasthénie.

4. Quatorze élèves de l'Ecole centrale de Grenoble étaient entrés en 1798 à l'Ecole Polytechnique (Chuq., *op. cit.*, 26). Beyle les avait revus à Paris : « Je fus un peu recueilli et guidé par les *mathématiciens* qui, l'année précédente, étaient entrés à l'Ecole. » (*H. Br.*, II, 77-78.)

5. *Id.*, 90-91.

6. « J'avais pour les filles publiques une horreur qui ne s'est jamais effacée. » (*Confessions*, liv. I.)

Mlle Victorine Bigillion... » Et Beyle se consumait toujours de tendresse sans objet. Il ne cherchait plus dans la rue son Héloïse, il l'attendait maintenant dans sa mansarde, auprès de son petit poêle de fonte, en buvant de la tisane [1].

Mais ce fut le vénérable Noël Daru qui vint, un beau jour, pour emmener dans un logis moins triste [2] ce pauvre enfant abandonné. On le coucha, on fit venir une garde et un bon médecin. Beyle nous assure que son état fut très inquiétant [3]. Au bout d'un mois, il était sur pieds.

Pour la troisième fois, Beyle déménagea. Ses cousins Daru, qu'il avait peut-être fuis par timidité pendant les premières semaines de son séjour, résolurent de l'apprivoiser. Ils le logèrent dans leur maison [4]. Dès lors la vie de Beyle, sinon son âme, va changer d'aspect.

Mais comment Beyle, parti de Grenoble au commencement de brumaire an VIII pour passer, avant la fin du mois, l'examen d'entrée à l'Ecole Polytechnique, se trouvait-il encore, au printemps suivant, oisif et sans emploi, dans la maison des Daru ? Pourquoi ne s'était-il pas présenté à un concours où il était sûr d'être reçu? Ce fut, dit simplement M. Chuquet, pour « se singulariser et... ne pas faire comme les autres. » Il ajoute, il est vrai, avec plus de justesse, que Beyle recula devant une application suivie, devant la servitude d'une école militaire, et qu'il préféra « vivre libre à Paris en écrivant des

1. *H. Br.*, II, 84.

2. « ... Je me vois dans une chambre, au troisième étage, donnant sur la rue du Bac ; on entrait dans ce logement par le passage Sainte-Marie. » (*Id.*, 93.) Le passage Sainte-Marie a fait place à la rue Paul-Louis Courier.

3. « Il faut que je fusse bien malade..., la figure [du docteur Portal] m'effraya. Elle avait l'air de se résigner en voyant un cadavre... Je fus menacé d'une hydropisie de poitrine. J'eus, je pense, du délire... » (*Id.*, *ibid.*)

4. « M. Daru... avait acheté une maison rue de Lille, n° 505, au coin de la rue de Bellechasse, dont il n'occupait modestement que le petit appartement au-dessus de la porte cochère. — Le premier au fond de la cour était loué à Madame Rebuffet... » « Ma chambre était... au-dessus du salon de Madame Rebuffet. » (*H. Br.*, II, 79 ; 126.)

On retrouvera la maison de M. Daru, encore intacte, dans l'hôtel qui porte aujourd'hui le numéro 79 de la rue de Lille.

livres [1] ». C'est ici en effet la raison véritable et profonde.

A peine loin de Grenoble, nous dit Beyle, sa passion pour les mathématiques était tombée « tout à coup ». C'est qu'elles n'avaient été pour lui « qu'un moyen » de venir à Paris [2]. Maintenant qu'il y était, il n'avait plus besoin d'elles. D'ailleurs on le sait capricieux. Il passera toute sa vie à changer de métiers. Depuis deux ans peut-être Beyle songeait à l'Ecole Polytechnique. Il était temps qu'il y renonçât.

Mais, s'il abandonnait une éphémère fantaisie, c'était pour retrouver une autre passion bien plus ancienne ; et à celle-là du moins Beyle restera toujours fidèle. Il dédaigna l'Ecole Polytechnique [3] pour écrire des comédies [4].

1. *Ouv. cit.*, 28.

2. *H. Br.*, II, 82. « Les mathématiques ne furent plus pour moi que comme l'échafaudage du feu de joie de la veille. »

3. Cet abandon a été raconté et expliqué différemment, et par Beyle lui-même, et par Colomb.

Dans sa notice nécrologique (*Journal*, 471), où Beyle prend des attitudes avantageuses pour la postérité, il écrit : « Beyle... déclara [à M. Daru] avec une force de caractère singulière pour son âge, qu'il ne voulait pas entrer à l'Ecole Polytechnique. » Mais, dans la *Vie d'Henri Brulard*, il dépeint au contraire « l'excès de sa timidité », de son « angoisse » et de son « *désarroi* », quand M. Daru lui demanda sévèrement pourquoi il ne se présentait pas à l'examen de l'école. (II, 112-114, 123-124.) Là est évidemment la vérité.

Quant à Colomb, contre toute vraisemblance, il raconte que Beyle préparait avec zèle son examen dans sa chambre de la rue de Lille, et qu'il y renonça, « d'après les conseils de la famille Daru. » (*Notice*, XX.) La famille Daru, qui avait du bon sens, et ne pouvait offrir à Beyle qu'une place de surnuméraire, ne lui conseilla sûrement point de renoncer à ce qui pouvait sembler alors la plus belle de toutes les carrières. Mais Colomb, qui se sert du manuscrit d'*Henri Brulard*, ne sait pas toujours le lire.

Il est d'autre part singulier que Chérubin Beyle, avec une indulgence inattendue, ait laissé son fils obéir à un caprice qui devait sembler à tous une incompréhensible folie. « Je ne conçois pas, écrit Beyle, comment mon père ne me força pas à me faire examiner. Probablement, il se fiait à l'extrême passion qu'il m'avait vue pour les mathématiques. Mon père, d'ailleurs, n'était ému que de ce qui était près de lui. » (*H. Br.*, II, 83.) On peut supposer aussi que son père ne tenait guère à le voir soldat * et loin de Grenoble. En le laissant manquer l'entrée de l'Ecole, il pouvait espérer secrètement qu'il reviendrait dans sa ville natale.

4. « De toutes mes passions, c'était la seule qui me restât. » (*H. Br.*, II, 83.)

* Colomb nous dit sa « répugnance pour les carrières dépendantes du gouvernement d'alors. » (*Not.*, XIX.)

C'est la première fois, mais ce ne sera pas la dernière, que l'on voit Beyle sacrifier à l'amour des lettres l'ambition la plus raisonnable et la plus sûre. En 1800, il abandonne pour elles l'Ecole Polytechnique, comme il laissera, en 1802, la carrière de soldat, comme il quittera, en 1814, le Conseil d'Etat et l'administration, comme enfin, après 1830, il négligera bien souvent son nouveau métier de consul. La littérature fut, aux yeux des gens de bon sens, le vice de Beyle, l'influence troublante qui l'empêcha d'être jamais un officier ou un fonctionnaire estimable. Elle lui valut le mépris de tous ses chefs.

Quant à nous, qui l'estimons davantage pour cette belle passion invincible, louons-le d'avoir oublié l'Ecole Polytechnique en rêvant d'écrire des comédies comme Molière. Car c'était là, on se le rappelle, sa marotte.

A peine sorti du trouble où l'avaient jeté le spectacle de cette ville nouvelle, et ses déceptions sentimentales, il reprend son métier interrompu d'homme de lettres. Il pense à *Selmours* [1], ce drame inachevé qu'il a laissé à Grenoble. Mais il veut faire mieux, et, comme les sciences et l'idéologie lui ont donné l'habitude de la méthode, il s'en va demander à l'auteur lui-même, Cailhava, son *Art de la Comédie* [2]. Car il croyait naïvement, il a toujours cru, que l'on devient poète dramatique par théorie et par principes. Il a passé dix ou quinze ans à étudier les règles du génie comique [3]. Il ne faut point s'étonner après cela qu'il n'ait jamais pu lui-même composer une seule comédie.

Mais, comme il fut toujours plein d'illusions, il acheta aussitôt un cahier « pour écrire des comédies », et dans sa chambre de la rue de Lille, qui « donnait sur quatre

1. Lettre du 10 avril 1800, à Pauline (*Corr.*, I, 3).

2. L'*Art de la Comédie*, suivi d'un *Traité de l'imitation*, avait paru en 1772 (4 vol. in-8°) ; une nouvelle édition, réduite, portait la date de 1786 ou 1795 (2 vol. in-8°).

A qui Beyle, voulant être le Molière de son temps, pouvait-il mieux s'adresser qu'à cet adorateur de Molière, qui portait sur une bague une dent du grand comique ?

3. Il a même ébauché, entre 1810 et 1813, un *Traité de la Comédie*, qui se trouve dans les manuscrits de Grenoble. (R 5896, t. XXV.)

jardins[1] », il attendit le génie, qui ne vint pas en ce temps-là.

A vrai dire ses cousins Daru, qui ne connaissaient point sa passion secrète, s'occupèrent trop de le distraire, jusqu'au jour proche où Beyle va quitter sa petite chambre, propice aux méditations, pour courir les champs de bataille. Mais il n'importe guère que ses velléités d'écrire soient encore demeurées stériles. Dès ce temps-là, le rêveur sentimental des rues de Paris, et le jeune poète enfermé dans sa mansarde devant du papier blanc, aurait pu composer l'épitaphe qui résume si bien aujourd'hui sur son tombeau le meilleur et l'essentiel de sa vie :

« ... scrisse, amò. »

1. *H. Br.*, II, 94.

LES DARU

Beyle dans la famille Daru. — Pierre Daru. — Martial Daru. Beyle aux bureaux de la Guerre.

« Je devais être un singulier problème dans la famille Daru ; la réponse devait varier entre : *C'est un fou*, et : *C'est un imbécile.* »

(*H. Br.*, II, 116.)

Les Daru allaient être pendant quinze ans les protecteurs attitrés d'Henri Beyle. Ils le comblèrent d'attentions, ils le reçurent chez eux comme un fils, ils ont fait sa fortune. Leurs bienfaits ne se lassèrent point. Quelques-unes de ses cousines voulurent même bien ajouter au traitement privilégié dont jouissait Beyle dans la famille des faveurs toutes personnelles et plus précieuses. Les Daru montrèrent donc à Beyle toutes les espèces de bienveillance, et Beyle a eu pour eux toutes les sortes d'ingratitude.

Il mit trente-cinq ans à découvrir qu'il leur devait beaucoup : « j'admire aujourd'hui, *mais aujourd'hui seulement*, écrit-il dans *Henri Brulard*, la bonté de toute cette famille Daru [1]. »

C'est que jamais ils ne se comprirent. Aussi n'ont-ils éprouvé les uns pour les autres nulle sympathie véritable. Le protégé, nous le verrons, méprisait l'âme froide et l'esprit bourgeois de ses protecteurs ; et ceux-ci trouvaient Henri Beyle indépendant à l'excès, mauvais sujet, et

1. *H. Br.*, II, 133.

trop dépourvu d'esprit de suite pour qu'on pût jamais rien faire de lui. Ils ne soupçonnaient même pas que ce jeune homme plein d'ignorance pût avoir aucune espèce de talent. Ce mutuel dédain n'empêcha d'ailleurs ni les uns de donner, ni l'autre de recevoir.

*
* *

Avec une naïveté toute provinciale, Chérubin Beyle, ou plutôt Henri Gagnon, avait écrit à ces parents riches, arrivés, Parisiens, pour leur recommander ce petit cousin, espoir de la famille. Le plus singulier, c'est que les Daru l'accueillirent en effet avec beaucoup de bonté.

En pénétrant dans le salon de Madame Daru, Henri Beyle fit son entrée dans le monde : « C'était exactement la première visite que je faisais de ma vie [1]. » Ce début est chose d'importance pour un séducteur de femmes. Beyle y fut, de son propre aveu, gauche et ridicule. Nous pouvons l'en croire.

Timide comme tous les jeunes gens trop sensibles et trop fiers, ne s'oubliant pas assez lui-même pour ne pas supposer les autres attentifs à sa personne, et trop vaniteux pour être indifférent à leurs critiques, plein d'ardeurs dont il ne savait que faire, et incapable de les contenir, puis glacé tout à coup et silencieux, au reste, en ses meilleurs moments, d'une vivacité un peu lourde, d'aspect rustique, et très mal propre à la décence convenue, à la grâce facile [2] des gestes mondains, Henri Beyle formait un mélange assez comique de prétention et de maladresse, de pauvretés et de brio, de raideur guindée et de brusquerie choquante.

Son aspect singulier surprenait dès le premier abord [3]. Massif et replet, il avait la rude encolure d'un garçon

1. *H. Br.*, II, 78.

2. Il n'avait à dix-sept ans, comme il l'écrit lui-même, « aucune grâce à [se] reprocher. » (*Jour. d'It.*, 123.)

3. Nous n'avons aucun portrait authentique de Beyle à cet âge. (Sur les premiers portraits de Beyle, voir l'étude très précise de M. Debraye, *H. Br.*, II, 392-395.) Pour sa personne physique, cf. plus haut, I, 347.

boucher, le poil dru, noir et frisé, des épaules trop larges et des jambes trop courtes. Mais les mains étaient blanches et délicates, le mollet bien tourné et le pied aristocratique. Son profil ne semblait point celui d'un Lovelace. Sur ce corps d'athlète obèse, Henri Beyle dressait avec impertinence une grosse tête ronde. Le front, à vrai dire, un front que l'âge et les passions dégarniront vite, était beau ; bombé, bossué, expressif et large, il convenait à un penseur. Mais le nez relevé, insolent, aux narines frémissantes, ne disait rien qu'un voluptueux à l'affût des sensations fines. La bouche mince, sinueuse, au dessin précis, paraissait toute gonflée de vie ; on y sentait de l'ironie, — du mépris aussi, à la façon dont s'avançait la lèvre inférieure. Et il y avait de la volonté dans ce menton ferme, dans cette mâchoire épaisse et forte. Etrange visage, rude et fin, malicieux et sensible, où transparaissaient toutes les complexités de cette nature si diverse [1]. Mais bientôt on n'y voyait plus que les yeux, profonds, vifs, étincelants, « des yeux dont le feu faisait peur [2] », des yeux qui le firent aimer [3]. Car c'est eux seuls qui pouvaient révéler, dans ce masque de sceptique, de psychologue, d'ironiste ou de sensuel, toute l'ardeur tendre et passionnée de son âme secrète.

Sa personne était donc faite, comme ses manières, comme son esprit, pour étonner par les plus singuliers contrastes, pour choquer et pour attirer, pour exciter la curiosité et décourager la sympathie.

Quand il entra dans la maison correcte des Daru, famille de fonctionnaires, de bourgeois et d'académiciens, gens du monde, bien rentés, bien arrivés, bien posés, pourvus de toutes les vertus régulières qui avaient fait et devaient faire leur fortune, Henri Beyle, venu tout droit de sa province, et encore mal dégrossi, dut les faire sourire

1. Ce visage expressif était toujours en mouvement. Non seulement il traduisait les passions qui agitaient Beyle, mais encore imitait instinctivement la mine des autres. Beyle avait le don des grimaces. (*H. Br.*, I, 59.)

2. *H. Br.*,., II, 91.

3. « Mon grand-père, homme du monde, m'avait dit : « Tu es laid, mais personne ne te reprochera jamais ta laideur. » (*H. Br.*, I, 159.)

et les inquiéter. On le leur annonçait comme un jeune homme remarquable, la gloire de l'Ecole centrale [1]. Il semblait en effet assez plein de lui-même ; guindé dans sa timide fierté, on pouvait le prendre pour un pédant tout gonflé des succès scolaires remportés dans sa petite capitale. Le scepticisme avisé de ces provinciaux qui s'étaient faits Parisiens dut se défier. Ce garçon si gauche et si peu maniable cachait-il un cuistre, ou un jeune homme d'avenir, qui méritât d'être recommandé dans les bureaux des ministères, sans devenir un embarras pour ses protecteurs ?

Henri Beyle de son côté se trouva tout de suite mal à son aise au milieu de ces parents si bienveillants et si froids.

Le chef de la famille, Noël Daru, était un vieillard de soixante et onze ans [2]. Sa politesse stricte, sa condescendance glacèrent Beyle. Il n'a jamais pardonné à cet homme grave le respect terrifié qu'il lui inspira dès l'abord : « M. Daru le père me reçut avec des phrases d'affection et de dévouement pour mon grand-père, qui me serraient le cœur et me rendaient muet [3]. » Aussi M. Daru a-t-il la première place dans cette galerie de portraits de famille, où leur jeune cousin a gravé la figure de ses bienfaiteurs d'un trait dur, acéré, inoubliable.

« M. Daru.... fils d'un bourgeois prétendant à la noblesse,... était fils de ses œuvres. » — « ... homme adroit et peu sensible.... il quitta Grenoble, sa patrie », pour faire fortune. « Il voulait aller en Amérique. Le hasard le fit secrétaire » de M. de Saint-Priest [4], intendant du Languedoc. « Il avait traversé la Révolution avec adresse, et sans se laisser aveugler par l'amour ou la haine qu'il pouvait avoir pour les préjugés, la noblesse et le clergé.

1. « Mes parents m'annonçaient sans doute comme un prodige en tout genre. (*H. Br.*, II, 124.)

2. Et non « de quelque soixante-cinq ans », comme écrit Beyle. M. Chuquet consacre une page de son livre à sa femme et à lui. On y trouvera quelques dates et quelques faits utiles. (*Stendhal-Beyle*, 31-32.)

3. *H. Br.*, II, 79.

4 Ce nom donné par M. Chuquet, 31

C'était un homme sans passion [1]... » Voilà justement ce que Beyle ne lui put pardonner. Impétueux et tendre, il fut décontenancé à jamais par ce « beau vieillard », qui « avait un œil... de travers et l'air assez faux. »

Madame Daru ne lui agréa point davantage. « M. Daru... avait avec lui une petite vieille toute ratatinée, toute provinciale [2], qui était sa femme... » — « Riche, dévote, et de peu d'esprit..., cette femme a fait toute sa vie son devoir à l'heure prescrite... » — « Je n'ai jamais rencontré d'être qui fût plus complètement privé du feu céleste. Rien au monde n'aurait pu émouvoir cette âme pour quelque chose de noble et de généreux [3]... »

C'est dans le salon correct et bourgeois de ces deux vieillards que Beyle eut l'idée saugrenue de chercher « le feu céleste », et s'indigna presque de ne le point trouver. Ce poète naïf, qui avait appris le monde dans Florian, l'Arioste et Jean-Jacques, considérait avec un dégoût mêlé d'ahurissement le protocole mondain du Paris de l'an VIII [4]. « ... Je sentais que personne ne me comprendrait, quelles figures pour leur parler de ma tendre admiration pour Bradamante [5] ! »

Il l'essaya pourtant : car Beyle, au lieu de s'abandonner

1. *H. Br.*, II, 78-79 ; *Soir. du Stend.-Club*, *Burrhus*, 50.

2. Elle avait, dit-il plus loin, « un petit air de dignité convenable à une sous-préfète de province. »

3. *H. Br.*, II, 80 ; *Soir. du Stend.-Club*, 50. Il la juge avec aussi peu d'aménité dans la *Consultation... pour Banti* (*Soir. du Stend.-Club*, 38) : elle « a toutes les idées étroites des bourgeoises d'une petite ville, fortifiées par une vie passée exactement dans les pratiques d'une religion sèche. Elle a élevé ses filles sans jamais les caresser, et sans jamais rire avec elles, mais elle a fait trente ans de suite les honneurs d'une grande maison où se trouvaient souvent de grands seigneurs... »

Les archives de la Guerre (dossiers des Daru) nous apprennent seulement qu'elle s'appelait Suzanne Periès.

4. « Ce n'était rien que de loger chez M. Daru, il fallait y dîner, ce qui m'ennuyait mortellement... Le genre poli, cérémonieux.... encore aujourd'hui, me glace et me réduit au silence. Pour peu que l'on y ajoute la nuance religieuse et la déclamation sur les grands principes de la morale, je suis mort. — Que l'on juge de l'effet de ce venin en janvier 1800, quand il était appliqué sur des organes tout neufs, et dont l'extrême attention n'en laissait pas perdre une goutte. » (*H. Br.*, II, 107-108.) Pour comble de malheur, la cuisine de Paris semblait à Beyle insipide.

5. *Id.*, 117.

docilement à la nature, se proposait un idéal inflexible. A vrai dire, cet idéal, dont il se faisait un devoir, n'avait rien de vertueux [1]. Beyle prétendait réaliser en sa personne une heureuse combinaison de l'homme sensible et du roué. Il rêvait un Henri Beyle étincelant d'esprit, plein de séductions tendres et de grâces victorieuses, le conquérant de tous les cœurs. Et de ne point réussir à mettre sur pied ce chef-d'œuvre, sa conscience eût souffert autant que sa vanité. Elles souffrirent.

Entre l'image si brillante que sa fantaisie lui avait dessinée de lui-même, et le rôle piteux qu'il jouait dans le monde, le contraste était mortifiant : « Qu'on juge de l'étendue de mon malheur ! Moi qui me croyais à la fois un Saint-Preux et un Valmont.... je me trouvais inférieur et gauche... Je m'imputais à honte, et presque à crime, le silence qui régnait trop souvent à la cour d'un vieux bourgeois despote et ennuyé [2]... » Faute de pouvoir transformer le salon de M. Noël Daru en une assemblée d'amoureux, spirituels et gais comme des héros de Shakespeare [3], Henri Beyle prit le parti de se taire obstinément.

C'était, à peu de chose près, l'attitude qui devint, quinze ou vingt ans plus tard, si à la mode dans la société, celle du jeune romantique incompris. Beyle n'est-il pas déjà, lui aussi, le poète qui s'est égaré dans un salon, parmi des âmes vulgaires et bourgeoises, le solitaire mélancolique poursuivant, au secret de son cœur, l'image idéale de la femme toujours rêvée et jamais rencontrée...? Mais Henri Beyle du moins ne joue ce rôle que faute de pouvoir mieux faire, et sans y mettre aucune prétention. Il craint même d'être ridicule.

Pourtant il ne faudrait pas nous imaginer que Beyle gardait toujours, chez les Daru, une attitude aussi digne ; nous l'y voyons parfois couché sous une armoire, et jouant

1. Tel Julien Sorel.

2. *H. Br.*, II, 109-110. Cf. le *Rouge et le Noir* (I, 42) : « ... dès qu'on se taisait..., Julien se sentait humilié, comme si ce silence eût été son tort particulier. »

3. *H. Br.*, II, 111.

à cache-cache avec des enfants comme lui. Il apprend à danser [1], et goûte fort la conversation de mademoiselle Adèle, qui a onze ans [2]. Toutes les jeunes femmes ses cousines ont tâché d'amadouer ce jeune homme farouche. On lui a dit que sa « redingote à l'artiste, couleur olive, avec revers en velours », lui allait « fort bien ». On l'a mené dans le monde. On lui a fait jouer des charades. On l'a promené au musée du Louvre. On l'a même engagé à suivre les cours de dessin de Regnault [3]. N'importe, Beyle restait mécontent des autres comme de lui-même. « Je mourais de contrainte, de désappointement... » « Je ne conçois pas aujourd'hui comment je ne devins pas fou [4]... »

Il y avait cependant, parmi tous ces Daru, quelques êtres destinés à influer plus tard sur la vie ou le caractère d'Henri Beyle. Mais il demeure rétif à leurs avances, et ne se doute point encore que la destinée lui ménage dans cette maison un protecteur tout puissant, dont il séduira la femme, — une mère et une fille qui travailleront de compagnie à le déniaiser, — un jeune homme qui essaiera de lui apprendre le métier de Don Juan : des bienfaiteurs, des amis, des amantes.

Les filles de M. et Madame Daru (qui n'avaient pas eu moins de onze enfants) ne doivent pas nous intéresser plus qu'elles n'ont intéressé Beyle [5]. Elles exercèrent sans

1. Je ne voudrais pas affirmer pourtant que ses parents eussent négligé de lui faire prendre à Grenoble les « trois ou quatre mois de leçons (de danse) que les plus minces artisans français » ne se refusaient pas au XVIIIe siècle, si l'on en croit Berriat Saint-Prix. (*Liv. cit.*, I, 41.)

2. *Corr.*, I, 1, 5.

3. Regnault (1754-1829), ancien prix de Rome, dirigeait un atelier d'où sortirent Guérin et Hersent. On y vénérait l'antique, on y cultivait la mythologie (Regnault est l'auteur des *Trois Grâces* et de l'*Education d'Achille* : *Louvre*, nos 769 et 768). Est-ce chez « le Père la Rotule » que Beyle prit en haine l'école de David, sa froideur et son mensonge ? (Voir Stenger, *La Société française pendant le Consulat*, 5e série, p. 30 ; et surtout Rosenthal, *Peinture Romantique*, 17.)

4. *H. Br.*, II, 109, 111, 115-116, 121, 123.

5. M. Chuquet, avec Stendhal, en nomme trois : Madame Cambon, Madame Le Brun, Madame de Baure. (*Stend.-Beyle*, 32 ; *H. Br.*, *Journ.*, *passim* ; *Corr.*, I, 155, 328 ; 151.) Stendhal les trouve généralement trop sèches et trop sages.

la vaincre sa timidité, et devaient toujours rester pour lui des parentes que l'on va voir, et qui vous demeurent étrangères.

Mais nous ne saurions négliger complètement « cette excellente et jolie Mme Rebuffet », qui habitait le premier étage de la maison Daru, et dont le salon était au-dessous de la chambre où logeait Henri Beyle. Son mari, « un négociant de premier mérite,... homme à caractère et à âme chaude [1] », fut, on ne sait pourquoi, de la part de Beyle l'objet d'une admiration enthousiaste. Il le met au nombre des trois esprits supérieurs qui ont possédé toute son « estime » et tout son « cœur [2] ». Tant de vénération pour l'homme n'empêcha point le jeune Beyle de traiter fort cavalièrement le mari, mari il est vrai un peu négligent, qui ne donnait chaque jour à sa femme qu'un quart d'heure, et le reste de son temps à Mademoiselle Barberen, « son associée et sa maîtresse [3] ». Quant à madame Rebuffet, Beyle, en 1800, la trouvait aimable et jolie [4], mais elle ne réussira que deux ans plus tard à l'apprivoiser tout à fait. Cette femme « excellente » poussera la bonté jusqu'à faire alors de ce très jeune homme son amant. Beyle, en venant d'un rendez-vous avec la mère, embrassait la fille dans l'escalier. Mais Adèle n'a encore aujourd'hui que onze ans. Il n'est point temps de parler d'elle.

1. Il était de Marseille ; d'où peut-être cette chaleur qui s'opposait heureusement, pour un demi-méridional comme Beyle, à la froide correction des Daru. Ils étaient d'ailleurs cousins. (Voir *H. Br.*, II, 127.)

2. *H. Br.*, I, 24-25.

3. *Id.*, II, 79. Sur Rebuffet, cf. le livre de M. Chuquet, 40, note.

4. Il écrivit à ses parents, dans une lettre dont il eut bientôt honte, que Madame Rebuffet exerçait « l'empire... des sens. » (*H. Br.*, II, 126.) On peut croire qu'elle était piquante, et toute bonne. D'ailleurs elle manquait d'esprit. (Sur madame et mademoiselle Rebuffet, voir *H. Br.*, I, 17 ; II, 126-127, 165-166 ; *Jour.*, passim ; *Jour. d'It.*, 264.) Un journal inédit de 1802, à la bibliothèque de Grenoble, donne quelques détails, confus et obscurs, sur les amours de Beyle avec la mère et la fille. Est-ce d'elles qu'il s'agit, et Beyle a-t-il volontairement changé leur nom, dans *Henri Brulard*, I, 28 ?

*
* *

« M. le comte Daru, membre de l'Académie française, associé de l'Académie des sciences, etc., etc., et moi, nous regardions le cœur de l'homme, la nature..., de côtés opposés. »

(*Souv. d'Egot.*, 91.)

Les Daru ne se contentèrent pas de faire danser le petit Beyle, et de l'amuser comme ils pouvaient. Quand ils virent que décidément il ne songeait plus à l'Ecole Polytechnique, ni à aucun métier sérieux où l'on accède par son travail, ils résolurent, par la faveur, de lui procurer une bonne place.

C'est alors que le futur ministre de Napoléon, l'un des organisateurs de la Grande-Armée, Pierre Daru, entra dans la vie de Beyle par un bienfait. Ce n'est pas de cela que Beyle lui en a toujours voulu. Il n'y a guère d'homme pour qui il ait montré, je ne dirai pas plus d'injustice, mais plus de discrète antipathie. Il a un jour, et pour lui-même, dessiné le caractère de Pierre Daru ; en écrivant *Burrhus* [1], il était donc sincère ; je crois même qu'il était exact ; mais quelle malveillance dans cette justice ! quel coup d'œil froid et perspicace [2] ! Beyle, plus qu'un autre, n'avait-il pas cependant le devoir de l'illusion ? Dans *Henri Brulard*, Beyle se montre moins impartial encore ; de ce lettré et de cet homme d'état il ne trace qu'une silhouette, vraie sans doute, mais à la façon d'une caricature [3]. D'ailleurs il parle de lui le moins possible. Il a pour cela les meilleures raisons. Le comte Daru lui

1. *Soirées du Stendhal-Club*

2. Ce n'est pas qu'il ne lui rende l'hommage strictement nécessaire : « Le caractère de Burrhus devient de plus en plus historique ; un rare talent, une probité unique, une pureté révolutionnaire extrêmement rare, tels seront dans l'histoire les traits principaux de cet homme remarquable. » (49-50). C'était déjà un éloge que de l'appeler Burrhus.

3. Voici comment il le présente : « Cette disposition prudente, sage, mais peu aimable [de Noël Daru], formait le caractère de son fils aîné, M. le comte Daru... » ; il ajoute, il est vrai, discrètement : « qui a tant influé sur ma vie... » (*H. Br.*, II, 80.)

donna, bon gré mal gré, les seules années de fortune brillante et d'ambition satisfaite qu'il ait connues. En échange Henri Beyle, sans l'excuse d'une grande passion, s'efforça de lui enlever son bien le plus cher. Il prétend même y avoir réussi. Sans doute le comte Daru n'en a jamais rien su. Mais Beyle ne l'oubliait point, et cela le gênait un peu. A vrai dire, il ne l'avait jamais aimé.

Quand Henri Beyle entra pour la première fois dans la maison des Daru, Pierre [1], le quatrième des onze enfants de M. Noël Daru, était encore en Suisse, à l'armée de Masséna, où il avait fait merveille, — tout en traduisant les satires d'Horace, — dans la tâche difficile d'approvisionner une armée en pays de montagne. Son génie organisateur avait été remarqué, et le Premier Consul le nomma presque aussitôt secrétaire général au département de la guerre, avec le grade d'inspecteur aux revues [2]. Henri Beyle le vit arriver, tout rempli de ses nouvelles fonctions, l'homme important de la famille, sa gloire et son espérance.

Cet homme avait déjà tout un passé, qu'Henri Beyle dut entendre souvent raconter dans la maison de ses bienfaiteurs. La littérature s'y mêlait à la politique, on y trouvait des succès, des dangers, des vertus même [3].

1. Sur Pierre Daru, lire essentiellement l'excellente et copieuse étude que Sainte-Beuve lui a consacrée (*Caus. du lundi*, IX) ; elle est faite en partie d'après des documents communiqués par la famille, et encore inédits. On pourra voir l'article fait par Parisot dans la *Biographie Michaud* ; mais il est partial, et inexact. Cf. l'article de M. Debidour dans la *Grande Encyclopédie* ; ce n'est à peu de choses près qu'un résumé de la *Biographie Michaud*. Enfin M. Chuquet parle de lui assez longuement (*Stendhal-Beyle*, 32-38 ; on recherchera les premiers exemplaires, avant les cartons exigés par la famille).

2. Nivôse an VIII.

3. Ainsi que Stendhal le devait faire, Pierre Daru débuta comme sous-lieutenant, à l'âge de seize ans, pour passer ensuite dans l'intendance ; il devint commissaire des guerres, se fit remarquer comme secrétaire du commandant de la province de Languedoc ; en 1792, commissaire ordonnateur en Bretagne sous les ordres de Petiet, une phrase trop littéraire, mal comprise, faillit le faire emprisonner. Il conserva, en cette heure critique, assez de calme et de sérénité pour écrire, dans la manière d'Horace, une épître à son geôlier *. Libéré par le IX thermidor, son ami Petiet, devenu ministre de la guerre,

* D'après M. Chuquet, Daru aurait été seulement « surveillé dans son logis par deux gardes ». Le geôlier est donc une invention littéraire. (Cf. Arch. de la Guerre, dossier du comte Daru.)

Pour un jeune homme aussi neuf [1], n'y avait-il pas dans cette renommée de quoi préparer l'admiration? D'ailleurs l'aspect du personnage appelait la sympathie : il avait, dit Sainte-Beuve [2], « une physionomie agréable et forte, la tête brune, l'œil vif, le nez aquilin et noble, le teint assez coloré, le cou plein et puissant [3]..., l'élocution nette, franche et pourtant polie. »

Le jeune provincial qui se taisait, timide et rogue, en un coin du salon, fut assurément impressionné, et une fois pour toutes ; mais la crainte domina. Les manières fermes et modérées de Pierre Daru, et même son exquise courtoisie, le gênaient ; et il n'osait dire mot devant cet homme illustre, « que j'admirais, écrit-il [4], mais qui me faisait frémir. » Cette attitude peureuse, il semble l'avoir toujours gardée [5]. Commis dans le bureau de Pierre Daru, courant aux côtés de son chef, au milieu des armées et des batailles, toutes les routes de l'Europe, ou bien reçu comme un cousin dans le salon et à la table du « meilleur des Pierre [6] », il se sentira toujours en face de lui un très jeune homme, mal à son aise, et respectueux en dépit de lui-même. Quand tout aurait dû créer entre ces deux êtres une espèce d'intimité, ils resteront, après quinze ans de vie commune [7], aussi fermés l'un pour l'autre, aussi

l'appela auprès de lui en 1796 comme chef de division. Il connut alors Bonaparte. Enfin Masséna le demanda comme commissaire ordonnateur en chef, à l'armée du Danube. (Sainte-Beuve, *art. cit.*, ; Stendhal, dans *Burrhus*, confirme quelques-uns de ces faits ; le récit de M. Chuquet présente quelques différences.)

1. Henri Beyle venait d'avoir dix-sept ans, et Pierre Daru trente-trois, étant né à Montpellier le 12 janvier 1767.

2. IX, 471.

3. Tous ces traits se retrouvent dans un portrait offert par la famille Daru à la bibliothèque de Grenoble. (Cf. un portrait du musée de Versailles.)

4. *H. Br.*, II, 128.

5. *Id.*, 142.

6. *Corr.*, I, 361.

7. La carrière d'Henri Beyle est faite de celle du comte Daru ; le jeune cousin profite, à mesure, de la fortune échue à son puissant protecteur.

Quand Henri Beyle, en 1806, rentre dans l'armée en entrant dans l'intendance, Pierre Daru est devenu, en l'espace de ces six années, conseiller d'état et comte de l'Empire. Il est nommé, en 1806, intendant général de la Grande-Armée : Beyle, à sa suite, est fait adjoint aux commissaires des guerres, et accompagne son frère, chargé d'administrer le duché de Brunswick. En 1810,

indifférents de cœur, aussi étrangers qu'au premier jour. Une malveillance mutuelle se dissimulera mal sous les apparences des bienfaits [1] et de la gratitude. « Jamais, dit Beyle, je n'ai pu m'accoutumer à lui, ni, ce me semble, lui à moi. » « M. Daru... ne m'aimait pas [2]... »

Cependant, et dès le premier jour, un goût, une passion commune n'aurait-elle pas dû les rapprocher ? Ainsi qu'Henri Beyle, Pierre Daru considéra toujours les lettres comme l'essentiel et le meilleur de sa vie. Il commença par elles et il finit avec elles. A Montpellier, quand il avait quinze ans, il faisait les délices d'une académie de jeunes gens, où il prodiguait vers et prose. Pierre Daru avait traduit déjà, en 1800, l'*Orateur* de Cicéron, Térence et Catulle. En douze chants il avait célébré *Washington ou la liberté de l'Amérique septentrionale*. Il avait projeté une tragédie de *Néron*, et ébauché un *Essai sur le Théâtre*

comme intendant général de la Maison de l'Empereur, Daru, après l'avoir fait nommer auditeur au Conseil d'Etat, lui procure, trois semaines après, l'excellente place d'inspecteur du mobilier de la couronne. — Ministre secrétaire d'Etat en 1811, Daru organise en 1812 l'expédition de Russie, et emmène avec lui Beyle à Moscou. Tous deux montrèrent, dans la retraite, une fermeté inégalement remarquée. En 1814, ils tombent ensemble.

Du moment que Daru n'est plus rien, Beyle ne garde avec lui aucune relation. Mais en 1819 le comte Daru semble rentrer en faveur, alors que justement Beyle vient d'apprendre sa propre ruine. Il se souvient aussitôt de ce qu'il doit à son illustre cousin. « Je me félicitais *, lui écrit-il, qu'on vous eût rendu quelque influence sur la chose publique... Je dois aux dignités dont vous avez été revêtu de n'être pas un petit bourgeois plus ou moins ridicule, et d'avoir... apprécié les avantages des places. » (*Corr.*, II, 157 : let. du 30 août 1819.) Et, grâce à cette habile transition, il lui annonce, discrètement, qu'il ira sans doute de nouveau « faire à Paris le pénible métier de solliciteur ». Mais apparemment Daru, veuf depuis 1815, feignit-il de ne pas entendre une si claire invite. Madame Daru n'était plus là pour réchauffer sa bienveillance. La tardive gratitude de Beyle ne le toucha point. Et Beyle oublia désormais ce protecteur qui ne le protégeait plus. En apprenant son décès, dix ans plus tard, il eut un instant de remords : « Je me trouvais bien ingrat. » Il alla jusqu'à sa porte, pleura « à chaudes larmes » avec un laquais, et se sauva en Italie, pour chasser ce funèbre souvenir.

1. A vrai dire Beyle dut ses places les plus brillantes et les plus profitables à Madame Daru, qui sut les obtenir pour lui de son mari.

2. *H. Br.*, II, 128, 34. Cf. *Souv. d'Egot.*, 100. — Il écrit dans son *Journal*, le 23 avril 1809 (338) : « Jamais M. D. ne m'aimera. — Il y a quelque chose dans nos caractères qui se repousse... »

* Et non : *féliciterais*, comme il est imprimé, contrairement à la leçon du manuscrit, et au sens.

Espagnol. Enfin il gardait dans ses papiers une comédie en 3 actes, et en vers : *Ninon de Lenclos.* La plupart de ces œuvres étaient ignorées du public, mais point de la famille ni des amis, et Henri Beyle avait sans doute appris à estimer Pierre Daru, avant même de le connaître, comme le plus fécond des lettrés [1].

Au reste certains ouvrages de lui avaient déjà trouvé de nombreux lecteurs : telle cette *Epître à mon Sans-Culotte*, où Pierre Daru, plus impassible que Chénier dans les prisons de la Terreur [2], avait, en vers badins, plaisanté son geôlier. Sa traduction des *Odes*, des *Epîtres*, et de l'*Art poétique* d'Horace avait paru en 1798, et pour devenir bientôt classique. Il avait chanté les beautés de la Suisse, en disciple de Rousseau, dans son *Poème des Alpes.*

Pierre Daru, comme on voit, mêlait avec agrément le badinage et l'érudition ; il philosophait, et il écrivait des vers dans l'*Almanach des Muses.* N'était-ce point assez pour mériter l'admiration de ce jeune homme si épris de gloire littéraire, qui venait de sa province pour écrire à Paris des comédies, et vénérait même Cailhava ?

Aussi bien Daru n'était-il point, comme tant d'autres, un bel esprit amateur : les grandes affaires ne lui faisaient point oublier ni mépriser les vers. Il demeure poète, critique, académicien, au plus fort de son labeur administratif, dans tout le feu de son ambition. Au moment où Henri Beyle fait sa connaissance, il écrit son *Epître à Delille* et sa *Cléopédie* [3] ; l'année suivante paraissent les *Satires d'Horace* ; et, tandis qu'il accompagne Napoléon dans ses conquêtes, qu'il nourrit l'armée, qu'il organise les pays vaincus, au milieu de cette effrayante besogne qui le faisait parfois rester vingt-sept heures à sa table de travail, il poursuit avec Andrieux, Campenon,

1. Cf. *H. Br.*, II, 122.

2. C'était du moins l'apparence ; mais la réalité fut moins tragique. (Cf. plus haut, p. 24, note 3.)

3. *La Cléopédie ou la Théorie des Réputations en littérature* parut en 1800. Beyle, sous-lieutenant au 6e dragons, emportera en campagne la *Cléopédie* et l'*Epître à Delille.*

Picard, une copieuse correspondance littéraire, d'Allemagne ou d'Autriche il corrige leurs pièces de théâtre, les conseille, les encourage, et termine ses lettres par de petits vers. Comme Henri Beyle, il emporte en campagne ses livres favoris.

Et quand il est déchu de ses grandeurs, après 1815, c'est à la littérature qu'il s'adresse, tout comme Beyle, pour assouvir une activité que n'avaient pas lassée vingt ans de guerre et l'organisation des armées de l'Empire. Tandis que Beyle va se consoler de sa chute à Venise et à Milan, en écrivant son *Histoire de la Peinture*, Pierre Daru s'en console, à Paris, en commençant son *Histoire de Venise* [1]. Et, si l'on ajoute à tant d'ouvrages parus maint éloge académique, — un genre où il excellait, — et tant de manuscrits qui ne verront jamais le jour, ce soldat, ce ministre, célèbre par son labeur dans les bureaux et dans les camps, a, pour se délasser, plus noirci de pages blanches que Stendhal lui-même, dont les innombrables manuscrits découragent les plus fervents admirateurs.

Deux ans avant sa mort, Pierre Daru écrivait à son fils [2] : « J'ai trouvé dans l'étude des lettres, au bout d'une vie déjà longue et traversée par bien des événements, un grand charme, une grande utilité, souvent de grandes consolations... Les lettres m'ont été toujours secourables, utiles et douces : cultive-les... »

Un homme de guerre si passionnément épris des lettres aurait dû être pour son jeune cousin, en ce temps de généraux incultes, la plus précieuse des compagnies [3]. On a même supposé [4] que la continuelle fréquentation de ce bel esprit avait eu sur Stendhal une influence profonde.

1. Les sept volumes en sont publiés en 1819, et, sept ans plus tard, les trois volumes de l'*Histoire de Bretagne*.

2. D'après Sainte-Beuve.

3. Ajoutons que bien des idées communes auraient pu les rapprocher. En politique, en religion, ils jugeaient à peu près de même : « ... nourri de Voltaire et de Raynal, [Pierre Daru] aimait les idées nouvelles... » Il plaisantait « continuellement sur la religion... » (*Soir. du Stendhal-Club*, 52, 32.)

4. M. Eugène Welvert, dans le *Journal des Débats* (1906). — C'est une idée qu'Albert Collignon avait jadis longuement développée (*L'Art et la Vie de Stendhal*, 109 et suiv.)

Pourtant il n'en est rien, et l'indépendance littéraire de ce petit provincial en face de cet homme déjà célèbre est une preuve admirable de son invincible originalité. Il n'apparaît même point que Stendhal ait eu jamais avec le comte Daru de ces entretiens intimes et sérieux, dans lesquels un esprit peut féconder un autre esprit. Il ne lui a jamais demandé ni direction intellectuelle ni conseils. Il n'a probablement jamais découvert devant lui ces théories littéraires, ces doctrines philosophiques, pour lesquelles avec d'autres il bataillait si fort. Il s'est contenté de l'écouter, comme on lit un livre que l'on n'aime pas [1].

On en trouverait la preuve dans la manière dont Stendhal nous le dépeint. Nous oublierions, en le lisant, que Daru paraissait à Sainte-Beuve un écrivain assez considérable pour mériter, dans les *Causeries du lundi*, trois articles copieux, — un de plus que Stendhal n'en a lui-même obtenu. Aux yeux de son cousin, Pierre Daru n'est plus qu'un chef de bureau fort colère, une sorte de brutal, travaillant comme un bœuf, et qui a le génie de l'administration.

Le nomme-t-il en tant qu'auteur [2], c'est avec un mépris qui ne discute même pas. « Sans les auteurs lus en cachette, j'étais fait pour avoir [l'esprit du Père jésuite dont je refaisais les vers — la mouche dans du lait —] et pour admirer la *Cléopédie* du comte Daru et l'esprit de l'Académie française [3]. » — « La *Cléopédie*, écrit-il ail-

1. Un passage de *Burrhus* (*Soir. du Stendhal-Club*, 59) peut donner une idée de ces conversations : « En le flattant sur la littérature, on se rend intime (parce qu'il littératurise avec vous, que vous lui fournissez la jouissance d'amour-propre dont il a besoin), on acquiert quelque influence, mais pas sa confiance. » Ceci ne prouve point, d'ailleurs, que Stendhal lui-même ait employé ce moyen de flatter le maître. Je croirais tout le contraire.

2. Le « comte Daru, véritable homme de lettres de la tête aux pieds, digne de l'hébétement de l'Académie des Inscriptions de 1828... » (*Souv. d'Egot.*, 91.)

3. Ce rapprochement montre assez comment Beyle appréciait le mérite littéraire de Pierre Daru. « M. Daru qui au fond n'avait pas d'esprit... était trop fier d'être président à la fois de quatre sociétés littéraires », écrit-il dans *Henri Brulard* (II, 121-122). Et dans *Burrhus* (*Soir. du Stendhal-Club*, 54-55) : « J'ai souvent pensé qu'une place d'académicien des Inscriptions... convenait parfaitement à son caractère. » Sainte-Beuve n'a-t-il pas dit lui-même (*Caus. du lundi*, IX, 414) : « S'il fallait définir l'Académicien modèle dans

leurs,... un petit poème dans le genre jésuitique, c'est-à-dire dans le genre des poèmes latins faits par des jésuites vers 1700. Cela me sembla plat et coulant ; il y a bien trente ans que je ne l'ai lu [1]. »

Félicitons-nous de ce mépris. Nous lui devons Stendhal. Tout proche, le comte Daru lui offrait un séduisant exemple de la littérature à la mode, la littérature de style Empire. Mais Beyle ne suivit pas la mode [2].

Il y avait entre ces deux hommes une différence de nature si intime, si profonde, que tous les services rendus, toutes les conformités d'intérêt et de vie, voire même les idées communes, ne purent les rapprocher jamais. Henri Beyle était secrètement exaspéré par le caractère raisonnable, méthodique, correct et froid du comte Daru, et celui-ci, avec un pareil caractère, ne pouvait prendre au sérieux cet esprit fantasque, virant au gré de ses passions, ce coureur de femmes capable de préférer l'amour aux intérêts de sa carrière, ce jeune homme qu'il croyait superficiel et léger parce qu'il manquait de suite. Le comte Daru, membre de l'Académie française, membre libre de l'Académie des Sciences (n'avait-il pas écrit un poème sur l'Astronomie ?), poète, historien, latiniste, fut un jour bien surpris de trouver chez un libraire une brochure [3] que l'on vendait à prix d'or,

le meilleur sens du mot, l'homme qui aime à cultiver les lettres en commun, avec une émulation profitable, avec conseil et critique mutuelle, sans susceptibilité, sans envie, dans un sens d'ornement et de perfectionnement social, il suffirait de nommer M. Daru. »

1. *H. Br.*, II, 124, 121. Beyle raconte ,en cette page, comment Pierre Daru le conduisit à une réunion littéraire, dans l'une des sociétés qu'il présidait. Beyle trouva « bourgeois et plat » le genre des vers qu'on y récitait : « la poésie me fit horreur ». Il se consola, comme un enfant, en admirant « avec envie » la gorge de Madame Constance Pipelet.

Pierre Daru avait peut-être espéré un disciple dans Henri Beyle. Il dut penser qu'il n'y avait rien à faire d'un jeune homme aussi incapable d'apprécier les jolis vers. Il l'en méprisa un peu, et ne lui parla plus littérature.

2. « Je me disais : il faut l'imiter ; mais je n'y sentais aucun goût. » (*Id.*, 157.)

3. C'était, je pense, *Racine et Shakespeare*. L'ouvrage étant épuisé, le comte Daru le dut payer 40 francs. « Son étonnement fut à mourir de rire... — Est-il possible ! disait l'Académicien en levant les yeux au ciel ; cet enfant ! ignorant comme une carpe ! » (*Souv. d'Egot.*, 91.) Rien ne prouve mieux que cet étonnement combien Pierre Daru ignorait Henri Beyle.

« M. le comte Daru, si immensément supérieur à moi et à tant d'autres

écrite par cet étourdi qui ne savait pas l'orthographe. Il sourit de pitié et ne fut point jaloux, car il était bien sûr qu'on ne parlerait jamais assez de M. de Stendhal pour faire oublier l'œuvre solide, élégante et docte de Pierre Daru.

Ni l'un ni l'autre ne se rendaient justice. C'était l'éternel antagonisme du bourgeois et de l'artiste, de l'homme raisonnable et du poète. On ne saurait plaire à Stendhal qu'avec les qualités d'un héros de roman. Il méprise tout ce qui n'est point sensible. Hors de là, ne trouvent grâce devant son cœur que les énergies surhumaines, et, s'il se peut, criminelles : Napoléon, César Borgia, qui se sauvent du prosaïsme par la grandeur sauvage de leurs actes. Or le comte Daru n'était ni un brigand ni un berger langoureux ; il n'avait point sur la conscience un beau crime, ou dans son passé quelque folle histoire d'amour. Il n'avait même pas de génie, mais seulement un talent probe, et de ces vertus bourgeoises, rassises et sages, que Beyle détestait à l'égal des mérites « académiques ». Comment Beyle n'eût-il donc pas considéré avec un secret dégoût un homme aussi bien équilibré ?

« Nul trait de caractère ou de folie, nul amour bien fort, rien qui annonce l'homme passionné [1]... » — « Nulle mélancolie, nulle misanthropie, nul amour de la solitude, rien d'exagéré, au contraire, beaucoup de politesse et d'urbanité. » — « ... il faut dire, une fois pour toutes, que les idées à la Chateaubriand, le sombre de René, etc., sont tout ce qu'il y a de plus opposé à son caractère. » C'est une « âme froide [2]. »

Ce grief sentimental, ce désaccord poétique, suffit pour tout expliquer. Dans une âme excessive comme celle de Beyle, il n'en faut pas plus pour créer une aversion mêlée

comme homme de travail, comme *avocat consultant*, n'avait pas l'esprit qu'il fallait pour soupçonner la valeur de ce fou orgueilleux », explique Stendhal avec simplicité. (*H. Br.*, II, 137.)

1. Il lui dénie même tout patriotisme, le patriotisme n'étant pour Beyle qu'une passion héroïque et exaltée : « Mes cousins Martial et Daru [le comte] avaient fait la guerre de la Vendée. Je n'ai jamais vu de gens plus purs de tout sentiment patriotique... » (*H. Br.*, II, 163.)

2. *Soirées du Stendhal-Club*, *Banti*, 39, *Burrhus*, 50, 51, 54, 58.

de répugnance qui ressemble à de la haine [1]. A cette antipathie profonde viendront bien s'ajouter par la suite les duretés du comte Daru, « ce volcan d'injures [2] », qui malmenait habituellement les employés sous ses ordres. Stendhal, paresseux et fantaisiste, lui en voudra sans doute de l'avoir forcé à travailler [3]. Mais tout cela n'eût rien été si Pierre Daru, au lieu de toutes les vertus estimables d'un fonctionnaire modèle, avait possédé un peu de ce « feu céleste » que Stendhal cherchait parmi les hommes.

*
* *

« Martial Daru n'avait ni tête, ni esprit, mais un bon cœur ; il lui était impossible de faire du mal à quelqu'un. »

(*H. Br.*, II, 80.)

L'imposante figure du comte Pierre Daru se complète agréablement par celle, plus joviale et plus familière, de son frère Martial. Le premier fut pour Beyle un protecteur rude et froid, un chef ; Martial contribua autant que personne à la fortune de son jeune cousin, mais il devint en même temps son ami. Une femme, — la sienne, — fit de Pierre Daru pour Beyle une sorte de rival que l'on trompe et que l'on redoute ; au contraire les femmes rapprochèrent Martial et Henri Beyle ; ils se rencontrèrent dans les coulisses des théâtres et dans les loges des actrices ; ils se confièrent leurs bonnes fortunes. Beyle avait enfin pour « l'adorable Martial Daru [4] » un de ces

1. M. A. Séché, dans son livre d'intelligente vulgarisation (*Stendhal*, 38), a, non sans raison, vu dans cette différence de caractère la vraie cause de leur mutuel éloignement.

2. *H. Br.*, II, 146.

3. « ... M. Daru... a été mon bienfaiteur, en ce sens qu'il m'a employé de préférence à bien d'autres, mais j'ai passé bien des jours de pluie, avec mal à la tête..., à écrire de dix heures du matin à une heure après minuit, et cela sous les yeux d'un homme furieux et constamment en colère parce qu'il avait *toujours peur*... J'étais en colère contre moi d'être ému par ses paroles dures... » (*Id.*, 145-146. Sur la manière dont ce « *bœuf furibond* » traitait ses commis, voir *id.*, 142-144.

4. *Corr.*, I, 343.

affectueux mépris dont on fait les camaraderies les meilleures.

Quand il le connut à Paris, Martial avait vingt-six ans [1] ; il allait être nommé [2] sous-inspecteur aux revues. Malgré ses galons et sa brillante fortune, qui faisaient déjà de lui une espèce de personnage, il traita son jeune cousin avec une cordiale familiarité, qui toucha jusqu'à l'âme ce jeune homme ombrageux. Martial le raillait et l'encourageait ; bientôt il lui conta ses aventures de femmes. Beyle fut flatté et ébloui. Désormais Martial devint son maître en galanterie, et du coup fut détrôné Romain Gagnon, qu'il avait jusque-là considéré comme le plus accompli des Dons Juans. Mais quand il eut vu évoluer dans un salon l'élégant Martial, son oncle ne lui sembla plus qu'un « comédien de province [3] ».

Sans doute Martial Daru n'avait point de génie, — défaut bien rare chez les amis de Beyle — ; qui pis est, il ne se montrait, lui non plus, ni romanesque ni enthousiaste. Bon vivant, et fonctionnaire avisé, Martial n'était plus un naïf. Beyle, convaincu et grave comme un jeune provincial de dix-sept ans, se sentait parfois choqué de cette blague parisienne [4]. Il comprenait mal cet épicurisme désinvolte [5]. Martial trouvait ses places bonnes, la fortune de son frère profitable, et tous les gouvernements à son gré, pourvu qu'on y pût faire l'amour.

D'ailleurs honnête homme, et capable, au besoin, d'un beau geste et d'une parole virile, sans qu'on pût jamais savoir au juste ce qu'il y avait de vanité, de gloriole, et d'attitude mondaine, dans ce geste ou dans cette parole. Quand les Napolitains de Murat viendront pour chasser de Rome les Français, Martial saura leur répondre avec

1. Donc neuf ans de plus que Beyle. Il était né à Montpellier le 2 juillet 1774. (Voir ses états de service dans Chuquet, *Stendhal-Beyle*, 40, note.)

2. Le 28 février 1800 *(id.)*.

3. *Corr.*, I, 215. Beyle y fait un parallèle de Romain Gagnon et de Martial Daru, l'un vulgaire et affecté, l'autre avec « cette délicieuse simplicité dont les gens du bon ton habillent ici leurs actions les plus fines... »

4. Cf. *Journal*, 196.

5. « Il n'était pas romanesque, et moi je poussais cette faiblesse jusqu'à la folie ; l'absence de cette folie le rendait plat à mes yeux. » (*H. Br.*, II, 199.)

une noble fierté, et trouver à propos la rude éloquence qui convenait [1].

Mais en général l'héroïsme était moins de son goût que les fêtes élégantes et les femmes faciles. Si l'on en croit Stendhal, il fut à Paris, à la cour, à l'armée, dans mainte capitale de l'Europe, le maître des élégances [2], et cueillit un peu partout, avec gaîté et gentillesse, les plus jolies fleurs de salons ou de coulisses. « Il en a eu vingt-deux en sa vie, remarque Beyle avec admiration, et... toujours ce qu'il y avait de mieux dans le lieu où il se trouvait. J'ai brûlé les portraits, cheveux, lettres, etc. » [3].

Lovelace bon enfant, Martial réussissait même, par son brave cœur, à faire pardonner aux hommes des succès que les hommes d'habitude ne pardonnent guère. Quant à son jeune cousin, il ne songeait qu'à imiter un si brillant modèle.

C'était mal le choisir. Non que les leçons de Martial ne fussent pas, comme le dit Beyle, « excellentes [4] » en leur genre. Mais saura-t-il en profiter ? Martial goûtait les femmes, mais ne s'attachait point à elles. Amateur éclectique, il passait de la grande dame à la danseuse, ne demandant à toutes que du plaisir. Il avait de Don Juan l'insouciance, sinon la froideur, et son joyeux égoïsme, soutenu par sa vanité [5], le défendait contre tout sentiment trop fort ou trop douloureux. Martial pouvait donc bien apparaître à Beyle comme une aimable incarnation de ce Lovelace, de ce Faublas ou de ce Valmont, ses éternels et décevants modèles. Mais lui-même était-il capable de ces impressions légères et frivoles, de ces

1. Sur le rôle de Martial Daru à Rome, voir Madelin, *La Rome de Napoléon*, et en particulier p. 649. Cf. *Journal d'Italie*, 229 et suiv.

2. M. Madelin nous le montre aussi « *homme du monde* avant tout ». « Qu'il fût le Lovelace de l'intendance, homme de plaisir, fort amateur du jeu et des femmes, de la danse et de la bonne chère, cela est... probable... »

3. *Souv. d'égot.*, 19.

4. *Souv. d'égot.*, 123.

5. Beyle, qui s'y connaissait, parle souvent de cette vanité mondaine du « baron Martial Daru ». (Cf. par exemple *Souv. d'égot.*, 30.) Dans le portrait si vivant que dessine de lui M. Madelin, il cite le jugement de son ennemi Tournon qui l'accuse d'être « ... présomptueux, enflé du crédit et du mérite de son frère », et de se rengorger « de la manière la plus plaisante ».

amours à fleur de peau ? Saint-Preux convenait davantage à son âme tendre et passionnée. Martial Daru, après quelques autres, ne servit donc qu'à l'égarer. Il ne lui prit point sa maîtrise, il ne sut jamais comme lui conquérir avec grâce et se détacher avec gentillesse. Le meilleur des leçons de Martial fut perdu pour Beyle. Mais, comme il arrive, il lui emprunta peut-être ses défauts.

Martial était un roué, mais un roué de style Empire. Cet homme du monde, ce lettré, cet amateur d'art, avait passé par les casernes et par les camps. Adèle, sa cousine, et jusqu'à la jeune actrice Mélanie, lui trouvaient les manières un peu brutales, voire même « un ton détestable [1] ». Mais Beyle, séduit par sa façon cavalière de traiter toutes les femmes comme si chacune avait été déjà sa maîtresse, s'efforça de l'imiter. Il n'y mettra point l'élégance qui faisait pardonner à Martial ses plus impertinentes audaces. Il voudra brusquer sa timidité ; il se mènera de force à l'assaut ; il affectera une sorte de grossièreté conquérante : il se contraindra à la polissonnerie. Beyle forçait sa nature, tandis que Martial suivait la sienne. Il ne réussit pas à faire de lui-même un Don Juan [2], mais il perdit le mérite de la délicatesse, qui convenait à son tempérament. Aussi plus tard la tendre et fragile Métilde ne pourra-t-elle se résoudre à l'aimer, car elle lui trouvera une pétulance trop brutale, et je ne sais quelle fougue soldatesque, qui plaît seulement aux femmes médiocres.

La fréquentation de Martial Daru a donc été pour Beyle pleine de conséquences. Il est un des hommes rares à qui Beyle a brûlé de ressembler, et cela toute sa vie. Sans y prétendre, il a donc modifié à sa ressemblance son jeune cousin. Celui-ci lui en a su un gré infini. Seul de tous les Daru, Martial a trouvé grâce devant Beyle, et

1. *Journal*, 225, 321

2. Il est le premier à l'avouer : « J'oubliais tout à fait les excellentes leçons d'amour que m'avaient jadis données mon oncle Gagnon et mon ami et protecteur Martial Daru. — Heureux si je me fusse souvenu de ce grand tacticien ! Que de succès manqués ! Que d'humiliations reçues !... » (*Souv. d'égot.*, 123.)

toujours [1]. A vrai dire, Martial lui a rendu de grands et de petits services ; en 1800, à Paris, il est le premier qui fasse espérer à Beyle le chapeau brodé et l'habit bleu du commissaire des guerres [2] ; on verra bientôt comme il l'accueille en Italie, et lui rend inoubliable le temps de leur intimité dans la *casa d'Adda* [3] ; à Paris, de 1803 à 1806, Martial ouvre à Beyle les salons, les coulisses [4] ; il le forme, le dégrossit et le déniaise ; c'est grâce à lui que Beyle reprend du service dans la Grande Armée en 1806, et commence une carrière que la chute de Napoléon interrompit seule. Mais, parmi tant de bienfaits, le seul dont Beyle lui garde une véritable gratitude [5], c'est d'avoir voulu l'initier à l'art délicieux de conquérir une femme : il fut, écrira-t-il en guise d'oraison funèbre [6], « mon bienfaiteur, le maître qui m'avait appris, à Milan, en 1800, et à Brunswick, en 1807, le peu que je sais dans l'art de me conduire avec les femmes. »

1. Il écrit à sa sœur, en 1805 : « ... l'excellent, le charmant, le bon, le courageux Martial Daru,... un de ces hommes que j'aime le mieux et... qui, sans exception, a eu le plus de bontés pour moi. » (*Corr.*, I, 177.)

2. *H. Br.*, II, 141.

3. « Ne croyez pas que c'est Paris que je désire, lui écrit Beyle en 1806 ; c'est la vie de la *casa d'Adda*, ce sont les bontés dont vous me comblez, c'est l'espoir de pouvoir acquérir quelques-unes de ces qualités qui... vous font adorer par tout ce qui vous entoure. » (*Corr.*, I, 273.)

4. Ce ne peut être, quoi qu'en dise M. Chuquet (*op. cit.*, 39), en 1800, que Martial Daru le menait chez la célèbre Clotilde, « alors première danseuse à l'Opéra. Quelquefois — quels beaux jours pour moi ! — je me trouvais dans sa loge à l'Opéra et devant moi, quatrième, elle s'habillait et se déshabillait. Quel moment pour un provincial ! » (*Souv. d'égot.*, 110.) Clotilde n'apparaît que dans le *Journal* de 1810 (356).

5. Gratitude qu'il ne sut guère lui montrer de son vivant, il se le reproche un peu tard. (*H. Br.*, II, 199.) De 1815 à la mort de Martial Daru (18 juillet 1827), il le négligea même presque autant que son frère.

6. Dans cette oraison funèbre, il glisse pourtant ce détail indiscret, que l'éditeur des *Souvenirs d'Egotisme* n'a point reproduit (19) : « [Vers 1819, mourut l'aimable Martial Daru], devenu lourd et insignifiant à force de breuvages aphrodisiaques au sujet desquels j'ai eu deux ou trois scènes avec lui. » (Bibl. de Grenoble.)

*
* *

« Que faire d'un animal si orgueilleux et si ignorant ? »

(*H. Br.*, II, 133.)

Il n'était plus question, dans la famille de ses protecteurs, que de la besogne mystérieuse et importante qui retenait toute la journée Pierre Daru au ministère de la guerre. Souvent on l'attendait une heure ou deux pour dîner, et Beyle le voyait arriver « enfin avec la physionomie d'un bœuf [1], excédé de peine et des yeux rouges. » « Il se tuait de travail, mais il faut avouer qu'il en parlait sans cesse et avait toujours de l'humeur en venant dîner... Dans le fait, tout était à réorganiser et l'on préparait en secret la campagne de Marengo [2]. »

Un jour, Pierre Daru emmena Beyle à son bureau [3], pour le faire collaborer aussi à la préparation de Marengo.

Le rôle de Beyle se bornait à écrire des lettres, apparemment les plus simples qu'on pût trouver à lui confier. Et pourtant « à peine la moitié » méritaient d'être signées. Henri Beyle n'avait aucune des vertus qui font un bon commis, pas même une belle écriture. Et Pierre Daru, qui était méticuleux, ne vit point sans scandale ce jeune homme si plein de prétentions écrire « cela » avec deux l.

Cette faute d'orthographe, — demeurée célèbre parmi les stendhaliens, — faillit gâter la fortune d'Henri Beyle. Du moins Pierre Daru ne le fit-il pas nommer, comme d'autres, ses camarades Barthomeuf et Cardon [4], adjoint

1. Beyle s'est-il rappelé le mot attribué à Napoléon, qui aurait dit de Daru : « C'est un bon bœuf de labour », expression plus tard embellie dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* : « Daru, le travail du bœuf, et le courage du lion » ? *(Biogr. Michaud.)*

2. *H. Br.*, II, 128.

3. « Un beau jour, M. Daru le père me prit à part et... me dit : « Mon fils vous conduira travailler avec lui au bureau de la Guerre. » Probablement, au lieu de remercier, je restai dans le silence farouche de l'extrême timidité. » — Ce n'était qu'une épreuve ; Beyle n'avait aucune espèce de titre officiel ni de fonction régulière.

4. Celui-ci avait, il est vrai, la puissante protection de Joséphine Bonaparte. (Cf. Chuquet, *liv. cit.*, 40-42, 479-480.)

aux commissaires des guerres. Et Beyle, humilié et déçu [1], Beyle, qui ne portait toujours qu'une redingote olive, « soupirait » en regardant le « bel uniforme doré » de ses compagnons. Peut-être le regrettait-il surtout quand il s'essayait à faire l'aimable auprès des demoiselles Auguié qui l'accueillaient bien [2].

Mais il se consolait de sa déconvenue par l'intime conviction de son génie. Il « songeait plus à Hamlet et au Misanthrope qu'à la vie réelle. » N'avait-il pas trouvé dans son bureau un poète tragique, resté obscur, M. Mazoïer [3] ? M. Mazoïer se préparait à faire jouer une tragédie au Théâtre Français [4] ; il citait Virgile, et louait Racine. Henri Beyle, retrouvant toute son assurance, se prit à batailler pour Shakespeare, avec l'admiration des deux autres commis. Il méprisait M. Mazoïer, « comme incapable de voir et de sentir le *vrai beau* », puisque « la naïveté d'Imogène » ne le touchait point ; mais ce mépris devenait de la haine, quand M. Mazoïer outrageait Shakespeare. Pareilles injures « attendrissaient » Beyle « jusqu'aux larmes [5] ».

D'ailleurs Beyle, au printemps de 1800, n'était que tendresse et poésie. Ce jeune homme trop sensible, qui n'avait guère trouvé à Paris qu'amertume et désillusions, découvrit enfin dans les bureaux du ministère une impression douce à son cœur. Il regarda par la fenêtre, et vit de « malheureux tilleuls » trop tondus qui lui rappe-

1. Il en voulut même à Daru de n'avoir pas dès ce jour-là fait en sa faveur un passe-droit, et sur son appuie-main il écrivit en capitales : MAUVAIS PARENT. (*H. Br.*, II, 159.)

2. *Id.*, 159, 160. — La galanterie n'était point sa seule distraction. Il fréquenta une salle d'armes, mais il faut croire qu'il y fut bien médiocre, car il l'avoue. « J'ai porté l'épée toute ma vie ne sachant pas la manier. J'ai toujours été gros et facile à essoufflcr. » (*H. Br.*, II, 153-154.)

3. Voir ses états de service dans Chuquet, *op. cit.*, 43-44. — Beyle le nomme dans le *Journal d'Italie* (20, et la note).

4. *Thésée*, qui fut donné quelques mois plus tard (frimaire an VIII), et n'eut qu'un succès d'estime. « C'est une composition sage et *raisonnablement ennuyeuse* ; on n'y rit point, mais on y pourrait dormir », écrivit Geoffroy (voir ses feuilletons du 27 nov. 1800 et du 20 mai 1801). Les personnages étaient si bavards qu'on en avait fait une parodie intitulée : « Taisez-vous ! » (Des Granges, *Geoffroy...*, 377-378.)

5. *H. Br.*, II, 138.

lèrent pourtant ceux de Claix, et les montagnes du Dauphiné. « Leur sort » lui « fit pitié ». Il les regardait vivre, bourgeonner, montrer enfin leurs premières feuilles : « ... je fus profondément attendri ; j'avais donc des amis à Paris [1] ! »

Ainsi se consolait cette âme idyllique, oubliant les déboires de l'ambition, et l'amour, qui tardait encore à venir.

1. *Id.*, 131-132.

MILAN

(Mai 1800-Janvier 1802)

« Ce fut le plus beau temps de sa vie : il adorait la musique, la gloire littéraire, et estimait fort l'art de donner un bon coup de sabre. »

(Not. biog., H. Brul., II, 324.)

LIVRE I

BEYLE A LA CASA BOVARA

I

DE PARIS A MILAN

Le départ pour l'Italie. — Le passage du Saint-Bernard.
Le *Matrimonio Segreto.*

« Je vais naître... ; et le lecteur va sortir des enfantillages. »

(*H. Br.*, II, 128.)

Brusquement, le 17 floréal an VIII [1], Henri Beyle partit pour l'Italie.

Sa fortune avait tout fait. Les événements, et la sollicitude des Daru, s'étaient chargés de décider à sa place. Avec l'insouciance d'un enfant réjoui par un beau voyage, Beyle prenait le chemin de cette Italie, qui devait être la meilleure inspiratrice de son génie et la vraie patrie de son cœur. Mais il ne se doutait guère qu'il allait à sa destinée.

Son imagination n'avait eu le loisir de rien prévoir ni de rien gâter. Certainement le mystère de la campagne de Marengo n'avait pas été divulgué devant ce gamin. On avait dû lui demander à brûle-pourpoint, un beau jour,

1. *Journal d'Italie*, 51.

s'il voulait suivre sur la route de Milan ses cousins Pierre et Martial, qui partaient [1]. Il allait donc faire la découverte de l'Italie sans avoir eu le temps de penser à elle. Ce grand amour de toute sa vie aura la sincérité naïve et spontanée des passions soudaines.

C'est un rare privilège pour Henri Beyle. Il ne faut point, après cela, être surpris qu'il n'ait dépeint l'Italie comme personne. La façon dont il apprit à la connaître est la première cause de son originalité. Parmi tous les illustres amants de l'Italie, n'est-il point le seul qui ne la désire pas longuement avant de la posséder ?

Quelle différence avec un Gœthe, ne rejoignant enfin cette fiancée lointaine qu'après l'avoir embellie par les ardentes méditations de tant d'années !

Ainsi, pour la plupart, l'Italie a d'abord été longtemps l'excitatrice de leur imagination. Aux tableaux des historiens se sont ajoutées les visions des poètes et les descriptions des voyageurs, pour leur rendre familière la figure de cette terre classique. Et quand enfin le voyageur trop bien préparé foule le vrai sol de l'Italie, il ne sait plus voir la réalité ; tant de réminiscences livresques et de fantaisies se mêlent à la sensation, que la belle nudité des choses ne lui apparaît plus, sous le voile de ses souvenirs et de ses rêves. De là ces *voyages en Italie*, qui nous peignent surtout l'âme du voyageur. Que ces touristes s'appellent Gœthe ou Heine, Chateaubriand ou Byron, Taine ou Maurice Barrès, ils vont seulement retrouver en Italie l'Italie qu'ils ont imaginée déjà et comprise, avant de l'avoir jamais vue.

Henri Beyle qui, à dix-sept ans, et n'ayant peut-être jamais prévu telle aventure, se décide du jour au lendemain à partir pour Milan, ne peut être du moins gêné par un trop long désir de voir l'Italie, ni par une préparation trop savante de son voyage.

1. On sait combien, jusqu'au dernier moment, fut gardée secrète la véritable destination de l'armée de réserve. Beyle partit le 17 floréal, ou le 7 mai. Et Jomini écrit (XIII, 173) : « ... rien n'était encore résolu le 22 avril. »

D'après le récit de M. Chuquet (14), on pourrait croire que Daru n' « invita Beyle à le rejoindre » qu'une fois arrivé en Lombardie. Les dates s'y opposent.

Que savait-il de cette Italie, où brusquement sa destinée l'envoyait vivre? Fort peu de choses.

S'il était allé à Rome, le souvenir de ses études classiques, Tite-Live, Virgile, et le bon Rollin, auraient fourni quelques thèmes à son imagination. Mais le Piémont et la Lombardie ne lui pouvaient guère rappeler que les victoires de Bonaparte, dont le bruit tout proche était bien souvent venu retentir jusqu'à Grenoble [1]. Or c'étaient là des souvenirs français, auxquels l'Italie prêtait seulement son décor. Mais l'Italie du passé, celle des arts, malgré L.-J. Jay [2], ou celle de l'histoire, Beyle n'en avait à peu près aucune idée. Il ne savait d'ailleurs pas un mot d'italien.

Le jour donc qu'il apprit tout à coup quel beau voyage il allait faire, s'il lui advint de songer à autre chose qu'au plaisir de suivre une armée, et de faire le glorieux métier de conquérant, ce furent seulement quelques souvenirs littéraires qui purent se présenter à son esprit. L'Italie, c'était pour lui ce volume de Dante, auquel s'associait la lointaine image d'une mère trop aimée ; c'était le Tasse et l'Arioste, des aventures de chevalerie, des images romanesques et voluptueuses, bois mélancoliques, tendres amantes, qui depuis des années enchantaient ses rêveries d'adolescent ; c'était encore d'autres poèmes, plus vivants, plus proches de son cœur, des histoires d'amour et de mort, Desdémone à Venise, Juliette à Vérone, et le chant de l'alouette sous un ciel d'aurore, au balcon de marbre d'un palais rose ; c'était enfin quelques images plus simples et plus vraies, Jean-Jacques à Turin et à Venise [3], Madame Basile, touchante et effacée, la Zulietta, plus

1. Les journaux de Grenoble publiaient sans cesse les lettres de Dauphinois soldats dans les armées de la République.

2. Beyle avait entendu, sur les grands maîtres, les phrases ampoulées de son professeur ; il avait lu les froides dissertations de l'abbé Dubos ; il avait regardé, d'un œil distrait, les tableaux du Louvre, en compagnie de sa cousine. Il était donc, en fait de peinture ou de sculpture, aussi ignorant que le commun des Français cultivés.

3. « Je me dis : je suis en Italie, c'est-à-dire dans le pays de la Zulietta que J.-J. Rousseau trouva à Venise, en Piémont, dans le pays de Madame Basile. » (*H. Br.*, II, 183.)

émouvante pour l'ardent Henri Beyle, et prometteuse d'un bonheur qu'il attendait et désirait encore.

Dante et Rousseau, l'Arioste et Shakespeare, voilà une Italie bien disparate, incomplète et fantaisiste, une Italie de poètes et de rêveurs. Cette image séduisante et fausse suffisait pour exalter la curiosité de Beyle. Mais elle était trop fugitive pour gêner ses impressions réelles. A peine, des sombres drames shakespeariens, et des paysages trop amènes de l'Arioste, lui restera-t-il, quand il écrira ses livres sur l'Italie, un rien de mensonge romanesque [1].

Beyle partait, le printemps venu. Pendant ces derniers mois, il avait surmené sa sensibilité, sans jamais la satisfaire. Tendue, frémissante, exaspérée, toute son âme était prête, comme un instrument sonore, aux vibrations les plus intimes et les plus profondes.

Depuis dix ans, il vivait de désir et d'espoir. Après son adolescence contrainte et douloureuse de Grenoble, il était accouru à Paris, pour y trouver enfin la liberté, l'amour, avec la gloire. Mais Paris lui avait semblé laid, aucune femme ne l'avait regardé : et Beyle était resté solitaire et déçu. L'existence n'avait donc révélé encore à ce cœur passionné que des amertumes et des dégoûts.

Merveilleuses préparations à la découverte du bonheur ! L'Italie, qu'il n'avait ni désirée ni pressentie, allait assouvir enfin cet extraordinaire appétit d'émotions. Justement parce qu'il n'en attendait rien, elle devait lui donner quelques-unes de ces joies infinies qui ne s'oublient plus.

1. Ici encore la date de sa naissance est particulièrement heureuse pour Beyle. Il arrive à un moment où l'image que les Français se font de l'Italie va changer. Ce n'est plus l'Italie de De Brosses, celle du carnaval et des courtisanes de Venise. Ce n'est pas encore l'Italie de Byron, sanglante et furieuse. Ni masque comique, ni masque tragique : Beyle peut apercevoir son vrai visage.

*
* *

« J'étais absolument ivre, fou de bonheur et de joie...

J'ai eu un lot exécrable de sept à dix-sept [ans], mais, depuis le passage du Mont-Saint-Bernard,... je n'ai plus eu à me plaindre du destin...

Ici commence une époque d'enthousiasme et de bonheur parfait... »

(*H. Br.*, II, 171, 188.)

C'était le premier voyage qu'Henri Beyle faisait sans mentor. A coup sûr il se trouva aussi heureux que gêné de cette liberté toute neuve. Mais ses premières impressions ne lui ont laissé nul souvenir [1].

Il mit onze jours à parcourir la route de Paris à Genève [2]. A peine arrivé, il courut voir la maison natale de Rousseau. Jean-Jacques était alors le maître de son cœur. Jamais Beyle ne lui sera plus constamment fidèle qu'en ce libre voyage d'aventures et d'amour, où lui aussi, comme le héros des *Confessions*, il s'en va le long des

1. « Il ne me reste pas le moindre souvenir de mon départ pour Dijon et l'armée de réserve, l'excès de la joie a tout absorbé... Je n'ai nulle idée de mon arrivée à Dijon, pas plus de mon arrivée à Genève. » (*H. Br.*, II, 166.)

2. Parti le 7 mai, arrivé le 18 (17-28 floréal) : *Jour. d'It.*, 51. — En 1811, Beyle fera la même route deux fois plus vite (Cf. *id.*, 107, note).

J'indique ici, une fois pour toutes, que je me suis fondé essentiellement, pour fixer la chronologie du voyage de Beyle, sur la page 51 du *Journal d'Italie*. Beyle, ce jour-là, avec une précision qui semble indiquer un souvenir net ou des documents sûrs, établit lui-même les dates mémorables de sa vie, pendant les deux années précédentes. Et si, trente-cinq ans plus tard, les souvenirs qu'il note confusément dans *Henri Brulard* sont rarement d'accord avec ce qu'il écrivait, à la fin de 1801, dans son journal, c'est apparemment la mémoire de Beyle qui a tort.

Par exemple il raconte avoir vu, dans un uniforme bien peu vraisemblable, « le beau général Marmont » à Martigny, « vers les sept heures du matin.... le 12 ou le 14 de mai 1800 ». (*H. Br.*, II, 175.) Or Marmont, parti, ce 14 mai seulement, de Saint-Maurice pour Martigny (De Cugnac, *Campagne de l'armée de réserve en* 1800, I, 374), n'y demeura que jusqu'au 19 au plus tard. Mais Beyle, d'après son *Journal d'Italie*, arrivait seulement à Genève le 18, et n'en repartait que le 23 mai, quand Marmont était déjà devant le fort de Bard. (Cf. *Mémoires de Marmont*, II, 118 et suiv.) D'ailleurs tout montre que Beyle ne fit et ne put faire son voyage qu'à la suite de l'armée française, avec l'extrême arrière-garde, et lentement.

routes, en contemplant la nature et en rêvant d'ineffables tendresses. Tandis qu'il longe le lac de Julie et de Saint-Preux, ou qu'il traverse les montagnes révélées par Rousseau, le souvenir de l'écrivain et les phrases de ses livres accompagnent Henri Beyle. Il pratique, comme lui, l'émotion continue et les extases infatigables ; comme lui emporté par la chimère et l'illusion, il est sans cesse attendri jusqu'aux larmes.

Il lui convenait donc bien de commencer ce voyage sentimental par un pèlerinage à la maison de Jean-Jacques. Mais la singulière disposition d'esprit que celle de Beyle allant rejoindre le Premier Consul en Italie ! Sans doute n'aurait-on pu trouver la pareille chez aucun autre des quarante mille soldats [1] qui s'acheminaient alors vers le Saint-Bernard : « Je me regardais, dit Beyle, comme Calderon faisant ses campagnes en Italie,... comme un curieux détaché à l'armée pour voir, mais destiné à faire des comédies comme Molière... Je ne demandais qu'à voir de grandes choses [2]. »

Tel Fabrice à la bataille de Waterloo.

Cette attitude restera celle de Beyle durant toute sa carrière de soldat, d'administrateur, de diplomate. Il conçoit la vie, dès sa dix-septième année, et à jamais, comme un voyage de dilettante, où l'essentiel est de beaucoup voir, en cherchant des émotions fines, et, s'il se peut, passionnantes. Mais ce sont les émotions d'un spectateur et non pas d'un acteur. Beyle regarde curieusement agir les autres, et reste en marge de la vie. « Si j'avais un emploi par la suite, pensait-il alors, ce serait pour vivre, n'étant pas assez riche pour courir le monde à mes frais. » Disposition très propre sans doute à faire un romancier, mais détestable si l'on veut gagner des honneurs ou des places. Beyle aura parfois des velléités d'ambition, mais nous voyons déjà qu'il fera toujours piètre figure d'arriviste.

1. Peut-être cependant chez Victor de Musset, qui passa, un peu avant Beyle, le Saint-Bernard, et ne songeait qu' « à contempler la nature », lui aussi. (Cf. *Victor de Musset et Henri Beyle Stendhal*, par le cap. Cavard.)

2. *H. Br.*, II, 175.

Après avoir promené quelques jours à Genève sa jeune liberté [1], il monta sur un cheval des Daru, et botté, éperonné, muni de deux pistolets et d'un grand sabre, aussi neuf pour lui que son cheval, il sortit de Genève en l'équipage grotesque d'un civil qui singe le militaire.

Depuis neuf jours déjà l'armée française passait le Saint-Bernard [2].

Son cheval s'emporta, et il avait très peur, quand le domestique du capitaine Burelvillers vint sauver Beyle d'une chute risible [3]. Il le mena vers son maître. Beyle, qui, dans l'émotion de ce premier départ pour la guerre, était à peu près aussi maître de lui que Don Quichotte en face des moulins à vent, Beyle, ombrageux [4] comme un cheval de sang, s'imagina que « ce grand homme blond,... maigre, et d'un aspect narquois et fripon », en voulait à sa liberté ! Il pensa à ses pistolets. Mais le capitaine venait tout bonnement offrir sa compagnie et sa protection à ce jeune homme qu'on lui avait recommandé.

Il lui apprit à tenir les rênes de son cheval et la poignée de son sabre [5]. Il calma aussi sa fierté trop espagnole. Henri Beyle s'était fait du point d'honneur une idée tellement raffinée qu'il voulait tirer son sabre contre un capitaine suisse, qui à Lausanne lui refusait un billet de logement. « M. Burelvillers » le « retint », et, nous affirme Beyle, l'estima pour son courage. Il dut surtout s'amuser de cet étrange enfant que la bizarrerie sauvait du ridicule.

1. Il y demeura cinq jours, et en repartit le 23 mai (3 prairial; voir le *Jour. d'It.*, 51).

2. On sait que Lannes, à la tête de l'avant-garde, avait traversé le col dans la nuit du 24 au 25 floréal (14-15 mai). La veille du départ de Beyle, le 2 prairial, il occupait Ivrée. Toutes les divisions de l'armée avaient, le 3 prairial, déjà franchi le col. « Le 23 mai, il n'y a... plus, sur le versant nord du Grand-Saint-Bernard, que la 19e légère et quelques détachements qui rejoignent. » (De Cugnac, I, 482.)

3. Voir tout l'épisode, bien conté par Beyle, dans *Henri Brulard*, II, 167-170. M. Chuquet a retrouvé les états de service du capitaine Burelvillers (*Stendhal-Beyle*, 45).

4. L'expression appartient à Destutt de Tracy.

5. « Séraphie et mon père s'étaient constamment opposés à me voir monter à cheval, faire des armes, etc. » (*H. Br.*, II, 168.)

Mais l'héroïsme du Cid voisinait toujours, dans le cœur de Beyle, avec la tendresse de Jean-Jacques. Il dut à celle-ci l'un des instants inoubliables de son existence. Ce ne fut rien pourtant qu'une minute de mélancolie délicieuse, où se mêlèrent sans doute le noble spectacle qui l'entourait, le souvenir de la *Nouvelle Héloïse*, et les rêves que lui inspiraient sa jeunesse et ses espérances. Le son grave d'une cloche d'église, mettant d'accord ces sentiments confus, les fondit et les élargit en une de ces émotions mystérieuses qui laissent un souvenir aussi beau qu'inexprimable.

« Comment rendrai-je le ravissement de Rolle [1] ?... j'entendis tout à coup sonner en grande volée la cloche majestueuse d'une église située dans la colline... ; j'y montai. Je voyais ce beau lac s'étendre sous mes yeux, le son de la cloche était une ravissante musique qui accompagnait mes idées, en leur donnant une physionomie sublime. — Là, ce me semble, a été mon approche la plus voisine du *bonheur parfait*. — Pour un tel moment, il vaut la peine d'avoir vécu [2]... »

Et Beyle avoue que le cœur lui « bat encore en écrivant ceci, trente-six ans après. » Il fait dater d'une heure aussi rare [3] « le temps heureux de sa vie », celui où il a connu le « comble du bonheur qu'un être humain puisse trouver ici-bas. »

Le capitaine Burelvillers ne participait en rien à ces tendresses et à ces extases : « ... il fut pour moi, dit Beyle, de Genève à Milan,... ce qu'un excellent gouverneur doit être pour un jeune prince... Je n'osais dire mes chimères ni parler *littérature* à ce roué de vingt-huit ou trente ans, qui paraissait le contraire de l'émotion. — Dès que nous arrivions à l'étape, je le quittais, je donnais bien

1. Ailleurs il se demande si cela ne se passait pas à Nyon. Mais si Nyon comme Rolle sont situés entre Genève et Lausanne, on ne saurait trouver qu'à Rolle l'église sur la colline. Beyle explique qu'il a dû prendre Rolle pour Vevey, d'où grande émotion pour cet amant de Julie.

2. *H. Br.*, II, 171-173. Cf. I, 54.

3. « Ce pouvait être alors, écrit Beyle, le 8 ou 10 de mai 1800. » Ce ne pouvait être, au contraire, que le 23 ou le 24 mai.

l'étrenne à son domestique pour soigner mon cheval : je pouvais donc aller rêver en paix. »

Ainsi fut tout le voyage d'Henri Beyle : une rêverie enivrée [1], coupée de quelques émotions plus fortes, et semée d'incidents matériels, à peine capables d'arracher à son hallucination heureuse ce jeune fou, qui marchait lui aussi à la conquête de l'Italie, comme le Premier Consul. Tous deux passaient le Saint-Bernard presque en même temps [2], et le passage n'avait pas moins d'importance pour la vie morale de l'un que pour la fortune historique de l'autre. Bonaparte allait chercher en Lombardie Marengo et la couronne d'empereur, et Beyle allait y trouver les beaux-arts, l'amour, et Angela Pietragrua. Mais Beyle ne se rendait pas aussi bien compte que Bonaparte de sa destinée.

Il était tout entier à la minute présente ; il allait, « gai et actif comme un jeune poulain ». « Mon plaisir était si vif, si intime, qu'il en était pensif [3]... » Il y avait dans ce plaisir la joyeuse griserie du combat. En gravissant le Saint-Bernard, Beyle avait fait « le sacrifice de sa vie ». Son imagination chimérique lui présentait mille dangers, et il les affrontait allègrement. Qu'importe qu'il risquât seulement une chute de cheval, ou une glissade dans la neige [4] ? Il était un héros, puisqu'il se figurait l'être.

1. « Etourdi par mes délicieuses rêveries, basées sur l'Arioste et la *Nouvelle Héloïse*... » (*H. Br.*, II, 177.)

2. Bonaparte précédait Beyle. Parti de Paris dans la nuit du 6 mai, vingt-quatre heures avant lui, il avait séjourné à Genève du 9 au 12 mai, et, ce même jour, passait à Lausanne les troupes en revue. Il en repartait le 16 mai. Beyle, qui voyageait moins vite, n'était même pas encore arrivé à Genève.

Bonaparte resta à Martigny du 17 au 19 mai, et franchit le col trois jours avant que Beyle ne quittât Genève. Il était à Etroubles le 20 au soir, à Aoste le lendemain ; il ne laissait Aoste que le 25, pour se trouver le soir devant Bard. Arrivé le 26 mai à Ivrée, il en repartait le 29 au soir ; il atteignait le 30 Verceil, le 31 Novare, et le 2 juin Milan.

Beyle ne put donc le rattraper jamais, et Bonaparte fit avant lui son entrée dans la capitale de la Lombardie. (Cf. de Cugnac, *op. cit.*, I, 243, 282, 295, 306-7, 335, 407, 446, 458, etc. ; II, 43 et suiv.)

3. *H. Br.*, II, 175, 176.

4. Un peu plus peut-être. D'après Thiers (I, 366-367), les cavaliers conduisaient leur cheval par la bride, ce qui était dangereux à la descente : « Le sentier fort étroit les obligeant à marcher devant le cheval, ils étaient exposés, si l'animal faisait un faux-pas, à être entraînés avec lui dans les précipices. Il

« Comme le sacrifice de ma vie... était fait et parfait, j'étais excessivement hardi à cheval... Je fus constamment gai. Si je rêvais, c'était aux phrases par lesquelles J.-J. Rousseau pourrait décrire ces monts sourcilleux couverts de neige et s'élevant jusqu'aux nues avec leurs pointes sans cesse obscurcies par de gros nuages gris courant rapidement [1]. »

Beyle eut donc « un plaisir extrême », malgré les cailloux roulants, la neige fondante, la brume épaisse et le froid très piquant [2], à gravir ces chemins du Saint-Bernard, défoncés par le passage d'une armée. La seule chose qui vint troubler sa gaîté fut une déception sentimentale. En vrai disciple de Rousseau, Beyle avait trop préjugé des hommes. Il s'était fait dès longtemps une idée noble et sublime des soldats de la République. Il fut détrompé [3] : « Au lieu des sentiments d'héroïque amitié que je leur supposais, d'après six ans de rêveries héroïques, basées sur les caractères de Ferragus et de Rinaldo, j'entrevoyais des égoïstes aigris et méchants ; souvent ils juraient contre nous, de colère de nous voir à cheval et eux à pied. Un peu plus ils nous volaient nos chevaux [4]. »

arriva, en effet, quelques accidents de ce genre, mais en petit nombre, et il périt quelques chevaux, mais presque point de cavaliers. » — Cf. Jomini, XIII, 181-182, et la note de la page suivante.

1. *H. Br.*, II, 171-172, 179.

2. Et pourtant il était resté, grâce à l'éducation familiale, une « poule mouillée », « pour le physique comme une jeune fille de quatorze ans. » (*H. Br.*, II, 177.) Mais il est probable que la griserie et l'excitation nerveuse du moment supprimèrent toute sensation pénible, et anesthésièrent Beyle.

3. Tel Fabrice del Dongo, où Beyle s'est dépeint lui-même, dans la fraîcheur naïve de sa jeunesse. Fabrice, au milieu des hussards de Waterloo, « ... commençait à se croire l'ami intime de tous les soldats avec lesquels il galopait depuis quelques heures. Il voyait entre eux et lui cette noble amitié des héros du Tasse et de l'Arioste... » (*Chartreuse de Parme*, chap. III.) Mais après ses désillusions : « La guerre n'était donc plus ce noble et commun élan d'âmes amantes de la gloire qu'il s'était figuré... ! »

4. *H. Br.*, II, 180. — Le témoignage de Beyle, sans doute plein de vérité, est en complète contradiction avec l'histoire traditionnelle et la légende napoléonienne. Thiers représente assez bien l'une et l'autre. Il prend le ton inusité de l'épopée pour écrire (I, 366) : « Ils gravissaient ces sentiers escarpés, chantant au milieu des précipices, rêvant la conquête de cette Italie, où ils avaient goûté tant de fois les jouissances de la victoire, et ayant le noble pressentiment de la gloire immortelle qu'ils allaient acquérir... » Mais des témoignages sérieux confirment le récit de Thiers. (Cf. dans de Cugnac, *op. cit.*, la lettre de Lauris-

Beyle fut « contrarié » ; mais sa vanité satisfaite consolait aisément son altruisme déçu : « je vois donc une chose difficile ! » se disait-il avec fierté.

Henri Beyle ne tomba point, il ne perdit pas son cheval dans les précipices, et, quand ils furent sortis des passages difficiles, il demanda au capitaine Burelvillers : « Le Saint-Bernard n'est que ça ? [1] » Le capitaine prit pour

ton, du 23 avril ; celle de Berthier, du 25 ; de même les attestations de Chambarlhac et d'autres officiers : I, p. 162-163, 168, 480-482.) Le capitaine Coignet montre lui aussi les soldats pleins d'entrain, d'énergie et de gaîté (*Cahiers du cap. C.*, 83-88). Voir encore Griois, *Mém.*, I, 122. — En revanche, bien des soldats désertaient, avant même d'arriver à Dijon (De Cugnac, I, 73-74). Des traînards indisciplinés suivaient l'armée ; beaucoup s'amusaient à brûler des cartouches (Ordre du jour de Berthier, daté du 16 mai : *id.*, *ib.*, 401).

Ainsi se concilient le témoignage de Beyle et la tradition. Beyle, marchant à la queue de l'armée, n'a pu voir que les troupes les plus médiocres et les moins ardentes. En revanche, quand il eut franchi le col, à la suite de la division Chambarlhac, qui formait l'arrière-garde, il dut peu à peu rejoindre une partie de l'armée, que retardait le fort de Bard. C'est ainsi que, le 31 mai, la division Chabran se trouvait disposée entre Etroubles et Ivrée. Beyle traversa donc alors ces troupes excellentes. (Voir de Cugnac, *op. cit.*, 534.)

Faute d'avoir prêté attention aux dates, le capitaine Cavard, dans une brochure toute récente, et plus que sommaire, considère le jugement de Beyle comme la « boutade d'un enfant de 17 ans », et croit lui opposer victorieusement le récit de Victor de Musset, qui passa le Saint-Bernard une dizaine de jours avant lui. (*Victor de Musset et Henri Beyle Stendhal à l'armée de réserve.*)

1. Beyle n'a point inventé trente-six ans plus tard cette impression ; on la retrouve dans une lettre à sa sœur, écrite un mois après l'événement (10 messidor : *Corr.*, I, 6) : « Je ne te parle pas du mont Saint-Bernard... Tout ce que je puis te dire, c'est qu'on en a extraordinairement exagéré la difficulté. Il n'y a pas un instant de danger pour les hommes. » Ici encore, Beyle démolit la légende. Comme il n'avait pas d'intérêt à rabaisser son propre exploit, il y a des chances pour qu'il soit sincère. Est-il véridique ?

Thiers, naturellement, ne pense point comme lui. Il juge tout simplement le passage des Alpes « égal à tout ce que l'art de la guerre a jamais tenté de plus extraordinaire » (I, 240), et n'hésite point à en faire « un prodige plus grand que celui d'Annibal ». C'est faire tort à Annibal.

En réalité, depuis 1796, des milliers et des milliers d'hommes avaient déjà passé les cols des Alpes, sans que personne y prît garde. Jomini rappelle que le Saint-Bernard lui-même fut franchi, au cours de l'histoire, par bien des armées (les Romains, « au cœur de l'hiver », les Lombards, Frédéric Barberousse, et plus de 100.000 Français, dit-on, entre 1798 et 1800), et il fait seulement remarquer que ces armées n'avaient pas d'artillerie. Ce fut là le vrai mérite et la seule difficulté pour les soldats de Marengo (Jom., XIII, 180-181). Aussi le capitaine Coignet, qui traînait, lui vingtième, un canon, appelle-t-il les gorges du Saint-Bernard un « enfer » (*op. cit.*, 88). Encore faudrait-il remarquer qu'on avait déjà fait passer des canons par le Simplon, considéré comme plus dangereux que le Saint-Bernard (De Cugnac, *op. cit.*, I, 105). En fait, le transport de l'artillerie se serait effectué sans accident, si une pièce n'avait été emportée par

une gasconnade ce qui était seulement une naïveté de poète. Pour Henri Beyle, l'expérience demeurait toujours en deça du rêve [1].

Beyle était en Italie. Moins préoccupé de son cheval, il put rêver à ce pays où il entrait, tout brûlant de désirs et d'illusions : « Je serais obligé de faire du roman, et de chercher à me figurer ce que doit sentir un jeune homme de dix-sept ans, fou de bonheur en s'échappant du couvent, si je voulais parler de mes sentiments d'Etroubles au fort de Bard, écrit-il [2]. — J'ai oublié de dire que je rapportais mon innocence de Paris... »

N'était-ce pas là cependant le point essentiel ? Car il semble bien que Beyle voyait surtout dans l'Italie le pays des bonnes fortunes de Jean-Jacques. D'après cet illustre

une avalanche. Et ceci même n'est pas prouvé. (*Id.*, *ib.*, 423.) * Au contraire bien des régiments de cavalerie avaient déjà franchi le col, et n'avaient jamais éprouvé le moindre dommage (105). Et le seul fait que Beyle a réussi à passer sain et sauf avec son cheval, novice cavalier comme il était, prouve assez qu'il n'y avait à cela nul mérite sérieux.

C'est Bonaparte qui eut l'adresse de créer cette légende, pieusement conservée depuis par la plupart des historiens. Le 19 mai, il se contentait encore d'écrire : « Le Saint-Bernard nous a offert quelques difficultés. » (*Corr. de Napoléon Ier*, VI, 373.) Mais, le 24 mai, on pouvait lire dans le *bulletin* : « Le Premier Consul est descendu du haut du Saint-Bernard, en se ramassant sur la neige, traversant des précipices et glissant par-dessus des torrents. » (De Cugnac, I, 512 ; cf. *Corr. de Nap. Ier*, XXX, 442.) Récit grotesque, pour qui connait les faits et les lieux, mais qui réussit à merveille, tous les acteurs trouvant leur compte à ce mensonge.

« Le passage du Grand Saint-Bernard, conclut le commandant de Cugnac,... ne mérite pas d'attirer l'attention de la postérité plus que beaucoup d'autres passages de montagnes... » (*La Campagne de Marengo*, 83 ; cf. Sorel, VI, 43.) Le dédain de Beyle était donc justifié, et il avait raison de ne pas se croire un héros pour avoir traversé, avec 40.000 hommes, ces gorges inoffensives.

1. Un autre poète romantique, Alfred de Vigny, souffrait des mêmes déceptions, et répétait le mot de Beyle : « ... me voilà mousquetaire à seize ans. *Ce n'est que cela* ! me dis-je, après avoir mis mes épaulettes. *Ce n'est que cela !* — J'ai dit ce mot-là depuis de toute chose, et je l'ai dit trop tôt. De là ma tristesse... » (*Corresp.*, 45.) « Cet étonnement un peu niais et cette exclamation m'ont suivi toute ma vie », écrira lui aussi Henri Beyle. (*H. Br.*, II, 187.)

2. *H. Br.*, II, 183.

* Il ne faut donc tenir aucun compte des exagérations de Mathieu Dumas : « Le moindre faux-pas entraînait et faisait disparaître, dans les précipices, dans des gouffres de neige, les hommes et les chevaux. » (III, 171.)

exemple, et suivant un préjugé courant [1], l'Italie lui apparaissait de loin comme la patrie des amours promptes et des femmes faciles. Il comptait bien en profiter, et que Milan le dédommagerait de Paris. Cette espérance juvénile formait sans doute la base de ses méditations, tandis qu'il descendait la vallée d'Aoste. Aussi bien, en ce premier voyage de 1800, l'Italie ne sera guère pour Beyle que le pays de son « innocence » perdue et de ses premières maîtresses. Elle ne lui en paraîtra que plus chère.

Tandis qu'il rêvait d'amour, Beyle, en passant au fort de Bard, reçut le baptême du feu. Il n'a guère conservé de cet événement mémorable que deux ou trois images fragmentaires [2], et le souvenir d'un grand émoi. « La canonnade épouvantable dans ces rochers si hauts, dans une vallée si étroite, me rendait fou d'émotion [3] ». A se sentir tout frémissant, Beyle sans doute ne put savoir s'il tremblait de peur ou vibrait d'une fièvre héroïque. Il fit bonne contenance.

La vanité lui avait donné du courage. Au moment où ils passaient devant les canons du fort, le capitaine Burelvillers avait dit en le regardant : « Ne voilà-t-il pas mon bougre qui a déjà peur ? » — « Il y avait là sept à huit personnes. » Beyle aussitôt parada : sans dire mot, il s'approcha tout au bord de la falaise, et affecta de s'attarder sous le feu de l'ennemi [4].

Beyle aurait pu être satisfait de cette première épreuve. « C'était, dit-il, une espèce de pucelage qui me pesait autant que l'autre. » Et pourtant il n'y trouva point tout le plaisir qu'il en espérait, malgré le décor romantique des montagnes, bien approprié aux débuts d'un héros.

1. Qu'il avait pu retrouver dans maintes lectures. Une page de *Félicia* (cf. plus haut) lui avait peint les Italiennes comme d'infatigables amoureuses.

2. Voir le plan du fort de Bard, de la gorge, et du sentier par où passa Beyle, dans *Henri Brulard*, éd. Stryienski, 293.

3. *H. Br.*, II, 185.

4. Beyle a passé par le sentier d'Albard, qu'on avait réussi à rendre praticable à la cavalerie. (Voir *Corr. de Nap. Ier*, VI, 400-401. Mais il n'apparaît guère que ce sentier, par où défila toute la cavalerie française, fût bien dangereusement exposé aux canons du fort. Beyle sans doute, les voyant et les entendant tirer, se figura naïvement que les boulets pouvaient l'atteindre. (Sur le siège de Bard, cf. de Cugnac, *Camp. de l'arm. de rés.*, I, 433-543.)

Mais son imagination trop vive lui gâtait d'avance les aventures les mieux réussies. « Le soir, en y réfléchissant, je ne revenais pas de mon étonnement : *Quoi ! n'est-ce que ça* ? me disais-je [1]. »

*
* *

Le premier Italien pour qui Beyle ait éprouvé quelque amitié sur le sol de sa nouvelle patrie fut un curé, qui lui offrit asile, et lui enseigna que « *donna* voulait dire femme. » Ne convenait-il pas en effet que Beyle, entrant dans cette terre où il allait beaucoup aimer, apprît tout d'abord à y nommer l'objet de ses amours ? « Ce fut là le commencement de mon italien [2], » remarque-t-il avec satisfaction.

La destinée, complaisante toujours à disposer artistement sa vie, lui ménagea, bientôt après, la troisième grande émotion de son voyage. A Ivrée [3], il entendit pour la première fois la musique de Cimarosa. Les nerfs de

1. *H. Br.*, II, 186-187. Comparer ce récit tout mêlé d'impressions morales, et la description physique et précise des faits, dans la lettre à Pauline du 10 messidor (*Corr.*, I, 6-7). Les deux versions, écrites à trente-six ans d'intervalle, sont parfaitement d'accord.

Beyle a prétendu, dans la *Vie de Napoléon*, que ce jour-là il avait vu « pour la première fois le général Bonaparte. » C'était, dit-il, le 22 mai (XVIII). Or, le 22 mai, Beyle était encore à Genève. Il se demande plus sincèrement, dans *Henri Brulard* : « Le premier consul était-il avec nous ? » (185). Nous savons déjà que le Premier Consul était passé depuis longtemps *. — Beyle faisait, nous dit-il (172), « quatre ou cinq lieues par jour ». De Genève au fort de Bard, il y a environ 250 kilomètres, soit plus de 60 lieues ; à ce compte Beyle, parti de Genève le 23 mai, ne serait arrivé devant le fort que le 3 juin au plus tôt. Or le fort se rendit le 1er juin. Il faut donc admettre que Beyle marcha un peu plus vite qu'il ne le dit. Mais de toutes façons, parti de Genève cinq jours après que les Français avaient paru devant le fort, Beyle ne put assister qu'à son agonie. Eût-il même fait trente kilomètres par étape au lieu de vingt, il ne serait arrivé à Bard qu'un jour ou deux avant sa reddition, le 30 ou le 31 mai **. — Alors Bonaparte était déjà aux portes de Milan.

2. *H. Br.*, II, 190-191.

3. Ou à Novare, comme il l'écrit à sa sœur, le 29 octobre 1808 (*Corr.*, I, 328).

* Cf. p. 51, note 2.

** Et on en conclura que Beyle ne fut pas arrêté « deux ou trois jours sous Bard », ce que rien n'expliquerait. Mais il avoue lui-même la confusion de ses souvenirs (185).

Beyle, durement malmenés par tant de sensations brutales, s'épanouirent délicieusement. Au sortir de la boue et des neiges, après tant de blasphèmes et de coups de canon, il eût trouvé exquise la musique d'un accordéon. Et c'était le *Matrimonio Segreto* !

« Le soir, j'eus une sensation que je n'oublierai jamais. — J'allai au spectacle... , on donnait le *Matrimonio Segreto* de Cimarosa, l'actrice qui jouait Caroline avait une dent de moins sur le devant. Voilà tout ce qui me reste d'un bonheur divin... A l'instant mes deux grandes actions : ... avoir passé le Saint-Bernard,... avoir été au feu, disparurent. Tout cela me sembla grossier et bas. J'éprouvai quelque chose comme mon enthousiasme de l'église au-dessus de Rolle, mais bien plus pur et bien plus vif... Tout fut divin dans Cimarosa [1]. »

Henri Beyle découvrait ce jour-là [2] le plus profond, le plus fidèle amour de toute sa vie. A cinquante ans il écrira encore : « Je ne sais combien de lieues je ne ferais pas à pied, ou à combien de jours de prison je ne me soumettrais pas pour entendre... le *Matrimonio Segreto*, et je ne sais pour quelle autre chose je ferais cet effort [3]. » Beyle eut donc la chance, dès son entrée en Italie, et quand tout le préparait à en bien jouir, de trouver la plus délicieuse sensation d'art qu'il ait jamais connue. Pouvait-il désirer prélude mieux choisi à sa nouvelle vie de musique et d'amour ?

« La musique me plut comme exprimant l'amour », écrira-t-il en 1808. Et dans *Henri Brulard* : « Ma vie fut renouvelée et tout mon désappointement de Paris enterré

1. *H. Br.*, II, 192-3.

2. La lettre précitée à sa sœur Pauline ne laisse aucun doute sur la réalité et l'importance de cette véritable révélation : « La musique m'a plu pour la première fois à Novare, quelques jours avant la bataille de Marengo. J'allai au théâtre ; on donnait *Il Matrimonio segreto...* »

3. *H. Br.*, I, 265. — Beyle a si souvent parlé du *Matrimonio segreto*, avec un enthousiasme toujours égal, cette préférence pour l'opéra tendre et allègre de Cimarosa est si connue, qu'il n'est pas besoin d'en donner ici les preuves. On sait d'ailleurs que cette préférence était partagée par toute sa génération. L'Italie vient de retrouver ce vieil opéra, et de s'y reconnaître. Au bout de 120 ans, il est redevenu populaire. (Voir à ce sujet un article de M. T. de Wyzewa, dans le *Temps* du 28 avril 1912.)

à jamais. Je venais de voir distinctement où était le bonheur... Vivre en Italie et entendre de cette musique devint la base de tous mes raisonnements [1]. »

Qui peut mesurer l'influence de cette première impression sur une âme sensible et tenace comme la sienne? Ne sacrifiera-t-il pas en effet un jour l'ambition, la fidélité, l'honneur même, aux plaisirs du mélomane, et ne laissera-t-il point se livrer sans lui la bataille de Waterloo, parce que les soirées de la Scala et l'amour d'Angela, — c'est tout un, — le tenaient enchaîné à Milan ? Nous venons de le lui entendre dire : le passage du Saint-Bernard, les premiers coups de canons fièrement affrontés, ne comptèrent plus, quand Beyle eut écouté le *Matrimonio segreto*.

Cet opéra-bouffe vint encore à point pour lui donner une plus noble idée de l'Italie. Il était en train de n'y voir qu'un mauvais lieu très plaisant. Cimarosa le fit rêver à de plus fines jouissances. Il s'aperçut que l'Italie pouvait avoir un autre agrément que l'humeur amoureuse de ses femmes : elle lui apparut comme la patrie de la beauté. Il n'eut besoin pour faire cette découverte ni des sculpteurs ni des peintres : Beyle les négligera toujours pour les musiciens [2]. C'est à la Scala ou à San Carlo, en écoutant une ariette de Cimarosa, de Paesiello ou de Rossini, qu'il croira le mieux sentir la supériorité artistique de l'Italie.

Enfin, grâce à Cimarosa, l'aventure d'amour à laquelle songeait sans cesse Henri Beyle fut comme poétisée. La douce et mélancolique figure de Mademoiselle Cubly reparut une fois encore [3], grâce à cette musique qui la rappelait, et vint donner aux désirs de Beyle un peu de cette délicatesse avec laquelle il l'avait aimée.

1. *Corr.*, I, 328 ; *H. Br.*, II, 193. — Ce n'était pas la première fois, on s'en souvient, que Beyle goûtait la musique et la mêlait à l'amour. Mais quand, deux ans plus tôt, il écoutait Mlle Cubly, l'air qu'elle chantait ne l'intéressait qu'à cause d'elle ; l'amour le conduisait à la musique. Quand il entendit le *Mariage secret*, l'opéra tout seul s'empara de ses sens et de son cœur ; c'est la musique cette fois qui le ramenait à l'amour.

2. Voir par exemple *Rome, Naples et Florence*.

3. Voir *H. Br.*, II, 194. — Le capitaine Burelvillers ayant mal parlé des actrices, Beyle, sous la tendre influence du *Matrimonio segreto*, et se souvenant de Mlle Cubly, voulut un instant couper la gorge au capitaine.

Il n'est donc pas indifférent qu'un soir de mai [1], dans une petite ville italienne, Beyle soit entré au théâtre, et par hasard ait entendu le *Matrimonio segreto* mal chanté par une actrice un peu édentée.

*
* *

Dès lors ce ne fut plus que la joie sans bornes où tout s'efface [2], « le bonheur le plus vif et le plus fou [3] ». Tout ce qu'il voit lui paraît admirable. Il aime l'Italie comme une maîtresse, sans raisonner. Et elle lui semble belle, puisqu'il l'aime.

Il a quitté les montagnes, il s'est enfoncé dans les plaines immenses de la Lombardie [4] : routes sans fin, entre des canaux, des champs humides, et des lignes d'arbres fermant la vue de toutes parts. Qui ne se lasserait de ce paysage de rizières et de champs de maïs ? Mais Beyle ne se lasse point : « La vue du paysage me ravissait. Je ne le trouvais pas la réalisation du beau, mais quand.... jusqu'à Milan, la fréquence des arbres et la force de la végétation, et même les tiges du maïs.... empêchaient de voir à cent pas,... je trouvais que *c'était là le beau* [5]... »

1. M. Henri Martineau (*L'Itin. de Stend.*, 18) donne pour le passage de Beyle à Ivrée la date du 26 ou du 27 mai. Mais aucun des textes qu'il allègue ne permet semblable conclusion. Beyle ne dut atteindre Ivrée que quelques jours plus tard (cf. plus haut, 56, note 1).

2. Où s'effacent surtout laideurs et tristesses. Maurice Dupin, qui, en même temps que Beyle, entre en Italie avec l'armée française, a mieux su regarder la vérité. « Nous dévastons un pays admirable. Le sang, le carnage, la désolation marchent à notre suite. Nos traces sont marquées par des morts et des ruines... » (*Hist. de ma vie.* de G. Sand, I, 375). Beyle, dans les villes prises d'assaut, ne voit que l'opéra-bouffe, et, parmi les colonnes d'une armée d'invasion, rien que le ciel bleu et la verdure délicieuse *.

3. *H. Br.*, II, 195. — Beyle se demande (194) s'il n'a pas assisté au combat du Tessin. Il est difficile de l'admettre, à moins de rejeter le reste de ses affirmations (cf. la note 1 de la page 56). Murat battit les Autrichiens à Turbigo, et força le passage du Tessin, le 31 mai.

4. Il ne peut y avoir de doute sur le chemin de Beyle : après avoir suivi, d'Aoste à Ivrée, l'admirable vallée de la Doire, il gagna Vercelli, Novara, Mortara, et, par Vigevano, arriva enfin à Milan. C'était alors la seule route.

5. « Tel a été pour moi Milan, et pendant vingt ans... A peine si cette image adorée commence à se séparer du beau. Ma raison me dit : mais le vrai beau,

* Un mot seulement sur les chevaux morts, *H. Br.*, II, 191.

Ainsi Beyle, sous le grand soleil de juin, s'avançait vers Milan, sa patrie. Au milieu de cette mer de verdure étincelante, il allait, étourdi, enivré, tout frémissant d'allégresse. N'eût-on pas dit un exilé qui, après une longue absence, retrouve enfin le pays de son cœur ?

c'est Naples et le Pausilippe,... ce sont les environs de Dresde, les murs abattus de Leipsick,... le lac de Genève, etc. C'est ma raison qui dit cela, mon cœur ne sent que Milan et la campagne *luxuriante* qui l'environne. » (*H. Br.*, II, 195.)

Il faut d'ailleurs remarquer que l'imagination moins exigeante de nos pères ne demandait pas à un paysage de lignes trop mouvementées. Une plaine richement cultivée leur donnait beaucoup de jouissance. Maurice Duviquet, parcourant la Lombardie quatre ans avant Beyle, s'écrie lui aussi : « Quelles belles plaines ! quelles campagnes ! quelles cultures ! Comme les voitures roulent bien sur ces routes qu'on prendrait si facilement pour des allées de parc ou de jardin ! » (*Souv. de M. Duviquet* : Paris, 1905, in-16, p. 138.)

II

LA VIE MILANAISE D'HENRI BEYLE

L'arrivée. — Beyle dans les bureaux de l'Armée d'Italie. — Premières impressions esthétiques. — Mélancolie et malheur.

« En entrant à Milan, par une charmante matinée de printemps..... »

(*H. Brul.*, II, 197.)

Un matin de prairial, Henri Beyle fit son entrée dans la capitale de la Lombardie [1].

A l'extrémité d'un long faubourg poudreux [2], Milan se dessinait dans le ciel clair de l'orient. Le soleil qui montait en face de lui au-dessus de la grande ville éblouissait les yeux ravis d'Henri Beyle, et baignait de lumière les masures et les palais, les couvents et les églises au milieu desquels il s'avançait.

1. Beyle avait complètement oublié la date de son arrivée. Parfois il la place en mai, contre toute possibilité, puisque l'armée française n'était entrée à Milan que le 2 juin.

Nous ne pouvons faire sur sa marche que des calculs très approximatifs. Voyageant à cheval, mais avec un seul cheval, et par des routes encombrées de traînards et de convois, n'ayant d'ailleurs nulle raison de se hâter, il allait sans doute lentement. S'il se trouvait au fort de Bard, suivant notre hypothèse, le 30 ou le 31 mai, et s'il cheminait, comme il le dit, à raison de « quatre à cinq lieues par jour » (cf. plus haut, p. 56, note 1), il lui aurait fallu, de Bard à Milan, au moins sept jours * : il serait donc entré à Milan au plus tôt le 5 juin, trois jours après Bonaparte et son armée. Beyle aurait mis ainsi deux semaines pour faire le voyage de Genève à Milan.

2. Beyle, arrivant par la route de Novare, ne put donc entrer à Milan que par la *porta Vercellina* (aujourd'hui la porte Magenta).

* Je compte environ 150 kilomètres entre ces deux villes.

Dès son arrivée dans sa nouvelle patrie, le hasard voulut qu'il frôlât en quelque manière sa destinée future. Tandis qu'il regardait les fines colonnes de Sainte-Marie des Grâces, il laissa derrière lui sans le savoir *la Cène* du Vinci, qui devait inspirer plus tard ses meilleures pages à l'auteur de *la Peinture*. Et plus loin ce fut la Scala, où il allait vivre, tant d'années, ses plus douces heures de musique et d'amour. Entre temps, il avait passé devant la maison d'Angela.

Mais songeait-il à son avenir, rêvait-il tendres aventures, plaisirs des arts, héroïques exploits, tandis qu'au pas de son cheval, le capitaine Burelvillers à sa droite, et derrière eux le domestique, il s'en allait le long des rues, dans cette grande ville étrangère et charmante ? Ou bien ne pensait-il à rien, tout rempli seulement de cette joyeuse ivresse qui depuis son entrée en Italie transfigurait pour lui le monde? L'heure matinale, le frais éclat des pierres dorées et des briques roses, cette ville inondée de lumière sous le grand ciel bleu de juin, un peuple tout frémissant de vie, des femmes aux yeux brillants et des officiers chamarrés d'or [1], cette première vision de Milan ne semblait-elle pas faite pour enchanter l'imagination amoureuse et le cœur enfantin d'Henri Beyle ? Milan le conquit sans doute à jamais dès le premier jour.

Beyle, à la recherche de ses cousins, traversa ainsi une partie de la ville. Il suivait la corsia del Giardino, et, sans reconnaître la maison qu'on avait dû lui indiquer, il dépassait la via dei Bigli, et allait s'engager dans le Corso di Porta Nova [2], quand il aperçut à trois pas le chapeau

1. Beyle ne pouvait voir, dans les rues, que les officiers de l'armée. Quant aux soldats, on leur avait fait seulement traverser la ville. Coignet raconte qu'ils campèrent hors de la *Porta Romana* : « Personne ne pouvait rentrer en ville » (92). — On était d'ailleurs à la veille de Marengo.

2. Je rétablis ce premier itinéraire de Beyle à Milan, d'après les quelques indications très sommaires d'*Henri Brulard*, et surtout d'après la considération des lieux. Beyle, entré par la *porta Vercellina*, dut suivre, pour aller au centre de la ville, le *borgo delle Grazie*, le *corso di Porta Vercellina* (aujourd'hui *corso Magenta*), la *contrada delle Meraviglie*. S'il rencontra, *corsia del Giardino* (aujourd'hui *via Manzoni*), presque en face de chez lui, Martial Daru, c'est qu'apparemment il venait le chercher là. Un croquis inédit (manusc. d'*Henri Brulard*) dessine un plan de leur rencontre.

galonné d'or et la magnifique redingote bleue de Martial Daru, qui sortait de chez lui.

Aussitôt Beyle, oubliant le capitaine et ses bienfaits, le planta là [1], et suivit allègrement son aimable et somptueux cousin jusqu'au palais où il habitait. C'était la *casa d'Adda*.

Le palais d'Adda, qui allait offrir à Beyle une hospitalité toute seigneuriale, étend aujourd'hui encore sur la via Manzoni [2] sa longue façade monotone. Elle ne fut achevée qu'après 1800 ; « la plus grande partie était alors en briques grossières, comme San Lorenzo, à Florence ». Mais Beyle put la voir parfaite, quinze ans plus tard [3]. Devenu Milanais, et logé tout près de là, il passait bien souvent au pied de cet orgueilleux palais, où il n'était plus admis. Sans doute se rappelait-il la radieuse matinée de jadis. Mais cette immense façade rougeâtre ne pouvait offrir qu'un objet ennuyeux et plat, même à l'imagination la plus bienveillante. Elle a pour seul ornement un balcon placé au-dessus de l'entrée, et supporté par quatre colonnes ioniques, appendice maladroitement plaqué sur le grand mur triste, que percent des fenêtres en longues rangées.

Cette bâtisse neuve avait été marquée comme bonne au logement des troupes [4]. Martial Daru venait de s'y installer. Elle allait être pour Beyle la révélation d'une beauté nouvelle.

A peine avait-il franchi la porte, qu'il se trouva au mi-

1. « Je saluai le capitaine Burelvillers ; je ne l'ai jamais revu. » (*H. Br.*, II, 198.)

2. Cette partie de la *via Manzoni* formait alors le *corso di Porta Nova*. Des deux palais d'Adda contigus (aujourd'hui numéros 41 et 43), Beyle habita sans doute le plus grand. Il portait alors le numéro 1470.

3. M. G. Gallavresi (*Stendhaliana*, dans l'*Archivio Storico Lombardo*, an. XXXIII, fasc. IX) m'a objecté que la famille d'Adda avait grandement modifié le palais, au cours du XIXe siècle. Pourtant cette façade, qui n'était pas encore achevée en 1800, fut-elle si vite transformée, du moins dans ses lignes essentielles ? — D'après M. Gallavresi, le plus grand des deux palais appartient aujourd'hui à une branche cadette des Borromée.

4. Dans l'*Elenco delle case dove si possono alloggiare militari* (*Archivio civico* de Milan), on indique le nombre des « stanze disponibili per alloggi » : une sur la rue et quatre sur la cour, dans le bâtiment en façade ; et, au rez-de-chaussée du second corps de logis, deux vers le jardin, quatre sur la cour.

lieu d'un vaste cortile, entouré d'arcades ombreuses. Il descendit de cheval, « fort étonné et admirant tout ». Cette « magnifique » cour était d'une harmonie sévère et nue. Mais dans le mur du fond s'ouvrait une perspective lumineuse : une triple voûte, soutenue de fines colonnes, encadrait les profondeurs d'un jardin plein d'arbres et baigné de soleil [1]. Beyle fut séduit. Il monta « par un escalier superbe », le *scalone* [2]. Et « superbe » aussi lui parut le salon, qui donnait sur le corso. « J'étais ravi, écrit-il : c'était pour la première fois que l'architecture produisait son effet sur moi ».

Beyle se trouvait en ces jours de vie intense, où l'âme s'ouvre à toutes les sensations, et les embellit de son bonheur. La première vision de ce palais, comme le *Matrimonio Segreto* à Ivrée, fut pour Beyle une découverte merveilleuse. Il n'en faut pas mesurer l'importance à la médiocrité de l'objet. Peu importe que la casa d'Adda ne soit pas un chef-d'œuvre architectural. Elle fut, pour l'esthétique de Beyle, aussi décisive que l'eût été Saint-Pierre de Rome. Les colonnes [3] bien rythmées de son cortile lui apprirent le langage harmonieux des pierres.

Beyle n'était pas au bout de ses découvertes. « Bientôt on apporta d'excellentes côtelettes pannées. Pendant plusieurs années ce plat m'a rappelé Milan. »

Ce jour fut donc pour Beyle de toutes les façons inoubliable. Parce qu'il était heureux, et qu'il avait grand appétit, il avait tout admiré pêle-mêle, l'architecture et la cuisine milanaises. Elles s'étaient révélées à lui en même temps ; il les confondit dans le même souvenir ému.

Telle fut la première journée d'une période de sa vie que Beyle ne pouvait se rappeler, trente-cinq ans plus tard, sans une émotion frémissante.

« Cette ville devint pour moi le plus beau lieu de la

1. Ce contraste délicieux est une beauté propre aux palais de Milan.
2. Il est mentionné dans le document cité plus haut.
3. Stendhal sera toujours très sensible à la beauté des colonnes, que seuls les architectes italiens, après les Grecs, ont jamais su manier comme il faut.

terre... Voici un intervalle de bonheur fou et complet, je vais sans doute battre un peu la campagne en en parlant. » « ... Ce fut le plus beau temps de ma vie... » « ... Comment raconter raisonnablement ces temps-là ?... Je sens bien que je suis ridicule ou plutôt incroyable. Ma main ne peut plus écrire... On gâte des sentiments si tendres à les raconter en détail [1]. »

Et Beyle ne les raconta jamais. Par respect pour les fines émotions de sa jeunesse, par scrupule d'écrivain et par pudeur de sentimental, il laissa là son manuscrit d'*Henri Brulard*.

*
* *

« ... sur le Cours de cette Porte Orientale... s'est passée l'aurore de ma vie...

Je n'avais jamais vu le monde, pas le plus petit bout, mais en revanche j'avais senti tous les romans possibles et entre autres l'*Héloïse*... »

(*Journal d'Italie*, 113-114, 118.)

La *casa d'Adda* dut abriter pendant quelques jours au moins Henri Beyle et ses premières effusions milanaises [2].

1. *H. Br.*, II, 198-203.

2. Contrairement à ce que j'avais supposé dans *Arrigo Beyle Milanese* (*Revue Bleue* du 26 septembre 1903). Mais Beyle n'écrit-il point à Martial, le 1er juin 1806 (*Corr.*, I, 273) : « ... j'aimerais mieux copier des revues dans votre bureau qu'une place de six mille francs à deux cents lieues... [Ce] que je désire, c'est la vie de la *Casa d'Adda*... » Naturellement nous ne pouvons savoir si Beyle logeait dans la *Casa d'Adda*, ou venait seulement y travailler avec Martial. La première lettre qu'il écrit de Milan (10 messidor) est sur papier du « sous-inspecteur Martial Daru ». Mais Beyle travailla aussi dans les bureaux de Pierre Daru, au quartier général de l'armée : les lettres du 6 vendémiaire et du 2 nivôse an IX portent le nom de « l'inspecteur aux revues » Daru. (Toutes ces mentions ne sont pas fidèlement reproduites dans l'édition de la *Correspondance*.) Cf. sur ce point *Journal d'It.*, 116. — D'autre part, dès la fin de juin 1800, une lettre (mal placée et faussement datée dans la *Corresp.*, p. 20) porte le cachet du *Ministre extraordinaire*, donc de Petiet.

Il en faut conclure sans doute que Beyle, n'ayant aucun titre officiel, passait d'un bureau à l'autre. Cependant, s'il logeait à la *casa Bovara*, chez Petiet, comme on va le voir, c'est sans doute que ses occupations les plus constantes l'y retenaient.

Sans doute Martial Daru, continuant l'épreuve commencée à Paris, le faisait-il travailler dans son bureau.

Mais bientôt ses cousins s'efforcèrent de lui trouver une position plus stable. Claude Petiet [1] venait d'être nommé par Bonaparte gouverneur de Lombardie, avec le titre de ministre extraordinaire [2]. Pierre Daru, de longue date son collaborateur et son ami, dut lui recommander le petit Beyle. Et Petiet le prit dans ses bureaux. Il fit plus ; il le logea dans son palais.

La *casa Bovara* [3] semble encore aujourd'hui pleine de fraîcheur. Avec sa façade froide, régulière, aux fines moulures classiques, dans le goût de la fin du XVIIIe siècle, elle faisait alors un des plus nouveaux ornements du *Corso di Porta Orientale*. Sa porte mesquine, encadrée de deux colonnes, vit bien souvent le jeune Beyle s'échapper plein de tendres espoirs, et le vit bien souvent revenir mélancolique et déçu.

1. Sur Claude Petiet (1749-1806), voir Chuquet, *Stend.-Beyle*, 48-49 ; Driault, *Napoléon en Italie*, 47, etc.

2. L'arrêté est du 17 juin (*Corr. de Nap. Ier*, VI, 464). Beyle se trouve le 20 juin sur le lac Majeur (cf. plus bas, p. 72). Dès son retour, il écrit de la casa Bovara. On peut donc supposer qu'il passa environ quinze jours à la *casa d'Adda*, et s'installa à la *casa Bovara* après son voyage, entre le 20 et le 30 juin.

3. Elle porte maintenant le n° 81 du *Corso Venezia*.

Les Bovara étaient une famille notable de Milan. Le célèbre poète dialectal Porta a écrit une pièce de vers : « In mort del consejer de stat cavalier Stanislao Bovara ». Le frère de celui-ci, Giovanni Bovara, prêtre, professeur, qui devait être ministre des cultes en 1802 et sénateur en 1809 (cf. Gallavresi, *Carteggio del Conte Fed. Confalonieri*, 44, note), avait fait bâtir ce palais, sur l'emplacement d'une église et d'un monastère, Santa Maria del Rosario, fondés par le cardinal Federico Borromeo en 1624, et détruits en 1785. L'édifice était donc presque neuf * quand, en 1798, la République Cisalpine l'acheta pour le donner à la France, qui y logea son ambassadeur. (Cf. Cusani, *Storia di Milano*, V, 258.) Le *borgo di Porta Orientale* en prit, cette année-là, le nom de *Strada della Riconoscenza*. Mais la reconnaissance et le nom disparurent sans doute au retour des Autrichiens, en 1799.

L'appellation de *casa Bovara*, qui avait convenu si peu de temps à ce palais, lui fut cependant donnée bien des années encore. Je la retrouve en de vieux guides milanais de 1802, et même de 1822. Le *Palais de la Légation française* était revenu en des mains italiennes. Il appartint successivement aux familles Camozzi, Ponti, et enfin Dal Pozzo. (Cf. Gallavresi, *loc. cit.* ; Lucini di Cordola, lettre à Alberto Lumbroso, dans *Stendhal e Napoleone*, XLVII-VIII. M. Lucini donne sur ce palais quelques détails curieux.)

* D'après le guide de Bianconi, il commençait à sortir de terre en 1787 ; l'architecte Felice Soave en avait donné le dessin.

La position de la *casa Bovara* était heureuse. Assez éloignée du centre de la ville, mais très proche du jardin public, et toute entourée de champs ou de villas [1], elle permettait à un disciple de Jean-Jacques de se croire presque au sein de la nature. Tout près de là, le vieux *Naviglio* mélancolique laissait dormir ses eaux stagnantes.

Mais quel gai spectacle mondain offrait en revanche le *Corso di Porta Orientale* ! Chaque soir, à la tombée de la nuit, passaient là toutes les jolies femmes de Milan, pour aller retrouver, sur la promenade des remparts, leurs amoureux du jour et du lendemain. Ce jeune conquérant ne pouvait être mieux logé [2].

On lui avait donné une chambre au second étage, « au-dessus de la salle à manger de Madame Petiet [3] ». Il y avait derrière son lit « un tableau de Ganymède », témoin silencieux de ses plus secrètes rêveries, et qui devint « à jamais sacré » pour lui.

C'est là que vécut Beyle quatre ou cinq mois peut-être. Mais son travail, apparemment assez mal réglé, semble l'avoir souvent appelé dans un autre palais [4], qui dressait non loin de la Scala les hautes colonnes et le porche grandiose de sa façade inachevée. Cet édifice somptueux et

1. Milan s'arrêtait alors au *Naviglio*, canal circulaire qui embrassait la vieille ville ; entre le *Naviglio* et les remparts s'étendait une large ceinture, où quelques maisons seulement étaient semées parmi des cultures et des jardins.

2. Le *corso di Porta Orientale* fournissait une distraction continuelle. C'était la route de Bergame, de Brescia et de Venise. Toute l'armée française passa devant la *casa Bovara* à la fin de 1800 ; là défilèrent encore des convois de prisonniers autrichiens ; et par là rentrèrent à Milan ces patriotes lombards, détenus à Cattaro, et dont Stendhal, dans la *Chartreuse de Parme*, a fort bien décrit l'arrivée. (Il faut d'ailleurs noter qu'il ne la vit point, étant alors à Brescia.) Si l'on veut avoir une idée du théâtre mouvant que Beyle avait sous ses fenêtres, il faut feuilleter à la bibliothèque Ambrosienne le recueil : *Miscellanea politica*.

3. Comme, dans son *Journal d'Italie* (122), Beyle met seulement l'initiale P., et qu'il vient de nommer Madame Pietragrua, quelques stendhaliens sont tombés dans les plus amusantes confusions. Ils ont logé à l'ambassade de France la petite bourgeoise milanaise qu'était Angela. M. Barbiera (*Figure e figurine d'un secolo che muore*, 44) a commis l'erreur, et M. Lucini (et. la note 3 de la page précédente) l'a aggravée. Des critiques français se sont hâtés de l'accueillir. Est-il besoin de citer parmi eux M. Mélia ?

4. Beyle unit dans un même souvenir son « séjour à Milan dans la Casa Castelbarco ou dans la Casa Bovara. » (*H. Br.*, I, 158.)

triste, la *casa Simonetta Castelbarco* [1], donnait asile au général en chef de l'armée française [2]. Les bureaux de l'état-major s'y trouvaient donc sans doute ; Pierre Daru y travaillait. Et chaque jour, dans cet antique palais du XVIe siècle, en face de Brera, où si souvent plus tard il viendra goûter la grâce tendre des vieux maîtres milanais, Beyle copiait pendant de longues heures des lettres administratives.

Mais il y retrouve aussi et il y fait des amis, amis de bureau et de plaisir, à qui Beyle ne se livre point, et qui ne peuvent avoir sur lui aucune influence.

Seul Martial Daru, en offrant libéralement à son jeune cousin ses confidences ou ses conseils, exerce sur l'imagination libertine et naïve de Beyle l'attrait du mauvais sujet pour le jeune homme sage, à qui sa sagesse semble pesante. C'est à Milan surtout qu'il devient son maître en séduction. Mais ne connaissons-nous pas déjà l'excellent Martial, et son enseignement ?

Quant à ce groupe de commissaires des guerres, « fort braves gens, instruits, spirituels, gaillards [3] », Joinville, Marigner, Mazeau, ils sont maintenant pour Beyle des protecteurs familiers, ils seront plus tard ses compagnons d'armes, mais ils passent à côté de sa vie [4]. On en peut

1. Ce palais, remplacé au cours du XIXe siècle par un bâtiment moderne, était sis au n° 1556 (aujourd'hui 19-21) de la via Brera. Œuvre de l'architecte Seregno, il n'avait qu'un ordre de colonnes. L'intérieur était magnifique ; une immense galerie contenait une abondante collection d'étoffes, de porcelaines, de laques, de bronzes et de tableaux anciens. Le frère du pape Pie IV, l'oncle de Saint Charles, Jean-Jacques de Médicis, l'avait fait élever au XVIe siècle. Quelques années après le passage de Beyle, Christine Belgioioso y devait habiter. (R. Barbiera, la *Principessa Belgioioso*, 8-9. Guide de Bianconi, p. 402.)

M. Gian Pietro Lucini di Gordola, dans sa lettre déjà citée, confond la casa d'Adda et la casa Castelbarco, confusion que rien ne justifie. M. le docteur G. Gallavresi a bien voulu confirmer sur ce point mes recherches.

2. Dans l'*Elenco delle case dove si possono alloggiare militari*, à l'*Archivio civico* de Milan, j'ai trouvé, pour l'an IX, le palais Castelbarco indiqué comme possédant un grand nombre de pièces disponibles. D'autre part le *Diario di Minola*, à la bibliothèque Ambrosienne, mentionne expressément, comme logeant à la *Casa Simonetta Castelbarco*, en face des écoles de Brera, au mois d'août 1800, le général Brune. (Nommé général en chef le 13 août.)

3. Chuquet, *liv. cit.*, 49. On y trouvera leurs états de services.

4. Sauf Joinville, que nous retrouverons.

dire autant de quelques camarades de son âge, Cardon, le plus intime, et qu'il avait connu à Paris, Alexandre et Auguste Petiet [1].

Parmi ces jeunes gens, et dans ce milieu, Beyle n'apprit qu'une chose, la liberté du plaisir. Malgré ses principes de roué, il était demeuré timide et pudibond. Au sortir d'une famille collet monté comme la sienne, il fut surpris et un peu choqué en voyant autour de lui, dans la licence de la guerre et de la conquête, jeunes et vieux se tout permettre. Le ministre extraordinaire du gouvernement français et sa femme [2] semblaient avoir apporté à Milan, ou tout au moins toléraient-ils autour d'eux, les mœurs débraillées du Directoire. Cette anecdote en est la preuve, que Beyle raconte avec une sorte de dégoût aristocratique : « Mesdames Petiet et Dumorey sont revenues... du lac de Garde. Parmi une foule de plaisanteries graveleuses qui ont amusé ces dames et leurs filles, Mazeau, qu'on était allé vexer dans son lit, a quitté sa chemise, et, prenant un flambeau, est venu les voir en cet état. Les filles étaient présentes et acceptantes [3]... »

Beyle bientôt s'efforcera de s'amuser à la façon des autres ; il aura des prétentions à l'obscénité. Mais il restera gauche et un peu ridicule dans un genre où il faut surtout de la verve, de la bonhomie, et des dispositions naturelles qui lui manquaient.

1. Pierre-François-Charles-Alexandre-Claude Petiet, lieutenant au 3e régiment d'artillerie à cheval, attaché à l'état-major de l'artillerie, aide de camp de Masséna, puis de Brune, avait, comme Beyle, et en même temps que lui, les faveurs dues à sa naissance, et d'agréables passe-droits. Il épousera plus tard Adèle Rebuffet, que Beyle avait beaucoup embrassée. — Augustin-Louis Petiet, plus jeune que Beyle d'un an, avait été nommé élève commissaire des guerres le 3 juin 1800 ; il travailla sans doute dans les mêmes bureaux que lui, entra comme lui dans la cavalerie, et fut nommé sous-lieutenant de hussards le 8 octobre 1800. — Quant à Cardon, il ne fit que passer en Italie. Aide de camp de Carnot, ministre de la guerre, il l'accompagna dans son voyage à l'armée du Rhin et à l'armée de réserve, où il demeura durant l'été de 1800. Il était à Paris en octobre. (*Archives administratives de la Guerre*. Cf. Chuquet, 41-42, 48-49, 479-480.)

2. C'était une noble demoiselle, Anne-Françoise-Guillemette Duliepure du Bois de Pacé.

3. *Jour. d'It.*, 14 ; la suite de l'histoire est encore plus caractéristique.

*
* *

Est-ce avec ces trop joyeux camarades qu'il visita Milan ? On peut supposer au contraire que, pour trouver la solitude, il allait souvent se réfugier dans les musées et les églises. Sans doute Beyle n'était pas encore un dilettante de la peinture. Mais, faute de connaissances et de goût, il avait du moins de la curiosité. Il se rappelait encore les discours emphatiques de L.-J. Jay, son maître de dessin ; et il adorait assez Milan pour en tout voir avec zèle.

Dès le 29 juin, il écrit à sa petite sœur Pauline [1] : « Tu sais que je suis à Milan. C'est une ville grande comme cinq fois Grenoble, assez bien bâtie. Il y a une église d'un style gothique, c'est-à-dire toute en filigranes disposés en voûtes [2] plus que plein-cintre, qui est étonnante à la seconde réflexion, mais qui ne saisit pas d'abord comme le sublime Panthéon. Je crois que l'extrémité du dôme est plus haute que la galerie du Panthéon. Pour t'en donner une idée, il faut te figurer une galerie circulaire longue de 50 à 60 pieds et haute comme quatre clochers de Saint-André [3] les uns sur les autres. L'église n'est point finie et ne le sera probablement jamais [4] ; elle n'est point belle en dedans..., elle n'est qu'étonnante par la patience infinie qu'elle suppose... ; il y a peut-être mille statues... »

Cette page est la seule qui nous fasse connaître l'impression de Beyle sur Milan. Elle nous révèle très suffisamment son goût. Beyle, ex-candidat à l'Ecole Polytechnique, est surtout frappé par la dimension des monuments ; il les mesure, et pour les comparer il les chiffre. Mais, bien qu'il trouve « sublime » le Panthéon de Soufflot, il semble n'avoir sur les différents styles de l'architecture que des

1. *Corr.*, I, 6.

2. Autant qu'on peut comprendre ce style barbare, Beyle s'est laissé duper par les peintures qui couvrent les voûtes du Dôme, et imitent en trompe-l'œil des « filigranes » de pierre.

3. L'église de Grenoble.

4. Elle le fut quelques années plus tard ; Napoléon fit achever la façade à partir de 1805.

notions encore confuses [1]. A vrai dire, il traduit ses impressions pour les mettre à la portée d'une petite fille ; mais elles sont elles-mêmes très enfantines. Sachons-lui gré pourtant de ne s'être point laissé ravir, comme le vulgaire, par la richesse confuse du Dôme de Milan.

Sans doute Beyle visita scrupuleusement [2] toutes les églises et toutes les galeries de peinture que lui indiquaient les *guides*. Mais nous devons renoncer à jamais savoir ce qu'il en put alors penser. Il ne le faut pas regretter trop. Beyle reverra ces chefs-d'œuvre dix et quinze ans plus tard, lorsqu'il sera mieux capable de les comprendre, et il nous dira ses impressions. Quant à la physionomie de la ville, il ne semble point qu'au premier abord elle ait beaucoup frappé Beyle. Il la retrouvera en 1811, à peine changée [3] : et nous pourrons alors nous promener avec lui dans la vieille Milan, sombre, secrète et charmante.

En 1800, Beyle paraît surtout sensible à quelques impressions physiques : il se rappellera les brumes si délicates [4] qui enveloppent d'un voile argenté, au prin-

1. D'ailleurs, au jugement de Mérimée, Beyle sera toujours peu sensible à l'architecture. Il aurait été plus juste peut-être de dire : à l'architecture gothique.

2. Ne dit-il pas dans son *Journal d'Italie*, en 1811 (149) : « Je me faisais un grand sujet de reproche de n'avoir pas vu l'Ambrosienne autrefois, pendant mon premier séjour à Milan... » Nous pouvons donc penser qu'il vit tout le reste. (Un passage inédit de son journal, — prairial an XII, — rappelle qu'il a visité jadis la Simonetta et entendu son écho, alors célèbre.)

3. Faut-il noter qu'au moment où Beyle arriva pour la première fois à Milan il put voir encore le *Castello* tout entouré de ses fortifications à la Vauban ? Aussitôt après Marengo, on travailla nuit et jour à les raser (cf. *Miscellanea politica*, dans la Bibl. Ambrosienne). La façade du Dôme n'avait d'achevé que quelques portes et fenêtres : quand Beyle revint habiter Milan, elle était récemment terminée. (On trouvera reproduites dans le livre de Verga, *Storia della Vita Milanese*, quelques gravures contemporaines, représentant le *Castello* et la façade de la cathédrale avant 1800.) Enfin, il ne connut point alors ces arcs de triomphe, l'*Arco della Porta Ticinese*, l'*Arco del Sempione*, commencés sous l'Empire français, et achevés par les Autrichiens, qui se contentèrent d'en modifier la dédicace. C'est aussi en 1814 seulement qu'il put voir les *Arènes* neuves se dresser sur ce *Foro Napoleone*, que Napoléon voulait entourer, à la romaine, de magnifiques monuments, et où il n'a laissé que son nom.

4. « ... nous nous promenâmes aux Tuileries par une charmante brume de printemps qui me rappelait absolument Milan. » (*Journal*, 226.)

temps ou à l'automne, le rouge des briques ou l'or des vieux marbres milanais ; il se rappellera aussi, et non sans attendrissement, « une certaine odeur de fumier particulière à ses rues [1]. »

Ses promenades archéologiques avaient été interrompues, quelques semaines après son arrivée, par un voyage au lac Majeur. Beyle, que le Dauphiné et Jean-Jacques avaient fait sensible à la nature, ne découvrit rien moins dans ce voyage qu'un aspect nouveau de la beauté. Une longue lettre à sa sœur Pauline révèle combien il y fut sensible [2].

« J'ai fait dernièrement un voyage assez agréable qui m'a éloigné pour quelques jours des carrefours brûlants de cette ville. J'ai été avec D[aru] recevoir la forteresse d'Arona [3], et, par occasion, j'ai visité les divines îles Borromée... Imagine-toi un lac demi-circulaire... ; à mesure que l'on s'avance sur ces ondes tranquilles, les coteaux deviennent montagnes, et la partie du lac, voisine de la Suisse, est environnée de rochers sourcilleux... Ces bords sont tranquilles : peu de maisons, point de culture, nulle trace de ces treilles détestables, de ces palissades qui défigurent les célèbres bords du Léman. Ici la nature se montre partout ; de temps en temps, on rencontre une petite barquette montée par deux pêcheurs... Jamais je n'ai vu un si bel aspect : les expressions manquent à mes sentiments... »

Sans doute les descriptions de Beyle ne valent pas celles de Jean-Jacques. Mais l'essentiel, n'est-ce point qu'il sache admirer « ce lac divin », ses « détours enchan-

1. *Jour. d'It.*, 117.

2. *Corr.*, I, 20-21. Cette lettre n'est point datée. M. Paupe, j'ignore sur quel indice, la suppose de 1801. Il se trompe d'un an. *

3. D'après l'article VI de la convention que signa le baron de Mélas après Marengo, Arona faisait partie des sept places de guerre qui devaient être évacuées du 16 au 20 juin. Pierre Daru était l'un des huit commissaires désignés par l'article XII pour faire exécuter la convention. (*Corr. de Nap. Ier*, VI, 456-457.) Une lettre de Berthier au Premier Consul fixe l'occupation d'Arona au 20 juin. (De Cugnac, *liv. cit.*, II, 488.)

* Cette erreur conduit M. Henri Martineau (*liv. cit.*, 21) à admettre deux excursions aux îles Borromées.

teurs » et sa « situation romantique » ? Ne semble-t-il pas qu'il ait compris la nouveauté de ce paysage, plus pur et plus parfait que tout ce qu'il avait vu ailleurs ? Ce n'était plus l'âpreté des cimes dauphinoises, ou la tristesse sauvage du Saint-Bernard ; ce n'était plus même l'immense azur du Léman, et les contrastes grandioses de ses montagnes. Ici nulle rudesse, point d'oppositions tranchées, rien de surhumain. Les collines vertes se miraient harmonieusement dans l'eau bleue, sur laquelle flottaient comme des fleurs de petites îles parfumées. Le dessin des rochers était ferme, mais sans audaces inquiétantes. La grandeur en restait mesurée. Et l'infinie variété de ces formes et de ces nuances ne tombait pas dans la confusion. Les détails en étaient choisis avec une délicatesse exquise, et l'ensemble demeurait large, simple et mélodieux. Ce paysage, composé comme une œuvre d'art, et que l'œil embrassait toujours avec aisance, ainsi qu'un tableau bien proportionné, n'avait d'autre défaut que sa perfection même. Pour la première fois, Beyle pouvait admirer la douceur et la noblesse grave des paysages italiens, de ceux qu'il devait le mieux aimer [1].

C'était pour Beyle une grande découverte [2], et qui venait à son heure. Aux amertumes passionnées de son enfance s'étaient parfaitement accordées les rudes montagnes de son pays natal. Mais, depuis qu'il était entré en Italie, il se sentait une âme nouvelle. Pour la première fois il connaissait le bonheur. Et la sérénité magnifique de cette nature souriante semblait répondre à ses rêves secrets. Pareil paysage n'était-il pas un conseiller de joie et d'amour ? Beyle le sentit peut-être mieux qu'il ne l'exprima, et c'est à son émotion qu'il pense quand il

1. Très sensible à la beauté du lac de Côme, les collines florentines le laissent indifférent.

2. Les rives du lac Majeur et les îles Borromée semblent rester pour lui, pendant de longues années, le paysage idéal. Dans son *Journal* de 1805, il rappelle un jour « ce que ces îles ont été pour » son « âme charmée » (238). Il les revit en 1811 (*Jour. d'It.*, 278-9) : « Cette vue fait le pendant de celle de la baie de Naples, et est bien plus touchante. Ces îles me semblent produire le sentiment du beau en plus grande quantité que Saint-Pierre.

Enfin, mon esprit... a trouvé quelque chose où rien n'est à blâmer... »

écrit : « Surtout ne montre cette lettre à personne..., elle est pleine de ridicule pour les âmes froides. » C'est déjà le mot d'ordre mystérieux du beylisme : *to the happy few* [1].

*
* *

A son retour, Beyle vit, pour la première fois peut-être, le vainqueur de Marengo [2]. Il fut « admis dans sa loge à la Scala, pour rendre compte de mesures relatives à l'occupation de la citadelle d'Arona [3]. » Entendons qu'il accompagna modestement Daru, quand Daru vint rendre compte de sa mission.

D'ailleurs en ce temps-là Bonaparte était indifférent à ce jeune républicain, s'il ne lui était pas odieux. Bientôt Beyle le détestera comme un tyran pour lequel il rêve un nouveau Brutus. Quant à sa gloire militaire, elle est trop proche peut-être pour l'éblouir. Lorqu'il cherchera un maître en stratégie, ce n'est point à Bonaparte qu'il s'adressera, c'est à Turenne.

Mais, dans l'été de 1800, Henri Beyle, qui n'était point

1. Colomb nous assure que Beyle, enthousiasmé par la vue du lac Majeur, lui aurait écrit pour lui raconter son voyage. Colomb a d'ailleurs tout brouillé. Ce voyage militaire à Arona, cette traversée sur une canonnière autrichienne, se transforment en excursion de touriste. L'aide de camp de Mélas, « jeune homme charmant, à quelques préjugés près », dont parle Beyle, devient le fils du général Mélas, profitant de l'armistice pour visiter la Lombardie. Les souvenirs de Colomb sont-ils plus exacts, quand il parle de la « longue lettre descriptive » que lui envoya Beyle ? « Sa jeune imagination s'essayait déjà d'une manière fort agréable sur ce beau paysage. Il vit alors, dans toute sa fraîcheur, le mot *bataille*, que Bonaparte avait buriné, tout récemment, sur l'une des deux branches de ce *laurus nobilis*, qu'on fait encore remarquer aux voyageurs, au milieu du magnifique bosquet de lauriers, des jardins de l'*Isola Bella...* » (*Notice*, XXVI-XXVII.)

2. Chose singulière, Beyle ne se rappelle pas exactement où ni quand il a vu pour la première fois son héros. « C'était au fort de Bard », écrit-il dans la *Vie de Napoléon*, mais nous savons qu'il n'en est rien. Si Beyle ne l'avait pas rencontré à Paris, s'il n'avait pas assisté, le 18 juin, à son retour à Milan après Marengo, ce serait bien à la Scala qu'il aurait fait la découverte de Bonaparte. L'entrevue ne put avoir lieu qu'entre le 20 et le 25 juin, puisque ce jour-là Bonaparte quittait Milan.

3. *Vie de Nap.*, XVIII.

encore soldat [1], pensait plus aux femmes qu'à Turenne ou à Bonaparte.

*
* *

Il comptait sur elles pour achever sa félicité. Le fantôme de ses futures maîtresses n'était-il pas encore pour Henri Beyle le plus beau charme de l'Italie ? Tant qu'il put espérer que les Italiennes ne tromperaient pas son attente, il fut heureux [2].

Période brève et délicieuse dans la vie de Beyle. Sa sensibilité, plus vive que jamais, s'était pour ainsi dire invertie. Au lieu d'exagérer ses peines, comme jadis, elle exagérait son bonheur. L'exaltation amère et sombre d'autrefois était changée en exaltation tendre et joyeuse. Beyle vivait d'espoir et d'illusion.

Mais il avait une nature trop robuste pour se repaître longtemps de rêves tout purs. Sensuel et vif, cette attente lui devint bientôt pénible. Tout l'exaspérait sans le satisfaire. Il ne voyait autour de lui que les images de la volupté. Ses camarades « étaient heureux, avaient des maîtresses [3] » ; toute l'armée française faisait l'amour. Lui seul, dans ce peuple de jeunes hommes, demeurait solitaire. Aux bals, au théâtre, à la promenade, il coudoyait ces Milanaises, que la mode et la saison faisaient à peu près nues. Mais, dévoré de tendresse et de timidité, il se contentait d'admirer en soupirant ces beaux fruits qu'il n'osait prendre.

L'ardeur d'un orageux été [4] n'était pas faite pour calmer

1. Il n'est plus besoin aujourd'hui de prouver que Beyle n'a pas vu la bataille de Marengo (cf. Chuquet, *Stendhal-Beyle*, 47-48). Colomb l'affirme, et lui-même a souvent essayé de le faire croire.

2. Si heureux même qu'au moment où il écrit *Henri Brulard*, en 1835, ou sa notice nécrologique, en 1837, Beyle se rappelle seulement son bonheur. Mais, plus près des événements, dans son *Journal d'Italie* de 1811, il distingue la joie et les peines. Son journal de 1801 confirmerait, s'il en était besoin, ce dernier témoignage.

3. *Jour. d'It.*, 120.

4. Bonaparte écrit le 3 juin : « Depuis huit jours, nous avons tous les soirs un orage d'une demi-heure, ce qui fatigue un peu les troupes. » (Cité par de Cugnac, II, 100. Lechi mentionne la « grandissime pluie de la nuit du 6 au

de telles fièvres. Quand Beyle avait couru les ruelles sombres, étouffantes et moites de Milan, il rentrait le soir à la casa Bovara lourd de désir et d'amour. Et dans sa chambrette, en face de Ganymède, il sentait durement tout ce qui lui manquait [1].

A de si naturels instincts venaient s'embrouiller ses vieilles chimères romanesques. Une femme n'était point chose difficile à trouver dans Milan. Mais il fallait à Beyle Juliette ou Héloïse ; il voulait une grande âme, noble et passionnée comme dans les livres. Les bonnes Milanaises étaient mal préparées à lui offrir un mets si délicat.

Elles étaient pourtant bien accueillantes ; mais encore fallait-il faire la moitié du chemin. Beyle les attendait à la casa Bovara [2]. Elles ne l'y vinrent pas chercher. Il l'a regretté pour elles. Elles ne savaient pas, à l'en croire [3], les sensations délicieuses qu'elles avaient perdues, tandis qu'Henri Beyle, ému, anxieux, tout débordant de caresses, et préparé aux plus sublimes sacrifices, leur conservait jalousement dans le secret de son cœur le trésor inemployé d'un amour vierge.

Quand, nouveau Chérubin [4], — moins entreprenant et moins gracieux que celui de Beaumarchais, — Beyle se vit dédaigné par tant de femmes amoureuses, il fut rempli d'amertume. « Je passais mes journées dans un attendrissement extrême et plein de mélancolie... J'étais dévoré de sensibilité, timide, fier et méconnu [5]. » Méconnu, car il croyait mériter « un meilleur destin » ; par la qualité exquise de ses sentiments, il se jugeait plus digne que personne d'inspirer de l'amour aux âmes généreuses ;

7 juin. » (*Id.*, 128.) Et Bonaparte écrit encore, le 17 juin : « Tous les soirs nous avons deux heures de pluie. » (*Corr. de Nap. Ier*, VI, 463.)

1. Relisons *René* : « ... il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur... Ah ! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais ! O Dieu ! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs ; si... tu m'eusses amené par la main une Eve tirée de moi-même... »

2. « Je ne me remuais point. J'attendais de quelque hasard romanesque, comme le brisement d'une voiture,... que le sort fît connaître mon cœur par quelque âme sensible. » (*Jour. d'It.*, 120.)

3. *Id.*, *ibid.* : « Heureux, j'aurais été charmant... pour une femme sensible. »

4. La comparaison est de Beyle lui-même, *id.*, 122.

5. *Id.*, 119.

et ces âmes ne savaient pas le deviner [1] ! Beyle retrouva la misanthropie de Jean-Jacques ; ce fut un nouvel accès du mal ancien [2]. Il connut la « tristesse attirante » de s'apitoyer sur ses infortunes, et d'admirer en le plaignant son pauvre cœur solitaire.

Ainsi s'enchevêtraient dans ses ennuis les exigences d'un jeune tempérament, la timidité d'un sentimental, une imagination faussée par les romans, et la philosophie de Rousseau. Mais tous ces « soupirs », ces « larmes », ces « élans d'amour [3] », se perdaient sans consolateurs et sans témoins. Les grands murs froids et classiques de la *casa Bovara* enfermèrent discrètement l'intensité de ces fièvres romantiques [4].

*
* *

C'est faute de trouver une âme sensible capable de comprendre son cœur, que Beyle alla dans un mauvais lieu. Rien ne prouve davantage son caractère romanesque.

M. Chuquet a profité de l'événement pour donner ici à Beyle un démenti. Beyle n'avait-il point dit en effet : « J'ai... passé *sans femmes* les deux ou trois ans où mon tempérament a été le plus vif [5] » ? Mais qui ne voit ce que Beyle entend par là ? Seul parmi tous ses camarades, il n'a point eu de maîtresse habituelle, il a vécu en Italie et dormi sans compagne. Que d'ailleurs il n'ait pas con-

1. « Ma sensibilité n'eût pas engendré la langueur ;... ses mouvements divers eussent pu intéresser... une âme aimante, qui eût su voir la mienne. » (*Id.*, 121.)

2. « ... je... devenais sans cesse plus misanthrope, nourri dans ma folie par la mélancolie, qui est un sentiment profond et doux à la vanité... » (*Corr.*, I, 130.)

3. *Jour. d'It.*, 122.

4. M. Maigron serait sévère à Beyle : « Qu'une femmelette qui a ses vapeurs et qui est toute mélancolique de sentir... son pauvre cher cœur inoccupé,... éprouve l'amour de l'amour,... le souhait est excusable. Mais il ne semble pas qu'il puisse et doive sortir d'une poitrine vraiment virile et forte. » (*Le Romantisme et les mœurs*, 265.) Malheureusement ces hautains ennemis du romantisme sont démentis par l'expérience.

5. *Jour. d'It.*, 119.

servé à Milan « le trésor de son innocence », Beyle a pris soin de nous le dire lui-même [1].

A quoi bon citer alors cette mauvaise pièce de vers, les premiers que Beyle ait jamais écrits [2], où il s'efforce de conter, avec une obscénité laborieuse et enfantine, l'assaut donné à un bouge de Brescia ? M. Chuquet paraît en conclure que Beyle s'est gaiement diverti en Italie, et qu'il a eu seulement quelques « accès de mélancolie et de langueur [3] ». Le contraire est plus vraisemblable. Beyle est de ces âmes délicates qui dissimulent avec un soin extrême leurs tendresses, et affectent le cynisme, pour mieux cacher aux yeux des profanes leurs secrets d'amour. La pornographie est en ce cas le meilleur signe d'un cœur pudique.

Et puis Beyle rougissait, à dix-sept ans, de passer pour un novice aux yeux de ses compagnons d'armes ; il se souvenait des *Liaisons Dangereuses ;* et il se piquait d'unir en sa personne l'âme de Valmont et les gestes d'un housard, joyeux drille et grand trousseur de filles.

Ainsi Beyle, pour avoir voulu tromper ses compagnons d'armes, a trompé encore aujourd'hui M. Chuquet. N'avait-il pas écrit pourtant : « A la qualité d'être extrêmement sensible, je joignais donc... celle de vouloir passer pour *roué*, et l'on voit que j'étais seulement l'opposé de ce caractère [4]. »

Beyle, un peu comiquement, reproche à ses camarades de ne point l'avoir tiré de cette langueur solitaire où il se consumait : « Personne n'eut pitié de moi et ne me secourut d'un conseil charitable... Si j'eusse eu un ami, il m'eût mis dans les bras d'une femme [5] ». Ce reproche est injuste. Sans doute personne ne se chargea de procurer à cet enfant l'âme sensible et rare dont son cœur avait besoin. Ces jeunes guerriers auraient trouvé bien ridicule pareille complication sentimentale. Mais ils mirent cer-

1. *H. Br.*, II, 183.
2. Bibl. de Gren., R 5896, carton.
3. *Op. cit.*, 51.
4. *Jour. d'It.*, 119.
5. *Id.*, 119-120.

tainement Beyle « dans les bras d'une femme ». Comment eût-il osé seul une démarche aussi audacieuse ? Seulement il y eut sans doute un peu de hasard dans l'aventure. Le choix ne fut pas heureux. Beyle fut victime [1].

Il y a dans cette malechance une bien amère ironie. Le tendre rêveur, le platonique amant de Virginie Cubly, d'Angélique et d'Imogène, dès ses premiers débuts dans sa chère Italie, fut grossièrement traité par l'amour [2]. Cet amoureux mélancolique et discret méritait mieux.

Le vulgaire et malencontreux accident [3] ne fut pas sans conséquences. Une tristesse moins poétique et plus amère, une humiliation secrète, le découragement et l'inquiétude, remplacèrent la tendre mélancolie de la veille. Ce ne fut plus la solitude du rêveur, mais celle du malade, un pauvre enfant sans famille, sans amis véritables, abandonné dans une grande ville étrangère. Pour la première fois peut-être, Beyle avait éprouvé un malheur qui n'était pas seulement le fantôme d'une imagination folle.

Cette souffrance plus réelle et plus brutale s'ajoutant aux désillusions de son cœur acheva d'exacerber une sensibilité déjà si vive. Beyle, et pour cause, ne nous a

1. Il va de soi que ce sont là des hypothèses. Beyle ne se souvient pas, ou ne veut pas se souvenir : « ... je rapportais mon innocence de Paris ; ce n'était qu'à Milan que je devais me délivrer de ce trésor. Ce qu'il y a de drôle, c'est que je ne me souviens pas distinctement avec qui. — La violence de la timidité et de la sensation a tué absolument le *souvenir*. » (*H. Br.*, II, 183.) La vulgarité de l'aventure expliquerait mieux encore peut-être cet oubli.

2. S'il faut en croire les lettres et les mémoires de ses compagnons d'armes, Beyle n'aurait pas été le seul infortuné. Il n'avait même point à regretter un choix trop médiocre et trop bas, puisque les grandes dames, dit-on, étaient aussi dangereuses à leurs vainqueurs que les pauvres filles. (Voir Chuquet, *Introduction* au *Journal de voyage du gén. Desaix*, LXX ; cf. plus bas, p. 113, note 1.)

3. Il y aurait quelque intérêt à en connaître la date. Ce fut probablement dès les premières semaines de son séjour, dans l'été de 1800, puisque Beyle se peint dans son lit de la *casa Bovara*, ressemblant « à un lion malade. » (*Jour. d'It.*, 122-123.) Il est presque chaque jour question de sa santé, dans le journal de 1801 (*Id.*, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 25, 28, 37, 39, 40, 47, 49, 50, 51), et une fois au moins d'une façon qui ne peut laisser au médecin aucun doute (46). Enfin on trouve dans les manuscrits de Grenoble quelques textes que devra étudier le futur auteur d'une monographie pathologique d'Henri Beyle. (Voir surtout une *consultation* publiée dans la *Revue Napoléonienne* du baron A. Lumbroso, 2e année, t. I, 327-331.)

jamais découvert ce coin mystérieux de son histoire morale. Quand il nous explique ses tristesses d'alors, quand il nous en détaille toutes les nuances, il se garde de nous en dire la première et la vraie cause. Mais, si nous voulons bien comprendre le sens de ses paroles, il faut nous souvenir que la solitude et l'abstinence, le renoncement temporaire à toute belle aventure, lui furent commandés par la nécessité la plus impérieuse dès le début de son séjour en Italie, et pour plusieurs mois. Dès lors nous apercevrons mieux toute la vérité de ce commentaire psychologique :

« Certainement si j'eusse été aimé à Milan, mon caractère serait très différent. Je serais beaucoup plus homme à femmes... Les deux ans de soupirs, de larmes, d'élans d'amour et de mélancolie que j'ai passés en Italie sans femmes, sous ce climat, à cette époque de la vie, et sans préjugés, m'ont probablement donné cette source inépuisable de sensibilité, qui aujourd'hui, à vingt-huit ans, me fait sentir tout et jusqu'aux moindres détails [1]... »

Conséquence inattendue de cet accident si opportun : au lieu de quitter l'Italie, blasé et flétri, Beyle, après deux ans de vie militaire, en revient avec une délicatesse plus tendre, avec un désir plus ardent de cet amour partagé qu'il ne connaît toujours point. Grâce à de brèves débauches, Henri Beyle demeura chaste, au pays même de l'amour.

Bientôt l'image d'Angela Pietragrua viendra distraire et tourmenter ses loisirs obligatoires d'amoureux condamné à la sagesse. Beyle l'aimera avec d'autant plus de réserve qu'il ne pourra guère l'aimer autrement [2].

1. *Jour. d'It.*, 121-122.

2. Ce qu'il n'a garde de nous avouer. Mais cette considération expliquera bien des choses. — Quant aux conséquences lointaines de cette avarie milanaise, il n'est point temps de les montrer ici. On pourrait les retrouver dans toute la vie de Beyle, et dans sa mort même.

III

LE SPECTACLE DE MILAN

Milan et l'armée française. — Le Corso et les bals. — La Scala. Les Milanaises.

« ... les Milanais étaient fous d'enthousiasme, les officiers français étaient fous de bonheur... »

(*Vie de Nap.*, 150.)

« Liberté ! Fraternité ! Egalité ! I Franzes in carroccia e nun a pè. »

(Dicton populaire.)

Pendant son premier séjour à Milan, Beyle vit surtout avec son cœur. Ses rêves et ses espérances ont à peine souci de la réalité. Cette réalité pourtant, il l'a vue, non pas du regard attentif et précis avec lequel, quinze ans plus tard, il étudiera le caractère et les mœurs des Italiens, mais comme un enfant plein d'imagination pouvait voir une ville dont il ignorait l'histoire, la situation réelle, et presque le langage.

N'importe, si mal préparé qu'il fût à les comprendre, quelques pages essentielles de l'histoire d'Italie ont passé sous les yeux de Beyle, en ces quatre ou cinq mois de vie milanaise. Le spectacle lui en a semblé si beau que, près de quarante ans plus tard, il s'est efforcé par deux fois de le peindre. Dans la *Vie de Napoléon*, et surtout dans la *Chartreuse de Parme*, il nous a décrit avec tendresse le bonheur des Français à Milan, et de Milan sous la domination des Français, en 1796 et en 1800. Et ce tableau d'un

témoin oculaire a semblé si convaincant à nos historiens, qu'il n'a pas été sans influer sur leurs conclusions [1].

C'est là un nouveau motif pour que nous regardions après lui le spectacle de Milan à l'époque de Marengo. Stendhal l'a-t-il su voir, ou bien, en peignant l'allégresse de la Lombardie, n'a-t-il fait que le roman de son cœur amoureux [2] ?

*
* *

Depuis trois quarts de siècle, les bons Milanais écoutaient des opéras, aimaient et mangeaient voluptueusement, sous la sage domination de l'Autriche. Cette somnolence leur était douce, et ils ne demandaient qu'à la poursuivre en paix, quand ils furent brutalement réveillés par les victoires de Bonaparte. Stendhal nous a voulu persuader que ce réveil avait été délicieux. On en peut douter. Les Français, sans leur agrément, leur imposèrent une liberté qu'ils ne désiraient point, et des contributions de guerre pour payer cette liberté. Après beaucoup de mois pendant lesquels ils profitèrent gaiement de ce pays plantureux, plaisant et riche en jolies filles, vaincus à leur tour, ils laissèrent là Milan, qui s'en trouva fort aise.

Les Autrichiens, et par surcroît les Russes, furent alors reçus comme des libérateurs. Mais ils n'en montrèrent

1. Ceux qui le citent paraissent d'ailleurs oublier que Beyle a vu la Lombardie en 1800, mais non pas en 1796.

2. Beyle arrivait peut-être à Milan avec un préjugé capable de fausser sa vision. Nombre de Milanais, exilés par la réaction autrichienne, étaient venus se réfugier à Grenoble en 1799. Ils assistaient aux fêtes décadaires, y mêlaient leur enthousiasme, leurs larmes, leurs discours. Beyle les y a certainement vus, et il a pu en conclure que toute l'Italie aimait les Français à la façon de ces réfugiés, et regrettait comme eux leur domination.

Peut-être aussi avait-il lu, dans un journal de Grenoble (*Courrier patriotique des départements de l'Isère, des Alpes et du Mont-Blanc, ou l'Ami de la Constitution*, du 2 juin 1796), une lettre d'un soldat qui venait d'entrer à Milan : « ... tout ce qu'il y avait de plus brillant dans la ville est venu au-devant de l'armée... Notre arrivée... était attendue depuis longtemps, et tous ont arboré la cocarde tricolore en dépit des Autrichiens... Les habitants nous font mille honnêtetés... » — Beyle a pu croire profond et durable ce moment d'enthousiasme.

nulle reconnaissance. En treize mois, restés douloureusement fameux dans l'histoire milanaise, ils réussirent à faire oublier les rapines et les licences des Français par leurs pillages et leurs débauches. Et Milan, successivement volée et violentée par les deux adversaires, en était arrivée à la triste incertitude de ne savoir plus quel fléau préférer, des Autrichiens ou des Français, puisqu'en toute hypothèse il lui fallait bien être la proie des uns ou des autres.

Les Milanais supportaient donc avec une résignation découragée la présence des Autrichiens, qui poursuivaient leurs victoires. Le baron de Mélas tenait assiégés dans Gènes les derniers débris de l'armée française. On attendait d'un jour à l'autre la capitulation de Masséna.

La nouvelle se répandit soudain que 40.000 Français, et à leur tête Bonaparte, avaient franchi le Saint-Bernard, et se trouvaient déjà sur les frontières de la Lombardie. Les Milanais ne pouvaient croire encore une nouvelle aussi extravagante, quand ils entendirent le canon du côté de Novare, et qu'ils virent filer les Autrichiens.

Le 2 juin, le Premier Consul avait fait son entrée à Milan au milieu d'un peuple stupéfait. Quelques-uns avaient applaudi ; mais la plupart avaient gardé un respectueux silence. — C'est ce que Beyle, qui n'était point là, appelle « un peuple amoureux fou [1] ». — Le soir on avait illuminé. Puis il y avait eu représentation à la Scala, Te Deum à la cathédrale. Mais les rues désertes faisaient contraste à cette allégresse officielle [2].

Sur ces entrefaites, Beyle arrivait à Milan.

Si, tout ébloui de sa joie, il avait su regarder, il aurait été frappé par le singulier aspect de cette ville, effrayée et muette. Brusquement surprise par la terrifiante invasion de cette armée qui roulait des Alpes, elle ne savait trop quelle contenance tenir. Les Autrichiens étaient partis : ils reviendraient peut-être. Les Français étaient entrés en vainqueurs ; mais, vainqueurs sans combat, ils

1. *Chartreuse de Parme*, I.

2. Sur tous ces événements, les témoignages sont peu d'accord. Je les discuterai ailleurs. Il faut consulter, mais ne pas toujours croire, les *Bulletins de l'armée de réserve* des 30 mai, 3 et 4 juin. (*Corr. de Nap. Ier*, t. VI.)

pouvaient encore être vaincus. L'Italie connaissait par expérience les vicissitudes de la guerre. Aussi les sages Milanais, interloqués, et inquiets de l'avenir, se taisaient, se terraient, s'abstenaient. Henri Beyle n'a rien vu de cela. L'agitation d'une ville où loge une armée, et une armée française, lui fit illusion. Mais d'autres ont su mieux regarder, et par eux nous pouvons revivre les douloureuses incertitudes de la Lombardie. Les Milanais, encore une fois dérangés dans leur quiétude par ce redoutable Bonaparte, vivaient dans l'angoisse.

Ils ne se contentaient pas d'éviter toute manifestation compromettante ; ils montraient parfois leur mauvaise humeur. Il faut croire que ces Milanais, « amoureux fous » de nos soldats, n'étaient point si enthousiastes que les dépeint Stendhal, puisque la municipalité dut faire le 12 juin une proclamation aux habitants, pour leur demander de mieux accueillir les Français qui venaient loger chez eux ; les Milanais leur montraient, paraît-il, « une insouciante indifférence, qui devenait du mépris [1]. »

Sans doute, comme l'a finement noté Stendhal, il n'y avait plus la moindre place pour l'ennui. Avant l'arrivée de Bonaparte, la cité somnolait, bercée au son des cloches et des chants d'église, car, sous la domination autrichienne, les cérémonies religieuses se multipliaient, et ce sont les seuls événements notables que le chroniqueur [2] inscrive le long des jours monotones. Brusquement voici

1. « ... una non curante indifferenza, che diviene disprezzo. » (*Diario storico-politico di Minola*, manuscrit, à la bibliothèque Ambrosienne.)

Cette proclamation de la municipalité était une réponse tardive à la lettre que Petiet lui avait écrite dès le 2 juin (De Cugnac, *op. cit.*, II, 85-86) : « Plusieurs officiers français se plaignent, Citoyens, du peu d'égards qu'ils éprouvent de la part des habitants chez lesquels ils sont logés... [Le]Premier Consul... ne peut pas tolérer que les officiers de son armée soient reçus des Cisalpins avec indifférence et souvent avec mépris. Je vous engage, Citoyens, à faire sentir aux habitants de Milan combien leur conduite vis-à-vis des Français pourrait devenir dangereuse pour eux, et que leur intérêt comme leur devoir est de traiter avec plus d'amitié et d'égards les... militaires de l'armée auxquels ils donnent l'hospitalité. »

Une plainte aussi formelle, aussi énergique, n'a pas été provoquée par quelques actes isolés. Elle suppose une attitude générale de la population. Nous sommes loin des billevesées de Thiers et de Stendhal.

2. *Diario di Minola*, à la bibl. Ambrosienne.

que tout a changé ; maintenant la matière abonde, les pages se remplissent sous la plume du bon Milanais qui fait le journal de sa ville. C'est, depuis la venue des Français, une vie ardente et fiévreuse ; les faits divers se multiplient comme les événements de l'histoire. Mais une ville de province n'aime point tant à être dérangée de sa placidité ; elle préfère un tranquille et sûr ennui aux émouvantes inquiétudes.

Il se trouvait bien un poète local pour publier un sonnet [1] (on n'ignore pas combien sonnets et petits vers sévissaient dans l'Italie d'alors) sur la gloire du Premier Consul qui venait de franchir les Alpes : *au soleil de Bonaparte, l'astre d'Annibal pâlissait.* Mais il ne suffisait pas de passer les Alpes comme Annibal ; il fallait vaincre comme lui. Et les Milanais, race défiante, attendaient.

Ils n'attendirent guère. Les Français étaient entrés à Milan le 2 juin. Henri Beyle se trouvait peut-être à la Scala, le soir du 15 juin, quand un adjudant vint annoncer aux spectateurs la victoire de Marengo [2]. Depuis vingt-quatre heures, les Milanais n'avaient plus à craindre le retour des Autrichiens.

Ils se sentirent dès lors beaucoup plus amis des Français. Les partisans avérés de ceux-ci triomphèrent ouvertement ; leurs adversaires se résignèrent ou se turent ; et la grande masse du peuple, au fond aussi indifférente aux Français qu'aux Autrichiens, par un naturel entraînement se mit à applaudir les vainqueurs. L'admiration instinctive de la force, et leur intérêt bien compris, se mêlèrent. Et quand Bonaparte, le soir du 16 juin, rentra dans Milan, où il avait fait quelques jours plus tôt une

1. *Miscellanea politica, id.*

2. Cusani, *Storia di Milano.* — On pourrait conjecturer cependant que Beyle reçut la nouvelle avant les spectateurs de la Scala. Je trouve en effet sur une couverture de cahier (Bibl. de Grenoble, R 5896, t. XIX) ce texte obscur : « 25 prairial : anniversaire de la bataille de Marengo, de la mort de Desaix et de celle de Kléber. *Nella casa Castelbarco noi pransevamo. Il moustache intrò* *. » Je comprends : « Nous dînions à la casa Castelbarco quand le moustache (?) entra » pour nous annoncer la victoire.

* Je respecte les fautes d'orthographe de Beyle.

si brève apparition [1], la foule n'hésita plus, cette fois, à l'acclamer [2].

Est-ce à dire que « l'ivresse des Milanais fut au comble », ainsi que Stendhal l'écrit dans la *Chartreuse* ? C'est trop se fier aux apparences. Les Milanais furent simplement rassurés [3].

« J'ai retrouvé Milan bien différent de ce qu'il était à notre premier passage, écrit Maurice Dupin après Marengo. Ce n'est plus cette cité effrayée et incertaine de son sort, ces rues désertes, ces habitants consternés. C'est l'image de l'abondance, du luxe et des plaisirs. Le cours est brillant comme l'étaient jadis nos boulevards. Quatre files de voitures et de wiskis y circulent tous les soirs. Les bals sont superbes, et à Milan comme à Paris, les émigrés sont enchantés de venir respirer l'air natal. On donnait au grand théâtre le Barbier de Séville de Paesiello. J'en ai été enchanté [4]... »

Ces opéras et ces fêtes ont trompé bien des témoins, qui n'étaient pas des observateurs. Et le jeune Beyle tout le premier n'a su voir alors que la joyeuse figure de Milan, sans discerner sous son masque de carnaval les vrais sentiments de la cité.

Les historiens n'ont généralement pas été plus perspi-

1. Arrivé le 2 juin, il en était reparti le 9. Il quitta définitivement la ville le 25 juin, et non le 24, comme le dit Thiers. (*Corr. de Nap. Ier*, VI, 446, 459, 489 ; *Cons.*, I, 471.)

2. Thiers décrit son retour : « On l'... attendait avec une vive impatience. Il... arriva le soir, à la nuit. La population, avertie, était accourue dans les rues pour le voir passer. Elle poussait des cris de joie, et jetait des fleurs dans sa voiture. La ville était illuminée avec cet éclat que les Italiens savent seuls déployer dans leurs fêtes... » (*Cons.*, I, 461.) Beyle ne semble avoir conservé nul souvenir d'un spectacle aussi pittoresque. — Sur ce retour de Bonaparte à Milan, voir *Marengo*, dans la *Corr. de Nap. Ier*, t. XXX, p. 464 : « Le Premier Consul... trouva la ville illuminée et dans la plus vive allégresse. » De même Cusani, *Storia di Milano*, et Jomini (*op. cit.*, XIII, 307). Cf. Grimis, *Mém.*, I, 127.

3. Et n'est-ce pas ainsi qu'il faut entendre ce passage de la *Correspondance de Napoléon Ier* (t. XXX, *Marengo*, p. 464) : « La joie des Piémontais, des Génois, des Italiens, ne peut s'exprimer : ils se voyaient rendus à la liberté, sans passer par les horreurs d'une longue guerre, que déjà ils voyaient reportée sur leurs frontières, et sans éprouver les inconvénients de sièges de places fortes... »

4. Cette lettre du père de George Sand, écrite le 10 thermidor an VIII, est citée dans l'*Histoire de ma vie*, I, 385.

caces. Si l'on en croyait Thiers, qui n'a cependant point pour être aveugle les mêmes excuses que l'amoureux Stendhal, les Milanais n'avaient plus rien à souhaiter de la destinée : « Les Lombards [1], qui venaient de supporter pendant dix ou douze mois (*sic*) le joug des Autrichiens,... tremblaient d'être replacés sous leur insupportable autorité. Ils avaient, pendant les chances diverses de cette courte campagne,... éprouvé les plus cruelles anxiétés, et ils étaient ravis de voir enfin leur délivrance assurée. Le général Bonaparte fit proclamer sur le champ le rétablissement de la République Cisalpine [2]... »

Que les Milanais aient senti déjà vivement le désir d'être une nation libre, cela n'est point douteux. Mais se faisaient-ils encore illusion sur la manière dont les Français entendaient leur octroyer la liberté ? Peut-être, au lieu de cette liberté servile, eussent-ils tout bonnement préféré une franche, mais agréable et douce servitude.

Sans doute, officiellement, ils commémoraient la victoire qui les affranchissait de l'Autriche. Mais il ne s'agissait point là d'un mouvement populaire. Tout se faisait avec ordre, et administrativement. Bonaparte, qui n'était plus le général de la République, entendait bien ne pas revoir les agitations tumultueuses de la première Cisalpine [3]. Sa forte main disciplinait, comme le reste, l'enthousiasme.

Il y eut donc, le 18 juin, un nouveau *Te Deum* à la cathédrale de Milan. Henri Beyle n'y assistait-il point ?

1. Ce seul mot dénote l'ignorance de Thiers. S'il y avait des partisans des Français, ce n'était qu'à Milan et dans les grandes villes. Mais les habitants des campagnes, entièrement soumis à leurs curés, détestaient les Français, et se souciaient peu de l'indépendance. (Voir Cusani et la *Corr. de Nap. Ier*, passim.) Bonaparte essaie de tromper les autres, mais il ne se trompe pas lui-même, quand il écrit dans le *Bulletin* du 4 juin 1800 : « Les prêtres mêmes étaient très mécontents de voir les hérétiques anglais et les infidèles musulmans profaner le territoire de la sainte Italie. »

2. *Cons. et Emp.*, I, 461-462. Cf. Driault, *Napoléon en Italie*, 46, qui, sur cette allégresse milanaise, fait quelques justes réserves. Mais j'irais plus loin que lui dans cette voie.

3. Il ne cachait pas, dans ses proclamations aux Milanais, que la politique de 1796 paraissait à bien des égards condamnable au Premier Consul de 1800. Voir surtout son *Allocution aux curés de la ville de Milan*, du 5 juin. (*Corr. de Nap. Ier*, VI, 426-428.)

La cérémonie fut « imposante et superbe », nous apprend le *Bulletin de l'armée d'Italie* [1]. On frappa une médaille qui rappelait la victoire. La *porta Ticinese*, qui avait vu sortir et rentrer les vainqueurs, prit le nom de *porta Marengo*, qu'elle n'a point gardé ; on décida même qu'elle serait rebâtie, pour devenir digne de son nom.

Mais Bonaparte tenait moins encore à la reconnaissance publique qu'au bon ordre. Une police bien faite fut son premier souci [2]. Il prétendait faire désormais respecter par tous la propriété et la religion, les deux bases d'un gouvernement fort [3]. Les riches et le clergé furent donc rassurés par lui. Et sans doute cela n'empêcha point toute agitation dans la rue. Des patriotes cisalpins, qui se croyaient encore en 1796, bâtonnèrent un peu quelques prêtres. Mais, dans l'ensemble, les factions politiques se turent, et la ville ne sembla plus songer à autre chose qu'aux plaisirs.

Pourtant les Milanais s'amusaient-ils de si bon cœur, comme on le croirait en lisant Stendhal ? Tout au moins ce n'étaient pas des plaisirs sans compensation. L'armée française, l'armée victorieuse était là, et ne se laissait point oublier. Le gouvernement de Bonaparte eût été, somme toute, accepté assez volontiers. Mais ses soldats gâtaient tout [4].

Ils étaient bruyants, agités, mais surtout insolents, « questi prepotenti Francesi », comme les appellent les chroniqueurs d'alors. Leurs exigences étaient intolérables.

1. *Corr. de N.*, VI, 469, 474.

2. Une censure aussi ombrageuse que celle de Fouché régna désormais à Milan. Le 27 octobre 1801, après dix-sept représentations, le ballet et l'opéra que l'on jouait à la Scala furent brusquement interdits. On avait cru y reconnaître des intentions satiriques contre les Français. (Comandini, *L'Italia nei cento anni del secolo XIX*, 27.) On peut en conclure que certains Milanais eussent peut-être frondé volontiers leurs libérateurs. Mais, comme on leur permettait seulement de se taire, il nous est difficile aujourd'hui de connaître leurs sentiments véritables.

3. Voir son adresse au peuple cisalpin, du 5 juin 1800. (*Corr. de Nap. Ier*, VI, 428-429.)

4. Je suis bien obligé d'insister sur ce point, et de combattre une tradition trop complaisamment acceptée par nos historiens, car de cette tradition Stendhal est un des premiers responsables. (Je donnerai, dans mon étude : *De Lodi à Marengo*, les arguments et les textes que je ne puis apporter ici.)

Henri Beyle se trouvait-il, ou quelques-uns de ses amis, parmi ces officiers qui, « descendus à pied du Saint-Bernard », ne voulaient plus maintenant aller qu'en voiture? Ils réclamèrent des « carrozze », et le chroniqueur [1] s'écrie avec indignation : trente-deux voitures « per questi signorini ! »

Milan ne pouvait plus même dormir en paix. Il y avait des rixes la nuit, pour des femmes de mauvaise vie, et don Luigi Mantovani, prêtre, et partisan des Autrichiens, se scandalise : « Le vice triomphe parmi toutes ces misères ! »

Mais les gens préoccupés de morale n'étaient pas seuls à se plaindre. Pour le dire franchement, les soldats français se firent universellement détester. Les batailles nocturnes, les vols à main armée, les coups de bâton, l'indiscipline [2], qui reparaissait quand le troupier était lâché dans la ville, tout cela n'était pas encore le pire. Le témoignage de Melzi est décisif, et explique bien le grief essentiel : les Russes, dit-il, « seront bien plus tôt oubliés que les Français : celui qui opprime et qui tue brutalement blesse encore moins que celui qui humilie [3]. » Vérité surtout exacte, quand il s'agit d'une race vaniteuse humiliée par une autre race vaniteuse. On se souvient encore aujourd'hui en Italie que nos pères se vantaient sans

1. *Cronaca di don Luigi Mantovani, sacerdote milanese, dal* 14 *maggio* 1796 *al* 31 *gennaio* 1824 ; bibl. Ambrosienne, 4 gros volumes manuscrits.

2. Déjà, avant d'arriver à Milan, les soldats de l'avant-garde avaient tout pillé en cours de route. (Ordre du jour de Hulin, du 23 mai, dans de Cugnac, *ouv. cit.*, I, 475.) Un ordre du jour de Dupont, chef d'état-major, signale « quelques hommes qui se livrent au pillage et à tous les excès, et réduisent les habitants au désespoir. » (Du 25 mai : *id.*, 512. Cf. *H. Br.*, II, 192.)

Des témoignages prouvent cependant la sévérité des chefs à punir la maraude. Voir dans Coignet (116-117) le rigoureux châtiment infligé à une cantinière qui avait recélé l'argenterie volée par des soldats en un château des bords du Pô.

3. Cité par De Castro, *Milano e la Repubblica Cisalpina.* — Massimo d'Azeglio (*I miei ricordi*, 104) a repris et finement analysé la même idée : « ... i Francesi vi fanno portare il peso della loro vanità... » L'Autrichien, plus rapace, est mieux supporté que le Français, che vi fa « sempre sentire colle parole, cogli atti, coi gesti, cogli sguardi, che lui è *lui* e voi non siete un corno... Diciamo la parola propria : l'insolenza militare e l'alterigia civile di quel tempo era intollerabile. » — De Brosses remarquait déjà ce même défaut, bien connu, du caractère français, qui nous faisait moins aimer en Italie que tous les autres peuples (*Lettres d'Italie*, éd. Colomb, let. XL).

cesse d'être « la grande nation [1] ». Les Milanais étaient tous les jours froissés dans leur orgueil, agacés, excédés, par l'insupportable prétention des Français [2].

Les généraux n'étaient pas plus goûtés que les soldats par tout ce petit peuple qui n'allait point à leurs fêtes. Ils avaient la réputation, apparemment méritée par quelques-uns, d'être de grands pillards [3]. Mais, honnêtes ou fripons, le peuple ne distinguait point. Car la série des lourds impôts avait repris de plus belle [4], et on leur en attribuait toute la responsabilité. Le chroniqueur Mantovani, qui ne cesse de gémir sur le caractère des Français comme sur leurs actes, se plaint surtout de l'argent qu'il leur faut. Brune remplace-t-il Masséna au commandement de l'armée d'Italie : « Nouveau général, nouveaux impôts. »

1. Cette impertinente expression avait été, je crois, inventée en 1796 par Bonaparte, qui savait flatter ses futurs sujets. Il parlait encore du « grand peuple », à la fin de sa proclamation à l'armée, peu avant Marengo. Un chroniqueur milanais (*Miscellanea politica*, bibl. Ambrosienne) répète ironiquement : « La plus grande nation de l'univers ! »

2. Inversement les soldats français avaient plus de mépris que d'amour pour les Italiens leurs hôtes, si l'on en juge par cette appréciation malveillante de Coignet : « Les Italiens prirent les armes avec nous, mais ces soldats ne sont propres qu'au pillage et au jeu. Il faut toujours être sur ses gardes avec ce peuple jaloux ; votre vie est en danger jour et nuit. » (*Cah. du cap. C.*, 118-119.) Ce dernier trait prouve assez que l'accueil des Italiens ne fut pas toujours bien fraternel. Il est vrai que Coignet n'est pas à Milan, mais à Crémone.

3. Bonaparte lui-même reconnaissait que Masséna avait beaucoup trop volé (Driault, *op. cit.*, 47). Aussi lui enleva-t-il le commandement de l'armée d'Italie au bout de quelques semaines *. Il écrit à Brune, son successeur : « La dilapidation... est à son comble, et les individus qui approchent le plus Masséna se trouvent les plus accusés. » Brune était chargé d'« y porter la réforme ». (*Corr. de Nap. Ier*, VI, 557.) Y a-t-il réussi ? On en pourrait douter, ne fût-ce qu'à lire le *Journal d'Italie*, écrit par Beyle en 1801. C'est apparemment l'opinion de Martial Daru, ou celle de l'état-major du général Michaud, qui s'y reflète. Or il est à chaque instant question du pillage des chefs. Tel a pris « 2 ou 3 millions », et tel autre a volé une voiture. (Cf. 8, 10, 20.)

4. « ... le pays cisalpin... devait fournir aux troupes françaises deux millions de francs ** par mois et tous les approvisionnements qui leur étaient nécessaires, même des voitures, des vêtements, des souliers... Les officiers continuaient à mettre l'Italie en coupe réglée ; ils la traitaient en pays conquis..., etc... » (Driault, *op. cit.*, 48-49.)

* Naturellement les amis de Masséna, comme Thiébault, n'attribuent cette mesure qu'à l'ombrageuse jalousie de Bonaparte.

** Il est pourtant juste de noter que cette taxe devait être payée seulement par les partisans avérés ou les créatures de l'Autriche. (*Corr. de Nap. Ier*, VI, 486.)

Et de temps en temps, quand il a mentionné quelque mesure bien vexatoire, ironique et amer, il s'écrie : « Evviva la repubblica ! » Mais, pour qu'on ne se trompe pas sur ses vrais sentiments, il se hâte d'énumérer « les trois vertus républicaines : oppression, vol et brutalité », « oppressione, furto e villania [1] ».

Ce jugement est d'un ennemi. On a vu déjà, et voici encore celui d'un ami. On n'y trouvera pas plus d'indulgence. Au moment des conférences de Lyon, Melzi écrivait à Talleyrand [2] : « Il est prouvé aujourd'hui que, de toutes les influences étrangères, celle de la France a été la plus désastreuse pour l'Italie. En paix comme en guerre, le pays a été traité par les Français comme une conquête [3]. »

Pourtant les Milanais, qui n'avaient point accueilli les Français avec les mêmes espérances naïves que jadis, n'eurent plus du moins en 1800 les déceptions de 1796. S'attendant au mal [4], ils le supportèrent mieux [5]. En philo-

1. Ecrit en juin 1802.

2. De Castro, *Milano durante la dominazione napoleonica*, 34.

3. « E provato oggi che di tutte le influenze straniere quella di Francia è stata la più disastrosa per l'Italia : in pace e in guerra il paese fu trattato dai Francesi come una conquista. » Ai-je besoin de faire remarquer l'importance décisive d'un pareil jugement, porté par l'homme qui allait être nommé, le 26 janvier 1802, vice-président de la République Italienne ?

C'est encore un témoignage singulièrement probant que celui du comte Benedetto Arese. Il écrivait, à la fin de 1801, ces « istruzioni » pour son fils, député à la *consulta* de Lyon : « Les surtaxes énormes, les réquisitions de tout genre qui n'ont pas été payées, les emprunts forcés, les entrées augmentées, les droits nouveaux beaucoup plus lourds que les anciens, le logement des troupes, les contributions, et tant d'autres impôts, ont tellement épuisé toutes les ressources nationales que le propriétaire et le commerçant le plus expérimenté, ne pouvant résister au poids extraordinaire de tant de charges, se voit réduit à un état déplorable. Le spéculateur seul, profitant de l'agiotage et des circonstances..., s'enrichit aux dépens d'autrui... » (Publié par M. G. Gallavresi, dans les *Rendiconti del R. Ist. Lomb. di scienze e lettere*, 1905.)

Les Milanais, peuple pratique et commerçant, ne pouvaient pardonner à qui s'attaquait à leur bourse. En 1814, au moment où ils massacrent le ministre des finances Prina, et accueillent si bien une fois de plus les Autrichiens, c'est encore la question d'argent qui détermine les sentiments de la foule.

4. Je ne voudrais pas cependant l'exagérer. Ils jouissaient désormais de l'ordre, de la sécurité. Ils avaient même une apparence de liberté. Napoléon en fit des soldats, et les prépara, fût-ce malgré eux, à leur future indépendance. Mais ce que je recherche ici, ce n'est point tant l'influence durable et essentielle de la domination française, que les impressions des témoins et des acteurs, fussent-elles injustes.

5. Mais ils ne le supportèrent pas, comme le prétend Stendhal, avec une

sophes, ils tâchèrent de tirer leur profit du présent. Le séjour des Français n'avait guère qu'un avantage : les fêtes. Les Milanais, ne pouvant faire mieux, festoyèrent avec leurs dominateurs [1]. Ce parti convenait assez à leur tempérament [2]. Et puis n'est-ce point là l'unique ressource des peuples asservis ? Cette ardeur à jouir, qui fait illusion à Stendhal, aurait dû lui prouver au contraire le peu d'enthousiasme qu'inspirait aux Milanais leur nouveau régime. Pour l'oublier, ou pour s'en consoler, et puis parce qu'ils n'avaient pas d'autre occupation possible, ils ne songèrent donc plus qu'au plaisir [3].

* * *

C'était là ce qui, dans ces grands événements, pouvait le mieux intéresser Henri Beyle. La *casa Bovara*, où il habitait, était maintenant le centre de la vie politique. Cela n'importait point à Beyle dans sa chambrette. Mais la *casa Bovara* était devenue en même temps le centre de la vie mondaine, et Beyle assistait sans aucun doute aux fêtes nombreuses que l'on donnait dans la maison : « Nous passons notre temps ici, écrit Maurice Dupin vers cette époque, à courir en voiture et à faire des dîners. Nous en faisons de fort bons chez Petiet, le ministre de France [4]... »

allégresse sans mélange et sans révolte. Au moment où Brune entreprend la campagne du Mincio, il écrit au Premier Consul, le 21 brumaire, que la ville est en fermentation, et le mécontentement général. Le peuple milanais est « aigri », écrit-il deux jours plus tard (23 brumaire an IX) ; il craint des soulèvements, mais annonce qu'en ce cas il fera des « exemples terribles. » (Arch. histor. de la Guerre, Corresp. de l'Armée d'Italie. Cf. *Corr. de Nap. Ier*, VI, 627.)

1. Dès le 5 juin, Bonaparte écrit dans le *Bulletin de l'armée d'Italie* : « Le peuple de Milan paraît très disposé à reprendre le ton de gaîté qu'il avait du temps des Français. » (*Corr. de Nap. Ier*, VI, 429.)

2. Massimo d'Azeglio ne raille-t-il point cette façon traditionnelle qu'avait le Lombard de se consoler, « sua vecchia consolazione del mangiare e bere e divertirsi » ? (*Ricordi*, c. 30.)

3. Cet aspect de Milan après Marengo frappe tous les témoins : « Cette maudite Capoue », l'appelle Maurice Dupin. *(Op.cit.)*

4. Lettre de fructidor an VIII, *Histoire de ma vie*, I, 387. M. Dupin était alors aide de camp du général Dupont.

Mais Henri Beyle, tout petit employé chez un grand personnage comme Petiet, alors le vrai maître de la Lombardie, n'avait d'autre titre à l'attention du ministre et de sa femme que son amabilité. Il en montrait peu. Ce jeune homme de dix-sept ans attendait qu'on lui fît des avances. On le laissait dans son coin. « N'étant de rien à Milan chez M. et Mme P. et ayant déjà trop d'orgueil [1] » pour se courber devant les puissants, il jouait dans les salons de l'ambassade un rôle au moins effacé.

Il se trouvait plus à l'aise dans les lieux publics, où, sans être obsédé par son orgueil ou sa timidité, sachant bien que personne ne le remarquait, il pouvait regarder ces belles Milanaises si désirables et si loin de lui.

Il n'avait qu'à sortir de la *casa Bovara*, et à gagner, au bout du *Corso di Porta Orientale*, cette promenade des remparts où se retrouvait chaque soir le tout Milan noble, riche et amoureux. Là, perdu dans la foule comme un bourgeois pauvre [2], il voyait du bord ce fleuve de voitures qui s'écoulait sans cesse, et contemplait avec mélancolie la joie des autres.

Il a décrit ce spectacle bien milanais en quelques pages de la *Vie de Napoléon* [3] ; le plus naïf enthousiasme s'y mêle aux finesses de l'analyse :

« Toutes ces femmes d'une ravissante beauté n'auraient manqué pour rien au monde de paraître chaque soir au *Corso*, qui se tenait alors [4] sur le bastion de la Porte Orientale... Du côté de la ville, ce rempart domine des jardins et au-dessus des grand arbres de celui qui, depuis, a été appelé la *Villa Bonaparte* [5], s'élève cet admirable

1. *Jour. d'It.*, 120.

2. « Le peuple qui n'a pas de voiture et le bourgeois aussi ne se promènent qu'un instant et reviennent tranquillement se placer, le dimanche, devant leur porte y jouir du frais et causer. » (*Jour. de voy. du gén. Desaix*, 95.)

3. P. 142 et suiv.

4. Il s'est tenu là longtemps encore. Depuis quelques années seulement, et surtout depuis la création du nouveau parc derrière le *Castello*, les bastions de la *Porta Venezia* sont désertés. D'ailleurs l'habitude du *corso*, si chère à toutes les villes italiennes, est à peu près perdue à Milan.

5. Aujourd'hui *villa Reale*. Tout cet aspect n'a pour ainsi dire pas changé depuis Stendhal. On a seulement beaucoup agrandi les jardins publics, qui ont quadruplé d'étendue. Mais, à la place des parties nouvelles, il y avait déjà des champs ou des jardins particuliers.

dôme de Milan... La campagne... vue des remparts... est tellement couverte d'arbres, qu'elle présente l'aspect d'une forêt touffue [1]... Par delà... s'élève à quelques lieues de distance l'immense chaîne des Alpes, dont les sommets restent couverts de neige, même dans les mois les plus chauds [2]... Ces sommets âpres et couverts de neige forment un admirable contraste avec les sites voluptueux de la plaine et des collines..., et semblent dédommager de la chaleur extrême [3]... Sous cette belle lumière de l'Italie, le pied de ces montagnes... paraît d'un bleu [4] foncé : ce sont absolument les paysages du Titien... »

Mais était-ce le paysage du Titien que Beyle venait ici chercher, au temps de Marengo ? Ou ne regardait-il pas davantage un plus vivant spectacle ?

« Toutes les voitures se rangent à la file, après avoir fait une fois le tour du *Corso*, et restent ainsi une demi-heure. Les Français ne pouvaient revenir de l'étonnement que leur causait ce genre de promenade sans mouvement [5]. Les plus jolies femmes venaient au *Corso* dans des voitures fort peu élevées au-dessus de terre, nommées *bastardelles*, et qui permettent fort bien la conversation avec les promeneurs à pied... Avant l'arrivée de l'armée, on ne voyait jamais que deux rangs de voitures au *Corso* ; de notre temps on en vit toujours quatre files, occupant

1. Il en fut ainsi pendant toute la première moitié du siècle dernier. Aujourd'hui toute une ville neuve s'étend au delà des remparts, et la gare voisine a contribué encore à détruire la vue gracieuse que décrit Stendhal.

2. Comme toutes les fois qu'il s'agit de Milan, Stendhal embellit. La vue des Alpes est bien telle qu'il la décrit, mais les Milanais en jouissent rarement. Invisible l'hiver à cause de la brume qui couvre toute la Lombardie, la buée chaude qui monte de cette plaine détrempée pendant l'été la laisse alors rarement apercevoir.

3. On sait que Milan est en été la ville la plus chaude de l'Italie. La température fut particulièrement pénible pendant cet été de l'an VIII. Beyle s'en plaint souvent dans ses lettres à Pauline : « Nous avons ici des chaleurs extraordinaires qui nous accablent horriblement. D'abord nous avons cru pouvoir les braver en nous emplissant de glaces, mais nous avons éprouvé qu'elles nous échauffent après nous avoir rafraichis un instant. » (10 messidor : *Corr.*, I, 7.)

4. *Blond* dans le texte, erreur évidente.

5. Desaix en effet ne trouve que monotonie et ennui à de pareilles distractions.

toute la longueur de la promenade, et quelquefois six[1]... »

Au milieu de ces femmes élégantes, les officiers français faisaient caracoler leurs chevaux, et promenaient leur brillant uniforme. Cependant Beyle les regardait avec envie, ne se doutant point qu'un jour lui-même ne serait plus dans cette foule un étranger solitaire, mais, devenu Milanais, viendrait comme les autres retrouver au corso sa maîtresse.

Quand le soir tombait, à l'heure de l'*Ave Maria*, les voitures se remettaient en marche, et les dames, sans descendre, venaient prendre des glaces au café à la mode, celui de la *Corsia de' Servi*[2].

Tous les jeunes officiers s'attablaient là : et c'était sans doute le moment où ils se contaient leurs bonnes fortunes, tandis que défilaient sous leurs yeux leurs conquêtes. Mais Beyle était bien empêché de narrer ses exploits. Plus souvent silencieux, il essayait parfois de mettre la conversation sur quelque sujet à lui plus familier, la littérature par exemple. C'était là son fort. Et pareille supériorité le consolait presque de réussir mal dans la galanterie[3]. Quelquefois aussi, — et c'était apparemment mieux à la mesure de ces jeunes guerriers ignorants, — il arrivait à Beyle de jouer au loto[4].

Le soir, il s'en allait au bal.

Dès l'arrivée des Français, les bals s'étaient multipliés : nouveau grief pour ces « Austriacanti », devenus austères par esprit d'opposants, et qui accusaient l'armée

1. La description de Desaix (*liv. cit.*, 92-93) confirme celle de Stendhal : « ... tous ceux qui ont des voitures (et le nombre en est immense à Milan), vont, en voiture beaucoup plus ouverte que les nôtres, y faire trente ou quarante tours de promenade à la file. On voit souvent quatre rangs de voitures, jusque même six... Après plusieurs tours, on se met de côté dans un rang qui reste établi et on regarde passer les autres. On se promène quelquefois à pied, mais rarement ; la poussière est assommante, quoiqu'on arrose souvent. » Cf. les lettres de Maurice Dupin, déjà citées.

Dans la *Miscellanea politica* (Bibl. Ambrosienne), on signale aussi la reprise brillante du *corso* au mois d'août 1800.

2. *Vie de Nap.*, 145. — La *Corsia dei Servi* continuait, en allant vers le Dôme, le *Corso di Porta Orientale*. Ici encore Stendhal était donc près de chez lui.

3. *Jour. d'It.*, 29.

4. *Jour. d'It.*, 6.

victorieuse d'introduire à Milan la licence et la corruption. C'est ainsi que le chroniqueur Mantovani déplore en gémissant le relâchement des mœurs, et l'indécence des robes apportées par les Français. En vérité les belles Milanaises, heureuses de pouvoir révéler à tous cette beauté sculpturale dont elles faisaient profiter quelques-uns, avaient tout de suite adopté les modes du Directoire [1]. Des bals masqués [2], se succédant presque chaque jour, prêtaient mieux encore à une trop séduisante liberté de costume. L'armée française dansait sans cesse, et les Milanaises avec elle [3].

Ce fut peut-être là l'occasion de quelques troubles, que les chroniques manuscrites relatent avec soin. On sait qu'en Italie un amant ne permet point à sa maîtresse de danser avec un autre que lui. Mais les Français, que tous les témoignages s'accordent à montrer fort insolents [4], n'étaient point hommes à respecter pareil usage ; ils ne demandèrent sans doute aucune permission ni aux cavaliers servants ni peut-être aux danseuses elles-mêmes. Là encore ils furent « prepotenti », Mantovani est heureux de le raconter [5]. Et peut-être Henri Beyle a-t-il assisté à ce bal de la *casa Tanzi* [6], le 9 août 1800, où ces jeunes héros

1. « Milan... est à présent, *delà les monts*, la seule ville où l'on trouve du pain cuit et des femmes françaises, c'est-à-dire nues. » (P.-L. Courier, let. du 8 janv. 1799.)

2. *Miscellanea politica*, Bibl. Ambros. — *Jour. d'It.*, 5. — *Corr.*, I, 13-14. — Thiébault rappelle deux de ces bals, « aussi remarquables par le choix des six cents invités et par la richesse ou l'élégance de leur costume, que par la beauté et l'étendue des appartements, leur éclairage et leur décoration. » Sa maîtresse, Pauline Ricciulli, « portait un costume à la Roxelane, qui laissait deviner les suavités enchanteresses de toute sa personne. » (*Mémoires du gén. baron T.*, III, 129.)

3. Quoi qu'en dise Mantovani, les Français n'étaient pas seuls responsables de ces fêtes trop païennes. Milan avait été de tout temps célèbre par ses bals. De Brosses les admire, et raconte que les Milanais ont forcé le pape à prolonger pour leur ville le carnaval de cinq jours (let. LIV). Beyle vante à sa sœur ce précieux avantage. (*Corr.*, I, 13.)

4. On trouvera des preuves singulières de l'impertinence et de la grossièreté affectées par quelques officiers, — et cela au milieu de la plus haute société italienne, — en lisant les *Mémoires* de Thiébault.

5. *Diario manoscritto*, bibl. Ambros.

6. Il écrit dans la *Vie de Nap.* (138) : « ... ces femmes charmantes, que nous rencontrions au *Casin della Città* et plus tard au bal de la *casa Tanzi*. » Cette *casa Tanzi* était mentionnée, en 1787, par le *guide* de l'abbé Bianconi, comme

laissèrent trop voir les insuffisances de leur éducation : brutaux et malpropres, ils gâtèrent et brisèrent tout. Rien ne nous permet de croire que Beyle ait pris sa part dans ces excès.

Mais il dansait, ses lettres à sa sœur en font foi. C'est peut-être à ces bals [1] qu'il entra si tôt en relations avec quelques Italiens et Italiennes. Dès le 10 messidor, il écrit à Pauline : « J'ai pris des Italiens une bien meilleure idée qu'on n'en a en France ; je me suis lié avec deux ou trois qui vraiment m'étonnent par la sagesse de leurs idées et le sentiment d'honneur qui règne dans leur cœur. » Mais il s'intéressait surtout à leurs femmes ; avec la discrétion d'un frère écrivant à sa jeune sœur, il ajoute (et on peut supposer que son étonnement n'est pas sincère) : « Une chose à laquelle j'étais bien loin de m'attendre, c'est la charmante amabilité des femmes de ce pays. Tu ne me croiras pas, mais vraiment en ce moment je serais au désespoir de retourner à Paris [2] ». Relations superficielles sans doute et passagères, véritables liaisons de bal. Il ne voyait pas chez elle la société italienne, et ne la connaîtra que dix ans plus tard [3].

Mais parfois, de ces bals si ardents et si gais, il revenait profondément triste. C'est apparemment les jours où parmi ces femmes presque nues et ces jeunes hommes tous aimés, il avait mieux senti la froideur de sa solitude. Ces jours-là, il cherchait à qui se confier. Le spectacle de ces brillantes sensualités lui donnait un regret inattendu des plaisirs innocents et champêtres, et même l'amour de la vertu [4]. Alors il écrivait à sa sœur, et, sous la généralité des maximes à la Jean-Jacques, on croit sentir déjà

une des curiosités milanaises ; elle avait une chambre peinte à fresque par Tiepolo, et un riche jardin de plantes exotiques (p. 417).

1. Ou bien aux dîners de la *casa Bovara* ; il s'agirait donc de quelques personnages officiels de la république cisalpine.

2. *Corr.*, I, 7.

3. D'ailleurs il ne sait pas un mot d'italien : « Je fais tous mes efforts pour apprendre un peu d'italien, mais n'ayant pas pu trouver un [maître ?], je vais très lentement. » (*Corr.*, I, 7.)

4. Il écrit le 27 décembre à Pauline : « Sois bonne et aimante et surtout jamais fausse, car c'est un crime que de feindre la vertu. » (*Corr.*, I, 11-12.)

quelque blessure personnelle : « Je viens, ma bonne Pauline, d'un bal où je me suis ennuyé à la mort... » Il s'attendrit aux souvenirs de Claix, de sa famille, et, comme on pleure une félicité perdue, il évoque ce « bonheur des âmes pures et exemptes de grandes passions. » — « Ah ! s'écrie-t-il, si celles-ci donnent quelques instants de vrai bonheur, par combien d'instants affreux ne sont-ils pas rachetés [1] ! » Peut-être cette nuit-là avait-il vu danser Angela Pietragrua aux bras de son amant.

*
* *

Il y avait cependant un endroit de Milan où Beyle goûtait des heures de félicité véritable, je veux dire « de cette tendresse onctueuse », de cette rêverie languide qui était le vrai besoin de son cœur. Ce lieu privilégié, c'était la Scala.

Dans cette vaste nef de la Scala, qui est encore aujourd'hui à peu près ce qu'elle était au temps de Beyle, mieux que partout ailleurs sans doute, on pourrait évoquer son ombre. S'il est un point dans le monde où l'âme singulière qui fut Stendhal pouvait venir encore errer et se souvenir, ce serait assurément dans cette grande conque sonore, entourée de ses cinq étages de petits alvéoles semblables, et toute bourdonnante encore de ces histoires d'amour qui, depuis cent cinquante ans, mêlent chaque soir leur murmure à la musique des opéras. Il n'est pas un autre endroit de l'espace où Stendhal soit aussi souvent venu penser, rêver, s'attendrir, regarder de son vif regard, ou bavarder avec esprit. Là se formeront ses théories littéraires ou artistiques, là il observera les mœurs, et se fera conter les plus piquantes anecdotes du jour. C'est à la Scala que se sont mûris l'*Histoire de la Peinture*, *Rome*, *Naples et Florence*, et ce livre de l'*Amour*, la plus intime de ses œuvres, révélatrice comme une confidence ; c'est à la Scala que se sont préparés *Racine et Shakespeare*, la *Vie de Rossini*, et bien des pages de la *Chartreuse de Parme*.

1. *Corr.*, I, 7-8.

Ainsi c'est là que Stendhal a médité ses meilleurs livres, et c'est là surtout qu'il a vécu et qu'il a aimé. La triple inscription de son épitaphe ne serait nulle part mieux placée que sur la cloison de quelque loge :

Qui visse, scrisse, amò.

Beyle fit cette découverte incomparable tout au début de son séjour à Milan. Il la décrit à sa sœur, dans une de ses premières lettres, le 10 messidor : « Il y a ici une salle de spectacle superbe. Imagine-toi que l'intérieur est grand comme la moitié de la place Grenette. On y joue le même opéra pendant quinze jours ; la musique est divine et les acteurs détestables [1]... » Quelle désinvolture et quelle indifférence ! Comme Beyle eût parlé autrement de la Scala, s'il avait su prévoir alors tout ce qu'elle serait plus tard pour lui ! « Si, jamais je m'amuse à décrire comme quoi mon caractère a été formé par les événements de ma jeunesse, le théâtre *della Scala* sera au premier rang », écrivait-il en 1811 [2]. Et qu'aurait-il écrit en 1821 ?

Mais, en l'an VIII, Beyle ne pénètre point encore dans l'intimité de la Scala. Rien de plus purement milanais que ce théâtre et ses coutumes. C'était il y a cent ans le centre et le cœur de la ville. Mais, pour comprendre et pour goûter la Scala, il faut être du pays, il faut avoir à retrouver là chaque soir des amis, et, s'il se peut, une maîtresse. Beyle, isolé au parterre [3], s'y sent un intrus.

1. Ce jugement si catégorique d'un critique musical encore si incompétent ne saurait nous persuader. C'était peut-être seulement la surprise d'une diction et d'une méthode nouvelles pour lui. Maurice Dupin est plus indulgent. Il écrit deux mois plus tard : « Nous allons... au spectacle, qui est magnifique. Il y a une cantatrice et un ténor admirables. Les ballets sont fort mal dansés, mais les décorations superbes. » (*Hist. de ma vie*, I, 387-388.) Bonaparte, dans le *Bulletin* du 5 juin, annonçait l'arrivée de la Billington, de la Grassini, et de Marchesi. (*Corr. de Nap. Ier*, VI, 429.)

2. *Jour. d'It.*, 117. Ce jour-là il entre à la Scala si attendri qu' « un peu d'émotion de plus » l'aurait « fait trouver mal et fondre en larmes ».

3. « Toutes les loges sont louées, de manière que nous n'avons que le parterre et la loge de l'Etat-Major. » (*Corr.*, I, 7.) Beyle est encore mal au fait. Les loges de la Scala ne sont généralement point à louer ; chacune a son propriétaire ; c'est un patrimoine de famille.

D'ailleurs la Scala que Beyle put voir en 1800 offrait un étrange aspect ; et les Milanais n'y reconnaissaient plus leur théâtre familier.

Depuis une vingtaine d'années, ce théâtre était l'unique pensée de toute la ville. On l'avait inauguré le 3 août 1778, et dès lors les Milanais regardaient la Scala comme leur bien le plus précieux [1], celui qu'il faut conserver à tout prix, pour l'honneur et la gloire de Milan [2]. Dans cette cité dépourvue de vie politique, la Scala était devenue la distraction nécessaire. Tel le Cirque à Byzance. Et à Milan comme à Byzance il y avait parmi les spectateurs de furieuses factions ; les artistes rivaux se partageaient le public ; on faisait cabale pour ou contre tel soprano ; et c'est ainsi qu'en 1780 l'illustre Marchesi [3] et la *prima donna* Caterina Gabrielli avaient déchaîné des passions furibondes, et agité toute la ville. Un opéra nouveau était un événement national, le moindre début d'un chanteur provoquait à l'avance des *chiacchierate* infinies, le jeu compliqué des intrigues, les incidents de la scène et des coulisses, amusaient ou passionnaient tous les esprits [4].

En même temps la Scala était devenue le grand salon commun, — le seul salon de la ville, — où se retrouvait

1. Bianconi (*Nuova guida di Milano...*) lui consacre trois pages de description. On appelait la Scala *Teatro Grande*, et Beyle dit en effet couramment le *Grand Théâtre*. (*Jour. d'It., pass.*)

2. Ce sentiment dure encore aujourd'hui. Et ce n'est pas sans beaucoup d'or que les généreux protecteurs de la Scala comblent les déficits d'un théâtre aussi coûteux.

3. Que Beyle allait revoir.

4. Le Président de Brosses a vivement peint ce public surexcité : « ... le parterre est fou ou ivre, ou plutôt tous les deux à la fois... ; la halle n'en approche pas. Ce n'est point assez que chacun y fasse la conversation en criant du plus haut de sa tête, et qu'on applaudisse avec de grands hurlements non les chants, mais les chanteurs dès qu'ils paraissent, et tout le temps qu'ils chantent, et cela sans les écouter. Messieurs du parterre ont, en outre, de longs bâtons refendus dont ils frappent tant qu'ils peuvent sur les bancs, par forme d'admiration. Ils ont des correspondants dans les cinquièmes loges qui, à ce signal, lancent à millions des feuilles contenant un *sonetto* imprimé, à la louange de la *signora* ou du *virtuoso* qui vient de chanter. Chacun s'élance à mi-corps des loges pour en attraper. Le parterre bondit, et la scène finit par un *ah* ! général, comme au feu de la Saint-Jean. Autant d'acteurs autant de factions, autant de scènes pareilles... » (Lettre LIV ; cf. même tableau dans la lettre L.) On peut croire d'ailleurs que de Brosses exagère.

chaque soir [1] toute la société milanaise. Le jeu et l'amour occupaient ceux que la musique laissait indifférents. Et quelques mélomanes passionnés venaient goûter là, dans la demi-obscurité de ce théâtre accueillant et discret, les joies quotidiennes qui faisaient leur vie. La Scala méritait donc bien d'être chère à tous, puisqu'il était loisible à chacun d'y trouver la volupté qu'il aimait.

Mais alors tout était bouleversé. Des intrus remplissaient la Scala de leurs uniformes bariolés et de leur langue étrangère. Le dialecte milanais, plein de rudesse et de bonhomie, cet épais *meneghin*, la seule langue du pays, ne s'entendait plus qu'à peine ici et là. Le théâtre de la Scala était la proie des vainqueurs. Son habituelle quiétude, les visites régulières aux mêmes loges, les historiettes lentement portées de l'une à l'autre, la fidèle compagnie des cavaliers servants [2], et le jeu de tarocco à la lueur des chandelles, tandis que l'opéra se joue là-bas sur la scène, tous ces rites traditionnels de la vie milanaise étaient troublés [3]. Les doux sigisbées voyaient leurs amies dis-

1. Le spectacle commençait « vers les dix heures » et finissait après minuit. (Desaix, *op. cit.*, 151.)

2. La coutume s'en conservait encore intacte en 1800. Trois ans plus tôt le général Desaix écrivait dans son *Journal* (151) : « Les femmes n'y marchent jamais [au théâtre] sans un abbé et un cavalier servant, ou amant, et un autre attaché souvent, qui est l'officieux de la maison. » (Cf. *Vie de Nap.*, 147-149.)

3. La Scala était encore, avant l'arrivée des Français en 1796, elle se retrouvera, en 1815, telle que de Brosses décrit le théâtre de Milan dans la première moitié du XVIIIe siècle. Déjà de son temps le second rang des loges était préféré par la société la plus riche et la plus noble ; le rang inférieur, trop près du parterre (alors occupé surtout par « la canaille »), et les rangs supérieurs, étaient moins appréciés. Les habitants de chaque loge la meublaient et l'éclairaient. C'était un petit salon ; on s'y tenait en cercle, et les femmes ne se rangeaient point comme en France au bord du balcon. L'aspect de la salle était donc ici moins élégant. (Lettre L.)

Desaix a donné de la Scala une description particulièrement précise : « ... au parterre, on a son chapeau sur la tête, ce qui fait que ceux qui sont derrière ne voient point ou voient à peine. Toutes les loges sont séparées par des planches jusqu'en haut, de manière qu'on ne voit pas ses voisins. Les loges se ferment avec des rideaux à volonté ; il y a aussi d'ordinaire une glace, et chacun éclaire sa loge à sa fantaisie... » (*Jour. de voy.*, 87-90.)

Enfin Beyle, dans une lettre à sa sœur (27 déc. 1800, *Corr.*, I, 11), ajoute quelques détails : « Imagine-toi la place Grenette couverte et tous les balcons, avec des jalousies de taffetas de toutes couleurs... Chacun a, dans la sienne, des bougies allumées, une table, des cartes, et ordinairement l'on fait venir des rafraîchissements pour les dames. »

traites ; et parfois leur place était prise. La meilleure anecdote locale semblait fade auprès d'un récit de bataille. Les jolies femmes avaient maintenant mieux à faire que de jouer aux cartes. Les Milanais regrettaient le passé. Au cliquetis insolite des sabres gaulois, ils se sentaient eux-mêmes des étrangers dans leur Scala conquise.

« Il n'était guère d'officier français, raconte Stendhal dans la *Vie de Napoléon*, qui ne fût admis dans plusieurs loges [1]. » Mais lui n'était pas de ceux-là. Peut-on même le ranger parmi ces « amoureux ...timides », qui, moins heureux, « se consolaient en occupant au parterre une place bien choisie et toujours la même » ? « De là, ces guerriers si hardis adressaient des regards fort respectueux à l'objet de leurs attentions. Si on leur rendait ce regard, en plaçant près de l'œil le côté de la lorgnette qui éloigne, ils s'estimaient très malheureux... » Mais Henri Beyle, qui n'avait pas même pris position de soupirant, ne pouvait s'occuper à ces amoureuses niaiseries.

La musique seule lui restait, et les songeries mélancoliques. Loin de le distraire de sa tristesse, le rythme de la mélodie exaltait sa sensibilité, mais en y mêlant je ne sais quelle douceur consolante. Son désir ou son regret se faisaient plus tendres. Son cœur se fondait de langueur et d'amour.

C'est en ce sens qu'il le faut comprendre quand Beyle écrit que « ce théâtre a eu une grande influence sur son caractère [2]. » Entendons qu'il acheva de surexciter toutes ses passions et tous ses rêves. Jamais l'âme de Beyle ne s'était trouvée aussi frémissante qu'en ces premiers mois de Milan. On peut donc aisément imaginer ce que furent pour lui ces soirées de la Scala, où il apportait un cœur déjà prêt à tous les enivrements secrets.

1. 147. — Tous les officiers, d'après lui, « aimaient la musique ; beaucoup faisaient... une lieue par la pluie pour venir occuper une place du parterre à la Scala. » (151.) Tant d'officiers français transformés en dilettantes, voilà qui est peu croyable. Beyle les peint, ici encore, à son image. S'ils fréquentaient la Scala, c'était probablement pour d'autres motifs. Sans doute Bonaparte, dans le *Bulletin* du 5 juin 1800, mentionnait un concert « fort agréable » qu'on lui avait offert, et remarquait que « le chant italien a un charme toujours nouveau. » (*Corr. de Nap. Ier*, VI, 429.) Mais Bonaparte est un Italien.

2. *Jour. d'It.*, 117.

Tout en rêvant à ses amours, Beyle continuait son éducation musicale. Il pouvait entendre à la Scala quelques-uns de ces opéras italiens, qui seront désormais pour lui la vraie et la seule musique. Est-ce le charme des premiers souvenirs, mais il ne goûtera jamais autant les successeurs des musiciens d'alors, ceux qui triompheront en Italie et en France quelques années plus tard, ni Rossini, ni Donizetti. Les maîtres de la musique italienne en cette fin du XVIIIe siècle resteront les plus près de son cœur [1].

On peut croire qu'il retrouva maintes fois à Milan ce Cimarosa [2] qu'il avait découvert à Ivrée. Mais il fit connaissance avec d'autres maîtres contemporains, et tout d'abord avec ce délicieux Paesiello, dont la Scala donnait, au début de thermidor, le *Barbier de Séville*. Cette musique fluide et légère, un peu grêle et fragile comme un air d'épinette, mais alerte, joyeuse et vive, était tout à fait accessible à Henri Beyle. Il nous apprend lui-même qu'il vit et qu'il aima le *Mélomane italien*, de Mayer [3]. « C'est un des opéras qui contribuèrent... à me donner le goût de la musique [4]. » Paër lui plut aussi, et il préférait sa *Donna cambiata* à l'œuvre d'un jeune élève de Cimarosa, Ferdinando Orlandi, qui fit jouer alors à la Scala *Il podestà di Chioggia*. Car Beyle avait déjà des préférences, il critiquait, et détaillait ses jugements en connaisseur : « Il y a cependant, dans le premier acte, une belle phrase musicale [5]... » Mais l'œuvre qui lui donna le plus vif plaisir, « le plus joli opéra » qu'il eût « jamais entendu en Italie, »

1. C'est un fait digne de remarque, en musique comme en peinture, et comme, pourrait-on dire, en littérature et en philosophie, Stendhal n'est point du tout un novateur. Il est partisan de l'art et de la pensée de la veille ou de l'avant-veille. Avec un peu de bonne volonté, on pourrait le considérer comme un rétrograde. Mais il serait plus exact de dire que son âme tenace s'en tint toujours aux préférences de sa jeunesse.

2. Tout au moins il entendit de lui à Bergame un opéra qui datait de vingt ans, *Caio Mario*. (*Jour. d'It.*, 38.)

3. Beyle appelle ainsi *Gli Originali*, opéra-bouffe qui datait de 1799. Il vit au moins deux autres opéras de Mayer, *Ariodant* et *Le due giornate* (*Jour. d'It.*, 28, 38).

4. *Id.*, 128.

5. *Id.*, 13.

ce fut le *Mercato di Monfregoso*, de Zingarelli [1]. « La musique » en était « enchanteresse ».

Ces ouvrages, et bien d'autres apparemment, qu'il vit jouer sans que nous le sachions [2], dans les premiers mois de son séjour à Milan, suffisaient pour donner à Beyle une idée d'ensemble de la musique italienne, à la fin du XVIIIe siècle. Et il pouvait les entendre interprétés encore par quelques-uns des artistes qui les avaient créés, et qui gardaient la tradition et le style du passé. La Billington, la Grassini, la Gaforini, chantèrent devant lui à la Scala, et surtout ce Marchesi, l'un des plus illustres *soprani* de l'âge précédent, qui, après avoir provoqué des cabales vingt ans auparavant, faisait maintenant la gloire incontestée du théâtre milanais [3].

Henri Beyle était donc à bonne école pour s'initier à cette musique, inconnue de lui à son entrée en Italie, et qu'il ne retrouvera plus intacte quand il y reviendra [4].

Pour maintes raisons, il devait n'en penser que du bien [5]. Ignorant comme il l'était de toute science musicale, sans principes arrêtés, sans habitudes d'oreille, et sans parti-pris, il ne pouvait obéir qu'à des impressions spontanées. Or nulle musique n'est mieux faite que l'italienne pour conquérir des sensibilités naïves. Sa facilité, que d'aucuns trouvent vulgaire, sa verve et son exubérance, ne peuvent rebuter qu'un connaisseur délicat. Mais expressive, pas-

1. Ou du moins Zingarelli fit représenter à Turin en 1793 un opéra de ce nom. Cf. *Jour. d'It.*, 40.

2. Dans son *Journal d'Italie*, il mentionne seulement dix représentations d'opéras.

3. Il ne devait quitter la Scala qu'en 1805. — Quatre ans auparavant, il s'était rendu très populaire auprès de la faction anti-française en refusant de chanter devant Bonaparte. Cet acte de courage, en soi, lui fait honneur, mais il irrite au plus haut point Félix Bouvier (*Bonaparte en Italie*, 596), qui à ce propos lui lance l'épithète méprisante d' « eunuque ». Cela n'a pourtant aucun rapport.

4. En même temps qu'il entendait des opéras, Beyle voyait pour la première fois ces ballets italiens, que plus tard il célébrera comme la gloire de la Scala. (Ne comparera-t-il point Viganò à Shakespeare ?) En 1800, il se contentait d'en admirer la décoration. (Voir *Jour. d'It.*, 37, 38, 40.)

5. Choderlos de Laclos, qui avait moins de sensibilité, et soixante ans, jugeait la musique italienne tout autrement : « Il n'y a rien de plus mortellement ennuyeux qu'un opéra-bouffon italien, si ce n'est peut-être un opéra sérieux. » (Cité par Dard, *Le gén. Chod. de Laclos*, 452.)

sionnée, sensuelle, ne devait-elle point toucher Beyle qui ne demandait à tous les arts, et surtout à la musique, que de bien exprimer l'amour ? Tantôt rythmée, vibrante et chantante, elle exaltait les rêves ardents de son âme tumultueuse ; tantôt pleine de volupté et tendrement alanguie, elle accompagnait en sourdine ses troubles et ses mélancolies. Il y trouvait sans peine l'expression directe, simple, aisée, de tous les sentiments qui se disputaient ses heures. Ces sentiments étaient comme elle plus vifs et divers que subtils ; ils avaient comme elle de la chaleur et de l'ingénuité. La musique italienne s'accordait parfaitement au cœur de Beyle.

Mais peut-être l'aurait-il aimée même si elle eût été différente. Cette musique, chaque soir, ne s'entremêlait-elle point aux impressions inoubliables de sa vie milanaise ? « La musique, se demandait-il en 1835, me plaît-elle comme *signe*, comme souvenir du bonheur de la jeunesse, ou *par elle-même* [1] ? »

*
* *

Si l'on en croit Stendhal, et par un phénomène bien singulier, les Milanaises en l'an VIII se sont trouvées plus belles qu'à aucune autre époque. C'est peut-être qu'à dix-sept ans toutes les femmes vous semblent charmantes.

Rendons-lui du moins cette justice. La reconnaissance n'a point dicté un jugement aussi enthousiaste. Beyle n'en doit aucune, nous le savons, aux Milanaises de ce temps-là. Il aurait même le droit de leur conserver quelque rancune. Mais il ne leur en veut ni du mal qu'elles lui ont fait, ni du bonheur qu'elles ont négligé de lui donner. Il leur adresse, à trente ans de distance, un hymne d'admiration :

« Il se trouva... qu'il y avait alors [2] à Milan douze ou

1. *H. Br.*, II, 103.

2. Beyle fait le tableau de Milan en 1796. Mais il peint la société milanaise d'après ses souvenirs de 1800. Les historiens de la première campagne d'Italie, qui ont pieusement rapporté son témoignage, ne se sont pas doutés que telle, parmi ces jeunes femmes qu'ils nous montrent folâtrant à la Scala, n'était encore qu'une petite pensionnaire enfermée dans un couvent.

quinze femmes de la beauté la plus rare, et telles qu'aucune ville d'Italie n'a présenté de réunion pareille depuis quarante ans... On citait alors à Milan, parmi les beautés, mesdames Ruga [1], femme d'un avocat devenu plus tard l'un des directeurs de la République, Pietra Grua, Marini, femme d'un médecin [2]; la comtesse Are... son amie, et qui appartenait à la plus haute noblesse ; madame Monti, romaine, femme du plus grand poète de l'Italie moderne ; madame Lamberti [3] qui avait été distinguée par l'empereur Joseph II, et qui, quoique déjà d'un certain âge, offrait encore le modèle des grâces les plus séduisantes... Et, pour finir par l'être le plus séduisant et les plus beaux yeux que l'on ait jamais vus, peut-être, il faut citer madame Gherardi de Brescia [4], sœur des généraux Lecchi et fille de ce fameux comte Lecchi, de Brescia, dont les folies d'amour et de jalousie ont été remarquées

1. Et non *Ruge*, comme a cru lire l'éditeur de la *Vie de Napoléon*, qui parut seulement en 1876. Cette page, on va le voir, est pleine de pareilles erreurs.

2. L'éditeur avait oublié la virgule, entre *Pietra Grua* et *Marini*. D'où la confusion de M. Chuquet : il croit que ces deux maîtresses de Beyle n'en font qu'une, et s'obstine à faire d'Angelina la femme d'un médecin, lui donnant le mari de Madame Marini. Ce n'est pas une moindre erreur que de placer Angela Pietragrua parmi les beautés illustres qui pouvaient attirer à Milan les regards de Desaix (*Introduction* au *Journal de voyage du général Desaix*, LXX-LXXI : Desaix « ne mentionne pas la femme du médecin Pietragrua ». F. Bouvier avait été dupe lui aussi de Stendhal, qui mêle plaisamment les petites bourgeoises aimées de lui aux plus grandes dames de l'aristocratie milanaise.

3. Nous retrouverons bientôt mesdames Ruga, Pietragrua, Marini, Arese.

Vincenzo Monti avait épousé en 1791 Teresa Pickler ; elle ne lui resta point fidèle. Beyle nous apprend qu'il la faut mettre parmi les nombreuses maîtresses de Martial Daru, qui se déclarait « enchanté de cette conquête ». (*Jour. d'It.*, 14-15.) Il ne fut apparemment point le seul.

Quant à Madame Lamberti (et non Lambert, comme il est imprimé), elle était depuis longtemps célèbre par sa beauté, et une impudeur toute païenne. Desaix raconte qu'elle faillit poser nue devant le sculpteur Ceracchi : « Femme magnifique, écrit-il, mais dégradée par le vice et la débauche. » (*Jour. de voy.*, 58, 67.) Beyle fera sa connaissance en 1811 (*Jour. d'It.*, 126 et suiv.). Il dépeint sa physionomie dans *Rome, Naples et Florence* (75), et il y trouve « la prudence de madame de Tencin. »

4. Madame Gerardi fut elle aussi célèbre par ses amours ; elle suivit Murat jusqu'à Paris. M. R. Guyot a conté l'amusante aventure de sa liaison dans les *Feuilles d'histoire* du 1er février 1909. Beyle avait gardé de Fanny Lechi un souvenir inoubliable ; on peut croire pourtant qu'il ne l'admira jamais que de loin. Elle mourut jeune, et Beyle ne la revit plus quand il revint en Italie. (Sur elle et les Lechi, voir *Jour. d'It.*, 85, et la note.)

même à Venise... La comtesse Gherardi... avait peut-être les plus beaux yeux de Brescia, le pays des beaux yeux [1]... »

Beyle se conduit en galant homme : de la plupart de ces dames il ne nous vante que les beaux yeux. Mais en vérité il faut voir plutôt dans cette liste le catalogue des Milanaises qui, en 1800, s'étaient rendues célèbres dans toute l'armée d'Italie par leurs publiques amours. Beyle les embellit et les épure. Il veut nous faire croire qu'elles ressemblaient aux « *Hérodiades* de Léonard de Vinci [2] ». Mais nous ne pouvons plus avoir cette illusion, si nous avons vu le portrait de la comtesse Arese [3], de « la belle madame Ruga », ou de telles autres qu'on admirait alors, beautés fortes, charnues et bien portantes, qui ressemblaient en vérité bien peu à ces fins visages tendres et cruels inspirés de Léonard. Stendhal, en dessinant les traits de ces Milanaises, pensait plutôt à la délicate et frêle Métilde, son amie de 1820 ; et il s'est plu, en dépit de l'histoire, à prêter la même expression aux robustes Lombardes qui faisaient, vingt ans plus tôt, le bonheur peu éthéré de l'armée française.

S'il n'y avait, pour nous affirmer les nombreuses bonnes fortunes des vainqueurs de Marengo, que le seul témoignage d'Henri Beyle, on pourrait n'en pas tenir compte. Il ne parlait point par expérience ; et il avait pu en trop croire la vanité de ses compagnons d'armes. Mais il n'est pas le seul à nous dépeindre l'âme légère et la chair fragile des Milanaises de l'an VIII.

Elles ne songeaient guère, nous dit-il, qu'à s'amuser. Or l'armée française, jeune, ardente et sans soucis, était très amusante. Elle était surtout très amoureuse. « ... A cette époque personne, dans l'armée, n'avait d'ambition et j'ai vu des officiers refuser de l'avancement pour ne pas

1. *Vie de Nap.*, 138-141.

2. C'est-à-dire aux nombreuses têtes d'Hérodiade, œuvres de ses disciples, et que l'on attribuait alors au maître.

3. Encore aujourd'hui à Milan, chez la comtesse Arese, qui a bien voulu me montrer les portraits et les archives de sa famille, ce dont je me plais ici à lui rendre grâce.

quitter... leur maîtresse [1]. » Soldats et officiers se trouvaient à l'âge [2] où l'amour est dans la vie la grande affaire. Ils demandaient beaucoup ; et comme ils gardèrent tous un souvenir inoubliable de Milan, il est probable qu'on leur avait accordé ce qu'ils demandaient. « Aucun, je pense, quelque prosaïque, ambitieux et cupide qu'il ait pu devenir par la suite, n'a oublié le séjour à Milan. Ce fut le plus beau moment d'une belle jeunesse [3]. »

Depuis que Stendhal a écrit ces lignes, bien des mémoires militaires ont paru et lui ont donné raison. Les vieux généraux, chargés de gloire et d'honneurs, ont des paroles de tendresse quand ils rappellent leurs bonnes fortunes milanaises. Et quel est celui qui n'a point laissé à Milan une maîtresse [4] ?

Tant d'heureux ne supposent pas beaucoup de cruelles. « Presque tous les *cavaliers servants* régnant à l'époque

1. *Vie de Nap.*, 139. Cf. encore 150-151 : « ... après Marengo, en 1800, plusieurs Français rappelés en France eurent la folie de donner leur démission pour vivre pauvres à Milan plutôt que de s'éloigner de leurs affections. »

2. Je n'ai pas besoin de rappeler l'extrême jeunesse de toute cette armée.

3. *Vie de Nap.*, 151.

4. On pourrait écrire tout un livre sur les amours des officiers français en Italie. Mais ce sont là des faits trop connus pour avoir besoin d'être encore prouvés. Les uns se contentèrent de chanteuses et de danseuses, et ceux qui avaient beaucoup volé restituaient du moins sous cette forme à l'Italie une partie de leurs pillages. Mais la plupart trouvaient dans la meilleure société des amours plus désintéressés. (M. Chuquet a cité quelques noms et quelques faits, dans son *Introduction* au *Jour. de voy. du gén. Desaix*, LXVIII-LXX.) Il en était en 1800 comme en 1797 ; alors Desaix, dès son arrivée à Côme, aperçoit « quelques brillantes voitures, des officiers français dedans avec de jolies femmes », qui sont pour lui « le prélude du bonheur de l'armée d'Italie » (45). En effet il ne rencontre partout qu'officiers avec leurs maîtresses (cf. 89, 194, 208). On connaît les bonnes fortunes de Thiébault : il a pris soin de les conter lui-même ; à Milan comme à Rome, il triompha des plus belles. Les grands chefs, Bonaparte excepté, étaient eux-mêmes publiquement amoureux. La passion de Berthier est connue : « Berthier, écrit M. Chuquet, ...aime passionnément Mme Visconti...; il fait pour elle mille folies ; il lui donne... un diamant de cent mille francs, présent de Bonaparte, et plus tard, en Egypte, il adore au fond d'une tente réservée le portrait de sa déesse, lui brûle des parfums, l'entoure de tapis, de châles, de cachemires du plus grand prix... » « Folie étrange » que déjà citait Stendhal (*Vie de Nap.*, 139). Si l'on en croit les *Mémoires d'une contemporaine* (I, 292), son frère était plus heureux encore. « César Berthier... remplissait alors Milan du bruit de ses triomphes, et de sa légèreté en amour... La renommée publiait qu'il avait trouvé peu de cruelles ; et plus d'une belle Italienne gémissait sur l'inconstance de ce *gentile ed infedele vincitore...* ». Etc., etc.

de l'arrivée des Français prétendaient avoir fort à se plaindre », dit Stendhal [1].

Je veux bien qu'il généralise trop. Ni aux bals où danse Henri Beyle, ni même à la Scala, ne venaient apparemment toutes les Milanaises. Il est à croire que beaucoup, et surtout parmi les plus nobles, s'abstenaient de ces réunions si mêlées, où les Français apportaient souvent plus de fougue que de discrétion. Les femmes qu'ils y voyaient étaient celles qui leur voulaient du bien, celles qui venaient en ces lieux de plaisir décidées d'avance à y prendre comme à y donner tout le plaisir possible. Conquêtes faciles, et qui s'offraient. Les autres, celles qui se refusaient, n'apparaissaient nulle part. Souvent même elles ne se montraient point aux officiers logés chez elles [2]. Les Français les oublièrent. Dans leur statistique amoureuse, ils ne tinrent pas compte des absentes, et ils se plurent à croire qu'ils avaient triomphé partout.

Il n'en reste pas moins que ces fêtes étaient nombreuses, que jamais on ne vit *corso* si brillant, et que Stendhal fut un des rares jeunes hommes, parmi toute cette armée doublement victorieuse, qui ait quitté Milan sans devoir de reconnaissance à aucune.

Il lui a plu d'expliquer leurs faciles amours en leur prêtant des âmes sentimentales : « ... la plupart avaient infiniment d'esprit et un esprit très romanesque [3]. » Mais il leur donne l'âme d'Henri Beyle. Sans doute les glorieuses victoires de cette jeune armée, son dénûment de jadis, son brillant aspect d'aujourd'hui, et la belle furie de ces héros si amoureux, avaient de quoi frapper l'imagination vive et facilement enthousiaste des Milanaises. Mais il n'est point nécessaire pour cela de leur supposer les raffinements que connaissent seules les âmes

1. *Vie de Nap.*, 147-148.

2. Et souvent elles avaient quitté Milan. Il est à croire que bien rarement advenait ce que Stendhal raconte dans la *Chartreuse* : le mari abandonne la ville, et laisse seule dans son palais sa jeune femme, pour y recevoir les vainqueurs.

3. *Vie de Nap.*, 139. Il est vrai qu'il a dit ailleurs à peu près le contraire : « La liberté des mœurs était extrême, mais la passion fort rare. » (*Chart. de Parme*, chap. I.)

poétiques, ennemies des plaisirs vulgaires. La leur était simple, et allait directement aux bonheurs proches qui s'offraient. Ce jeune Saint-Preux, observateur trop bénévole, a prêté aux héroïnes de son cœur des complications qui les auraient bien étonnées [1].

Mais à vrai dire les connaît-il, ces Milanaises de 1800, si peu semblables aux Milanaises de 1815, qu'il fréquentera davantage ? Aujourd'hui il les admire de loin, au Corso, à la Scala. Deux ou trois à peine ont été approchées par lui, et ce sont des échantillons de second ordre, que transfigure sa fantaisie ou son amour. Il n'a, pour observer et pour comprendre, ni le calme ni les expériences nécessaires. Tout ce que nous savons d'elles ne nous permet pas de partager les illusions d'Henri Beyle.

« Les bons Milanais », et les Milanaises aussi, « avaient été occupés à jouir des plaisirs de la vie » depuis des générations. Leur nature, et l'habitude, en avaient fait un peuple réaliste et sensuel. L'ignorance des femmes [2] ne leur permettait même pas les distractions intellectuelles qu'auraient dû connaître les contemporaines d'un Beccaria et d'un Verri. Elles étaient oisives et avides de jouir. L'amour leur restait seul. Elles en usaient. Et cet amour n'était guère pour la plupart qu'une très païenne volupté.

Volupté sans fièvres excessives et sans passions de romans : car une langueur heureuse faisait en ce temps-là le caractère de la vie milanaise. Ces mélomanes paresseux qu'étaient leurs amants dédaignaient l'énergie, et ne

1. Le vieux Laclos, qui n'avait point les candeurs d'Henri Beyle, juge aussi tout autrement les Milanaises. Elles choquèrent ce roué, devenu bon époux et bon père, et qui dans tous les temps eût préféré un vice délicat et une perversité raffinée à ces trop naïves débauches. Les Milanaises, écrit-il, « n'ont aucune des grâces qui chez nous embellissent les mauvaises mœurs. Elles sont plus libertines que galantes. Voltaire a dit de l'amour : « étoffe de la nature que l'imagination a brodée. » Les Italiennes font le plus grand usage de l'étoffe, sans faire aucun cas de la broderie... » (Cité par Dard, *Le général Choderlos de Laclos*, 452.)

2. « Ces femmes si belles, a dit Stendhal, ne possédaient aucune instruction... » (*Vie de Nap.*, 138.) Milan avait compté, au XVIIIe siècle, quelques illustres savantes. Mais elles ne semblent pas avoir donné le ton à la société féminine.

goûtaient que les moelleux plaisirs d'une vie efféminée [1]. La Scala, les promenades en voiture, et le boudoir de leur maîtresse, se partageaient leurs heures. Parfumés, poudrés, vêtus de soie, ils ne se lassaient point de cette existence monotone, suave et fade comme une sucrerie. Leurs amours eux-mêmes s'endormaient, et les cavaliers servants offraient pendant de longues années à leur amie fidèle une tendresse paisible, entremêlée de glaces et de sonnets [2].

L'arrivée des Français fit tout à coup découvrir à ces Milanaises, engourdies dans leurs amours comme les femmes d'un harem turc, qu'elles s'étaient jusque-là beaucoup ennuyées. A ces voluptés trop uniformes elles se hâtèrent de faire succéder de plus vifs plaisirs. Elles continuèrent de faire l'amour, mais avec une variété et une énergie toutes nouvelles. Désormais elles n'avaient plus que l'embarras de choisir. Cinquante mille jeunes hommes remplissaient la Lombardie. Pour les contenter

1. La douceur milanaise est un thème habituel chez tous les témoins qui ont connu la génération antérieure à la conquête française. (Par exemple Botta ; cf. Parini, *Il Giorno*.)

2. Il est difficile d'admettre, avec M. Raf. Barbiera, et le chroniqueur Mantovani, que l'invasion française a corrompu Milan. « C'est alors que commença, écrit M. Barbiera, la fureur de la vie publique, ... théâtrale et tapageuse. Les agitations politiques, qui excitent les femmes, secouèrent les paisibles habitudes de famille, les traditions patriarcales... » (*Passioni del Risorgimento*, 428. Je ne pense pas que les « mégères demi-nues » qui dansaient autour des arbres de la liberté aient beaucoup changé les mœurs de la haute société. Il est possible que, dans l'aristocratie, les jeunes gens aient alors cessé de faire chaque soir leur prière en famille, mais ces diseurs de rosaires allaient souvent retrouver le lit de leurs maîtresses au sortir de ces pieux exercices. Les Français ont réveillé les Milanais, ils ont remplacé par des plaisirs tumultueux les plaisirs tranquilles où ils s'endormaient, mais ils ne leur ont pas appris le plaisir Si la pudeur ne gagne rien à leur venue, du moins à la mollesse et à la lâcheté succédèrent les passions et l'énergie ; et cette vertu-là en vaut bien une autre.

Parmi de nombreux témoignages, citons celui du président de Brosses, qui n'a point été frappé à Milan par la pureté des mœurs : « Milan me semble une ville policée en perfection sur un certain article. On ne peut faire un pas dans les places sans trouver en son chemin des courtiers de galanterie, les plus obligeants du monde, qui vous offrent toujours à choisir de quelque couleur et de quelque nation qu'on veuille. » Quant aux femmes de la société, il remarque, avant Stendhal, qu'elles ne vivent guère avec les femmes, mais toujours entourées d'hommes, parmi lesquels le mari n'est jamais. (Lettre du 16 juillet 1739.) Et sur ce point les mœurs aujourd'hui n'ont guère changé.

elles avaient beaucoup à faire. Il semble qu'elles y soient arrivées.

Elles eurent vite senti la différence qu'il y a entre un sigisbée doucereux et un guerrier bouillant d'ardeur. Elles préférèrent le guerrier. Napoléon nous affirme que les Milanaises désormais repoussèrent « avec mépris les hommages des hommes qui, pour leur plaire, affectaient des mœurs efféminées [1]. » Le règne des cavaliers servants était fini.

On pourrait douter encore des affirmations de Beyle, trop naïvement enthousiaste, ou des mémoires de Thiébault et de ses compagnons, trop intéressés à exagérer leurs conquêtes. Mais il faut bien ajouter foi à un historien milanais. Cet historien est le romancier Rovani. Dans son copieux *Cento anni* [2], il a dépeint, mieux que personne, les mœurs et le caractère milanais de 1750 à 1850. On y peut trouver le portrait de quelques-unes parmi ces fleurs de la Scala que nommait tout à l'heure Stendhal. Beautés pour ainsi dire officielles et publiques, elles sont comme le type de leurs plus obscures contemporaines.

Voici d'abord madame Ruga, *la Ruga bella*, comme on disait à Milan [3]. Desaix a fait sur elle cette petite fiche

1. *Campagnes d'Italie*, dans la *Corr. de Nap. Ier*, XXIX, 340 : « Dès ce moment, les mœurs italiennes changèrent... La soutane, qui était l'habit à la mode pour les jeunes gens, fut remplacée par l'uniforme..., etc. »

2. *Cento anni, romanzo ciclico.* (Je me sers de l'édition parue chez Aliprandi, Milan, 1898, deux vol. in-16.) C'est un roman historique, mais fait très minutieusement avec les souvenirs de l'auteur et les traditions locales.

3. Née Frapolli (Barbiera, *Passioni del Risorg.*, 45), elle avait épousé l'avocat Sigismondo Ruga, triste sire. (Voir sur lui Bonfadini, *Mezzo secolo di patriotismo*, 12, qui attribue sa fortune à diverses influences féminines ; et Gallavresi, *Carteggio del Conte F. Confalonieri*, 86, note, qui le traite avec sévérité.) La beauté de sa femme, plus que ses mérites propres, l'avait fait remarquer. Nommé par Bonaparte, en juin 1800, membre de la municipalité provisoire, il fit partie, après Marengo, du comité de gouvernement, puis devint l'un des triumvirs. Il ramassa dans ces charges beaucoup d'argent, qu'il dissipa vite. Mais il avait encore, en 1805, plus de 60.000 livres de rentes. (*Elenco delle famiglie benestanti la di cui annua entrata oltrepassa le lire sessantamila*, dans Calvi, *Il Patriziato milanese.*) Napoléon, empereur et roi d'Italie, ne l'appela désormais à aucune fonction ; on le conçoit. (Cf. Coraccini, *Storia dell' amministrazione del Regno d'Italia.*)

caractéristique : « Madame *Ruga*, jeune, jolie ;... comme toutes les Milanaises, aimant les plaisirs, en ayant éprouvé le venin ; amie du général Murat [1]. » Rovani nous la présente apparaissant à la Scala, telle qu'Henri Beyle put la voir, dans sa loge du premier rang : « straordinariamente seminuda », elle offrait en régal aux spectateurs « la plus splendide floraison d'un corps de femme. » Elle était fière de sa beauté ; elle n'avait point hésité à se faire peindre par Appiani dans le costume de Diane entrant au bain. D'ailleurs la Ruga n'était point cruelle, ni coquette ; elle ne se plaisait pas à faire languir d'amour ses adorateurs ; charitablement, elle les contentait tour à tour. Rovani la montre dépourvue de toute complication romanesque, au cours de ses « peccati gentili [2] ». N'imaginons pas surtout une fine et frêle amoureuse ; cette femme solide qui, disait-on, battait son mari, était bien ce qu'il fallait pour tenir tête à l'appétit glouton de ces jeunes héros mal élevés.

Mais celle qui symbolise mieux que toute autre les libres mœurs de la Milan d'alors, c'est la comtesse A. [3], encore aujourd'hui presque légendaire dans sa patrie pour la belle franchise et la singulière variété de ses amours. Elle n'y mêlait sans doute ni délicatesse de sentiments ni tendresse de cœur. Mais ils témoignent tout au moins d'une fibre robuste et d'un tempérament magnifique.

1. *Jour. de voy. du gén. Desaix*, 67. — Les *Mémoires d'une contemporaine*, moins discrets encore que Desaix, donnent une lettre de Bonaparte qui aurait écrit : « Murat est malade ; la déesse du bal, Mme Ruga, lui a proprement donné une galanterie... ; il est furieux : il veut mettre son aventure dans les gazettes... D'autres personnes de l'état-major se plaignent de Madame Visconti... » (II, 389 ; la lettre est du 4 thermidor an IV.)

2. *Cento anni*, II, 16 et suiv.

3. La comtesse Arese * avait alors vingt-deux ans. Beyle, qui la vit à Milan en 1800, put l'y revoir en 1814. Elle ne mourra qu'en 1847.

Antonia Barbara Giulia Faustina Angiola Lucia Fagnani était née le 25 novembre 1778 (d'après son acte de naissance, *archivio della casa A.*). Elle épousa en 1798 le comte Arese. Elle ne pouvait donc, en 1796, apparaître dans les fêtes de Milan, comme le prétend Stendhal, et comme l'ont cru d'après lui quelques historiens.

* Foscolo, son amant, écrit, comme Stendhal dans le *Journal d'Italie*, *Aresi* (*Epistolario*, lettre XXIX).

Rovani nous la fait voir, elle aussi, à la Scala, plus belle encore que *la bella Ruga*, et attirant tous les regards ; il décrit son costume, à la mode d'alors, « ses épaules et ses bras, d'une perfection toute grecque, complètement nus », et sa robe de laine blanche qui s'entrouvrait au moindre mouvement, et laissait apercevoir, en un éclair, les lignes pures et l'éclat vermeil de la nudité qu'elle cachait [1].

Elle en était si peu avare ! Il raconte qu'ayant aperçu dans une fête un élégant officier de dragons (cette bonne fortune n'échut point à Stendhal), et l'ayant trouvé de son goût, elle l'envoya très simplement chercher, pour le lui dire. Ainsi Stendhal nous dépeindra plus tard ces Bolonaises ou ces Romaines qui ne savent point cacher leur cœur : « Dite a tale che mi piace... »

La comtesse A. le dit à beaucoup. Si l'on en croit Rovani, et la tradition, la liste de ses amants était aussi longue que celle des maîtresses de Don Juan [2]. Aussi ne se rappelait-elle bien, paraît-il, ni leur nom ni leur nombre. Elle l'avouait ingénument, car elle avait l'orgueil de ses amours. L'on assure que, si quelqu'un de ses familiers (elle leur laissait toutes les libertés) lui demandait de qui était tel ou tel de ses enfants : « Attendez, disait la comtesse, que je me souvienne du régiment qui tenait alors garnison ici [3]. » Comme elle avait des lettres et de l'esprit, — choses assez rares parmi ses contemporaines, — elle se vantait de prendre Aspasie pour modèle [4].

Elle habitait un palais grandiose, tout neuf alors, aujourd'hui très sombre et un peu triste, dans la même rue que la *casa Bovara*. C'est là que son portrait montre

1. Rovani, II, 16. D'ailleurs Rovani commet la même erreur historique que Stendhal, en faisant apparaître la comtesse A., coiffée du bonnet phrygien, à une représentation de 1796.

2. « ... pur troppo, riusci innumerevole. » (*Id.*, 70.)

3. La plupart de ces anecdotes, recueillies à Milan, et de la bouche de personnes assez âgées pour se rappeler la comtesse A., ou du moins son histoire, m'ont été communiquées par mon savant ami le professeur Gallavresi, que j'en remercie encore une fois.

4. Voir dans Rovani sa première entrevue avec Foscolo (*Id.*, 223).

encore ses traits sans grâce, et ses robustes appas [1]. Mais on aimait alors ces femmes à la forte encolure, au teint coloré, créatures abondantes, plantureuses, toutes chaudes de vie [2]. Le pâle idéal des romantiques n'était pas encore né. Or, la comtesse A. faisait la passion de toute l'armée française, et le palais A. n'agréait à personne. Le comte disait en philosophe : « J'ai fait bâtir la façade de ma maison pour que tout le monde l'admire, et elle ne plaît qu'à moi. J'ai choisi ma femme pour moi seul, et voici qu'elle plaît à tout le monde [3]. »

Que n'a-t-on pas raconté sur elle ? Ses goûts étaient largement éclectiques. Elle passait du poète au manant. Un jour elle distinguait même l'ouvrier venu pour refaire les matelas de son lit, et qui en eut l'étrenne. Il lui arrivait souvent, le soir, d'indiquer l'heureux valet chargé de lui apporter, au réveil, son chocolat du matin. Sa maison était bien montée, et les gens choisis selon ses préférences [4].

Au moins y avait-il là une espèce de désintéressement. Mais la comtesse A. n'était pas toujours aussi oublieuse des nécessités de la vie. Il va de soi qu'une grande dame comme elle prenait seulement des cadeaux princiers. Un jour c'était une villa que lui offrait le baron Zanòli : elle accepta. Il est vrai qu'il lui avait aussi donné un fils. Cet homme généreux lui apportait une autre fois un bouton de rose : mais la comtesse, qui était peu sentimentale, ne s'attarda point à la fleur : « Gh' è sott cantina [5] », s'écria-

1. Est-ce le même portrait que Beyle a vu, et où il a admiré « les traits romains par la forme, et lombards par la douce et mélancolique expression, d'une femme de génie, madame la comtesse Aresi » ? (*Rome, Naples et Florence*, 74.) La comtesse Arese n'a sûrement jamais connu la mélancolie. Mais Beyle a tant d'illusions.

M. R. Barbiera parle d'un portrait, où elle est coiffée « d'un turban rouge surmonté d'un grand panache à l'orientale » ; il la dépeint avec « de grands yeux noirs, un nez aquilin, impérieux, un vaste front, le sein découvert..., un ensemble décidé, mais un peu vulgaire. » (*Op. cit.*, 432-433.)

2. Telle était Madame Tallien, ou Madame de Staël.

3. M. Barbiera rapporte le mot avec quelques variantes, et traduit en italien. Mais il gagne à être dit en milanais.

4. M. Barbiera nous assure qu'une nuit, sortant de la Scala, elle prit avec elle dans sa voiture trois hussards. (*Op. cit.*, 432.)

5. Milanais intraduisible. L'équivalent très plat serait : il y a quelque chose là-dessous.

t-elle, et sans hésiter elle trouva le diamant caché dans la rose.

C'est elle encore qui, recevant une gerbe de fleurs sur un plateau d'argent, s'étonna presque qu'on eût cru nécessaire d'ajouter les fleurs à cette riche pièce d'orfèvrerie. « *Anche i fiori* ? » dit-elle avec reconnaissance.

« Elle n'était pas méchante, écrit Rovani, mais dans son intelligence ni dans son cœur n'avait jamais pu pénétrer l'idée de la constance. Il ne faut pas croire qu'elle fût incapable d'amour : elle aimait beaucoup, elle aimait avec ardeur. L'étincelle incendiaire à peine entrée dans son sang, elle se consumait, tant qu'elle n'avait pu approcher de l'objet de son désir. Mais un amant entre ses mains n'était ni plus ni moins qu'un chapon sur la table d'un gourmand. Il n'en restait bientôt plus que les os, et son appétit insatiable demandait un nouveau plat [1]... »

On sent combien une pareille amoureuse s'éloigne des coquettes de notre XVIIIe siècle. Ce n'est point ici amour-goût, fine et capricieuse recherche de sensations nouvelles. La comtesse A. n'était qu'une force de la nature : elle portait en elle, sans y ajouter aucune complication, le simple et puissant et bestial désir d'un bel animal plein d'ardeur. Elle aimait, et elle avait beaucoup d'enfants [2].

Sans doute les Milanaises ne pratiquaient pas toutes l'amour avec cette exubérance. Mais, s'il y avait des degrés, et des exceptions, c'était bien là leur façon franche et primitive d'aimer. L'armée française, et le bouleversement des révolutions successives, les avaient fait sortir de leur indolence, mais n'avaient point changé leurs goûts. Elles mirent seulement dans leur vie, en ces mois ardents de guerre et de conquête, une hâte et une fièvre de jouir qu'on ne leur connaissait pas encore.

1. II, 222.

2. Beyle nous apprend, dans son *Journal d'Italie*, que l'un de ses nombreux amants fut ce Percheron, qui lui enseignait à lui-même, un peu plus tard, comment on fait violence à une femme. Il n'eut sans doute pas besoin de cette méthode énergique pour conquérir la comtesse A., mais cet homme fort devait lui plaire. (*Jour. d'It.*, 31-32, et la note ; Hugues Rebell, dans les *Inspiratrices de Balzac, Stendhal et Mérimée*, avait tiré de ce passage les conclusions les plus fausses.)

Et c'est ainsi que la comtesse A. reste comme le type, sans doute un peu forcé, mais pourtant fidèle, de toutes ces riches fleurs milanaises [1].

Les très vieilles dames, qui se rappellent encore là-bas les mœurs de cette époque, restent pleines d'indulgence pour ces libres et naturelles amours. On n'y voyait pas malice alors, on aimait sans scrupule comme sans hypocrisie, et l'on s'en souvenait sans remords. La comtesse G., qui avait été indulgente au futur roi de Naples, disait ingénument à ceux qui admiraient son épaule ronde : « C'est ici que dormait Murat [2]. » Les Milanaises n'avaient point encore inventé ce raffinement amoureux qu'est la pudeur.

* * *

Le Corso, les bals, la Scala, c'est bien tout ce que Beyle sut voir de Milan, et tout ce qui lui permit d'en connaître le caractère et l'opinion. Ne nous étonnons plus désormais qu'il en ait jugé avec tant d'illusion. Pour animer leurs promenades et leurs fêtes, les Français n'avaient besoin que des femmes. A quelques exceptions près, on peut admettre qu'ils ont eu pour eux les Milanaises. Cela leur a suffi, rien de plus naturel. Mais aussi cela les a trompés, et Beyle tout le premier. Ils n'ont gardé de Milan qu'un souvenir attendri et illuminé ; ils ne l'ont plus aperçu dans leur mémoire que sous l'aspect d'une joyeuse bacchanale, où ils jouaient eux-mêmes le rôle le plus flatteur et le plus excitant. Pouvaient-ils imaginer qu'une ville où ils avaient trouvé tant de bonheur n'eût point été, elle aussi, follement heureuse de leur présence ? Nous savons déjà qu'il en faut rabattre.

Avec un peu plus de psychologie, leur conclusion aurait dû être tout opposée. Le tendre accueil des femmes fut

1. Il serait facile de multiplier les exemples. J'ai retrouvé dans les archives du palais A. l'histoire d'une jeune fille, — la nièce de la comtesse, —— qui se sauva en compagnie d'un officier français appelé Blachier ; elle l'épousa par la suite. Mais ce n'est pas le dénouement habituel de ces aventures franco-milanaises.

2. Elle y mettait même plus de précision : « *Dormiva Murat su questa vena.* »

justement pour les hommes la plus forte raison de haïr les envahisseurs. Ils en avaient d'autres. Mais qu'est-ce que les antipathies politiques et l'avarice même, à côté de la jalousie ? Si vraiment les Milanaises furent aussi amoureuses, il faut bien admettre que les Français ont dû faire un peuple de jaloux [1].

Stendhal, pour apprécier l'état d'esprit des Milanais, a raisonné comme un amant. Lui qui avait lu Montesquieu, il ne s'est pas rappelé ce passage de l'*Esprit des Loix* [2] : « Les Français ont été chassés neuf fois de l'Italie, à cause, disent les historiens, de leur insolence à l'égard des femmes et des filles. C'est trop pour une nation d'avoir à souffrir la fierté du vainqueur, et encore son incontinence, et encore son indiscrétion sans doute plus fâcheuse, parce qu'elle multiplie à l'infini les outrages. »

Stendhal aurait peut-être répondu que cette fois du moins les femmes étaient consentantes, et qu'elles s'offraient elles-mêmes avec joie aux vainqueurs. Mais faut-il pour cela oublier la rage silencieuse des maris et des pères ? Si nous voulons en mieux juger, consultons, au lieu de Stendhal, un Milanais qu'il a beaucoup admiré, et dont il cite les œuvres à maintes reprises. L'illustre poète dialectal Carlo Porta donne une image en raccourci de ce que furent les rapports des Milanais et des Français, quand il narre les mésaventures de Giovannin Bongee *(Desgrazi de Giovannin Bongee)*. La bonhomie railleuse du conteur laisse deviner l'amertume secrète.

Giovannin Bongee est le type de l'homme du peuple, le brave *Ambrogian*, pansu, bon vivant, et qui a très peur des coups, bien qu'il fasse le fanfaron. Sans doute n'aurait-il aucune raison d'en vouloir aux Français, si leur maudit caractère, entreprenant et batailleur, ne jetait l'inquiétude dans son âme pacifique. Mais ils font plus que de troubler par leurs tracasseries son repos et sa digestion, ces Français insolents, « quij prepotentoni de Franzes » ; l'un

1. Stendhal, on l'a vu, indique bien en passant cette idée, puis il l'oublie presque aussitôt.
2. Liv. X, chap. XI.

d'eux vient lui enlever sa femme. Un soir, en rentrant chez lui, Giovannin le rencontre dans l'escalier, lui et son grand sabre... Et, pour comble de disgrâce, il est quelque peu rossé. Le bon Milanais se contente, en guise de vengeance, de railler ces « paracarri ». Mais sa raillerie est morose.

L'homme du peuple, tout comme le grand seigneur, Giovannin Bongee, comme le comte Gerardi, le malheureux époux de Fanny Lechi, maîtresse de Murat, veulent bien respecter en apparence les Français, puisqu'ils ne peuvent faire autrement. Mais il ne faut pas leur demander de les aimer.

Beyle nous a donc laissé de Milan une image fausse et charmante. C'est le souvenir d'un amoureux, fait tout entier de ses illusions.

En vérité, des mœurs et du caractère milanais, Beyle garde encore la plus profonde ignorance. Comment pourrait-il deviner ce que cette nation pense des Français au fond de son cœur ? Il a vu seulement ce que peut voir un étranger, qui d'ailleurs est un enfant sans expérience, un étranger qui passe six mois dans une ville dont il ne connaît pas du tout l'histoire et à peine la langue, un étranger qui passe ces six mois au milieu de ses compatriotes, jeunes gens comme lui, comme lui ignorants des choses d'Italie, mais pleins des préjugés que les Français apportent toujours chez un autre peuple, un étranger enfin qui appartient à une armée victorieuse, campe en pays conquis, et ne voit autour de lui que des habitants craintifs, complaisants ou silencieux.

Le témoignage de Stendhal ne saurait donc intéresser l'historien que pour l'aspect extérieur des choses, le spectacle de la rue ou des lieux publics. Il pourra nous rapporter, à peu près, ce que ses yeux ont vu. Pour le reste, il ne faut lui demander que les rêveries d'un cœur épris [1].

1. Il ne faudrait pas en conclure, comme beaucoup le pensent, que Stendhal n'a jamais su voir qu'une Italie romanesque et fausse. Je crois exactement le contraire. Personne n'a mieux connu que lui le caractère italien. Mais, par une étrange anomalie, il n'a point appliqué au Milan de sa jeunesse une expé-

A vrai dire, il est permis de trouver les rêveries de Stendhal aussi intéressantes que le plus fidèle des témoignages historiques.

rience acquise plus tard. Psychologue exact et profond dans *Rome, Naples et Florence*, dans les *Promenades*, il n'est plus, quand il raconte l'histoire des Français à Milan de 1796 à 1800, qu'un romancier plein de fantaisie.

IV

ANGELA PIETRAGRUA

« J'étais dévoré de sensibilité, timide, fier et méconnu. »

(*Jour. d'Italie*, 119.)

Il vint un jour pourtant où Beyle, sur le Corso, dans les bals et à la Scala, ne promena plus cette âme inquiète et vide, ces ardeurs sans objet, qui avaient enchanté d'abord, puis assombri sa vie milanaise. Parmi tant de femmes qui s'offraient à l'amour, il fit son choix. A vrai dire, sa volonté et sa raison n'y furent pour rien. Mais un beau soir ses rêveries errantes se posèrent, son universel désir se fixa, et désormais, pendant plus de quinze ans, toutes ses fantaisies romanesques vont fleurir autour de la brune et voluptueuse image d'Angela Pietragrua, « catin sublime [1] ».

Henri Beyle était à l'âge où l'on aime les femmes que possèdent les autres. Trop jeune et trop naïf, malgré ses prétentions, pour avoir une maîtresse à lui, il se prit d'une passion poétique et désintéressée pour la maîtresse de son ami Joinville. Beyle avait ainsi trouvé, sans qu'il le sût, le vrai moyen d'être heureux. Sa puissance de rêve

1. C'est Stendhal qui l'a écrit : « Angela P. a été catin sublime à l'italienne, à la Lucrèce Borgia... » (*H. Br.*, I, 22.) Sublime, n'est-ce pas beaucoup dire ? On verra en son temps la vulgaire histoire de cette rusée, dont Beyle fut la dupe. Mais il ne peut s'empêcher, même après avoir été laidement trahi par elle, d'embellir jusqu'à sa trahison. Il n'a pas le courage de renier son rêve.

était assez forte pour le satisfaire ; il ne lui manquait qu'une figure de femme. Angela, qui ne s'en doutait guère, fournit à son imagination le peu de réalité qui lui suffisait encore; et l'inassouvi de ses désirs leur ajoutera seulement cette fine et attendrissante mélancolie, bonne pour en relever le goût.

Plus tard sa propre expérience lui apprendra que, à dix-sept ans comme à trente, le vrai moyen pour qu'une femme ne vous fasse point de mal, c'est qu'elle soit à vous aussi peu que possible.

L'amour de Beyle et d'Angela Pietragrua eut en effet deux périodes bien distinctes [1]. Dans la première, qui dure plus de dix ans, elle n'est qu'un thème à rêveries, le symbole de l'Italie perdue, une héroïne de roman, avec ce privilège d'être réelle, et de prêter au désir un rien d'espérance. Autour d'elle la fantaisie de Beyle fait des cristallisations magnifiques. Angela, qui cependant passe d'un amant à l'autre et a oublié jusqu'au nom de son lointain soupirant, n'est pour rien dans le rôle merveilleux qu'elle joue au fond du cœur de Beyle. Elle lui donne en ce temps-là beaucoup de bonheur.

En 1811 elle devient sa maîtresse. Pendant des années, elle le promène, l'use, le ridiculise et le trompe. Il songe à se tuer, et finit par le dégoût d'un amour qui a rempli sa vie. Cette fois Angela s'est chargée de jouer elle-même son rôle. Il est vulgaire, et douloureux pour la victime [2].

1. Aussi la nomme-t-il deux fois, dans la liste de ses maîtresses, au début d'*Henri Brulard* (I, 17).

2. On peut dire, il est vrai, à la défense d'Angela, que, fût-elle demeurée fidèle et parfaite amante, Beyle était de ceux que le rêve contente et que la réalité déçoit.

*
* *

« Dans ce temps..., si rempli de souvenirs tendres pour moi, Joinville, alors adjoint à M. Daru, et qui est naturellement bon, me mena chez une grande, belle et superbe femme qu'il avait. C'était madame Angeline P. »

(*Journal d'Italie*, 123.)

Angiola Pietragrua avait alors vingt-trois ans [1]. C'était la figure grave et sensuelle d'une amoureuse. Ses traits largement dessinés, les belles lignes de ses sourcils et de son nez, ses yeux sombres et brillants, lui donnaient une sorte de majesté passionnée. Et quand cette physionomie ardente et énergique s'adoucissait, un sourire, sur cette bouche volontaire, semblait une tendre et délicieuse exception [2]. Angiola était donc belle, d'une beauté sans doute plus forte que délicate. Mais ne sied-il pas qu'Henri Beyle ait aimé une Italienne sculpturale et brune, comme il est convenu que doivent être les Italiennes ? D'ailleurs cette femme à la stature hautaine avait dans tous ses mouvements la liberté naturelle d'un beau corps jeune, souple et voluptueux [3].

Beyle sans doute l'aima tout de suite ; il l'aima pour son

1. Il n'est pas possible de fixer exactement la chronologie de cet amour. La première visite de Beyle à Angela doit se placer dans l'été de 1800 ; Beyle n'était pas encore dragon, semble-t-il, d'après une phrase du *Journal d'Italie* ; nous ne pouvons donc la reculer plus loin que le milieu de septembre. Et cette dernière date deviendrait la plus probable, si l'on veut bien voir une allusion à sa passion nouvelle dans la lettre que Beyle écrit à sa sœur le 28 septembre, et où il gémit sur « les instants affreux » que donnent les « grandes passions ». Peut-être faudrait-il rapprocher de ces déclarations mélancoliques une lettre du 23 décembre (*Corr.*, I, 17), où Beyle affirme que son plus grand désir est de fuir loin de ce pays maudit. Mais Angela est-elle la cause de cette haine, ou bien la... malechance que l'on sait ?

2. Nous sommes obligés de reconstituer la figure d'Angela d'après divers passages du *Journal d'Italie* (particulièrement p. 124 et 296). M. G. P. Lucini croit posséder un portrait d'Angela, qui fut jadis exposé à Milan, et aujourd'hui est difficilement accessible. Je ne l'ai point vu.

3. Quand Beyle la retrouvera, en 1811 elle lui semblera épaissie.

corps désirable, ses beaux yeux ardents, sa figure noble et tragique. Ne fallait-il pas en même temps, à ce jeune épicurien romanesque, de charnelles réalités, mais aussi le visage expressif d'une héroïne selon Jean-Jacques ? Beyle, on s'en souvient, avait l'imprudence de demander à sa maîtresse autre chose qu'un tendre et fidèle amour : il lui voulait encore du génie. La figure, sinon l'esprit, d'Angela se prêtait à cette conception [1].

Et aussitôt disparut pour toujours de ses rêveries le pauvre visage insignifiant et doux de Virginie Cubly. Angela Pietragrua va désormais régner, avec sa prestance de déesse païenne, dans le cœur romantique d'Henri Beyle.

Angiola était née au fond d'une boutique. Son père, Antonio Borroni, et sa mère, Marianna Navina, semblent avoir été de bonnes gens, familiers et simples, qui tenaient eux-mêmes leur comptoir. L'on ne sait ce qu'ils vendaient : peut-être des culottes de peau [2]. Elle avait épousé un employé, Carlo Pietragrua [3], bellâtre assez sot, nous dit Beyle [4], qui est partial. Ce mari semble plutôt un habile homme, qui savait jouer à propos de la jalousie, pour écarter les galants improductifs, comme Beyle, et ménager à sa femme des amis plus sérieux.

Le ménage durait depuis six ans au moins [5], et Angela

1. Elle ne paraît en vérité avoir eu d'autre génie que celui de l'intrigue. Elle trompa Beyle supérieurement. Mais était-ce donc si difficile ?

2. L'*Archivio storico* de Milan nous apprend que plusieurs Borroni, à la fin du XVIIIe siècle, étaient à Milan employés ou commerçants. Je trouve parmi eux un perruquier, un vivandier, un savetier, un marchand de foin, un fournisseur de pantalons pour les soldats * ; ce dernier s'appelle Antonio.

3. L'*Archivio storico* fait connaître l'existence de plusieurs Pietragrua. Le mari d'Angela, fils de Luigi Pietragrua et d'Antonia Marliani, pourrait être ce Carlo Pietragrua, receveur de l'office général du timbre, en l'an V, et habitant alors Borgo San Caloce, n° 3034. Un autre Pietragrua fabriquait des boutons, un autre louait des chevaux, un autre vendait des fromages.

4. Dans un fragment inédit.

5. Nous savons en effet que le fils d'Angela, Luigi Antonio, était né le 23 avril 1795. (J'ai trouvé ce renseignement, et plusieurs de ceux qui précèdent, dans les bureaux de l'*Anagrafe*, à Milan.)

* Il en a vendu pour 3.500 francs au magasin militaire, en l'an IX.

n'en était peut-être pas à sa première aventure [1], quand Beyle y fut introduit par Joinville [2].

Nous devons croire qu'il fit sur le cœur d'Angela une bien petite impression, puisque, dix ans plus tard, elle ne le reconnaîtra même pas quand, tout ému et prêt à fondre en larmes, il viendra se présenter chez elle [3]. Beyle devra lui rappeler qu'il était l'ami de Joinville. Alors seulement elle se souviendra du *Chinois*. C'est ainsi que ses camarades avaient surnommé Beyle à Milan [4], peut-être à cause de sa grosse tête ronde et de ses petits yeux. Une Italienne tient à la beauté du mâle. On peut donc craindre qu'Angela n'ait point trouvé Beyle joli. Tout au moins n'avait-elle conservé du *Chinois* qu'un souvenir assez falot.

1. D'après Beyle, son premier amant aurait été, en l'an VII, un M. Gros. (*Jour. d'It.*, 163.)

2. Louis Joinville était commissaire des guerres, et à Milan l'adjoint de Pierre Daru. (On trouvera ses états de services dans Chuquet, *St.-B.*, 49-50.) Beyle travaillait dans son bureau. Ce chef bienveillant lui apprenait l'orthographe (lettre inédite de Beyle, à la bibl. de Grenoble, R 302). Il fut le protecteur de l'enfant, son bienfaiteur, non pas son camarade. Beyle sans doute parle de lui familièrement, et raconte même qu'il l'a provoqué en duel (*H. Br.*, II, 194), ce qui est bien singulier. Mais, quand il lui écrit, c'est sur le ton du plus profond respect (*Corr.*, II, 2). Il le juge d'ailleurs avec désinvolture : c' « est un bon cœur qui a du bon sens, mais des manières communes... ; il est laid, a une figure basse, mais... il paraît que c'est un être fait pour sentir les passions... Il ignore toutes les convenances, et... n'a pas d'esprit du tout ;... il a l'air d'un paysan introduit dans la société. » (*Jour. d'It.*, 133-134.) Mais Beyle parle peut-être comme un amant jaloux de son prédécesseur.

Joinville avait vingt-sept ans quand il était le maître d'Angela. Nous ne savons si ce fils d'un maréchal des logis du comte d'Artois était aussi inculte que l'affirme Beyle. Fidèle à tous les régimes, il montrait en 1794 « les principes d'un bon républicain », méritait en 1805 « la bienveillance du gouvernement » impérial, et s'attirait en 1815 de grands éloges par « son entier dévouement pour le service du roi ». Mais ce fonctionnaire modèle avait des mœurs déplorables. A 54 ans, il se rangea, pourvut à l'avenir de ses enfants naturels, et demanda au ministre la permission de se marier avec une femme riche, en assurant son Excellence qu'il jouissait encore « d'une bonne constitution. » (Arch. de la Guerre.)

Angela avait beaucoup aimé cet homme laid, mais bien râblé, et peut-être généreux. Elle alla jusqu'à Paris pour se justifier auprès de lui. (*Jour. d'It.*, 158.)

3. *Jour. d'It.*, 124.

4. On retrouve ce surnom dans une lettre inédite de Faure, à la bibliothèque de Grenoble, et c'est ainsi que Beyle signe une de ses lettres (*Corr.*, I, 19). Mais M. Paupe, au lieu de *Chinois*, a lu *Chimère* (??).

Elle ne se le rappelait que sous la figure d'un jeune homme plein de gaîté. Il est probable que Beyle, poursuivi par la crainte d'être ridicule, avait affecté une joie excessive. Ainsi fera-t-il, vingt ans plus tard, pour cacher à ses amis parisiens qu'il abandonne Milan par désespoir d'amour. Angela, qui prêtait sans doute peu d'attention à ce petit jeune homme sans argent [1] et sans expérience, avait pris pour les éclats d'une innocente gaîté le ris amer du sacrifié.

Cet orgueil timide ne fut peut-être qu'une sottise. Angelina était bien capable d'un moment de charité : « Pourquoi ne me l'avoir pas dit ? » lui répétait-elle plus tard [2]. Mais Beyle, « fier,... méconnu », et dévoré de tendresse, n'avait rien laissé voir de son amour [3]. Il aura toujours, et à cinquante ans comme à dix-sept, une peine infinie à faire pareil aveu. Il était pudique. Il avait surtout pour celle qu'il aimait une dévotion respectueuse. Malgré les conseils de Martial Daru, malgré les enseignements de Valmont, Beyle demeura donc, aux côtés d'Angela, sage et coi. Parfois cependant il risquait une allusion. Un jour qu'il se trouvait auprès d'elle sur le balcon de M. Borroni, il lui confia qu'il espérait « être bientôt un cadavre dans la plaine de Mantoue [4] ». Ce désespoir à la Werther passa inaperçu. Distraite ou insouciante, Angela n'avait gardé nul souvenir de cette déclaration romantique, qui paraissait à Beyle lui-même, en 1811, assez ridicule [5].

1. « ... quand j'adorais le plus madame Pietragrua, je manquais d'argent et n'avais qu'un habit quelquefois un peu décousu par-ci par-là. » (*Jour. d'It.*, 119.) Angela n'était point femme à négliger pareilles considérations.

2. *Jour. d'It.*, 124. Cette question d'Angela prouve quelle illusion se faisait Beyle quand il écrivait en 1805 (*Journal de Stendhal*, 206) : « Judith, Angelina, Adèle, Victorine et Mélanie savent si j'ai l'âme sensible. » Angelina n'en savait rien.

3. Beyle fait une allusion à cet amour silencieux, quand il écrit à Pauline en 1804 : « Cette folie me donna quelques moments de la plus divine illusion, dont celles mêmes qui en étaient la cause ne se doutèrent pas, ou qu'elles ne purent comprendre... » (*Corr.*, I, 129.)

4. Cet entretien eut donc lieu sans doute en janvier 1801 (voir le chap. suivant).

5. *Jour. d'It.*, 124. — Je trouve, parmi des pensées inédites de pluviôse an XI, une explication de la bizarre attitude de Beyle, aux côtés d'Angela incompréhensive : « En amour comme en poésie, il est bien plus adroit de faire

Des éclats de rire qui sonnaient faux, mais que personne n'observait, quelques phrases obscures et pathétiques qu'Angela n'entendait point, et sans doute beaucoup de silences pendant lesquels on l'oubliait : ainsi nous pouvons imaginer Beyle dans les occasions, rares peut-être [1], où ce triste amoureux se mêlait aux joyeuses parties des deux amants, qui couraient les fêtes.

La seule fois que Beyle, dans son *Journal d'Italie*, nomme Angela Pietragrua, nous la voyons entourée de toute une bande franco-milanaise, où se coudoient pêle-mêle le mari, l'amant, leurs amis et les maîtresses de ces amis. Mais Beyle n'en fait point partie, et c'est comme une image du rôle discret et solitaire qu'il devait jouer le plus souvent : « Joinville, Marigner, Mazeau, Auguste Petiet, Madame Grua, la Gaforini, Grua, Gitelli, etc., passent pour aller à Venise ; j'y serais allé s'il y avait eu une place dans une des trois voitures [2] ». Mais alors il n'y a point de place pour Henri Beyle dans la voiture d'Angela.

Que lui importait au fond ? Présente ou absente, Beyle la voyait telle qu'il l'aimait. Il reconnaissait en elle la maîtresse idéale que son cœur désirait depuis tant

deviner que de dire. Madame Grua : « Mais, Beyle, qu'avez-vous donc ? que veut dire tout ce que vous faites ? » L'expérience prouva que cette tactique de Beyle ne valait rien.

1. Si l'on en croyait, il est vrai, une lettre que Beyle écrit à sa sœur en 1813 (*Corr.*, I, 406-407), il aurait été dès 1800 reçu comme un fils dans la famille Borroni : « ... je fus accueilli avec une extrême bonté par Madame Borrone... Ses deux filles faisaient le charme de sa maison. Ces deux filles aujourd'hui sont mariées *, mais la bonne mère existe toujours ; on trouve dans cette société un naturel parfait... D'ailleurs on m'y aime depuis douze ans... » Mais ce tableau familial est destiné seulement à impressionner Pauline, et à lui faire accueillir maternellement le jeune Antonio Pietragrua, fils d'Angela.

En réalité les Borroni avaient sans doute une bonne âme, et les habitudes hospitalières qui sont une des vertus milanaises. Ils accueillaient bien les amants de leurs filles. Mais nous savons par le *Journal d'Italie* que le père Borroni, en 1811, ne reconnut pas Henri Beyle plus que n'avait fait Angela (124).

2. Journal du 25 fructidor an IX. — Beyle était à ce moment en garnison à Brescia, sur la route de Venise.

* En fait, Angela était déjà mariée en 1800.

d'années : « ce caractère sublime et tendre qui m'avait rendu si fou l'année de Marengo ! » écrira-t-il plus tard [1].

Comme le présent lui donnait peu, il construisait l'avenir : « Ne pouvant être aimé de madame P..., dans les millions de châteaux en Espagne que j'ai faits pour elle, je me figurais de revenir un jour colonel..., de l'embrasser alors et de fondre en larmes... Ce plan n'était pas compliqué, mais... il était plein de sentiment ; je n'y pouvais pas seulement penser sans verser des larmes [2] ».

Amant discret, son rêve ne va point au-delà d'un baiser, et il n'ose espérer pareille faveur qu'avec un uniforme de colonel ! On voit que ses expériences féminines n'avaient point encore enlevé à Beyle toute son innocence.

Du moment qu'il aime Angela, le monde entier s'ordonne par rapport à elle. Les moindres objets se transforment, et s'embellissent d'un sens mystérieux. C'est alors surtout que Beyle s'attache à sa future patrie. Milan n'est plus que la ville d'Angela, et se peuple, grâce à elle, de souvenirs tendres et d'images adorées : « Je ne puis faire un pas dans Milan sans reconnaître quelque chose, et, il y a onze ans, j'aimais ce quelque chose parce qu'il appartenait à la ville qu'elle habitait[3] ». Et dès lors Beyle devient au fond de son cœur, et jusqu'à la mort, *Arrigo Beyle, Milanese.*

Un pareil amour n'a pas d'histoire. Il était né quand Beyle, modeste employé de M. Daru, pauvre et mal habillé, passait sa journée dans les bureaux de l'état-major. Il va continuer tandis que Beyle, fier de son uniforme et de son casque étincelant, fait sonner son sabre sur le pavé de Milan. On peut même supposer qu'alors un sentiment aussi noble ne reste pas sans influence sur

1. En 1811 (*Jour. d'It.*, 159).

2. *Jour. d'It.*, 115-116.

3. *Jour. d'It.*, 116. Cette transfiguration poétique de Milan ne sera point inutile à Beyle, onze ans plus tard. Angela sera étonnée et attendrie de savoir que cet amour ignoré d'elle avait à ce point rempli le cœur de Beyle : « ... elle redoublait de tendresse quand je lui rappelais les traits de mon ancienne passion.

Il paraît que ce souvenir que j'ai conservé si longtemps de mille petites choses lui a paru remarquable... » (*Id.*, 154.)

ses velléités guerrières[1]. Ame cornélienne, Beyle ne veut-il point, afin de mieux mériter l'amour de cette femme sublime, la conquérir par l'héroïsme ?

Mais il quitta Milan, et s'en alla mener une vie obscure de garnison. Sa fidélité eut peut-être alors quelques défaillances. N'écrit-il point dix ans plus tard : « ... le séjour de Bergame et de Brescia m'avait déjà séparé d'elle, longuement. Je ne sais pas même si, à Bergame et à Brescia, je ne la haïssais pas [2]. » Ce serait par dépit alors qu'il aurait cherché à s'éprendre d'une autre femme. Et il faut bien avouer que nulle part dans son journal de 1801 il ne fait allusion à l'amour d'Angela. Nous le voyons au contraire nommer une « charmante madame Martin », qui est, elle aussi, la maîtresse d'un autre [3]. Ailleurs apparaît une madame Marini, et même une blanchisseuse de Brescia, qui lui fit oublier la figure de madame Marini [4]. Mais ne nous arrêtons point à ces passagères fantaisies. Que Beyle ait ou non perdu quelques mois Angela Pietragrua, qu'importe, s'il l'a plus tard retrouvée, bien vivante, dans son plus amoureux souvenir [5] ?

A peine aura-t-il quitté l'Italie, que s'effaceront au fond de sa mémoire toutes les autres figures de femmes. Et, par un phénomène contraire, à mesure que passeront les années, l'inoubliable image d'Angela semblera se faire pour Beyle plus réelle et plus désirable. Lui arrive-t-il

1. Peut-être Beyle n'a-t-il abandonné les bureaux pour la cavalerie qu'afin de séduire Angela. Cette hypothèse s'accorde tout au moins avec son rêve de revenir colonel.

2. *Jour. d'It.*, 123.

3. « Depuis que j'ai cessé de penser à la charmante madame Martin, actuellement Saladini... » (11 floréal an IX, *Jour. d'It.*, 6.) C'est la maîtresse du chef d'escadrons Gibory (*H. Br.*, I, 269). Beyle se souvient d'elle le 26 juin 1803 : « La petite Martin aimait mieux Gibory que tout le monde. » (Voir mon *Catéchisme d'un roué, Revue Bleue* du 19 juin 1909.)

4. *Jour. de Stendhal*, 291 ; Madame Marini était femme d'un médecin (*Vie de Nap.*, 139) ; elle « servait de ma...le à madame Aresi, qui lui faisait des cadeaux considérables ». (*Jour. d'It.*, 32). Elle devint plus tard dévote (*id.*, 89).

5. Elle avait traversé Brescia, nous l'avons dit, le 25 fructidor an IX. Beyle la revit quelques jours après (entre le 2e complémentaire an IX et le 4 vendémiaire an X), quand il passa par Milan pour gagner le Piémont. Il se rappellera plus tard sa visite à Angela, qui habitait déjà *via dei Meravigli*, n° 2374 (aujourd'hui n° 5) ; le petit Antonio, qui avait alors six ans, « jouait avec son casque et son plumet. » (*Jour. d'It.*, 133.)

de méditer sur les souhaits différents que chaque homme fait pour son bonheur, il définit ainsi son propre rêve : « ... une femme d'un génie vaste (dans le genre de madame Pietragrua), brune, superbe, voluptueuse, m'aimant comme je l'aimerais, s'étant séparée de son mari pour moi, et vivant avec moi à Milan où j'aurais trente-mille livres de rente [1] ».

Désormais, à Paris, en Allemagne, partout, pendant dix ans, Beyle sans doute ne lui sera point fidèle, il aura des maîtresses et il les aimera, mais Angela Pietragrua restera l'idéal romantique de ses rêves [2]. Elle remplacera avantageusement l'héroïne que Beyle avait conçue d'après les livres, puisqu'elle sera une parfaite combinaison d'Héloïse et de Félicia, une grande âme et une maîtresse « voluptueuse », tout ce qu'il faut pour l'amour. Mais surtout cette image de femme s'unira dans le cœur de Beyle à une autre image très chère, celle de l'Italie. Il les regrettera et les désirera ensemble, elles seront le nostalgique souvenir qui le poursuit dans les antichambres de Saint-Cloud, dans les salons de Paris, sur les champs de bataille d'Allemagne ou d'Autriche [3]. Et quand il ira enfin les retrouver en 1811, après une attente si longue et si passionnée, il lui semblera qu'il retrouve sa vraie patrie et sa vraie vie. On ne saurait dire en vérité qui l'emportait, dans ce double amour confondu : aimait-il l'Italie à cause d'Angela, ou bien Angela à cause de l'Italie ? Tout au moins chacune de ces tendresses venait doubler la force de l'autre.

Le souvenir même en était si brûlant, que Beyle, vieilli et las, ne peut se le rappeler, trente ans plus tard, sans

1. Journal du 12 thermidor an XII, bibl. de Grenoble, inédit.

2. Sa lointaine image fera même tort quelquefois à l'amie présente. Au temps où Beyle, à Marseille, est le possesseur incontesté de la tragédienne Mélanie, il lui reproche sa froideur : « J'aurais voulu un peu des transports que je me figure qu'Angelina avait. » (D'après un manuscrit inédit.)

3. Il écrit d'Allemagne à sa sœur Pauline, le 26 mars 1808 : « Hélas ! ce bonheur charmant que je me figurais, je l'ai entrevu [quelquefois]... à Milan. Depuis lors il n'en est plus question... [Le] souvenir [de Madame Pietagrua] est lié à celui de la langue italienne ; dès que, dans un rôle de femme, quelque chose me plaît..., je le mets involontairement dans sa bouche, je l'entends... » (*Corr.*, I, 319.)

une étrange émotion. En découvrant peu à peu dans l'ombre de son cœur l'image vivace de ces jours lointains, une mélancolie passionnée le trouble et l'attendrit ; et c'est d'une main tremblante qu'il griffonne ces mots à peine lisibles [1] :

« ... Comment faire un récit un peu raisonnable de tant de folies ?... Le croira-t-on, — mais tout semblera absurde dans mon récit de cette année 1800 [2], — cet amour... si passionné, qui m'avait entièrement enlevé à la terre pour me transporter dans le pays des chimères, mais des chimères les plus célestes, les plus délicieuses, les plus à souhait, n'arriva à ce qu'on appelle le bonheur qu'en septembre 1811.... Onze ans, non pas de fidélité, mais d'une sorte de constance...

Comment peindre le bonheur fou ? — Le lecteur a-t-il jamais été amoureux fou ? A-t-il jamais eu la fortune de passer une nuit avec cette maîtresse qu'il a le plus aimée en sa vie ?... »

1. *H. Br.*, II, 200-201. J'ai déjà cité (p. 64-65) quelques fragments de ces dernières pages du livre.

2. Je modifie ici la ponctuation des éditeurs, c'est-à-dire celle de Stendhal. Mais il met ses points et ses virgules avec un illogisme et un caprice tout féminins. Il le faut donc bien corriger quelquefois.

LIVRE II

LA CARRIERE MILITAIRE D'HENRI BEYLE

I

PREMIÈRE CAMPAGNE

... l'ombre où se confondent
L'héroïsme et la volupté.

(Ctesse de Noailles, *Les Héros.*)

Bien qu'il fût amoureux fou, — ou peut-être parce qu'il l'était, — Henri Beyle songea enfin à l'ambition, disons mieux, à la gloire. Le métier de gratte-papier lui agréait peu : il était sans élégance comme sans héroïsme. Et Beyle ne se sentait-il pas tout brûlant de vertu guerrière [1] ? Peut-être aussi Pierre Daru trouva-t-il de si médiocres dispositions bureaucratiques chez son petit cousin qu'il fut aise de le placer ailleurs. Il ne jugea point ce jeune humaniste capable d'autre chose que de tenir un sabre [2]. Toujours est-il que Beyle devint dragon.

1. « A vingt ans, j'adorais les vertus militaires », écrit-il en 1810. (Dans un essai inédit sur *la Comédie*, Bibl. de Gren., R 5896, t. XXV.)

2. Il est en vérité surprenant que Pierre Daru n'ait pas nommé son protégé dans le corps dont il était un des grands chefs, celui des commissaires des guerres, — comme il fera en 1806. S'y est-il lui-même refusé, ou céda-t-il au désir de Beyle ? Une lettre du docteur Gagnon, citée page 611, note, semble justifier la seconde hypothèse. Mais peut-être des raisons administratives suffisent-elles à tout expliquer. En même temps que Beyle, Augustin Petiet, qui assurément ne manquait point de protections, et portait déjà le titre

Beyle a répété un peu partout qu'il avait été maréchal des logis avant d'être sous-lieutenant. Son cousin Romain Colomb l'a comme lui affirmé [1]. Or les documents prouvent qu'il débuta, grâce à la faveur, en qualité d'officier [2].

Mais Beyle n'attachait au fait nulle importance. Dans une de ces notices nécrologiques où, arrangeant son portrait pour la gloire, il ne se fait aucun scrupule de mentir avec effronterie, il avoue très simplement : « M. Daru... le fit nommer sous-lieutenant au 6e régiment de dragons... » Et quand il ajoute aussitôt : « Il servit quelque temps comme simple dragon », il devient difficile de voir là une intention d'apologie [3].

Ne disons donc pas avec M. Chuquet : « Les documents témoignent contre lui, et ils démontrent que ce révolutionnaire, ce haïsseur de privilèges a été nommé d'emblée sous-lieutenant, parce qu'il était cousin de Pierre Daru [4] ». C'est démentir Beyle avec un éclat inutile, si lui-même n'a jamais nié qu'il ne dût à la faveur son brevet de sous-lieutenant.

Quant à ce détail matériel : Beyle porta-t-il ou non les galons de laine avant les galons d'or ? il perd à peu près toute son importance, si l'on remarque que Beyle, aurait-il été sous-officier en titre au 6e dragons, ne l'eût assuré-

d'élève commissaire des guerres, renonça à l'intendance pour la cavalerie. Il devint sous-lieutenant de hussards le 8 octobre 1800. Son père en donne cette raison : « Les réformes qui s'opèrent dans ce corps [de l'intendance] ne me permettent pas d'espérer que mon fils puisse y être confirmé au préjudice d'un grand nombre de commissaires dont l'âge et les services méritent la préférence. » (Archiv. du Minist. de la Guerre.)

1. *Vie de Henri Brulard*, I, 11 : « Le fait est que j'ai été maréchal des logis et sous-lieutenant au sixième dragons à l'arrivée de ce régiment en Italie, mai 1800, je crois... » Cf. article nécrologique, *Journal*, 471. — *Notice* de Colomb : « Le 23 septembre (1800), Beyle, déjà ennuyé de la vie de bureau, entra comme maréchal des logis dans le 6e régiment de dragons... »

2. M. Chuquet en a donné une démonstration péremptoire, qu'il est inutile de reprendre ici. Les textes sur lesquels cette démonstration repose ont été publiés par lui, p. 481 et suiv. Le baron Alberto Lumbroso les résume, en indiquant quelques petites variantes et adjonctions, dans *Stendhal e Napoleone*, 13 et suiv.

3. Dans sa première notice nécrologique, Beyle s'était d'ailleurs contenté de dire : « Il fut quelque temps officier dans le 6e régiment des dragons. » (*Jour.*, 467.)

4. *Stendhal-Beyle*, 54.

ment pas été de fait. Jusqu'en décembre 1800 il reste paisiblement à Milan, et ne paraît point à sa compagnie.

Du moment qu'il s'agit, en toute hypothèse, d'un service fictif, on comprend mieux que Beyle ait pu dire, indifféremment [1], tantôt qu'il avait été seulement officier, et tantôt qu'il avait débuté comme maréchal des logis. Il suffit de l'entendre. Sous-lieutenant virtuel à partir du 1er vendémiaire, ou maréchal des logis par effet rétroactif trois mois auparavant, pour la vie réellement vécue par Beyle, cela revenait exactement au même. Il n'y avait qu'une différence d'écriture, sur quelques papiers officiels [2]. On conçoit qu'à distance il ait aisément confondu son service imaginaire de maréchal des logis et son service honoraire de sous-lieutenant. Il les fit tous les deux « dans le civil [3] ».

1. Je ne parle point de ses lettres au ministre de la guerre ; là son intérêt est de mentir, et il en a soin.

2. Si l'on se reporte aux deux documents primitifs, — la nomination de Beyle comme sous-lieutenant *, et son inscription sur le registre du régiment, — on s'aperçoit que ces textes officiels, par une maladresse singulière, se contredisent d'une façon absolue : Beyle se trouve, *le même jour*, nommé officier d'état-major à Milan, et porté, à Lodi, sur le registre matricule du 6e dragons, comme simple cavalier.

Ce registre porte en effet, écrite à sa date du 1er vendémiaire **, cette notice : « Henry Marie Beyle, n° 3031, fils de Joseph Chérubin et d'Adélaïde Henriette Gagnon, né le 23 janvier 1783 à Grenoble, dépt de l'Isère. — Taille de 1 m. 706 mill. — Cheveux et sourcils noirs, nez gros, front couvert, visage ovale. — Sixième compagnie. — Sait lire et écrire. — Enrôlé volontaire. Recrue du 1er vendémiaire an IXme. — Fait officier le 1er frimaire an IXme. » (Cette dernière mention ajoutée postérieurement.) ***

Donc, par une fiction administrative, Beyle faisait théoriquement au 6e dragons les fonctions de soldat, et celles d'officier à l'état-major. Après un mois d'un dédoublement si anormal, sa situation se trouva enfin régularisée, quand il fut nommé sous-lieutenant, le 1er brumaire, au 6e dragons.

Mais, du 1er vendémiaire au 1er brumaire, Beyle avait sensiblement le même droit à se dire sous-officier ou officier, n'étant, à la vérité, ni l'un ni l'autre.

3. Que Beyle n'y ait jamais entendu malice, je crois en trouver une preuve frappante dans son *Journal d'Italie*, qu'il composait pour lui seul, et sans l'es-

* Publiée par M. Chuquet, pass. cité.

** M. Chuquet n'a point assez tenu compte de cette circonstance. Comme les noms des recrues sont inscrits à mesure, il est matériellement impossible de supposer qu'on ait ajouté celui de Beyle après coup.

*** M. Lumbroso cite ce document, mais il n'en donne pas le texte exact, que je relève aux archives de la Guerre.

*
* *

Sur la recommandation pressante de Pierre Daru, le général en chef Brune, c'est-à-dire en réalité son chef d'état-major Oudinot, avait donc nommé Henri Beyle sous-lieutenant, « en récompense de sa bonne conduite et de ses talents. » C'était le moins qu'on pût dire. Le brevet provisoire est daté du 1er vendémiaire an IX [1]. Il n'y avait pas quatre mois que Beyle était arrivé à Milan. On l'attacha à l'état-major, ce qui donnait toute liberté de faire de lui tout ce qu'on voulait. Il continua donc de vivre à la *casa Bovara*, sous l'image de Ganymède, et de rêver à Angela.

Un mois après, Beyle quittait l'état-major pour la cavalerie. Le 1er brumaire, une vacance s'étant produite

poir de faire illusion à personne. On y lit pourtant le 6 thermidor an IX (p. 31) : « Il y a un an aujourd'hui que je suis dragon au 6e. » Or, le 6 thermidor an VIII, Beyle ne se doutait guère qu'il serait un jour dragon. Faut-il donc supposer qu'en écrivant ces lignes il s'amusait à se tromper lui-même? Non, seulement il venait d'envoyer au ministre deux pièces justificatives (*) certifiant qu'il était entré au corps « le 6 thermidor an VIII ». En répétant dans son journal cette affirmation fausse, il se bornait donc à constater une vérité officielle et légale.

1. Douze jours plus tôt, Beyle ignorait encore qu'il allait être nommé sous-lieutenant. C'est du moins ce qui semble résulter d'une lettre qu'il écrivait à sa sœur, le 23 fructidor an VIII : « Il est très probable que je passerai ici l'hiver, à moins que je n'en parte dans vingt ** jours ; alors je passerai aux Echelles. Si cette circonstance a lieu, je serais au comble de mes vœux. Au reste ne dis rien de [tout] cela. La guerre recommence demain. On attend B. *** avec toute sa famille. » D'un texte aussi vague, on ne saurait conclure rien de plus précis, que l'incertitude même de Beyle. D'ailleurs nous ignorons ce qu'il semble attendre alors, et désirer.

Cette lettre du 23 fructidor a été placée par M. Paupe en l'an X (*Corr.*, I, 33). C'est une erreur de deux ans. Elle est peu explicable, puisque la lettre porte le cachet de l'armée d'Italie, et que Beyle, en fructidor an X, se trouve à Paris. D'ailleurs le contenu de la lettre est suffisamment explicite.

* Reproduites dans *Stendhal-Beyle*, 485-486. Beyle les adressait au ministre trois jours avant.

** Dans la *Correspondance* : *dix* jours.

*** Dans la *Correspondance* : *B. P.* C'est une lecture erronée, et qui n'offrirait aucun sens. Il s'agit de Bonaparte, dont on a en effet pendant plusieurs semaines attendu l'arrivée en Lombardie, avant l'ouverture de la campagne du Mincio. Voir la *Correspondance* de l'Armée d'Italie, aux Archives historiques de la Guerre.)

au 6e dragons [1], Davout y nomma « le citoyen Beyle,... parent de l'inspecteur Daru [2]. » N'était-ce pas encore son meilleur titre? — Et douze mois plus tard, le 1er brumaire an X, Beyle écrivait dans son *Journal d'Italie* : « Il y a aujourd'hui un an que je suis sous-lieutenant au 6e dragons. Je commence à étudier mes manœuvres [3]. » Cette étude lui avait été jusque-là complètement inutile.

En effet Beyle s'était contenté tout d'abord de jouer au soldat, comme un enfant. Pas plus le 1er brumaire que le 1er vendémiaire, il ne quitta la vie paisible des bureaux. Mais il y vint désormais dans le glorieux uniforme du 6e dragons. Le grand manteau vert, le casque à longue

1. Elle était certainement prévue, puisqu'un mois avant Daru, ami du colonel Le Baron, commandant le 6e dragons, avait pris soin de faire inscrire Beyle sur le registre matricule du régiment. (Cf. plus haut, p. 135, note 2.)

Le régiment de Beyle portait d'abord le titre de *Dragons de la Reine*. Il avait été créé en 1673. Au mois de janvier 1791, il devint le 6e dragons. Sous la première Restauration, il sera les *Dragons de Monsieur*, et prendra le nom de *Dragons de la Loire* de 1815 à 1830.

Depuis huit ans, le 6e dragons se battait sur la frontière du Rhin. A l'armée du nord en 1792, il avait débuté par une panique scandaleuse. Mais il s'était mieux conduit à Valmy, à Jemmapes, à Nerwinden. Il était entré à Amsterdam, en 1795, avec Pichegru ; il s'était distingué, en 1796, dans l'armée de Rhin-et-Moselle, sous les ordres directs de Desaix. Il avait pris part à la fameuse retraite de Moreau *. A l'armée du Danube avec Jourdan en 1799, il se trouvait encore, le 1er mai 1800, à l'armée du Rhin, dans le corps de Sainte-Suzanne. (Etat de situation publié par Jomini, *op. cit.*, XIII.) Il partit sous les ordres de Moncey pour rejoindre en Italie l'armée du Premier Consul. Le 18 mai à Zurich, le 24 à Lucerne, il traverse péniblement le Saint-Gothard **, et arrive le 30 à Bellinzona (voir de Cugnac, *Camp. de l'arm. de rés.*, I, 354, 367, 431 ; *Hist. du 6e rég. de drag.*, 96-97). Beyle vit peut-être passer à Milan, le 5 juin, son futur régiment. On le retrouve le 10, à Redavalle, sous les ordres de Murat, et dans la brigade du général Duvignan (De Cugnac, II, 300, 310). Il est le 12 à Ponte Curone, et le 14 à Marengo, où il mérite que le nom de la bataille demeure inscrit sur son étendard. — Après avoir été cantonné à Casteggio (20 juin), puis à Crema (28 juin), il s'en vient tenir garnison à Lodi, où il est arrivé le 9 juillet, et va séjourner quatre mois. (*Historique...* ; *Etats de situation de l'armée d'Italie*, aux archives de la Guerre.) Mais Beyle, selon toute apparence, ne paraît point à son régiment pendant ces quatre mois pacifiques et sédentaires. Il ne connaîtra le 6e dragons que devant l'ennemi.

2. L'expression est employée dans une lettre du 22 pluviôse. (*Stendhal-Beyle*, appendice.)

3. *Jour. d'It.*, 47.

* *Historique du 6e régiment de dragons*, Delagrave, s. d., in-8°.

** Comme le prouvent ses effectifs réduits de 510 hommes à 400.

crinière noire, le sabre, les bottes et les éperons [1], c'était de quoi faire figure à la Scala, et conquérir peut-être le cœur capricieux d'Angelina.

Cependant Pierre Daru s'occupait de sa fortune avec autant d'amitié que d'esprit [2]. Il n'avait pas seulement recommandé son cousin au chef du bureau de la cavalerie, le citoyen Durosnel, pour la confirmation de son grade : « son courage » n'avait-il point, d'après Daru, « emporté » Beyle « sur les traces du premier consul au delà des Alpes », et pouvait-on « en faire moins qu'un sous-lieutenant » ? Mais, habilement, il ménageait encore l'avenir : « Dans quelques mois, je vous demanderai pour lui du galon... S'il le faut, je vous enverrai pour vous séduire la Vénus de Médicis que Mazeau est chargé d'enlever [3] ». Henri Beyle pouvait-il souhaiter plus gracieuse marraine, à son entrée dans la gloire ?

Pierre Daru conservait donc près de lui ce jeune dragon, occupé à une obscure besogne de scribe, tandis que, dans les plaines du Pô, sur l'Adige, sur le Mincio, Autrichiens et Français se préparaient à de nouveaux combats. Dès le milieu d'août, la reprise des hostilités était prévue [4]. Les Autrichiens, pas encore sûrs de leur défaite, voulaient recommencer l'épreuve de Marengo. L'empereur n'avait point consenti à ratifier les préliminaires de la paix. Le

1. On connaît le passage du *Rouge* : « Dès sa première enfance, la vue de certains dragons du 6e, aux longs manteaux blancs, et la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d'Italie, et que Julien vit attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison de son père, le rendit fou de l'état militaire » (I, 21).

La tenue du 6e dragons resta sensiblement la même de 1791 à 1812 : casque de cuivre, avec turban de peau ; habit vert, aux parements, collet et revers rouges ; gilet de drap blanc ; culotte de peau ; buffleteries blanches et bottes noires ; manteau blanc. Les sapeurs du régiment avaient le bonnet à poil. — Mais Henri Beyle n'a porté que l'uniforme des officiers : leur casque était doré, et couvert d'une peau tigrée ; leur manteau vert. Ils étaient armés d'un sabre et de deux pistolets, tandis que les hommes avaient encore un fusil et une baïonnette.

2. On pourra lire à l'appendice la longue lettre inédite de Daru au docteur Gagnon. C'est une document précieux sur la façon à la fois bienveillante et autoritaire dont il entendait protéger Beyle.

3. *Stendhal-Beyle*, appendice.

4. Le 21 août, Brune avait été averti que la campagne commencerait dans la première décade de septembre. (*Corr. de Nap. Ier*, VI, 562.)

29 août, Bonaparte faisait ordonner à Brune, qui commandait en chef l'armée d'Italie, de se porter sur l'Adige et sur Vérone [1]. Après bien des retards, au commencement de décembre, l'armée française était enfin établie « entre l'Oglio et la Chiese [2] ». Mais, pendant ces préparatifs guerriers, Beyle s'était abstenu de se montrer à son régiment. Pierre Daru, qui connaissait le colonel, avait obtenu de lui ce singulier passe-droit [3]. Il était entendu, et ce en pleine campagne, que Beyle ferait tout au plus à son corps quelques rares et brèves apparitions.

Est-ce l'imminence des hostilités qui le décida pourtant à goûter enfin du métier de soldat ? Le fait est que Brune, le 26 brumaire, lance une proclamation pour annoncer à l'armée la reprise de la guerre, et ordonner à tous de rejoindre leur poste dans les 24 heures. Le 1er frimaire, l'armistice est dénoncé ; on est à la veille de la bataille [4]. Et ce même jour Beyle se présente pour la première fois à son régiment, qui a déjà pris position dans les lignes de l'armée française [5]. Il arrive à la dernière heure, sans doute, mais encore à temps pour se battre.

1. *Id.*, *ib.*, 565.

2. Jomini, *Guerres de la Révolution*, XIV, 163. — On trouvera un récit assez complet de la campagne du Mincio dans le *Précis des événements militaires...*, de Mathieu Dumas, t. V, p. 244-312. Voir aussi les *Mémoires de Marmont*, II, 158-178.

3. C'est du moins ce qu'il faut bien conclure de la lettre de Daru : « Je l'avais fait nommer provisoirement... à une sous-lieutenance dans le 6e régiment de dragons. Le chef de ce corps, qui est de mes amis, me le laissa pendant quelques mois. » (Appendice.) Ce texte oblige à interpréter d'une façon toute nouvelle les faits déjà connus.

4. D'après les conventions, les hostilités peuvent recommencer dans la nuit du 2 au 3. (Archives de la Guerre, *Armée d'Italie* : lettre de Brune au ministre.)

5. Le 6e dragons devait avoir quitté Lodi depuis quelques jours déjà. Les états de situation de brumaire manquent aux archives de la Guerre, mais Brune n'avait pas attendu la fin de l'armistice pour mettre son armée en campagne. On ne peut donc croire avec M. Chuquet que, son régiment tenant garnison à Lodi, le « sous-lieutenant Beyle eut l'occasion d'étudier sur les lieux la campagne de 1796 » (54).

Dans un fragment d'*Henri Brulard*, inédit jusqu'à hier, et dont Colomb s'était inspiré sans le bien comprendre, Beyle se rappelait avoir été « reçu sous-lieutenant au 6e régiment de dragons à Bagnolo * ou Romanengo, entre Brescia

* Je restitue le nom, peu lisible sur le manuscrit. M. Debraye (*H. Br.*, II, 200) a lu *Rapallo* et *Roncanago*, versions inadmissibles.

Par malheur pour Beyle, le général Brune n'entendait rien à l'offensive. Vingt jours plus tard, l'armée française n'avait pas encore bougé [1]. Dix-huit régiments de cavalerie étaient massés autour de Brescia [2]. Le 13 frimaire, Brune les avait passés en revue dans la plaine de Montechiaro ; puis il les avait renvoyés dans la boue de leurs cantonnements.

Trois jours après, Beyle écrivait à sa sœur une longue lettre désenchantée [3]. Il campe avec ses compagnons d'armes à Bagnolo, « un petit mauvais village cisalpin, à trois lieues de Brescia [4] ». On y manque parfois de pain, et Beyle n'aime pas la polenta. On n'a point le droit d'aller jusqu'à la ville, car il faut être prêt à marcher contre l'ennemi [5]. Enfin l'on n'y trouve même pas une bonne plume, cruelle privation pour un écrivassier comme Beyle. Le seul plaisir est la chasse, mais « les pluies éternelles » la permettent rarement. D'ailleurs, dès qu'un Français se promène seul dans la campagne, « les balles pleuvent ». Aussi Beyle n'a-t-il plus d'illusions sur « le bas-peuple italien ». Ce sont « des brutes à figure humaine », « un cœur faux et traître, la plus sale lâcheté et le fanatisme le plus détes-

et Crémone..., au mois d'octobre ou de novembre... » Romanengo est un village situé sur un affluent de droite de l'Oglio, à peu près à égale distance de Milan et de Brescia ; Bagnolo est au contraire tout proche de Brescia. Le 6e dragons, venant de Lodi, dut en effet passer à Romanengo avant d'atteindre Bagnolo, et c'est apparemment dans le premier de ces deux pays que Beyle rejoignit son régiment. Quant à la date de sa réception, nous la pouvons préciser, d'après les archives de la Guerre. Dans le registre matricule du 6e dragons, Beyle est porté comme ayant été « fait officier le 1er frimaire an IX ». (Même indication dans le registre des officiers, et sur le certificat que je publie à l'appendice.) Cette indication, qui ne peut s'appliquer à la nomination de Beyle comme sous-lieutenant, doit rappeler seulement la date où il fut admis officiellement à son corps et reçu parmi les officiers du 6e dragons.

1. Le quartier général était venu s'établir à Brescia le 30 brumaire ; il y était encore le 18 frimaire (Arch. de la Guerre : *Armée d'Italie*).

2. Sous les ordres de Davout.

3. *Corr.*, I, 9. Elle est datée du 16 frimaire, qui correspond au 7 décembre, et non pas au 7 *novembre*, comme l'a imprimé M. Paupe.

4. Bagnolo est situé au sud de Brescia (14 kilomètres par le chemin de fer), au milieu de la plaine, dans la direction de Crémone. — Le 6e dragons séjourne à Bagnolo du 1er au 20 frimaire an IX (états de situation, arch. de la Guerre).

5. Il y eut ces jours-là mêmes quelques escarmouches entre Français et Autrichiens. (Arch. de la Guerre : *Armée d'Italie*.)

table [1] ». Ils dégoûteraient Beyle de la religion, si Beyle était dévot [2]. Et il se prend à regretter la France, voire même la Suisse.

Beyle était soldat depuis quinze jours seulement, et déjà il commençait à être rassasié de la gloire militaire. Aux chaleurs excessives de l'été lombard avaient succédé les brouillards glacés qui couvrent en hiver ces plaines marécageuses [3]. Or Beyle a toujours eu la boue en abomination. Les lignes sublimes des Alpes ne pouvaient distraire son âme d'artiste ; elles avaient disparu dans la brume. Beyle s'enrhumait [4] et s'ennuyait. « Nous n'avons pas même de livres ! » gémit ce guerrier qui, en face de l'ennemi, ne songe encore qu'à la littérature.

D'ailleurs on continuait à ne se battre point. Le général Brune, à l'indignation de tous ses lieutenants [5], ne pouvait se résoudre à attaquer les Autrichiens. Beyle se lassa [6]. Ou peut-être son colonel, pour plaire à Daru, et comme ils en étaient d'accord, renvoya dans les bureaux ce soldat enfant, sous le prétexte de quelque obscure mission. C'était lui défendre l'héroïsme.

Toujours est-il que nous le retrouvons à Milan vers le

1. Ceci est la réalité. Voici maintenant la poésie : « Les soldats,... jeunes, joyeux, se voyaient admirablement accueillis par les jolies paysannes des environs du lac [de Garde]. » (*Vie de Napoléon*, 173.)

2. « Je ne suis pas surpris que l'impiété soit née en Italie : la meilleure religion, avec de pareils prosélytes, se ferait détester. » Ces paroles de Beyle à sa sœur ne prouvent pas tout à fait qu' « il a pris son irréligion » en Italie, comme le pense M. Chuquet (57). Quelques balles de paysans fanatiques, et les absurdités d'un grand vicaire « contre les impies de Français », expliqueraient insuffisamment une incrédulité qui datait de plus loin. Et je ne saurais souscrire à cette conclusion : « Son séjour dans la Lombardie acheva ce que l'enseignement de l'Ecole centrale et les entretiens du géomètre Gros avaient commencé. Il se convainquit que les prêtres avaient « gâté » l'Italie, et c'est de ses années de régiment que date son athéisme. » Il en faudrait au moins quelques preuves.

3. Brune écrit à Berthier le 14 frimaire : « Il fait un temps abominable ; pluie et neige. » (Arch. de la Guerre.)

4. « ... un gros rhume que les brouillards épais de la Lombardie m'ont donné... » (6 nivôse : *Corr.*, I, 11.)

5. Et, si on l'en croit, de Beyle lui-même, qui « jugea la sottise du général Brune. » (*H. Br.*, II, 209.) Cf. *Mém. d'un touriste*, I, 206.

6. Il n'était pas le seul. Au début de frimaire, le 6e dragons compte 588 hommes; le 20, il n'en a plus que 446 (Etats de situation, aux arch. de la Guerre).

milieu de décembre. Selon toute apparence, Beyle ne retournera au 6e dragons que neuf mois plus tard.

A Milan sa mission se prolonge [1]. Beyle y passe les fêtes de Noël ; il y passe les fêtes du jour de l'An. Il s'attarde, il muse et il s'amuse. Il promène à la Scala son bel uniforme tricolore, rêve d'étudier la clarinette, et regarde danser les Milanaises. Des pensées philosophiques et vertueuses occupent son esprit. Il exhorte Pauline à lire la Logique de Condillac, et s'inquiète pour l'éducation de sa filleule Caroline [2].

Un jour il s'avise d'écrire à sa sœur, dans la langue d'Alfieri, une lettre singulière par ses fautes d'orthographe et son amertume. Beyle y apparaît furieux et dégoûté. Il exhale une rage dont nous ignorons la cause, dans un italien vraiment détestable. Il maudit l'Italie, et les passions. Il veut fuir si loin de Milan qu'il n'entende plus jamais ce nom exécré. Est-ce lassitude de la vie militaire ? déboire d'ambition ? Ou, bien plutôt, Beyle n'est-il pas alors préoccupé de la seule Angela ? Il faut être amant malheureux pour prendre ce ton excessif, et détester ce qu'on adore [3].

D'ailleurs en ce temps-là il est acariâtre et grincheux. Il se bat en duel pour une peccadille [4], et reçoit au pied gauche un coup de sabre qui le « fait souffrir comme un diable ». Mais il oublie les Autrichiens.

Pendant que Beyle fait l'amour à Milan, pense à sa

1. Beyle écrit à sa sœur, de Milan, le 2 nivôse (23 décembre) ; la lettre, portant la suscription du *Quartier général*, est sans doute écrite dans les bureaux de Daru. Il semble que Beyle soit déjà à Milan depuis quelques jours. Dans une autre lettre, du 27 décembre, il lui dit : « Je suis revenu de mon régiment pour peu de jours, mais ma mission m'a retenu à Milan plus que je ne croyais. J'espère cependant partir un de ces jours. » Enfin, le 31 décembre, il est encore à Milan, et « pour quelques jours. » (*Corr.*, I, 10, 12, 17.)

2. *Corr.*, I, 11, 12.

3. Cf. p. 123, note 1.

4. Sur ce duel avec Auguste Petiet, voir *H. Br.*, II, 32, 126, 324. — Est-ce bien là, comme le croit M. Chuquet, la « fameuse affaire pour Mme Martin », dont parle Stendhal dans sa *Consultation.... pour Banti* (*Soir. du Stend.-Club*, 42) ? Nous en savons mal le prétexte, mais nous connaissons l'ombrageuse folie de Beyle, son imagination déformante, sa sensibilité maladive, et sa fierté sur le point d'honneur. Il s'est peint lui-même dans Julien Sorel au café de Besançon (*Rouge et Noir*, I, 163-165).

sœur, médite et rêve, le 6e dragons est entré en campagne. Le 18 décembre, la division de cavalerie à laquelle il appartient se met en mouvement, et vient camper derrière Montechiaro ; le 20, elle s'avance jusqu'à Castiglione [1]. Bonne occasion pour Beyle, s'il était là, d'étudier sur place les manœuvres de Bonaparte, quatre ans plus tôt. Mais Henri Beyle n'est point à son poste ; on va vaincre sans Henri Beyle. Et l'armée continue de marcher, sans lui, contre l'Autrichien.

C'est alors que le 6e dragons eut son heure de gloire. Le 4 nivose (25 décembre), il sauva la droite de l'armée française et décida la victoire de Pozzolo. Le combat, mal engagé, durait depuis plusieurs heures, quand, vers le soir, Davout arriva sur le champ de bataille, au moment où l'infanterie pliait. Sans perdre une minute, il se mit à la tête d'une soixantaine de dragons, passa le Mincio, bride abattue, traversa Pozzolo en culbutant tout sur son chemin, et, tandis qu'il poursuivait l'ennemi, permit aux Français de se rallier, et de vaincre. Tous les bulletins, toutes les lettres, célébrèrent à l'envi l'exploit du 6e dragons [2].

1. Elle campe à Gurdizolo vingt-quatre heures plus tard. (Arch. de la Guerre, dossier de l'armée d'Italie.)

2. Lemarois, aide de camp de Bonaparte, lui écrit : « Le général Davoust à l'affaire du 4 à la tête de soixante dragons du 6e régiment a sauvé la lieutenance du général Dupont... » Et Oudinot, chef d'état-major de Brune, reconnaît, dans une lettre au ministre de la guerre : « Une charge vigoureuse d'un faible détachement du sixième de dragons a contribué pour beaucoup au succès de cette journée. » (Archives de la Guerre, *Armée d'Italie* ; cf. les *Ordres du jour* imprimés dans cette décade.) Le héros du combat en rendait lui-même témoignage ; Davout écrivait le 16 janvier au Premier Consul : « ... les dernières conquêtes de l'armée d'Italie sont dues en grande partie à la sanglante et opiniâtre journée du 4 : le général Rivaud était à la tête des 60 dragons du 6e qui ont si puissamment contribué au succès de cette journée... » *(Id.)*

Ce n'était pas seulement le général de brigade Rivaud, commandant les régiments de dragons, qui s'était illustré dans cette charge glorieuse. Quelques-uns des officiers que Beyle connaîtra plus tard s'y distinguèrent. Si aucun rapport officiel ne nomme alors le colonel Le Baron (et sur ce point l'*Historique du régiment* a sans doute fait erreur), le capitaine Antoine Remy eut ce jour-là un cheval blessé en chargeant avec son escadron contre 2.000 Autrichiens (Archives de la Guerre, Registre du 6e dragons) ; le sous-lieutenant Frère s'y comporta si bien qu'on le nomma capitaine (*Historique du régiment*) ; et le brave Larose entra le premier dans Pozzolo, au milieu de la fusillade, et tua sept ennemis de sa main (registre du 6e dragons).

Le lendemain, le 6e dragons, avec la réserve, commandée par le général

Et cependant Beyle, à la casa Bovara, ne parle toujours point de rejoindre son régiment. « Je suis encore à Milan pour quelques jours, écrit-il le 31 décembre, et j'en profite pour juger l'excellente musique que l'on nous fait chaque soir, au Grand Théâtre [1]. »

*
* *

Cependant tout le monde est d'accord pour admettre que Beyle a fait la campagne du Mincio : le général Michaud l'atteste, son cousin Colomb raconte ses exploits [2], et M. Chuquet lui-même ne les nie point [3].

Malheureusement rien n'est moins connu dans la vie de Beyle que son rôle, au cours de cette brève, médiocre et obscure campagne ; rien n'est plus incertain que ses exploits. Et lui-même reste sur ce point d'une discrétion regrettable [4].

Cette discrétion serait de la modestie, à en croire Romain Colomb : « Le 12 janvier, écrit-il,... Castel-Franco était tombé en notre pouvoir, après un combat très vif... Beyle, qui avait donné des preuves de bravoure et d'intré-

Michaud, et la cavalerie de Davout, passait le Mincio à Mozembano *. Le 29 décembre, le quartier général était porté à Villafranca, et le 31 à Castelnovo. Enfin, le 1er janvier, la cavalerie restait en réserve en face de Vérone pendant que les Français traversaient l'Adige. Le 6e dragons passait à son tour, à Bussolengo, le 2 janvier. Le 3, Vérone était occupée.

1. *Corr.*, I, 12. La guerre est le seul sujet dont Beyle ne dise mot dans ses lettres.

2. Il essaie même de grandir le rôle de Beyle en attribuant une importance excessive à ces opérations militaires de deuxième ordre. « Cette campagne de vingt-six jours, écrit-il,... fut la plus importante des Français en Italie, après celles de Bonaparte... ; elle força l'Autriche à signer... le traité de Lunéville. » Que cette campagne ait été mal dirigée et peu efficace, ce n'est pas seulement Thiébault qui l'affirme (*Mém.*, III, 130), c'est Napoléon. (*Corr. de Nap. Ier*, XXX, 527-538.)

3. Il écrit même (62) : « Les souvenirs de la campagne du Mincio ne s'effacèrent jamais de la mémoire de Beyle. »

4. Il est très frappant que, dans ses deux notices nécrologiques (*H. Br.*, II, 316 et suiv.), il ne dise mot de cette campagne ; il se contente d'écrire qu'il « se distingua » comme aide de camp du général Michaud (324).

* Cf. Jomini, *liv. cit.*, XIV, 188.

pidité en toute occasion, se distingua particulièrement au combat en avant de Castel-Franco [1]... »

Consultons la chronologie et la géographie.

Le 31 décembre Beyle était à Milan, « pour quelques jours » encore, disait-il, et blessé d'un coup de sabre. Supposons, il le faut bien [2], que brusquement, et dès le lendemain, il ait reçu l'ordre inattendu de partir pour l'armée. Admettons qu'éclopé, mais plein d'énergie, il ait en hâte fait seller son cheval, et couru bride abattue sur la route de Vérone. Or, de Milan à Vérone, on compte environ cent cinquante kilomètres. Il est bien difficile de croire que Beyle, cavalier médiocre, et infirme, ait pu faire le trajet en moins de quatre jours [3]. Il y arriva donc tout au plus le 4 janvier. Mais l'armée française, qui avait occupé Vérone la veille, poussait déjà plus avant [4]. Le 5, le 6 peut-être, Beyle la rejoignit enfin. Il lui restait sept ou huit jours pour s'illustrer [5].

Si brillante qu'ait donc été la part prise par Beyle à ces grands événements, il faut bien admettre qu'elle fut brève. Cette semaine guerrière formera une époque glorieuse, mais unique, dans son existence. Ce seront là toutes ses campagnes. Il n'en fera jamais d'autres comme soldat, puisque, s'il accompagne plus tard la Grande Armée à travers l'Europe, c'est dans le rôle, honni par les combattants, d'officier de l'intendance. Ainsi nous n'avons que ces huit jours pour y placer toutes les « preuves de bravoure et d'intrépidité » que Beyle donna « en toute

1. *Notice*, XXVII.

2. Mais nous ne pouvons aller jusqu'à croire, avec M. Chuquet, que Beyle fit « en décembre 1800 » la campagne du Mincio, puisqu'il était encore à Milan le dernier jour du mois, d'après sa correspondance.

3. Quelques mois plus tard, il lui faudra deux jours pour aller de Brescia à Milan (*Jour. d'It.*, 39). Or Brescia est au milieu de la route qui va de Milan à Vérone. Notons encore qu'au moment de la campagne du Mincio Beyle doit traverser tous les services d'arrière d'une grande armée, et suivre des routes défoncées par l'hiver et le passage des troupes.

4. La réserve de cavalerie, ainsi que le corps du général Michaud, se trouvaient, le 4 janvier, à San Martino, à trois milles au delà de Vérone. Le 5, Caldiero est pris, et le 8 les Français entrent à Vicence. (Arch. de la Guerre, *Corresp. de l'armée d'Italie.*)

5. Et seulement, ne l'oublions pas, si l'on admet, contre toute vraisemblance, que Beyle, malgré sa blessure, ait pu quitter si tôt Milan.

occasion », d'après son trop naïf cousin. Une telle continuité dans l'héroïsme semble admirable. Beyle, en vérité, ne perdit pas une minute.

De ces prouesses accumulées, une seule nous est connue. Le 11 janvier, le général Michaud [1] avait atteint et franchi la Brenta avec l'avant-garde de l'armée [2]. Le 12, il enlevait Castelfranco [3]. Ce jour-là, Beyle s'élança valeureusement contre deux pièces de canon. C'est lui du moins qui nous l'affirme [4].

Quatre jours plus tard, l'armistice était signé [5], et Beyle avait fini ses campagnes.

Mais les sceptiques douteront de toute cette histoire. Ils remarqueront que, pour laisser un rôle à Beyle au cours de ces quelques combats, il faut presser les événements de sa vie avec autant d'invraisemblance que se presse l'action d'une tragédie classique.

Ils se demanderont surtout comment Beyle, sous-lieutenant au 6e dragons, a pu figurer au combat de Castelfranco, *si le 6e dragons n'y était pas* [6]. Et de ceci nous sommes très sûrs.

1. Qui, la veille, avait laissé le commandement de la réserve pour prendre celui de l'avant-garde, à la place du général Delmas, malade. (Archives de la Guerre : *Correspondance de l'armée d'Italie.*)

2. *Id.*, *ibid.* — Cf. Jomini, *op. cit.*, 205.

3. Ce ne fut qu'un combat partiel, Bellegarde n'ayant opposé aux Français qu'une forte arrière-garde, tandis qu'il se retirait sur Trévise (Jomini, 206). Mais les Autrichiens firent bonne et longue défense, et perdirent 1.500 hommes. (Lettre de Brune au ministre de la Guerre, Archives de la Guerre, *Correspondance de l'armée d'Italie.*) La bataille eut lieu le 12 janvier, et non pas le 13, comme semble le dire Jomini, ni le 14, comme l'écrit M. Chuquet.

Castelfranco est situé entre Vicence et Trévise, à plus de 80 kilomètres au delà de Vérone.

4. Beyle écrit dans *Henri Brulard* (I, 183) : « Je n'ai qu'un moyen d'empêcher mon imagination de me jouer des tours, c'est de marcher droit à l'objet. Je vis bien cela en marchant sur les deux pièces de canon (dont il est parlé dans le certificat du général Michaud). »

Or, il est bon de le noter, le général Michaud ne dit pas un mot de ces canons.

5. Le 16 janvier, et non pas le 18, comme l'écrit M. Chuquet. Dès le 14 janvier, une suspension d'armes avait arrêté les hostilités. (Cf. Arch. de la Guerre, *Corresp. de l'arm. d'It.* ; *Monum. des vict. et conq. des Franç.*, XIII, 298-299.)

6. Nous ne pouvons préciser avec une absolue certitude les marches du 6e dragons pendant tout le cours de janvier : les états de situation indiquent seulement qu'il est « en mouvement ». Mais tout vient prouver qu'il ne se trou-

Ils noteront enfin que nous avons seulement, pour croire que Beyle ait fait campagne, l'affirmation de Beyle, sujette à caution ; celle de Colomb, qui ne fait que répéter Beyle ; et le deuxième certificat du général Michaud. Or ce deuxième certificat peut inspirer tous les doutes.

Et d'abord pourquoi est-il si différent du premier? Le jour même que Beyle, nous le verrons bientôt, quittait l'état-major pour rejoindre son régiment, le premier complémentaire an IX, le général Michaud avait tenu à lui donner un « témoignage de son estime et de son amitié. » Il se déclarait satisfait « de son excellente conduite » ; il certifiait qu'il ne pouvait « que se louer de la manière délicate et distinguée » dont Beyle avait toujours servi. — Singuliers éloges, donnés à un soldat : il n'y est question que de mérites purement civils, et, si l'on peut dire, de vertus mondaines.

Mais, quatre ans plus tard, et loin des événements, le 25 thermidor an XIII, le général Michaud, qui avait retrouvé Beyle dans la société parisienne, lui fit un certificat nouveau [1]. Cette fois il n'est plus question seulement de « bonne conduite », mais de « bravoure » et d' « intrépidité » ; Beyle en aurait donné les « preuves » au cours de la campagne

vait pas sur le champ de bataille de Castelfranco. L'avant-garde de l'armée s'y battit seule, avec l'aide de quelques renforts, mentionnés dans les archives de la Guerre : le 6e dragons ne figure ni dans l'une ni dans les autres. — Jomini écrit qu'après le passage du Mincio la cavalerie de réserve (dont faisait partie le 6e dragons) fut chargée d'un rôle d'observation entre Mantoue et Legnago (XIV, 193), donc à cent kilomètres de Castelfranco. — Enfin et surtout nous savons que le 22 nivôse (12 janvier), c'est-à-dire le jour même de Castelfranco, le capitaine Remy, du 6e dragons, se trouvait devant Mantoue, et soutint, « avec 200 hommes d'infanterie et 80 dragons, une sortie de la garnison ». (Sur ce combat de Marmirolo, voir Arch. de la Guerre, *registre du 6e dragons, Correspond. de l'armée d'Italie*, et *Historique du 6e rég. de drag.*) Le lendemain, 23 nivôse an IX, une lettre de Le Baron (Arch. de la Guerre, *dossier du 6e dragons*) nous prouve que son régiment était alors à Roverbella, à une dizaine de kilomètres au nord de Mantoue. (Marmirolo se trouve à peu de distance au sud de Roverbella.) Le 6e dragons reste « sous Mantoue » du 1er au 30 pluviôse. (Etats de situation ; lett. de Remy.)

1. Chuquet, *ouv. cit.*, 487. — Ce certificat a été publié pour la première fois par M. Louis Farges (*Stendhal diplomate*, 253), d'après une copie conservée au Ministère des Affaires Etrangères. Plus tard M. G. Vinot reproduisit dans la *Revue Rétrospective* (t. XVIII, p. 69) la copie qui se trouve dans les manuscrits italiens ayant appartenu à Beyle et conservés à la Bibliothèque Nationale (f. ital., n° 179).

du Mincio, « et notamment au combat en avant de Castelfranco [1] ».

La différence des termes est étrange, entre ces deux certificats. Le premier, donné à un officier qui va rejoindre son régiment, ne contient que des éloges mal propres à satisfaire un colonel de dragons. Si le général Michaud avait reconnu chez son subordonné des vertus guerrières, n'est-ce point alors qu'il convenait d'en rendre témoignage ? s'il l'avait vu accomplir un beau fait d'armes, ne l'aurait-il point alors mentionné ? [2] Mais il semble que le général Michaud ait découvert les belliqueux mérites de son aide de camp seulement lorsque celui-ci, redevenu simple civil, n'a plus besoin d'en faire preuve. Ne dirait-on pas que le général Michaud, écrivant alors non plus une pièce officielle, pour un officier sous ses ordres, mais un témoignage d'amitié, sinon de complaisance, pour un jeune homme sans emploi, en ait pris plus à son aise avec l'exacte vérité ?

L'amitié du général Michaud était grande, car elle lui fit confondre, au profit de Beyle, même les dates. Il avait écrit, dans son premier certificat, qu'Henri Beyle avait « rempli près de lui les fonctions d'aide de camp depuis le 12 pluviôse an IX, » c'est-à-dire qu'il les avait commencées quinze jours seulement après la fin de la campagne. Mais, dans son certificat de l'an XIII, attestant

1. Le général, qui n'est point chiche d'éloges, reconnaît d'ailleurs à Beyle du « zèle », de l' « exactitude », de l' « intelligence », et même des « connaissances administratives ». On verra bientôt pourquoi cette dernière mention.

2. On pourrait répondre, il est vrai, que, si Beyle a accompli une action d'éclat dans les rangs du 6e dragons, le général Michaud n'avait nul besoin de l'apprendre au colonel du 6e dragons. D'où le silence sur ce point du premier certificat. Le second, au contraire, écrit en 1805, s'adressait à des gens qui ignoraient tout de la conduite de Beyle pendant la campagne d'Italie. Et le général Michaud dut faire alors un certificat plus explicite et plus complet.

Mais comment expliquer, dans cette hypothèse, et si les exploits de Beyle ont eu pour témoin son régiment, que les dossiers et registres du 6e dragons ne mentionnent, dans les états de services de Beyle, aucune action d'éclat ; bien plus, que Beyle, un an plus tard (12 germinal an X), soit indiqué par le général Canclaux, dans ses notes d'inspection, comme ne faisant « que d'arriver au corps », où il est « encore peu connu ». (Arch. de la Guerre, dossier du 6e dragons.) N'est-ce point la preuve évidente que Beyle, bien loin de s'être conduit avec héroïsme dans les rangs de son régiment, n'avait même pas fait campagne avec lui ?

la bravoure de Beyle, il est bien obligé d'en avoir été le témoin, et il écrit : « Je soussigné certifie qu'à l'ouverture de la campagne du Mincio..., au commencement de l'an IX [1], ayant à remplacer un de mes aides de camp, j'ai fait choix de M. Henri Beyle... »

Il n'en faudrait sans doute pas davantage pour rendre tout à fait suspect le deuxième certificat du général Michaud [2]. Mais on ne lui accordera plus aucune importance, quand on saura que c'est Beyle qui l'a écrit.

En 1802, en 1803, Beyle voyait souvent à Paris son ancien chef, « ce bon et grand homme » qu'il aimait « tant » et qui avait « tant de confiance » en lui [3]. Le général ne cessait de l' « accabler de bontés », et le recevait dans sa maison comme un fils [4]. Quand, vers la fin de 1804, Beyle comprit la nécessité de prendre enfin un état, il pensa que, pour obtenir une bonne place dans l'administration ou dans l'armée [5], un témoignage très élogieux de ses services passés était une précaution utile [6]. Le général Michaud lui fournit ce témoignage ; et cet homme excellent, par la crainte de ne point le faire au goût de son jeune ami, pria Beyle de le rédiger lui-même. « Apportez-moi un modèle de certificat, et je signerai », lui dit-il un jour [7]. C'était le 23 brumaire an XIII. Quelques mois plus tard Beyle allait à Marseille faire de l'épicerie, et l'amour avec

1. On notera le vague de ces expressions, en contraste avec la date précise du premier certificat. Quand on altère la vérité, mieux vaut n'être point trop minutieux.

2. Je suis donc, cette fois au moins, d'accord avec M. Ernest Seillière, qui reste « sceptique » devant « le témoignage accordé par le général Michaud à son jeune aide de camp, et surtout devant cette prétendue conquête de deux canons... » (*Liv. cit.*, 237.)

3. *Corr.*, I, 68. Cf. 28, 59.

4. Michaud était d'ailleurs l' « ami intime » de son cousin Romain Colomb, ce qu'il ne faut pas oublier. (*Journal de Stendhal*, 472.)

5. Plus tard, ce même certificat du général Michaud vaudra à Beyle sa plus brillante fonction, celle d'inspecteur du mobilier de la Couronne, en l'aidant à vaincre la résistance de l'Empereur. (*H. Br.*, II, 248.)

6. Beyle avait si bien alors besoin de faire constater officiellement ses services militaires, qu'il se fit délivrer, en ce même temps, par le conseil d'administration du 6e dragons, un certificat que l'on trouvera à l'appendice. Il est daté du 7 nivôse an XIII.

Mais, fait bien notable, *il n'y est question d'aucun exploit.*

7. Journal inédit, Bibl. de Gren., R 5896, t. XXII : « Je rencontre le général Michaud, qui me dit : apportez-moi..., etc. »

Mélanie. Mais il faut croire qu'il songeait déjà à abandonner l'une et l'autre, puisqu'il accepte alors la proposition du général Michaud, comme le prouve ce fameux certificat, daté du 25 thermidor an XIII [1].

Beyle étant l'auteur de l'unique témoignage que nous ayons sur sa campagne et ses exploits, il nous est dès lors permis de ne croire ni à l'une ni aux autres [2].

*
* *

Revenons donc sur nos pas, et ramenons Beyle à Milan. Tandis qu'on se bat sur le Mincio, lui soigne sa blessure de dueliste dans la cité d'Angelina. S'il collabore à la campagne, c'est en écrivant des ordres de marches, dans la sécurité paisible des bureaux. Tandis que ses camarades, au milieu de la nuit glacée, écoutent les derniers chants du clairon, Beyle, parmi les tièdes parfums de la Scala, endort ses mélancolies à l'amoureuse musique des opéras. Et l'on peut croire qu'après la paix, le 1er février 1801, il vint encore assister à la représentation magnifique donnée au Grand Théâtre en l'honneur du général Brune, et des vainqueurs du Mincio, dont il n'était pas.

Sans doute il le regrettait, car Beyle était brave. Il n'en pourra donner la preuve que bien plus tard, en Autriche, ou en Russie. Mais il faut croire que, dès l'année 1800, l'occasion seule lui a manqué. Et peut-être ne fut-ce pas la moindre cause de ses amertumes.

Il aimait la gloire, d'un amour passionné, romanesque et naïf : il l'aimait à la façon antique, pour avoir lu les vies de Plutarque et rêvé aux exploits des Romains ;

1. Beyle se trouve alors à Marseille ; on peut supposer, ou qu'il a envoyé de là au général le « modèle » demandé, ou qu'il le lui avait laissé à Paris, avant de partir.

2. Beyle avait sans doute un plaisir particulier à tromper l'Administration. Les mensonges les plus impudents se retrouvent dans toute sa correspondance officielle. Les différents états de services fournis par lui au ministre rivalisent de fantaisie. Dans presque tous il affirme avoir fait la campagne de Marengo. (On trouvera ces textes dans les appendices de *Stendhal-Beyle*, et dans la *Correspondance*. Le baron A. Lumbroso possède des états de service inédits, où les mêmes allégations se retrouvent.) Est-il donc surprenant que, comme il mentira pour Marengo, il mente aussi pour le Mincio, dans un certificat destiné à lui ouvrir les bureaux de la guerre ?

et il l'aimait aussi avec l'enthousiasme des conquérants républicains, qu'il avait vus jadis défiler sur la place Grenette. Il avait passé les Alpes pour participer à son tour à la conquête du monde. Il était entré dans une Italie que Bonaparte avait réveillée quatre ans plus tôt du bruit de ses exploits. Et lui aussi comptait bien être un grand capitaine. Par esprit d'opposition, il avait pris pour idéal M. de Turenne : ce général vertueux et pensif semblait un modèle digne de lui au jeune philosophe plein de Jean-Jacques [1]. Et il étudiait avec tant d'ardeur la stratégie de ce grand homme, qu'il en oubliait d'apprendre sa théorie. Henri Beyle aspira toujours aux plus hautes cimes.

Il était donc brave, puisqu'il rêvait passionnément de gloire et d'héroïsme. Mais il était brave aussi pour des raisons plus simples. Un tempérament bilieux et sensible le disposait à de soudaines fureurs, où il ne se connaissait plus. D'ailleurs tenace, volontaire et lucide, il était capable de se maîtriser froidement au milieu des pires dangers. Enfin une vanité douloureuse ne lui aurait jamais permis la moindre faiblesse. Il avait donc tout ce qu'il fallait pour se bien conduire sur un champ de bataille, et y montrer les différentes sortes de bravoure, l'aveugle furie, qui se grise de poudre et de bruit, ou bien le plus rare courage, qui sait attendre et supporter [2].

Mais tant de vertu guerrière demeura parfaitement inutile. Au moment où Beyle semblait avoir atteint le rêve glorieux de son enfance, quand il était lui-même un de ces héros casqués et empanachés, faits pour les nobles chevauchées, la malveillance du sort, la sollicitude trop prudente de Daru, ou bien tout simplement son écor-

1. « ... étudier M. de Turenne et... l'imiter, cette idée avait été mon but fixe pendant les trois ans que je fus dragon. » (*H. Br.*, I, 11.)

2. Beyle était donc tout plein d'un héroïsme virtuel, mais parfois, son imagination aidant, ce héros sans emploi ressemble à Tartarin : « Pour un rien, par exemple une porte à demi ouverte, la nuit, je me figurais deux hommes armés m'attendant pour m'empêcher d'arriver à une fenêtre... C'était une illusion... Mais au bout de peu de secondes... le sacrifice de ma vie était fait et parfait, et je me précipitais comme un héros au-devant des deux ennemis, qui se changeaient en une porte à demi fermée. » (*H. Br.*, I, 27.)

chure au pied, condamnèrent Beyle à ne point se battre.

Cependant il n'avait pas perdu son temps. Ne pouvant guerroyer, il intriguait. La vie de caserne et la besogne de bureau l'ennuyaient également. Il chercha mieux, quelque chose de plus brillant et de plus libre. Faute de gloire, il voulut s'amuser. L'existence d'un officier d'état-major lui parut plaisante.

Pierre Daru était en voyage [1]. Beyle se hâta d'en profiter. Quand Daru reviendra, il ne trouvera plus son protégé là où il l'avait mis. « Notre jeune homme s'était fait demander en qualité d'aide de camp par le général Michaud [2] ». Et cet « homme fort estimable » avait cru « obliger » Daru en prenant son petit cousin. Beyle avait donc usé de la faveur de Daru en son absence, à son insu, et malgré lui. C'était bien joué. Daru fut piqué.

L'excellent Joinville avait servi d'intermédiaire. C'est lui qui avait recommandé le petit Beyle au général Michaud, son ami [3]. Dès que celui-ci, grâce à la paix, eut quelques loisirs, une quinzaine de jours après l'armistice, le 1er février 1801 [4], il appela Beyle auprès de lui [5].

Et c'est ainsi que, par sa pétulance, Beyle troubla les plans habiles de son cousin Daru, et dégoûta, pour jamais peut-être, ce tout puissant protecteur.

1. « ... il est toujours loin d'ici », écrit Beyle le 23 décembre. (*Corr.*, I, 18.)

2. Lettre de Daru, voir à l'appendice.

3. Comme le prouve la lettre inédite de Beyle à Joinville, déjà citée. (Bibl. de Gren., R 302.) — M. Chuquet avait écrit (55) : « Le général Michaud,... sur la recommandation de Daru,... choisit Beyle. »

4. 12 pluviôse (premier certificat du général Michaud). La date indiquée dans le *Journal d'Italie* (51), « le 12 prairial », ne peut être qu'un lapsus.

5. On peut, il est vrai, supposer que les choses se sont passées tout autrement. « Je serai bientôt un cadavre dans les plaines de Mantoue », dit un jour Beyle à Angela *. Or c'est au mois de janvier 1801 que le 6e dragons prend part au blocus de Mantoue, et c'est le 17 janvier que le général Michaud est chargé de commander ce blocus. Faut-il conclure de ces dates et de cette phrase que Beyle quitta enfin Milan pour rejoindre son régiment dans le courant de janvier, qu'il se trouva là pour la première fois sous les ordres du général Michaud, et qu'il en profita pour devenir son aide de camp ?

* Cette phrase serait une nouvelle preuve que Beyle ne s'est point battu à Castelfranco. Elle indiquerait en effet que Beyle ne quitta Milan que pour aller prendre part au blocus de Mantoue.

II

BEYLE AIDE DE CAMP

« Il était le plus heureux et probablement le plus fou des hommes... »

(*H. Br.*, II, 324.)

Beyle eut toute sa vie le goût des sinécures. A ce titre la position d'aide de camp, auprès d'un chef doux et paternel, avait de quoi le contenter. Durant huit mois, Beyle ne semble guère avoir d'autre service que de se promener par monts et par vaux, à cheval, en compagnie du général Michaud, et de dîner à sa table.

Claude Ignace François Michaud comptait alors cinquante ans d'âge, et vingt ans de bons et loyaux services [1]. En deux ans, la Révolution avait fait de ce sous-officier de cavalerie un général de division. Il avait même com-

1. Il était né le 28 octobre 1751. Volontaire au 5e chasseurs en 1780, capitaine au 2e bataillon du Doubs en 1791, il était lieutenant-colonel la même année, général de brigade et général de division l'année suivante. Le 19 nivôse an II, on le chargea de commander l'armée du Rhin. Il y fit de son mieux. En l'an VII, on le nommait général en chef, par intérim, de l'armée d'Angleterre. Il fut envoyé à l'armée d'Italie, sous les ordres de Masséna, le 27 ventôse an VIII, et dirigeait le blocus de Savone au temps de Marengo. Mis à la tête de la réserve, en fructidor, dans l'armée du Mincio, la maladie du général Delmas lui avait fait donner, le 20 nivôse an IX, le commandement de l'avant-garde. C'est lui qui livra les derniers combats de la campagne. Sept jours plus tard, on lui confiait le blocus de Mantoue, puis le commandement de la Toscane, qu'il eut à peine le temps d'exercer. En germinal, il passait à la 3e division des troupes de la Cisalpine.

Inspecteur général de l'infanterie en 1802, chargé, sous l'Empire, de commandements divers en Hollande et en Allemagne, la Restauration le mit à la retraite d'office en 1815. Ce robuste gaillard (il avait 5 pieds 5 pouces 8 lignes) vivait encore en 1832. (Archives administratives de la Guerre.)

mandé pendant quelques mois l'armée du Rhin, en 1794. Une fortune aussi rapide pouvait excuser toutes les ambitions : mais le général Michaud était modeste, et il avait assez de bon sens pour ne pas se croire du génie [1]. Il sut donc se contenter désormais de missions plus obscures, qui convenaient mieux à ses talents, et dont il s'acquittait bien [2]. Au moment où Beyle le choisit pour s'attacher à lui, il venait de se distinguer dans la campagne du Mincio, mais en sous-ordre.

Le général Michaud n'était donc pas un grand tacticien, mais c'était un homme excellent. Beyle eut pour lui l'estime la plus affectueuse, sans pouvoir aller jusqu'à l'admiration [3]. Plus tard il regrettait même de ne s'être point trouvé auprès d'un chef plus affiné et plus homme du monde, qui l'aurait mieux su former [4]. Nous en conclurons que cet ancien chasseur à cheval était un peu rustique [5]. Du moins avait-il de l'honnêteté, du courage et du cœur [6]. Beyle, en 1801, ne lui en demandait pas davan-

1. Quand on lui donna le commandement de l'armée d'Angleterre, il écrivit au ministre, le 27 messidor an VII : « J'ai bien le zèle et les intentions pures ; mais je ne me sens point les forces nécessaires pour prendre les rênes d'une armée qui est destinée peut-être à devenir une des plus intéressantes... Ces observations... sont fondées sur la confiance *(sic)* de mes moyens, et sur le désir de ne point compromettre les intérêts de la république... »

2. Le général en chef Brune, dans une lettre au Premier Consul (4 frimaire an IX), lui rend ce témoignage : « Homme modeste, mais d'un mérite distingué : le général Delmas, qui a servi deux ans sous ses ordres à l'armée du Rhin, a de la vénération pour lui et le considère comme l'un des meilleurs officiers de l'armée : sa conduite est réellement parfaite. » (Arch. de la Guerre, *Armée d'Italie.*)

3. Il l'appelle cependant un jour « ce bon et grand [?] homme » (*Corr.*, I, 68), et parle plus tard de sa « haute vertu » (*H. Br.*, I, 244).

4. *Corr.*, III, 73.

5. Il était fils d'un greffier de village, étant né à Chaux-Neuve, dans le Doubs.

6. Un de ses officiers le quitte : « Alpy pleurait ; le général était très ému... » (*Jour. d'It.*, 11.) Ce père de famille, que son dossier nous montre, durant les campagnes de l'Empire, très préoccupé de son « épouse » et de ses enfants, traitait ses jeunes officiers comme des fils. Cette bonté s'alliait à une grande droiture, qui le distinguait heureusement de ses compagnons d'armes. Seul de tous les chefs de corps qui se partageaient le commandement, sous les ordres de Brune, Michaud n'écrivit pas au Premier Consul de dénonciation contre le général en chef. Parmi ces hommes (et il y avait là un Davout, un Suchet, un Marmont) qui se jalousaient encore l'un l'autre, et se dénigraient sans vergogne, Michaud se fait remarquer par sa réserve et son silence.

tage [1]. Aussi bien le général Michaud semble lui avoir laissé toutes les libertés, même celle, nous le verrons bientôt, de ne pas rejoindre un régiment où la discipline le rappelait. Beyle avait su lui plaire : « J'aime beaucoup ce petit Beyle, disait-il ; il est plein d'esprit..., mais il est trop franc et trop tranchant [2] ». Ce défaut de son favori n'était peut-être pas ce qu'il goûtait le moins en lui.

Grâce à ses fonctions d'aide de camp, et aux missions diverses du général Michaud, Beyle va voyager. En quelques mois, il va passer en nombre de petites villes curieuses. Mais ne nous attendons pas à une grande richesse d'impressions. Beyle ne sait pas encore regarder comme il faut les vieux murs : aussi n'a-t-il pour eux que du mépris : « Rien ne paraît plus froid que la vue de ces pierres amoncelées [3]. » Mais déjà il observe les hommes : « Ce que j'aime à voir dans une ville, ce sont les habitants, car l'homme intéresse toujours l'observateur. » Le psychologue est déjà né.

Trois semaines seulement après sa nomination, Beyle quitta Milan pour rejoindre son chef. Il put ainsi dans l'intervalle assister aux fêtes nombreuses par lesquelles fut célébrée la victoire des Français [4]; il vit des opéras, des illuminations et des bals masqués ; il inaugura le carnaval. Enfin, le 21 février, il prit le chemin de Vérone [5].

Beyle se retrouvait, libre et seul, sur la grande route. La poésie et la tactique se partageaient ses rêveries. Tantôt il admirait « ses chères montagnes », sans doute parce qu'elles lui rappelaient les Alpes du Dauphiné ; ou bien

1. Faut-il supposer qu'un même jacobinisme vint encore rapprocher le général et son aide de camp ? Un certificat de l'an II atteste le civisme de Michaud « toujours sans-culotte » et « montagnard ». (Arch. de la Guerre.)

2. *Jour. d'It.*, 11.

3. *Corr.*, I, 14.

4. Le 1er février, soirée de gala au *Grand Théâtre*, et proclamation de la république cisalpine, à son de trompes, par les rues de Milan ; le 2, illumination ; le 8, dîner offert à Brune par Petiet à la *casa Bovara* : le 9, banquet offert à Brune dans la maison du poète Monti ; le 17, nouveau banquet, au *Palazzo di Corte*, suivi d'un bal de 1.600 personnes. (Comandini, *op. cit.*)

5. *Corr.*, I, 13 ; *Jour. d'It.*, 3.

il regrettait de ne pouvoir sacrifier deux heures pour aller goûter la « vue charmante » de Rocafrano. Et tantôt il se rappelait les luttes qui, depuis plus de quatre ans, ensanglantaient le sol qu'il foulait. Autrichiens, Français et Russes, s'étaient battus dans tous ces petits pays. Beyle voyait en passant les ossuaires et les ruines, et la trace des balles sur tous les murs. Il méditait sur la gloire et la mort. Il recueillait les souvenirs des soldats ou des habitants. Il frémissait aux grands noms des batailles récentes, en traversant ces villages que Napoléon venait de révéler à l'univers [1]... Et puis il oubliait ces préoccupations héroïques pour songer aux soirées du carnaval à Grenoble, et recommander à sa sœur de ne point l'oublier auprès de ses jeunes amies, « la grosse Guignaudon » et « la grande cousine Eugénie ».

Beyle, parti pour Vérone, n'était point allé jusque là [2]. Il avait passé le 22 février à Coccaglio [3], entre Bergame et Brescia, mais il avait appris en route que le quartier général s'était transporté à Mantoue. Il ne vit donc pas encore la ville des sombres cyprès et des marbres roses, qu'il ne connaîtra que douze ans plus tard [4], sans jamais d'ailleurs la savoir goûter. Mais, faute de visiter la patrie de Catulle et de Juliette, il allait voir celle de Virgile. A vrai

1. C'est apparemment à ce voyage solitaire, et à d'autres à peu près semblables, qu'il faut rapporter un passage connu de la *Vie de Napoléon*, que M. Chuquet a fait sien : « J'ai eu l'occasion d'étudier sur les lieux la campagne d'Italie ; le régiment dans lequel je servais en 1800, s'est arrêté à Cherasco, Lodi, Crema, Castiglione, Goïto, Padoue, Vicence, etc. J'ai visité avec tout l'enthousiasme d'un jeune homme, et seulement après la campagne de 1796, presque tous les champs de bataille de Napoléon ; je les parcourais avec des soldats qui avaient combattu sous ses ordres et des jeunes gens du pays émerveillés de sa gloire... Je logeais *par billet de logement*, chez les plus chauds patriotes... » (XIII-XIV. Cf. *Corr.*, lettre du 3 ventôse an IX, I, 13.) — Mais Beyle transforme ici en séjour prolongé et en études suivies ce qui fut seulement le coup d'œil rapide du voyageur ; parmi les villes qu'il nomme, il en est plusieurs qu'il ne visita point ; enfin il n'était pas avec son régiment, qui d'ailleurs ne traversa sans doute jamais ni Vicence ni Padoue.

2. Je signale sur ce point à M. Henri Martineau une légère erreur dans son *Itinéraire de Stendhal*, d'ailleurs généralement si exact (p. 22, et la note 1).

3. Ainsi faut-il lire, et non Cocadio, comme a fait l'éditeur de la *Correspondance*. — Coccaglio est à peu près à moitié chemin sur la route de Bergame à Brescia, entre Palazzolo et Rovato.

4. Si l'on admet avec moi que Beyle n'a point fait la campagne du Mincio.

dire l'heure n'était point à de tels pèlerinages. La grâce mélancolique de ces petites villes exquises devait être singulièrement troublée par la foule bruyante des soldats et des étrangers.

Beyle lui-même les jugeait comme un jeune barbare. De l'aspect de Brescia, où il dut passer une journée, il ne veut rien dire à sa sœur Pauline, sous le bizarre prétexte que c'est « un rassemblement de maisons plus ou moins belles, comme toutes les villes [1]. » Mais en revanche, sociologue précoce, il a recueilli en passant quelques détails de statistique anticléricale : « Il existe à Brescia trois cent-vingt-une maisons de religieux ou religieuses... On y assassine un homme raide mort pour deux ducats... Chaque mois il y a 60 à 80 meurtres... » Et, par une application de la règle des proportions qui rappelle le bon élève de mathématiques, Beyle remarque que le nombre des morts violentes est relativement « deux fois moindre » à Paris, où l'on ne compte que 57 églises [2].

De Brescia, il descendit vers le sud [3]. Il avait laissé tout près de lui, sans les voir, ces bords du lac de Garde, dont il fera plus tard, dans sa *Vie de Napoléon*, une description

1. Tout ce passage sur Brescia (*Corr.*, I, 14-15) semble indiquer que Beyle n'y était point allé, quand il campait dans le voisinage, en décembre.

2. C'est ici l'un des premiers jugements sur le caractère italien que l'on trouve sous la plume d'Henri Beyle. Il est tout à fait digne de remarque qu'il ait eu, dès l'abord, à noter la forte proportion des crimes sanglants dans une ville italienne. On sait combien l'*énergie* de cette race est une idée chère à Stendhal. Le hasard lui donna justement comme premières garnisons deux cités renommées pour leur sauvage énergie. La princesse Belgioioso racontait à Arsène Houssaye (*Confessions*, 16, cité par Whitehouse, *Une princesse révolutionnaire*, 137) qu'un officier autrichien ayant dit trop haut dans un café de Brescia : « A Vienne la tête d'un homme vaut cinq florins ; à Milan elle ne vaut que cinq sous », — « Cela se donne ici pour rien », s'écrièrent quelques habitants, en le perçant de coups de poignard. Quant aux Bergamasques, leurs voisins, que Beyle va bientôt connaître, ils passaient pour fort méchants. Bonaparte écrivait, le 1er janvier 1797 (Let. à M. Battaglia, *Corr. de Nap. Ier*, II, 283), qu'ils avaient « plus assassiné de Français que tout le reste de l'Italie ensemble. » Un peu plus tard, Beyle sera en Piémont, dans le moment qu'on envoyait au supplice « plusieurs centaines d'assassins », et il vit alors « le célèbre Maïno, voleur héroïque ». (*Prom. dans Rome*, I, 239.) Qui dira l'importance de ces premières impressions sur les futures théories du psychologue ? L'Italie restera toujours pour lui le pays des beaux crimes.

3. Laissant à gauche la route de Desenzano et Vérone, il prit celle qui menait à Mantoue par Monte Chiaro, Castiglione et Goïto.

si pleine d'enthousiasme. Mais peut-être avait-il aperçu de loin, sur sa gauche, « le dôme blanc » de l'église de Lonato, tandis qu'il allait dîner à Castiglione, « triste petite ville située sur un pli de terrain, au milieu d'une plaine de graviers stérile et rocailleuse [1] ». Et quand il racontera, trente ans plus tard, et avec quelle ardente admiration, les batailles des 3 et 5 août 1796 [2], il se rappellera sans doute ses vives impressions de sous-lieutenant [3].

Le 24 février, il arrivait à Goïto. Si près de Mantoue, ce jeune humaniste ne pense point à son poète préféré, ce futur amateur d'art ne se préoccupe ni de Mantegna ni de Jules Romain : hanté seulement par des images guerrières, il n'est « curieux » que « de voir cette ville si célèbre par les deux sièges qu'elle a soutenus en l'an IV et en l'an VII [4] ». Il y parvint sans doute le 25 février [5].

Nous ne savons combien de temps Beyle demeura à Mantoue [6], et nous ignorons ses impressions [7]. Il serait agréable de croire qu'il s'y trouvait encore le 21 mars, quand les Français offrirent une fête à Virgile. Sur la

1. *Vie de Nap.*, 171. (Cf. *Corr.*, I, 14.)
2. *Id.*, 182-186.
3. D'autant mieux que, selon toute apparence, il ne revit jamais Castiglione.
4. *Corr.*, I, 14. Notons une fois de plus que Beyle, tout en rappelant les batailles récentes, ne nomme jamais Bonaparte. Il a bien écrit, dans la *Vie de Napoléon* (279) : « Je me rappelle fort bien l'enthousiasme dont sa jeune gloire remplissait toutes les âmes généreuses. Nos idées de liberté n'étaient pas éclairées par une expérience de filouteries récentes, comme aujourd'hui. Nous disions tous : « Plût à Dieu que le jeune général de l'armée d'Italie fût le chef de la République ! » Mais Beyle se donne ici comme un ancien soldat de 1797. Je ne pense pas qu'on puisse retrouver dans ce passage ses propres opinions de 1800. Il n'aurait eu aucune raison de cacher aussi bien son enthousiasme, dans ses lettres ou dans son journal. Le fait est que Bonaparte ne lui en inspire alors aucun.
5. Je rétablirais ainsi le voyage de Beyle : parti de Milan le 21 février, il est le 22 à Cocaglio, le 23 à Brescia, le 24 à Goïto, et le lendemain à Mantoue.
6. Les Autrichiens avaient évacué la ville depuis moins de huit jours. Leurs derniers soldats étaient partis le 19 février. (V. Comandini, *ouv. cit.*) C'est peut-être pour prendre possession de cette conquête que le général Michaud avait quitté Vérone au moment où Beyle se préparait à l'y rejoindre.
7. Il rappelle, dans une lettre de 1805 (*Corr.*, I, 159), que le « beau sujet » de « Jupiter foudroyant les géants » a été « assez bien traité par Jules Romain, au palais du Té... » Beyle revit Mantoue en 1811 (*Jour. d'It.*, 179), et en 1820 (*Corr.*, II, 183-185).

piazza Virgiliana, qui domine les flots endormis du Mincio, on éleva au poète un arc de triomphe, on dressa son buste, et des soldats, formés en carré, portèrent les armes au chantre d'Enée [1]. On imagine volontiers Henri Beyle au milieu de cet état-major chamarré et emplumé, faisant caracoler son cheval en l'honneur du poète qu'il avait jadis expliqué avec l'abbé Raillanne. Mais je crains qu'il ne fût déjà parti.

Nous savons en effet qu'il se trouvait à Reggio [2], le 7 mars, puisqu'il y ébaucha une comédie en 5 actes, dont nous avons encore le manuscrit. C'est là sans doute que son billet de logement l'envoya chez ce chanoine, « chaud patriote », qui lui apprit « toute l'histoire contemporaine » de son pays [3].

Que faisait-il à Reggio ? Sans doute accompagnait-il son général au cours d'une inspection [4]. Mais cette inspection n'aurait-elle pas été poussée jusqu'à Florence, où Beyle, dans son journal de 1811, affirme nettement qu'il

1. Cette fête nous est bien connue. Le peintre Felice Campi la dessina, elle fut gravée par L. Rados, et la gravure en est reproduite dans l'ouvrage de Comandini (9).

2. Reggio d'Emilia, entre Parme et Modène, à une soixantaine de kilomètres au sud de Mantoue.

3. *Vie de Napoléon*, XIV. Le chanoine de Reggio se serait-il transmué en cet autre chanoine, de Padoue, celui-là, qui apparaît dans l'*avertissement* de la *Chartreuse* ? Un billet de logement envoie Stendhal dans sa maison, ils deviennent amis, et plus tard c'est là que Stendhal entend raconter les amours de la Sanseverina.

4. Le général Michaud était alors commandant en chef des troupes de la Toscane ; nous savons qu'il se trouvait dans cette province le 4 ventôse an IX, ou 23 février (Arch. de la Guerre). Beyle l'y avait-il rejoint, et en revenait-il avec lui ?

On pourrait aussi supposer, — mais la supposition me paraît peu vraisemblable, — que Beyle avait quitté un instant le général pour faire une apparition à son corps. Je trouve en effet, dans le dossier du 6e dragons, un *état* des officiers récemment nommés. Il est daté de Lodi, 20 ventôse an IX *. Beyle y est porté avec cette mention : « A rejoint et doit occuper la place à la 4e compagnie en remplacement du citoyen Millot. » Mais Beyle avait-il vraiment rejoint ? N'est-ce pas plutôt un certificat de complaisance, nécessaire auprès des chefs, puisque Beyle n'a aucun titre régulier qui lui permette de rester aide de camp du général Michaud ? Ou s'agit-il de son bref service en décembre ? Il est plus simple de croire que Beyle n'a point reparu à son régiment.

* Le 6e dragons était encore à Lodi le 1er germinal.

est allé [1] ? S'il vit Florence dans son premier séjour en Italie, ce ne peut être de toute manière qu'en ce mois de mars 1801. Mais sa rapide incursion en Etrurie ne paraît lui avoir laissé aucune espèce de souvenir. La littérature régnait en maîtresse dans son cœur ; elle l'avait repris tout entier. Si, à Reggio, il bâtissait une comédie, sur les routes de Toscane, en chevauchant à la suite de son général, il lisait l'Arioste [2].

Un mois plus tard, nous le retrouvons à Milan [3]. Il ne sait qu'y faire ; pour occuper son oisiveté, il écrit à sa sœur, se met à rédiger un journal, lit huit tomes de La Harpe, va voir manœuvrer les soldats devant le *Castello*, regarde passer son régiment, qui part pour le Piémont sans que Beyle désire l'accompagner, et écoute tous les potins de l'état-major [4]. Cela n'empêche point ce jeune idéologue de méditer. Il se demande déjà, — Beyle a toujours eu le goût des oracles, — ce que sera le nouveau siècle, et fait part à sa sœur de ses conclusions : « Lis beaucoup, car le XIXe siècle sera probablement encore plus raisonneur que son aîné, mais j'espère qu'instruit par son exemple, il raisonnera plus juste. »

*
* *

Le 12 floréal (2 mai) Beyle, pour la troisième fois, quittait Milan par le *corso di Porta Orientale*, et repassait devant cette *casa Bovara*, dans laquelle il avait vécu peut-être les mois les plus ardents de son existence. Il reprenait la route de Bergame, où, en compagnie du général Michaud, il allait demeurer près de deux mois.

1. « Florence avait été le terme de mes courses en Italie, dans ma première jeunesse ; j'y vins avec le général Michaud... » (*Jour. d'It.*, 224.) Reggio est sur la route qui, par Bologne et Modène, mène de Florence à Milan. Beyle aurait donc traversé maintes villes remarquables, entre autres celle de Parme, alors dépossédée de ses plus beaux Corrèges. — Mais tout ce voyage est à peine vraisemblable. Il faut admettre que Beyle va de Mantoue à Reggio, par Florence, entre le 25 février et le 7 mars.

2. *Id.*, 225.

3. Le 28 germinal (18 avril) : *Corr.*, I, 15 ; *Jour. d'It.*, 3. Rien n'indique qu'il ne soit pas à Milan depuis plusieurs jours déjà.

4. *Jour. d'It.*, 3-5.

Jamais ces vallées et ces montagnes ne lui avaient paru si délicieuses. Confortablement installé au fond de sa voiture, il les admirait pour la première fois dans toute la richesse de leur robe verte, sous le soleil du printemps. Où étaient les brumes de décembre et le triste campement du 6e dragons ? C'est « le plus beau pays du monde », s'écrie Beyle. Et il gardera un si tendre souvenir du petit village de Canonica, sur l'Adda, que, trois ans plus tard, son rêve le plus cher sera d'y avoir « un château [1] ».

L'étrange petite cité de Bergame, érigée sur un éperon des Alpes, d'où elle épie l'immense plaine, pouvait amuser la fantaisie d'un artiste, et même plaire à Henri Beyle. Il y fut logé à souhait, non point dans la basse ville [2], vulgaire et plate, mais dans la vieille cité, qu'enferme, sur son rocher, une étroite ceinture de remparts. Son général habitait la plus belle maison de la ville, cette casa Terzi, célèbre par son cabinet de glaces, ses peintures [3], et d'où l'on apercevait, à vingt-cinq lieues, la chaîne violacée des Apennins. Beyle passa sans doute, pendant ces deux mois, de longues heures sur la loggia délicieuse de la casa Terzi. Au-dessous de lui s'étendaient quelques jardins, puis les toits fauves du *borgo*. Et par delà, jusqu'à l'horizon des montagnes, c'était une plaine mouvante et verte comme une mer, mais gaiement semée de villages aux campaniles aigus, et toute brodée de lignes d'arbres qui l'enveloppaient d'un fin réseau [4].

Un ciel immense, presque toujours adouci et doré par les vapeurs de cette terre humide, offrait parfois aussi le spectacle de ses orages. En regardant « lutter et se déchirer » les « nuées obscures », tandis que le tonnerre fai-

1. *Jour. d'It.*, 6-7 ; *Corr.*, I, 101.

2. Le *borgo*.

3. Voir Lalande, *Voyage en Italie*, VIII, 426-7. — *Jour. d'It.*, 7. — *Corr.*, I, 17 : « Nous sommes au plain-pied, en entrant par derrière, et au dixième au moins, par devant. » — La casa Terzi garde encore aujourd'hui toute sa grâce antique.

4. Cette vue fit sur Beyle une impression profonde. Quinze ans plus tard il écrivait dans *Rome, Naples et Florence* (404) : « Je vais passer quelques heures à Bergame à cause de la belle vue... On peut courir les deux mondes sans trouver rien de comparable. » En 1806, à Montmorency, la « vue immense » lui « rappelle celle de Bergame ». (*Jour.*, 323.)

sait « retentir la terre et les cieux », Beyle sentait son âme s'élever « vers le père des nuages et de la terre » ; car, s'il était un peu libertin, il avait lu la profession de foi du vicaire savoyard. Puis cette « idée sublime » faisait bientôt place « à une douce mélancolie », et Beyle pensait à Angela, aux orages de la passion, au tumultueux bonheur qu'il avait en vain désiré. Et quand le ciel redevenait serein, Beyle regrettait cette symphonie de la nature, qui le faisait s'attendrir et rêver d'amour, comme la musique de la Scala [1].

Mais habituellement cette vue de Bergame, qui rappelait à Beyle, par sa richesse et sa gaîté, la vallée de l'Isère telle qu'on l'aperçoit de Montfleury, semblait moins faite pour inspirer la mélancolie que le bonheur de vivre. C'était le « paysage riant » que l'on aimait aux siècles passés. Champs si bien cultivés, arbres qu'on aurait dits plantés sur les collines et dans la plaine par la main d'un jardinier habile, fermes et villas dont les blanches façades dorées et les toits d'un rouge assombri semblaient fleurir l'étendue verte : tout ce tableau voluptueux et large ne pouvait conseiller à Beyle que les plus aimables jouissances.

Le jour même de son arrivée, il s'informe des jolies femmes. Madame N. passe pour la plus belle, mais son cavalier servant est riche et généreux, et Beyle n'a pas les moyens d'entretenir de grandes dames. Il se rabattrait bien sur deux comtesses qui habitent près de son propre palais. Mais il ne les trouve ni assez jeunes, — elles ont vingt-huit ou trente ans, — ni assez propres [2].

Beyle est délicat. Mais, selon toute vraisemblance, faute de comtesse à son goût, il dut se rabattre sur quelque maritorne, à moins qu'il ne se soit, une fois de plus, abstenu. Car si Beyle, dans son journal, affecte de vouloir prendre les femmes à la hussarde, il ne faut voir là que façon de s'encourager lui-même, et de s'exciter à l'at-

1. La description romantique de cet orage fut envoyée par Beyle à Pauline, le 19 floréal an IX. (*Corr.*, I, 16-17.)
2. *Jour. d'It.*, 8.

taque. Comme le poltron qui chante tout seul pendant la nuit, Beyle, dans son for intérieur, fait le fanfaron et le fat, et veut se persuader qu'il est Lovelace, Valmont, ou bien Lasalle. Mais ce ne sont que de brillantes velléités. Il agit peu.

Ce n'était pas faute d'études. Ses camarades, moins novices, ne demandaient pas mieux que de lui donner des leçons, même pratiques. Ainsi fera un jour un certain Percheron, qui n'était point un sot en la matière, car il eut l'honneur d'être choisi par la comtesse A., qui se connaissait en hommes. Henri Beyle, ayant reçu ses confidences, crut ne pouvoir mieux s'adresser. Il était, avoue-t-il, « ainsi que beaucoup d'autres embarrassé » lorsqu'il s'agissait de vaincre pour la première fois la vertu [1] d'une femme honnête. Mais Percheron lui indiqua « un moyen très simple ». Beyle, pour ne le point oublier, en note studieusement dans son journal les moindres particularités [2]. « Pour peu qu'on y mette de sang-froid, cela est immanquable. »

Mais Beyle a beau faire, et les principes n'y peuvent rien : il n'arrive point à se persuader à lui-même qu'il soit capable de violer une femme. D'ailleurs assez mal en point, toujours fiévreux [3], il est de toutes façons peu en état de donner beaucoup de soins à l'amour.

Il tâchait donc de se distraire d'autre façon. Ce n'était point en allant visiter les tableaux de Lorenzo Lotto, dispersés dans mainte église. Beyle ne parle jamais des œuvres d'art qu'un dilettante moins novice aurait su trouver à Bergame. Il ne semble pas s'intéresser davantage au mystère des petites rues escarpées et sinueuses ; il n'a point remarqué ces hautes maisons noires, où, par

1. L'expression de Beyle est plus précise.

2. Il sera malheureusement impossible de les reproduire jamais. J'ai publié ce qui était publiable dans le *Journal d'Italie*, 34-35.

3. 23 floréal : « J'ai eu la fièvre le soir » ; — 28 floréal : « J'ai eu un accès de fièvre très fort cette nuit » ; — 1er prairial : « Ma fièvre quotidienne continuant toujours, je suis allé à Milan pour consulter M. Gonel » ; — 14 prairial : « Toujours la fièvre tous les soirs » ; — 20 prairial : « La fièvre dure toujours »; etc. (*Jour. d'It.*, 10, 12, 13, 16, 17.) On trouvera des détails sur sa santé, et les médecines qu'il prend, à chaque page du journal. (Cf. *Corr.*, I, 19.)

d'étroits pertuis, la grâce imprévue de blanches arcades apparaît dans l'ombre des cours. Beyle, qui saura plus tard comprendre la beauté faite de raison et d'harmonie, ne sentira jamais le pittoresque, inventé par les romantiques. Sienne, Venise, le trouveront indifférent. Ne nous étonnons pas qu'il ait méconnu, à dix-huit ans, quelques vieilles rues de Bergame.

La vie de l'état-major n'offrait guère à sa curiosité. Quelques officiers qui passaient étaient reçus chez le général Michaud. Ainsi Beyle, le 19 floréal, eut l'honneur de dîner à la même table que le futur général Foy, qu'il placera un jour dans son cœur à côté de ses héros préférés, Byron, Napoléon. « C'est un jeune militaire de petite taille et de la plus grande espérance », écrit-il en 1801, non sans une espèce de perspicacité. Mais il note qu'il « a volé une voiture à Bergame », et donne sur l'état de santé du commandant Foy des détails qui ne devaient point passer à la postérité [1].

Dans cette petite ville, dans ce petit état-major, Beyle devient fort cancanier. C'est une forme de cet amour des anecdotes et des petits faits, qui contribuera plus tard à faire de lui un grand psychologue. Mais les commérages de l'état-major sont dépourvus d'intérêt pour le moraliste. Leur monotonie est fâcheuse. Il ne s'agit guère que de vols commis par les chefs : « Dalbon et Combe ont volé 100.000 écus... Le général Franceschi... est un lâche. » Il a volé « 2 ou 3 millions... Le général Brunet est venu... C'est un voleur, vain, bête, et bavard [2]... » Beyle n'est point porté au respect de ses chefs.

Quant à ses camarades, on peut croire qu'il les méprise. Sans doute il court avec eux les théâtres, les cafés et les mauvais lieux de la ville ; et bien souvent il les étonne par ses accès de gaîté, sa verve folle, ses exagérations passionnées ; mais parfois aussi on le voit silencieux et sombre. Il n'est jamais à l'unisson.

Cette âme sans mesure ressemble trop peu aux autres

1. *Jour. d'It.*, 8, 12.
2. *Id.*, 10, 20.

pour éprouver, pour attirer la sympathie. Qu'a-t-il de commun avec ces joyeux compagnons, satisfaits de plaisirs faciles, et chez lesquels il a su distinguer déjà cette brutalité soldatesque, qui lui rendra plus tard si odieux les officiers de la Grande Armée ? Dès le 30 floréal il écrit : « Ne pourrait-on pas faire une pièce intitulée : *La soldatomanie* ou *La manie du militaire* ? »

Lui se sent de moins en moins l'esprit d'un soldat. « Travaillons, écrira-t-il un peu plus tard [1]... Donnons-nous des talents ; un jour je regretterais le temps perdu... » Mais ce n'est plus la stratégie de M. de Turenne qui l'intéresse : « Je crois... qu'un jour je ferai quelque chose dans la carrière du théâtre... » Voilà, n'en doutons point, la vraie pensée de Beyle, et son espérance profonde. Ne voyons dans tout le reste que divertissement transitoire. Ce sous-lieutenant de dragons n'est qu'un littérateur déguisé en soldat.

Il faut admirer cette âme obstinée. La vocation des lettres, la première apparue dans sa pensée d'enfant, ne quittera jamais Henri Beyle. Sous tant d'uniformes et de métiers, au long d'une vie plus bigarrée en apparence et plus capricieuse que nulle autre, quelle merveilleuse unité ! quelle rectitude et quelle suite dans son vouloir ! Beyle, si fantaisiste d'ailleurs, travaille, travaille sans cesse, avec un acharnement et une abnégation qu'il ne retrouvera jamais pour nulle chose au monde, il travaille à l'étude de l'homme ou à celle des livres, — et pour lui comme pour Montaigne ces deux études n'en font qu'une.

« Mon esprit, qui est sans cesse occupé, me fait toujours rechercher l'instruction qui peut justifier mes espérances ; dès qu'une occasion de m'instruire et de m'amuser se présente, j'ai besoin de réfléchir qu'il faut que j'acquière l'usage du monde pour choisir le plaisir : comment peux-je m'étonner ensuite d'avoir un air gauche auprès des femmes, de ne pas réussir auprès d'elles, et de ne briller dans la société que lorsqu'on raisonne ferme, ou... lorsque la

1. *Jour. d'It.*, 28.

conversation roule sur ces grandes masses de caractères ou de passions qui font mon étude continuelle [1]. »

Beyle profite donc des loisirs que lui laisse le métier d'aide de camp, non pour s'amuser, mais pour cultiver son génie. Aussi bien est-ce là son plaisir véritable. « Hâtons-nous de jouir, nos moments nous sont comptés, l'heure que j'ai passée à m'affliger ne m'en a pas moins approché de la mort. Travaillons... » Telle est la doctrine de Beyle à 18 ans. Epicurisme singulier, qui aboutit à une règle d'énergie. Plus tard, Beyle mettra dans sa philosophie du plaisir moins de raideur stoïcienne. Quelle que soit la volupté, elle lui paraîtra une fin désirable, et il pensera surtout à trouver le bonheur. La gloire ne lui semblera plus qu'une chance heureuse, sur laquelle il ne faut pas trop sérieusement compter. Mais, en 1801, Beyle veut la gloire ; il croit la mériter ; il pense que c'est pour lui un devoir étroit de tout faire pour l'obtenir. Et, passionnément, il y travaille.

C'est y travailler déjà que d'aller au théâtre, et il y va tous les soirs [2]. Il entend des comédies et des tragédies, bien diverses, mais qui du moins lui apprennent un peu d'italien. Un jour c'est « *Zelinda e Lindoro*, excellente comédie de Goldoni », et c'était la veille « *Epicharide e Nerone*, assez bonne tragédie » de Legouvé, mise en italien ; puis une comédie de Federici, un drame traduit de Kotzebue, une comédie de Gozzi, une autre d'Albergati [3], et beaucoup encore que nous ignorons. Beyle, en les écoutant, n'oublie pas un instant son dessein : à mainte reprise il se demande s'il ne pourrait faire lui-même de ce qu'il entend une pièce française [4]. Et nous verrons tout à l'heure qu'il ne se contente pas de se poser la question.

1. *Jour. d'It.*, 28-29.

2. Il y avait à Bergame deux théâtres, l'un dans la basse ville, « très beau », un autre, de bois, sur la place de la ville haute. C'est celui-ci que fréquentait Beyle. (*Jour. d'It.*, 7.)

3. *Jour. d'It.*, 9, 11-12, 13, 18, 25, 27 ; c'est à Brescia qu'il voit les deux dernières pièces.

4. *Id.*, 9, 13, 25, 27. Ce génie original ne pense qu'à traduire ou plagier.

Mais surtout il lit, gloutonnement, tout ce qui lui tombe entre les mains, le plaisant et le sévère, les livres italiens et les livres français, et il ne trouve jamais qu'il en ait à sa suffisance.

A Milan, dans l'espace de quelques semaines, il a achevé d'oublier l'image d'une jolie femme en lisant les huit premiers volumes du *Lycée* de La Harpe. La Harpe est en ce temps-là, sinon son auteur préféré, du moins celui qu'il étudie avec le plus de persévérance [1]. Il ne lui prend pas ses idées, qui ne lui plaisent guère [2], mais il y « réfléchit profondément », et cherche pour elles, dans les pièces de théâtre, le contrôle de l'expérience [3].

Faute de livres français, il lit des livres italiens, parcourt la collection, en plus de quarante tomes, du *Teatro moderno applaudito*, et se fait prêter le premier volume de Goldoni ; mais le libraire lui refuse le second, et il se rabat sur les opéras de Métastase [4], dont la grâce légère et l'harmonieuse mélancolie le toucheront encore treize ans plus tard [5]. Il est même si passionné de théâtre qu'il prend soin de noter en son journal les renseignements d'une gazette sur les tragédies et les comédies nouvelles que l'on vient de donner, aux Français ou à l'Odéon [6].

Mais les poètes ne lui font pas négliger les historiens. Pêle-mêle, et au hasard de ce qu'il trouve, on le voit lire l'*Histoire de France* du président Hénault [7] et l'*Histoire de Russie* par Lévesque, le *Siècle de Louis XV* par Mouffle d'Angerville, et les *Mémoires secrets de la République des Lettres*, de Bachaumont. Il parcourt quelques *Mercures*

1. Il tourmente même sans cesse Pauline pour qu'elle le lise.

2. « ... son goût n'est pas sûr, mais il te donnera les premières notions... » (Let. du 22 août 1802, *Corr.*, I, 33.) Il faut noter cette indépendance précoce à l'égard des théories littéraires à la mode.

3. *Jour. d'It.*, 6.

4. *Jour. d'It.*, 9, 15, 18.

5. Voir les *Vies de Haydn, Mozart et Métastase.*

6. *Jour. d'It.*, 19, 20. On retrouverait une autre preuve de cette passion studieuse pour le théâtre dans les listes interminables où il énumère, d'après quelques livres savants, les auteurs dramatiques de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Italie et particulièrement de Gênes, enfin de l'Espagne (24).

7. Et non de Saint-Hainaut *(sic)*, comme l'a cru lire M. Paupe. Il s'agit d'un livre fort connu alors, et plusieurs fois réédité, l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France :* Paris, 1768, 2 vol. in-4°.

britanniques de Mallet du Pan, dévore « le septième volume des œuvres de Voltaire », avale d'un trait une *Description du Palais-Royal*, une *Cabane mystérieuse*, qu'il a été prendre à Milan [1], et se plaint qu'il n'a point de livres ! Aussi demande-t-il à son père et à sa sœur de lui envoyer sa bibliothèque de Grenoble, les libraires de Bergame et de Milan ne suffisant point à sa consommation.

C'est alors peut-être que ce jeune dragon, trop épris de belles-lettres, faillit se battre pour l'amour du style simple. *Atala* venait de paraître : on en citait des phrases ; Beyle s'irrita de voir admirer une expression qui méritait mieux que son dédain : « la cime indéterminée des forêts » [2]. Sans connaître le livre, il se hâtait de le condamner. « Il paraît qu'*Atala*, roman chrétien de Chateaubriand, critiqué par André Morellet, est enfin mis à sa place d'ouvrage extraordinaire, mais médiocre. Je ne l'ai pas lu [3] ». D'avance, ce roman chrétien ne lui disait rien de bon : et il n'a jamais pu comprendre les beautés plastiques d'un style de poète. Ses rapports avec Chateaubriand commencèrent donc par un préjugé. Quand il le connaîtra, il ne l'en aimera point davantage.

Mais Beyle ne lit pas uniquement pour se distraire, ainsi que le commun des hommes ; en lisant les chefs-d'œuvre des autres, il songe surtout à les remplacer.

Comme le peintre qui copie les tableaux des maîtres pour découvrir leurs procédés, Beyle tout d'abord traduit ou adapte des pièces italiennes. Le 29 floréal, il voit jouer *Zelinda e Lindoro* de Goldoni. Une semaine plus tard, il se procure le texte et, ce même jour, il en commence la traduction, qu'il achève le 23 prairial, à une heure du matin [4]. En écoutant un opéra de Mayer, *Ariodant*, dont

1. *Corr.*, I, 15, 19 ; *Jour. d'It.*, 15, 9.

2. Il ne faut pas discuter de trop près la phrase de sa lettre à Balzac (*Corr.*, III, 258) : « A dix-sept ans, j'ai failli me battre en duel pour la *cime indéterminée des forêts* de Chateaubriand, qui comptait beaucoup d'admirateurs au 6e de dragons. » Beyle a passé les dix-sept ans, et il n'est plus, ou pas encore, au 6e dragons.

3. *Jour. d'It.*, 20.

4. *Jour. d'It.*, 13, 15, 17, 18. Cette traduction existe à la bibliothèque de Grenoble, R 5896, t. XIV. Il en commença une seconde version ; mais il s'arrêta cette fois à la dixième scène. (Bibl. de Gren., R 302, cahier de 24 pages.)

le livret était tiré de l'Arioste, il conçoit le projet d'en faire « une belle tragédie », et aussitôt bâtit son plan [1].

Entre temps, pour s'encourager, il relit ce *Selmours*, qu'il avait fait et refait, en prose, en vers, quand il vivait encore à Grenoble. Et il en est assez content [2].

Aussi bien ne croit-il pas sentir en lui la fécondité débordante et le caprice du génie ? L'inspiration le saisit à l'improviste, en voyage, ou dans la rue : les idées de pièces surgissent sans cesse dans son esprit ; et, pour ne point les perdre à mesure, il en esquisse le plan aussitôt. A Reggio, le 16 ventôse an IX, il fait le canevas d'une « comédie en 5 actes et en prose », les *Quiproquos* [3] : Crispin et son maître Valère rencontrent, aux environs de Naples, une Italienne toute aimable, qui se nomme Juliette, et quelques Italiens fripons. L'un d'eux prétend se faire agréer de l'héroïne, dont Valère est déjà épris. Et cela conduit à maintes intrigues, méprises et coups de théâtre, jusqu'à la dernière scène, où, comme il convient, Valère finit par épouser Juliette. Beyle en est encore, on le voit, à l'*Etourdi* de Molière.

Mais la comédie ne lui suffit pas, il prétend rivaliser avec Corneille ou Racine, et, sur le même cahier où il a écrit les *Quiproquos*, il note le projet d'un *Ulysse*, « tragédie en cinq actes et en vers », qui devait être « presque toute faite avec des passages d'Homère [4] ». Puis c'est une tragédie moyen-âgeuse, le *Soldat croisé revenant chez ses parents*. Comme l'auteur de *Mérope* et de *Zaïre*, Beyle

1. *Jour. d'It.*, 28, 29. De même pour l'*Aventurier nocturne*, de Federici (9, 29).
2. *Id.*, 6.
3. Bibl. de Gren., R 5896, t. XV : six grandes pages, contenant le plan développé des cinq actes. — Le 11 floréal, il regrette que les *Quiproquos* ne soient pas en vers (*Jour. d'It.*, 6).
4. Je retrouve un plan d'*Ulysse*, un peu plus tard, à la date du 21 floréal an X (R 392 : trois pages sur les caractères) : « Quel est le problème? Ulysse rentrera-t-il, ou ne rentrera-t-il pas en possession de son trône? » Cette tragédie d'*Ulysse* se confond sans doute avec la *Pénélope*, dont il parle dans son journal du 18 frimaire an X, et qu'il avait conçue ce même jour en lisant la traduction de l'*Odyssée* par Bitaubé (*Jour. d'It.*, 49). Le projet de Stendhal fut réalisé par Ponsard dont la tragédie d'*Ulysse* fut représentée à la Comédie-Française le 18 juin 1852.

veut mêler dans son œuvre l'antiquité et les temps modernes.

Pourtant, un peu plus tard, il se repentira de son audace : « Tout bien considéré, je ne me crois aucun génie pour la tragédie. Ainsi j'abandonne *Ulysse* et *Ariodant*... Je me crois plus près d'une bonne comédie que d'une bonne tragédie. — J'ai dix-neuf ans accomplis, il est temps de me faire connaître : ainsi il faut tout sacrifier pour traiter le *Ménage à la mode* [1] ».

Ce *Ménage à la mode*, auquel Henri Beyle veut ici « tout sacrifier », fut l'objet de longues méditations. Quand Beyle le concevait à Bergame, il se sentait plein d' « espérance ». Il le reprendra plus tard en Piémont ; il voudra le recommencer à Paris [2]. C'est encore une comédie d'intrigue, « en 5 actes et en vers », d'une complication excessive : Pauline épousera-t-elle Velson, « jeune homme de vingt-cinq ans, vif, impétueux », qui « adore Pauline » et qu'elle aime « de tout son cœur », ou la mariera-t-on au chevalier d'Arnanche, « jeune fat outrant tous les défauts actuellement à la mode parmi nos jeunes gens, parlant sans cesse de sa noblesse de vingt-quatre heures, et de la religion de nos pères » ? Beyle faisait triompher l'amour et la nature : Pauline épousait Velson.

En jetant sur son œuvre ébauchée un coup d'œil d'ensemble, le 23 messidor an IX, Beyle, satisfait d'y voir quatre ou cinq comédies, deux tragédies, et un drame larmoyant, se disait non sans fierté qu'il pouvait espérer quelque succès dans la carrière du théâtre [3]. Ce qu'il a laissé de ces premiers essais ne nous donne véritablement point une aussi flatteuse impression. Mais il n'importe. Beyle, tout entier à son génie dramatique, s'absorbait dans la pensée de sa gloire future, et vivait dans une illusion bienfaisante.

Tous les jours plus étranger à son métier de soldat, il

1. Ce passage inédit est un peu postérieur au retour de Beyle en France. Il se trouve à la suite du projet d'*Ulysse*.

2. Bibl. de Gren., R 302 ; ce cahier d'une dizaine de pages porte les dates du 12 frimaire et du 24 prairial an X.

3. *Jour. d'It.*, 29.

cherchait des distractions. De temps en temps, sous prétexte d'aller voir son médecin à Milan, il faisait une fugue jusqu'à la Scala [1], et revenait bâiller, baguenauder, prendre médecines et vomitifs à Bergame. Il essayait de la clarinette, s'en dégoûtait, se mettait à apprendre l'escrime du sabre [2], et faisait avec son général de longues chevauchées dans la campagne. La vue des beaux paysages était le seul plaisir dont il ne se lassât point : « Le pays est superbe et a des aspects enchanteurs... Les bois dans les collines derrière Bergame sont tout ce qu'on peut imaginer de délicieux [3]. »

Mais Beyle avait en somme épuisé tout ce que l'Italie pouvait alors lui donner. Déçu dans ses rêves d'amoureux et dans son ambition de soldat, condamné, en ce pays de gloire et de conquête, à ne plus mener que la vie mesquine de garnison, il ne songe désormais qu'à s'en aller. Il « craint » que son général ne veuille encore s'attarder en Italie, écrit-il à sa sœur le 14 juin 1801 [4] ; mais alors il demandera un congé, il pourra revoir les campagnes de Claix, « son papa », « la tatan et toute la famille » ; il s'attendrit à cette pensée ; « nous mangerons du raisin ensemble », confie-t-il à Pauline.

*
* *

Cependant, le 5 messidor [5], Beyle et son général changeaient de garnison. Ils allaient s'établir à Brescia, et se logeaient, là encore, dans un palais célèbre par ses Titiens, ses Véronèses, ses Rubens et ses Guides, la casa Avogadro [6]. Mais Beyle ne semble pas avoir prêté plus d'attention à ces peintures qu'aux palais, aux églises, aux sta-

1. *Jour. d'It.*, 12, 13.
2. *Id.*, 8, 17, 18, 24.
3. *Id.*, 17, 19. Cf. *Corr.*, I, 19 : « ... ce pays est le plus beau que j'aie vu après les bords du lac de Genève. »
4. *Corr.*, I, 19.
5. Le 24 juin (*Jour. d'It.*, 24).
6. Ils se transportent quelques jours plus tard dans une demeure moins illustre, la casa Conter, grande bâtisse du rococo le plus excessif (auj. via Trieste, n° 39).

tues ou aux tableaux qui font le prix de Brescia pour un dilettante. Le Moretto a laissé Beyle indifférent, comme les débris de ce temple bâti par Vespasien, l'une des premières ruines antiques pourtant que Beyle eût jamais vues. Il se contente de remarquer que Brescia « est une assez jolie ville », qu'elle a « 600 toises de diamètre », et qu'on y trouve « beaucoup de cafés [1] ».

Dans une cité bien connue pour l'énergie de ses passions, dans cette Brescia, « le pays des beaux yeux », le pauvre Beyle ne trouva que plates et sales aventures. Un soir de messidor que

De ses pâles flambeaux la lune vagabonde
Eclairait Brescia et le reste du monde,

il s'en alla, en compagnie de Durrieu, Cacault, Quesnel, et autres joyeux garçons, donner l'assaut à un mauvais lieu. C'est le mémorable événement qu'il a conté en une quarantaine de vers médiocres [2]. Il ne semble point que Beyle ait trouvé à Brescia d'autres amours, ni d'autres plaisirs.

Un jour il alla voir l'antique Crémone [3]. Mais il ne lui accorde en son journal que cette mention dédaigneuse : « Crémone est une grande villasse où l'on meurt d'ennui et de chaleur [4]. » Un autre jour il parcourut avec son général les bords parfumés du lac de Garde, de Salò à Desenzano [5].

Si l'on en croit un de ses biographes, Beyle aurait pourtant reçu, durant son monotone séjour à Brescia, une impression inoubliable. « Il avait, écrit M. Chuquet,... puisé sur le sol italien la haine de toutes les tyrannies » ;

1. *Jour. d'It.*, 35-36.

2. Faits en « trois heures », note-t-il avec satisfaction. Cela s'appelle « L'honneur francais », je ne sais pourquoi, et ne pourra jamais être publié. (Bibl. de Gr., R 5896, carton.)

3. Du 7 au 9 juillet (*Jour. d'It.*, 27). Depuis le 20 juin, le général Moncey avait transporté à Crémone son quartier général (Comandini, *op. cit.*, 19).

4. De Brosses jugeait déjà avec sévérité cette ville « qui... ne tient pas ce qu'elle promet... Les rues, larges et droites, sont désertes... » (Let. du 21 juillet 1739). — Cf. Lalande et Millin. — Plus près de Beyle, le général Desaix y trouvait, lui aussi, la vie « bien monotone et triste ». (*Liv. cit.*, 108-113.)

5. *Jour. d'It.*, 30.

il y était devenu « républicain passionné pour la liberté [1] ». Il se trouvait « à Brescia lorsque la ville célébra la rentrée des patriotes que l'Autriche avait déportés aux bouches du Cattaro, et la pâleur de ces malheureux, leurs yeux hagards, leur corps amaigri faisaient un étrange contraste avec l'allégresse qui les entourait [2]. »

L'on sera très suffisamment fixé sur la pitié de Beyle, ou sur son enthousiasme, en lisant son journal [3] du 10 thermidor : « Grande fête aux flambeaux pour la rentrée des patriotes détenus par les Autrichiens aux bouches du Cattaro. Concert, illumination à jour et bal. J'entends un assez bon castrat. » N'est-il point très visible que Beyle, dans ce retour des exilés, a vu surtout une occasion de se distraire [4] ?

1. *Stendhal-Beyle*, 57. — En vérité, Beyle était déjà républicain avant d'avoir passé le Saint-Bernard ; et l'on comprendrait mal, sans cela, qu'il le fût devenu en Italie. « Il avait vu, explique M. Chuquet, les joyeux transports des habitants délivrés du bâton autrichien,... exprimant leur gratitude aux Français avec effusion. » Mais Beyle n'avait pu voir, et pour cause, pareil spectacle. L'eût-il vu, qu'il n'aurait pas confondu, comme on le suppose, le sentiment de l'indépendance nationale et celui de la liberté civile. On peut être patriote sans être jacobin, et la joie des Milanais, délivrés du joug autrichien par le Premier Consul, aurait-elle pu persuader Beyle qu'il faut aimer la république ?

Beyle, ajoute M. Chuquet, « avait lu les bulletins ardents de Bonaparte... Le jeune victorieux disait que « la bravoure des phalanges républicaines assurait à jamais le triomphe de l'égalité et de toutes les idées libérales. » Mais ne faut-il pas beaucoup de bonne volonté pour admettre que les paroles ou les actes de Bonaparte, en 1800, aient pu enseigner à Beyle l'amour de la liberté ou de l'égalité? Ce sont là des mots qu'il avait déjà lus ailleurs, et dans les proclamations du Premier Consul il était question plus encore du respect que l'on doit à « l'ordre », à la « propriété » et à la « religion ». Ce n'est assurément pas dans l'armée d'Italie que Beyle pouvait prendre des leçons de fraternité républicaine. Le 22 août 1801, raconte Comandini (*op. cit.*, 23), l'avocat Branca s'étant présenté dans l'antichambre de Murat, et ayant nommé son aide de camp « citoyen officier », fut sévèrement rappelé au respect ; on l'avertit qu'aux officiers l'on disait *Monsieur*, et à Murat *Excellence*.

Si Beyle était devenu républicain en Italie, ce ne serait donc que par amour de la contradiction.

2. M. Chuquet reproduit ici un passage de la *Chartreuse* (chap. I) ; mais il ne nous en prévient pas.

3. *Jour. d'It.*, 32. Cf. *Vie de Nap.*, 203, note.

4. D'ailleurs, ce n'est point en 1801 et à Brescia que Beyle vit pour la première fois les victimes de la tyrannie autrichienne. Si l'on admet que pareil spectacle ait pu l'émouvoir, il faut en reculer de deux ans l'influence. Grenoble, en 1799, fut « le foyer de l'émigration italienne », dit Manacorda (*op. cit.*, 85-87). Des milliers d'exilés s'y réfugièrent pour fuir la vengeance de l'Autriche.

Il en avait peu. De plus en plus, Beyle semblait absent du pays où il vivait. Quelques petites humiliations paraissent l'avoir aigri. Son orgueil était mal satisfait qu'il ne se montrât point supérieur en toutes choses. Il souffrait, parmi ses camarades bavards et beaux parleurs, de se sentir trop souvent timide, gauche, et sans esprit. Mais, pour se consoler, il se disait qu'un homme comme lui, promis à la gloire, ne doit pas prétendre aux petits succès de vanité dont se gorgent les médiocres [1]. « Il serait trop cruel que le même homme eût tous les genres de supériorité. » Et il laissait aux autres, ne pouvant faire autrement, les succès féminins et mondains.

On peut croire aussi que le ton rogue et tranchant de ce petit dragon, son orgueil sans mesure, — et la naïveté de ses enthousiasmes, — ne laissaient pas de lui attirer maint quolibet. Car voici déjà apparaître la maxime stendhalienne, que Beyle plus tard transmettra à Mérimée, et qui exprimera surtout, chez l'un comme chez l'autre, non point la sécheresse de l'expérience, mais bien plutôt la pudeur d'une âme tendre et l'attitude craintive d'une sensibilité froissée : « Il faut être très défiant ; le commun des hommes le mérite ; mais bien se garder de laisser apercevoir sa méfiance [2]. »

Le 10 prairial an VII, les Dauphinois leur avaient offert comme bienvenue une « fête de la reconnaissance ». (*Id.*, 89 ; 90-91 ; 126-127 ; 141-148 ; cf. le *Journal de Grenoble*, du 8 fructidor an VII.)

1. « L'homme du meilleur esprit est inégal, écrivait-il en pensant à lui ; il entre en verve, mais il en sort ; alors, s'il est sage, il parle peu,... il ne cherche point... à plaire par des traits brillants : il serait gauche... Qu'il évite surtout ses rivaux... qui auraient... beau jeu pour le couvrir de ridicule. » (*Jour. d'It.*, 36-37.)

2. *Jour. d'It.*, 30. — Quelques jours plus tard, citant, d'après *Adèle de Senange*, le portrait de « l'homme insouciant », qui « jouit de tout » sans s'attacher passionnément à rien, il regrettait de n'être point lui-même cet heureux dilettante. « Je ne plairais pas si fort, mais je serais plus généralement goûté, et l'un vaut bien mieux que l'autre. » (*Id.*, 34.)

*
* *

« Que trouve un jeune homme en entrant dans le monde ? Des gens qui veulent le protéger, prétendent... le gouverner, le conseiller. S'il est d'un caractère assez élevé pour vouloir... se gouverner par ses principes, se conseiller par ses lumières,... on ne manque pas de dire qu'il est original, singulier, indomptable. »

(Chamfort.)

Aide de camp trop oisif, Beyle s'ennuyait. Mais au moins jouissait-il de sa liberté et trouvait-il parfois, dans l'état-major ou à la table du général Michaud, des hommes du monde à qui parler. Cette existence sans gloire avait bien quelques agréments. Mais Beyle va perdre ce qui lui restait de velléités guerrières quand on le forcera de rentrer au 6e dragons. Il tenait à ne prendre de la vie militaire que la fleur.

Le général Michaud en effet avait bien pu donner à Beyle les fonctions, mais non pas le titre d'aide de camp [1]. Tout l'effort de ce jeune homme ambitieux, et ami des faveurs, avait donc été de se faire confirmer dans un poste qu'il n'avait pas le droit d'occuper. Depuis plus de trois mois, il jouissait de cette plaisante sinécure sans que sa situation eût encore été réglée [2] ; et il commençait à s'inquiéter, ne voyant rien venir, quand il reçut, le 15 prairial, au lieu de la commission attendue, l'ordre de rejoindre son régiment [3]. Il fut « accablé ».

Il ne pouvait ignorer que Daru désapprouvait sa conduite, la trouvant à la fois imprudente et indécente : « un jeune homme qui se voue à l'état militaire doit commencer comme on commence, c'est-à-dire par l'ap-

1. D'après la lettre de Daru (appendice), pour être nommé aide de camp il fallait être lieutenant et avoir fait deux campagnes.

Il ne faut donc pas dire, avec M. Chuquet, que « la nomination [de Beyle comme aide de camp] est du 1er février 1801 » (55, note).

2. *Jour. d'It.*, 11.

3. *Id.*, 16. — Martial Daru, alors à Milan, lui transmettait cet ordre du colonel Le Baron, qui commandait le 6e dragons.

prendre », disait ce fonctionnaire scrupuleux ; et il lui paraissait « peu convenable qu'un jeune homme... admis par faveur dans un régiment eût l'air de n'être pas content de la place qu'on lui avait donnée, et en demandât une autre le lendemain » ; d'ailleurs les règlements militaires ne permettaient à Beyle d'espérer nul succès de son obstination. Mais Beyle, à ces conseils aussi nets que des ordres, avait fait la sourde oreille [1]. Et maintenant, en recevant l'ordre brutal du colonel Le Baron, il ne songea qu'à s'adresser encore à son habituel protecteur. Il pria l'excellent Martial d'écrire à ce terrible frère, et, par un surcroît de prudence, il chargea son grand-père d'exposer à Noël Daru combien le jeune Beyle désirait rester aide de camp [2]. Ainsi Pierre Daru, sollicité à la fois par son frère et par son père, finirait bien par céder. Beyle au surplus alléguait le triste état de sa santé [3]. Toutes les petites ruses du métier lui sont déjà familières.

Cependant, seul à Bergame, il restait inquiet. Mais il s'obstinait : « Je n'ai point de conseil, point d'ami, je suis affaibli par la longueur de la fièvre ; je me suis cependant déterminé, persuadé qu'à force d'audace et de persévérance je parviendrai à être aide de camp du général Michaud. Alors je ne devrai ce succès, comme tous les autres, uniquement qu'à moi-même [4]. » Prétention ingénue, entre deux lettres de sollicitation à Pierre Daru.

Mais Daru accueillit mal ces prières. Il voulait bien faire la fortune de Beyle, mais il entendait la faire à sa guise ; son protégé se passait de sa protection ou la réclamait tour à tour ; ces velléités d'indépendance déplaisaient à Daru et gênaient ses plans. Loin de trouver un appui

1. « Il est assez tenace dans son opinion, écrit Daru, et depuis plus de six mois, tout ce que j'ai pu lui dire ou lui écrire pour l'engager à rejoindre son corps a été inutile. » (Lettre du 15 thermidor.)

2. C'est du moins ce que je déduis de la lettre écrite par Pierre Daru au docteur Gagnon.

3. « ... j'ai écrit au colonel Le Baron que je joindrais le régiment... dès que ma maladie me le permettrait. » (*Jour. d'It.*, 16.)

4. *Jour. d'It.*, 16-17. Il ajoute héroïquement : « Je me suis déterminé à prendre demain une médecine semblable à celle que j'ai vomie il y a six jours. »

dans son cousin, Beyle avait donc à se débattre contre sa toute puissante volonté. La défaite n'était pas douteuse. Admirons que Beyle ait pu s'attarder encore plus de trois mois à l'état-major du général Michaud malgré son protecteur, son colonel, et les règlements.

Mais il dut finir par céder. Le 15 thermidor, Pierre Daru avait écrit au docteur Gagnon une lettre catégorique [1] : Beyle doit rejoindre son corps ; s'il est malade, c'est de son colonel qu'il lui faut obtenir un congé. Et il terminait ainsi : « Voilà mon opinion. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ferai de mon mieux pour qu'il soit content, mais il faut qu'il se laisse conduire. »

Il faut qu'il se laisse conduire, parole expressive et qui suffit à nous faire comprendre d'avance les rapports de Pierre Daru et d'Henri Beyle. L'un était autoritaire, et l'autre détestait la servitude. Beyle oubliait que le plaisir des bienfaits ne va point sans vanité, que l'on veut faire de son protégé sa créature et sa chose, et qu'on tient moins encore à de la gratitude qu'à une parfaite soumission. Mais lui, capricieux et rétif, était tout à fait incapable de donner à ses bienfaiteurs le discret plaisir de sa docilité.

Ne nous étonnons donc pas que Beyle ait si mal réussi dans la vie, et auprès de Pierre Daru. M. Chuquet nous affirme, et avec pleine raison sans doute, que Beyle serait devenu général, s'il était resté dans l'armée. Son cousin ne demandait tout d'abord qu'à le pousser ; Beyle débutait jeune dans les postes de faveur, et pouvait aller loin. Il ne sut tirer aucun profit d'un si excellent départ. Il voulut jouer à l'indépendance, se confier à son propre mérite, qui lui semblait éminent. C'était beaucoup de naïveté. Le seul effet d'une si fière conduite fut d'irriter et de lasser Daru. Il n'aura plus jamais aucune satisfaction véritable à protéger ce jeune maladroit.

Avant de l'abandonner tout à fait, il essaya de la manière forte [2]. Beyle reçut l'ordre, et cette fois l'ordre

1. De Paris, où il était depuis plusieurs mois.

2. J'ignore si Daru lui-même demanda au colonel Le Baron de rappeler Beyle ; mais il suffisait qu'il ne lui demandât point le contraire.

péremptoire, de rejoindre son régiment. Il fut obligé d'obéir.

Mais Beyle était de ceux que la contrainte exaspère. Au moment où Daru, quelques mois plus tard, se félicitait sans doute d'avoir enfin soumis, pour son plus grand bien, ce jeune indiscipliné, il apprendra, non sans colère[1], que Beyle vient de donner sa démission. En abandonnant l'armée, Beyle prendra en quelque sorte sa revanche ; il ne laissera point seulement un métier qui a cessé de lui plaire, il s'affranchira de son protecteur.

1. *H. Br.*, II, 325.

III

LA PETITE GARNISON

« Je ne songeai bientôt plus à étudier M. de Turenne et à l'imiter. Cette idée... était combattue par cette autre : faire des comédies comme Molière et vivre avec une actrice. »

« J'étais ennuyé à l'excès de mes camarades... »

(*H. Br.*, I, 11.)

Le 1er complémentaire an IX [1]. Henri Beyle quittait Brescia avec son ordonnance, ses chevaux, ses effets et ses livres, pour rejoindre son régiment dans une petite ville du Piémont.

Ce n'était plus le jeune héros partant pour la guerre et la gloire. Cet officier méditatif, voyageant avec une petite bibliothèque de poètes et de philosophes, ferait plutôt penser à Vauvenargues, ou bien à Alfred de Vigny. Comme eux il est déçu par les petitesses du métier, comme eux il a rêvé vainement d'héroïsme, comme eux, incompris au milieu de compagnons grossiers, il se console en lisant, en écrivant et en rêvant.

Beyle passa une semaine à Milan : il y alla voir son médecin, acheta une grammaire anglaise, reparut une dernière fois à la casa Bovara, où Petiet offrait un bal, et au café de la Porte Orientale, où il déjeuna en compagnie de ses amis, célébra avec la foule le neuvième anniversaire de la République française, fit ses adieux à Angela et à la

1. 18 septembre 1801.

Scala[1], et quitta enfin cette ville où assez de souffrances s'étaient mêlées aux joies ineffables de sa première jeunesse pour qu'il ne pût jamais les oublier.

Il prit la route de Pavie[2], qu'il ne connaissait point encore : mais il ne paraît avoir cherché dans cette vieille cité qu'un libraire, et chez ce libraire que les dernières nouveautés parisiennes. Puis, par Voghera, Tortone et Alexandrie, en traversant le champ de bataille de Marengo, que couvraient encore les ossements des chevaux et des hommes, par Asti, où il ne pensa point à Alfieri, Beyle, en trois jours de voiture, et non sans avoir craint les voleurs[3], finit par arriver dans le bourg piémontais que deux escadrons de son régiment occupaient alors[4].

La petite ville de Bra n'avait pour elle que « sa charmante position », à l'extrême bord des collines qui dominent la plaine, en face des Alpes. On n'y trouvait nul plaisir mondain, et un seul billard devait suffire à l'oisiveté de toute la garnison. Beyle parcourait le pays en chassant avec son capitaine ; peut-être se rappelait-il que, cinq ans plus tôt, le jeune Bonaparte avait passé victorieux par ces vallées et ces montagnes, entre Montenotte et Lodi[5].

Il lisait surtout. Nous possédons, daté de « Bra, 10 vendémiaire an X », l' « état des effets appartenant à M. Henri Beyle[6] ». On y voit le compte de ses bottes et de ses culottes, mais tout d'abord la liste de ses livres. Si sa garde-robe est assez pauvre, sa bibliothèque est fort

1. *Jour. d'It.*, 39-42 ; 123.

2. Parti de Milan le 26 septembre, il sera à Bra le 29 (*Jour. d'It.*, 42-45).

3. D'après Fantin des Odoards (*Journal*, 1895, in-8°), les routes dans la région d'Alexandrie étaient tellement infestées de voleurs qu'il fallait « y marcher en caravane » (32). Cf. une anecdote rapportée par Thiébault.

4. Le 6e dragons était dispersé dans plusieurs petites villes de la haute vallée du Pô, au sud de Turin. Le 18 thermidor précédent, Beyle avait appris qu'il était transféré du 6e escadron au 4e. Le 3e et le 4e étaient réunis à Bra. (*Jour. d'It.*, 35, 45, et les notes.)

5. Bra est tout voisin de Cherasco, où Bonaparte avait signé en 1796 l'armistice avec le Piémont vaincu. Beyle raconte, dans sa *Vie de Napoléon* (XIII), qu'il visitait avec ses compagnons d'armes les champs de bataille de 1796, et parmi d'autres noms illustres il mentionne en effet Cherasco.

6. On le lira à l'appendice.

riche. Elle ne comprend pas moins de 58 volumes, lourd bagage pour un sous-lieutenant.

Cette bibliothèque est étrangement disparate. On y trouve les poètes anciens, Homère [1], Virgile et Horace, et les classiques du grand siècle, Racine, Boileau, Molière. Beyle qui, à l'exemple de celui-ci, avait la double ambition de « faire des comédies » et de « vivre avec une actrice », n'avait pu se séparer en campagne de cet *Art de la comédie*, qu'il avait acheté l'année précédente à Cailhava lui-même, et lisait les *Mémoires de Lekain* en rêvant aux coulisses du Théâtre français. Le philosophe, l'idéologue, étudiait Voltaire et le livre de Condorcet sur *les Progrès de l'esprit humain*. Mais le rêveur, le poète, n'avait pas oublié ceux qui avaient enchanté son enfance ; seulement il les lisait aujourd'hui en italien ; c'étaient la *Gerusalemme liberata* du Tasse, et l'*Orlando furioso* de l'Arioste, ces quatre petits volumes in-18 qu'il portait dans les fontes de ses pistolets, en chevauchant à travers les monts de la Toscane. Enfin, parmi ces maîtres du passé, un seul écrivain vivant : Henri Beyle, qui le croirait ? emportait avec lui en Italie l'*Epître à Delille* et la *Cléopédie* de Pierre Daru. Mais peut-être les lisait-il peu.

Le studieux Beyle n'avait point oublié non plus ses grammaires, grammaire italienne, — celle de son maître l'abbé Gattel, — grammaire anglaise et grammaire française.

Mais, perdus au milieu de ces poètes, de ces philosophes et de ces philologues, quelques ouvrages militaires viennent nous rappeler pourtant que Beyle est officier de dragons : c'est un traité de *Manœuvres*, qu'il commence, ces jours-là mêmes, à étudier [2], après un an de service : c'est le *Règlement du* 12 *août* 1788 et celui *du* 24 *juin* 1792. Enfin, à côté d'un *Journal des opérations de l'armée d'Italie*, voici le *Rapport sur la bataille d'Hohenlinden*. Beyle, toujours frondeur, et alors républicain fervent,

1. Les douze volumes de la traduction, alors célèbre, de Bitaubé. C'était un prix de l'Ecole centrale.
2. *Jour. d'It.*, 47.

prenait-il plaisir, dans l'armée du vainqueur de Marengo, à ne rien tant admirer que le génie de son rival ?

Mais en vérité il ne songeait plus guère alors à la tactique ou à la stratégie. En lisant ses romanciers et ses poètes, il tâchait d'oublier qu'il était soldat. Ainsi fera, vers le même temps, Paul-Louis Courier. Lui aussi, comme Beyle, emportera partout un livre cher, sa « société », son « unique entretien dans les haltes et les veillées [1] ». Et si ses camarades en riaient, on peut supposer que Beyle non plus n'a point échappé aux mêmes railleries.

Au 6e dragons, plus encore que dans l'entourage du général Michaud, parmi ces rudes sabreurs, Beyle se sentait un étranger [2]. De ses compagnons d'alors il ne nous dit rien, ou ce n'est qu'un mot en passant, sur la bêtise de l'un ou la platitude de l'autre [3]. Mais les archives du régiment nous font croire que Beyle avait tous les droits d'être sévère, ou dégoûté [4]. Quant au colonel Le Baron, c'était assurément un brave soldat et un brave

1. *Correspondance* de P.-L. Courier, lettre de septembre 1806.

2. D'autant plus qu'apparemment ce jeune homme trop protégé inspira peu de sympathie à des officiers qui avaient gagné leurs galons sur les champs de bataille d'Allemagne et d'Italie. « Dans son régiment Beyle, qui avait 150 francs de pension par mois et qui se disait riche,... fut envié et pas trop bien reçu. » (*H. Br.*, II, 208.) Et c'était, par surcroît, un « intellectuel » !

3. *Jour. d'It.*, 44, 52.

4. Quand le général Harville inspecta le régiment, le 8 messidor an VIII, quelques jours après Marengo, il constata que le 6e dragons était « en retard sur toutes les parties essentielles de la tenue, de l'instruction, et de la discipline ». « La composition des officiers » y était « affreuse ». Et l'inspecteur, les passant en revue, ne trouve à louer que le chef d'escadrons Levrault ; quant aux autres, l'un est « absolument nul », l'autre « indolent » et « sans moyens » ; trois d'entre eux ne savent ni lire ni écrire ; celui-ci est « ivrogne » et « mauvais sujet» ; et ceux-là disparaissent les jours de bataille. A la lecture de ce rapport, le ministre mit à la retraite ou en réforme nombre d'officiers, et quand Beyle, bientôt après, entra au régiment, il le trouva sans doute amélioré. Mais, si la plupart des illettrés et des lâches en avaient disparu, ceux qui restaient n'étaient apparemment point des esprits cultivés, capables d'intéresser un « intellectuel » et un raffiné tel que Beyle. D'ailleurs, même pour la préparation à la guerre, le 6e dragons demeurait médiocre. Il manquait « d'esprit de corps ». Sans doute officiers et soldats y montraient de la « bonne volonté » et de la « sagesse ». Mais les officiers, d'ailleurs « actifs, assez décidés à cheval », n'étaient pas « fort avancés » en théorie. Ceux qui connaissaient les

homme, mais un chef médiocre [1]. Il avait des mœurs simples, et pas de préjugés ; il dînait avec ses officiers, en compagnie de sa maîtresse [2].

Pour comble d'infortune, Beyle, qui souffrait toujours du mal ancien, fit l'imprudence de passer un torrent glacé : il n'en mourut pas, comme Alexandre, mais fut pris d' « horribles coliques. »

Au bout d'un mois, toujours malade, il quittait Bra [3]

manœuvres, il est vrai, instruisaient les autres. Si la discipline y était bonne, la tenue n'avait « pas encore une grande recherche ».

Beyle appartenait à la 1re compagnie du 4e escadron * ; elle avait comme capitaine un Dauphinois, qui venait d'avoir vingt ans, Auguste Debelle (né à Voreppe le 13 septembre 1781). Le lieutenant, Jean Louis Cachelot (né en 1768), avait été huit ans soldat ou sous-officier avant de passer sous-lieutenant. Comme lui, presque tous les officiers du 6e dragons sortaient du rang. (Arch. de la Guerre.)

1. Si médiocre, que le général Harville avait demandé qu'il fût changé de corps, puisqu'il n'avait su obtenir au 6e dragons ni tenue ni discipline ni instruction. Le ministre l'avait pourtant épargné. Deux ans plus tard, le général Canclaux, plus indulgent, écrivait : « Ce chef a de l'honnêteté, de l'intelligence, de la volonté de bien faire, et de faire bien servir, mais pas assez de décision dans le caractère ni de force dans le commandement. » Quelques-uns de ses officiers lui faisaient une opposition tracassière, qu'il ne savait pas dompter. Pourtant, l'année suivante, le général Kellermann se contente d'éloges : « Très bon et brave militaire, zélé, servant bien, aimé de son régiment. »

Jacques Le Baron était né à Brest, le 27 juin 1759. Lui aussi sortait du rang. Soldat au corps de la marine depuis 1775, il passa dans l'administration en 1784, devint capitaine au 2e bataillon de volontaires du Finistère en 1792, chef d'escadrons au 15e chasseurs à cheval en 1793, et colonel du 6e dragons le 26 novembre 1796. Il avait fait campagne à l'armée du Nord, en Vendée, à l'armée du Rhin. Il ne quitta plus le 6e dragons, à la tête duquel il se fera tuer par une balle russe, le 6 février 1807, au combat de Hoff. — Le Baron était fils d'un négociant, mais sans fortune. Il était marié et père de famille. (Archives de la Guerre : dossier de Le Baron : dossier du 6e dragons ; *Historique* du régiment.)

2. C'étaient là mœurs courantes à l'armée d'Italie. Déjà en 1796 Bonaparte avait inutilement essayé, fût-ce en les menaçant de châtiments publics, d'empêcher femmes et filles de suivre les troupes. Le 2 décembre 1800, le général Brune proteste dans un ordre du jour contre ce même abus. (Arch. de la Guerre.) Fantin des Odoards raconte dans son *Journal* [28] que son général se faisait accompagner dans ses tournées de service par sa maîtresse, à cheval au milieu de l'état-major.

Celle du colonel Le Baron n'était apparemment pas une grande dame : « Le chef Le Baron dîne à notre ordinaire avec sa p... », écrit Stendhal.

3. Le 25 octobre 1801. — Pendant son séjour à Bra, il avait visité Turin. (*Jour. d'It.*, 46.)

* « Cette compagnie est belle en hommes et en chevaux. Elle est bien servie et bien commandée », note le général Canclaux, le 12 germinal an X.

pour Saluces, patrie de Silvio Pellico, où il tint désormais garnison [1]. C'était une petite ville d'un abord aimable, pittoresque et active. Les nobles se groupaient encore sur la colline, autour du château, d'où l'on dominait les plaines du Piémont, tandis que les hauts sommets des Alpes montaient dans le ciel du couchant. Mais il était plus commode d'habiter la ville basse, avec « les bourgeois et tout le commerce. » Beyle y logea, dans le palais du comte Benevello della Chiesa [2].

Malgré cette noble hospitalité, Beyle devenait neurasthénique [3]. C'est ce que lui expliquait un médecin de la ville, le docteur Depetas : « ... il paraît que ma maladie habituelle est l'ennui. Beaucoup d'exercice, beaucoup de travaux, et jamais de solitude me guériront... M. Depetas m'a dit que j'avais quelques symptômes de nostalgie et de mélancolie [4]. »

Beyle eut-il recours au premier remède que lui recommandait son docteur ? Peut-être l'âpre climat du Piémont, en ces mois de brumaire et de frimaire [5], ne lui permit-il point d'en user [6]. En revanche il abusa du second. Il travailla.

1. Rien ne permet d'admettre, quoi qu'en dise M. Chuquet, qu'il ait jamais séjourné à Savigliano, où stationnait une autre portion du 6e dragons *. Nous l'y voyons seulement dîner le 5 nivôse.

La même erreur se trouve déjà dans la notice de Colomb, qui n'en est pas à une ignorance près. Ne prétend-il pas que Beyle vécut « un an » au 6e dragons ?

2. *Jour. d'It.*, 48-49.

3. Il voyait tout « à travers un voile de tristesse et de mélancolie », d'après son ami F. Faure (Bibl. de Gren., R 302).

4. *Jour. d'It.*, 50. Plus tard Beyle écrira qu'il « fit une maladie mortelle à Saluces. » (*H. Br.*, II, 209.)

5. « Il fait un froid de tous les diables dans ce pays », écrivait-il à sa sœur, en réclamant des chemises et des bas. (*Corr.*, I, 22.)

6. Bonaparte appelait cette partie du Piémont « le plus beau pays du monde. » (Let. au Directoire, du 27 avril 1796, citée par Bouvier, 461.) Mais c'était pour lui le pays de la victoire et de la conquête. En fait, la seule beauté de cette immense plaine unie est d'avoir pour horizon toute la chaîne des Alpes. Mais la saison, la maladie et l'ennui, empêchèrent sans doute Beyle d'apprécier ce voisinage.

Il raconte bien, dans l'*Amour* (68), une romantique aventure, renouvelée

* Réparti entre les trois garnisons de Savigliano, Saluces, et Fossano. (Arch. de la Guerre.)

C'est alors qu'il reprend les tragédies et comédies ébauchées déjà, *Ulysse*, et le *Ménage à la mode*. Il pense à « traiter la curiosité en comédie », idée fort digne des successeurs abâtardis de Molière, qui croyaient faire des comédies de caractères en écrivant le *Distrait* ou le *Méchant*; le *Curieux*, d'Henri Beyle, eût été de la même lignée.

Puis, ardemment, sans cesse, il lit. On l'imagine, fuyant ses vulgaires compagnons d'armes, et enfermé tout le jour dans sa chambre du palais della Chiesa, avec les auteurs de son choix. Là, tel Bonaparte à Valence ou à Auxonne [1], il médite avec une opiniâtreté passionnée, il rêve, non point de conquérir l'Europe, de vaincre des armées ou de dominer des peuples, mais de savoir et de comprendre, de saisir chez les grands créateurs le secret de leur génie, et, lui aussi, de maîtriser par ses œuvres la pensée et l'admiration des hommes. « Pour moi, quand je lis Racine, Voltaire, Molière, Virgile, l'*Orlando Furioso*, j'oublie le reste du monde », écrit-il à sa nouvelle confidente Pauline.

C'est alors en effet que commence à naître cette amitié intellectuelle qui va unir le frère et la sœur. Beyle se trouve l'esprit si seul, il a tellement besoin de se confier et de s'exprimer, qu'il imagine dans cette petite fille, inconnue de lui depuis deux ans, l'âme ardente et fine capable de partager sa pensée. Et en vérité, à force de la vouloir à son image, il finira par la rendre en effet toute semblable à lui.

En attendant, et bien qu'elle laisse pendant six mois ses lettres sans réponse, il lui révèle quelques-unes de ses réflexions intimes. Déjà commence à apparaître le moraliste qu'il sera toujours. Mais sa morale ne gardera guère cette fleur d'innocence et d'optimisme, où se retrouve le lecteur de Condorcet. « T'occupes-tu, écrit-il à Pauline [2],...

de Dante, dont il aurait été le témoin dans un vieux château en ruine, perdu dans les forêts, au bord de la Sesia ; mais nous ne sommes pas obligés de croire à cette trop belle et tragique histoire.

1. On sait que l'ardeur solitaire de ses études avait rendu Bonaparte, comme Beyle, mélancolique, et que tous deux, au même âge, lisaient Jean-Jacques avec délices.

2. *Corr.*, I, 22. Pauline avait alors quinze ans.

de cette histoire philosophique qui montre dans tous les événements la suite des passions des hommes, et qui démontre, par l'expérience de tous les siècles, que, pour être heureux, il faut avoir l'intention du bien et le faire. »

Il est moins vertueux quand, pour son usage personnel, il médite sur le moyen de conquérir le cœur des femmes : « Inspirer à une femme une haute opinion de ses lumières est un sûr moyen de la conduire à ses fins. Les héros ont leurs accès de crainte, les poltrons des instants de bravoure, et les femmes vertueuses leurs instants de faiblesse. C'est un grand art que de savoir juger et saisir ces moments [1] ». De tels aphorismes lui inspiraient une grande confiance dans l'avenir.

« J'avais déjà..., écrit-il dans *Henri Brulard* [2], un dégoût mortel pour les femmes honnêtes et l'hypocrisie qui leur est indispensable ».

Mais ces maximes de roué ne sont guère la preuve que d'une naïveté juvénile. Au contraire c'est déjà la pensée profonde de Stendhal, le principe essentiel du beylisme, qui s'exprime avec une clarté parfaite dans cette réflexion du 19 frimaire an X :

« Presque tous les malheurs de la vie viennent des fausses idées que nous avons sur ce qui nous arrive. Connaître à fond les hommes, juger sainement des événements, est donc un grand pas vers le bonheur [3]. »

La psychologie de Beyle ne sera jamais tout à fait désintéressée. Il voudra connaître l'homme et lui-même non par amour pour la vérité, bien qu'il la préfère au mensonge, non pas même pour l'amusement de la recherche, quoiqu'il n'en sache guère de plus excitant ; mais il voudra posséder la science de l'homme pour atteindre à celle du bonheur. Est-il besoin d'ajouter qu'il ne s'agit point du bonheur universel, mais de celui-là seulement qui regarde Henri Beyle ? Le beylisme, bien qu'il s'exprime par des lois générales, a comme principe et comme fin l'égotisme le

1. *Jour. d'It.*, 50.
2. I, 11.
3. *Jour. d'It.*, 50.

plus absolu. Pour Beyle, la philosophie et la science ne doivent être que les instruments de son plaisir.

Il est remarquable qu'à dix-huit ans il ait su déjà distinguer si nettement ce qui restera toujours l'essence même de sa doctrine.

Mais, tout en définissant le secret du bonheur, Beyle demeurait fort malheureux. Le docteur Depetas avait bien su discerner en lui cette mélancolie, ce désir de ce que l'on n'a plus ou de ce que l'on n'a pas encore, cet ennui d'un cœur passionné et vide, que l'on allait bientôt appeler le mal du siècle, et dont Beyle sentait l'atteinte, en 1802, comme tant de ses frères humains. Mais les remèdes qu'il avait proposés étaient inefficaces ou dangereux. En travaillant, en rêvant, Beyle ne faisait qu'agrandir la plaie de ses désirs.

Il finit par tenter ce qu'ont vainement essayé tous les romantiques de tous les siècles. Il changea de pays, pour se guérir. Ses accès de fièvre pouvaient servir de prétexte à un congé ; son colonel le lui offrit. Mais Beyle, ce jour-là, se sentait en veine d'héroïsme. « Mon devoir me retient au régiment », écrit-il à sa sœur le 15 frimaire. Trois jours plus tard, il était décidé à partir, et, le 29, c'est lui qui réclamait avec instance la permission de s'en aller [1].

On la lui donna. Dans le courant de nivôse, il était de retour à Grenoble, et, trois mois plus tard, à Paris.

Il n'y avait pas deux ans que Beyle, lassé de l'existence mélancolique et vide qu'il y menait, avait quitté Paris, le 17 floréal an VIII, pour trouver en Italie une vie plus active, et un métier. Et le voici, au commencement de nivôse an X, dégoûté de cette vie et de ce métier, qui abandonne à son tour l'Italie, pour entreprendre à Paris une nouvelle existence de « philosophe » et d'artiste.

Ces deux années de vie militaire n'avaient été pour lui qu'un essai. L'essai n'ayant pas réussi, Beyle ne fait pas comme tant d'hommes qui, mal satisfaits du chemin qu'ils ont pris, le continuent pourtant, avec une persévé-

1. *Corr.*, I, 25 ; *Jour. d'It.*, 49, 51.

rance morose, simplement pour ne pas avoir perdu leur peine. Beyle n'a point de ces économies mesquines. Avec une juvénile prodigalité, il va laisser sans regret derrière lui quelques années de son existence, et ses études scientifiques de Grenoble, et ses campagnes d'Italie, et la fortune assurée. Il se dispose à recommencer sur de nouveaux frais l'éducation de son génie ; il veut, par quelques années d'un travail opiniâtre, se préparer au métier d'écrivain ; oubliant pour jamais l'héroïsme et les trophées guerriers, il n'ambitionne plus que la gloire des lettres.

C'est donc une existence toute neuve qu'il est sur le point d'entreprendre. Et nous avons achevé la première vie d'Henri Beyle.

APRÈS L'ITALIE

C'est surtout quand il en fut loin que Beyle se mit à penser avec tendresse à l'Italie. Il avait une sensibilité trop délicate pour jamais bien jouir d'un bonheur présent. Mais son imagination embellissait le passé et l'avenir des poétiques couleurs que donnent aux lointains de la vie le désir ou le regret.

Dans ses lettres, dans son journal, nous n'avons pas retrouvé ses enthousiasmes. Il y notait surtout les moments de sécheresse et d'ennui. Mais à distance il n'aperçoit plus les heures médiocres ; seules les impressions profondes et vives retiennent encore son regard. Et il découvre qu'il a vécu là-bas le meilleur de son existence, les jours héroïques où son âme ardente et jeune a senti la vie comme elle ne la sentira jamais plus, où un monde nouveau a passé devant ses yeux tout neufs, où la force surtout de l'espérance et de l'illusion était encore intacte dans son cœur.

Désormais ces deux brèves années d'Italie apparaissent à Beyle comme un merveilleux roman qu'il s'étonne d'avoir vécu : les événements en étaient communs peut-être, mais le décor magnifique ; des images glorieuses ou délicates, le Saint-Bernard, le lac Majeur, Marengo...., enveloppaient ses souvenirs personnels de beauté et d'héroïsme. Et ce roman n'avait-il pas toute la fraîcheur, toute la passion, et même le décousu charmant d'une première œuvre, celle que le poète ne recommence plus ?

A mesure que les années s'écoulent, Beyle regrette davantage l'Italie perdue. Mais dans ses regrets s'est fait un choix ; il ne songe guère ni à Saluces ni à Bra, ni à Brescia ni à Bergame. C'est Milan qu'il revoit seule. Milan où il a vécu les premiers mois de son séjour, avant la lassitude, avant la maladie, avant les déboires, Milan, la patrie d'Angela. « Vers 1803 ou 1804, j'évitais, dans le cabinet de Martial, de lever les yeux vers une estampe qui dans le lointain présentait le dôme de Milan, le souvenir était trop tendre et me faisait mal [1]. » Et quand, après dix ans d'une nostalgie grandissante, Beyle pourra enfin revoir l'Italie, c'est à Milan qu'il ira tout droit. Il faillit même ne jamais aller plus loin.

*
* *

Mais la sensibilité de Beyle s'était-elle enrichie seulement d'un souvenir pathétique ? N'emportait-il de Milan qu'un amoureux regret ? Il avait passé dix-huit mois en Italie : de l'Italie même, du pays, de ses habitants, de ses œuvres d'art, qu'avait-il appris ?

Peu de choses en somme.

Il en rapportait un petit nombre de paysages, paysages il est vrai choisis parmi les plus sublimes, et qui resteront désormais pour Beyle les modèles de la beauté parfaite : la riche plaine verte de la Lombardie, dans son immense ceinture de montagnes blanches ; les rives harmonieuses et les eaux céruléennes du lac Majeur.

Il en rapportait aussi quelques airs d'opéras. La musique de Cimarosa et de Paësiello, les ballets de la Scala, laissaient à Beyle un souvenir si délicieux que désormais les œuvres françaises, et leurs décors, lui sembleront dignes de tous les mépris ; et il n'en voudra jamais démordre ! Il n'a sans doute point appris à Milan beaucoup de musique, mais, faute d'y être devenu savant, il en revient dilettante passionné ; et, pour son plaisir, c'est l'essentiel.

1. *H. Br.*, II, 199.

Quant aux notions d'art qu'il a pu acquérir en Italie, mieux vaut n'en point parler, car nous ne savons bien ni ce qu'il a vu, ni ce qu'il a compris. Tout au moins conservera-t-il une impression tellement insignifiante des palais, des églises ou des tableaux de la Lombardie, qu'il aura encore tout à en apprendre quand il les reverra dix ans plus tard.

Sait-il au moins la langue de sa nouvelle patrie ? Il le prétend [1], mais nous ne pouvons l'en croire. La lettre qu'il écrit à sa sœur en italien est remplie de fautes grossières, et telle page de ses manuscrits nous prouve qu'il ignorait les mots les plus usuels [2]. Aussi bien n'est-ce pas l'usage qui a pu lui apprendre l'italien, puisque la langue du pays, celle que les habitants parlent entre eux, encore aujourd'hui, c'est le milanais à Milan [3], et le bergamasque à Bergame. Enfin, à son premier retour en Italie, Beyle doit lui-même reconnaître qu'il sait « l'italien beaucoup moins » qu'il ne se le figurait.

Pour connaître, avec leur langue, leur caractère, il aurait fallu fréquenter les gens du pays ; c'est là ce que Beyle n'a point fait [4]. La seule maison où il ait été reçu familièrement, à notre connaissance, est celle d'Angela. Et il ne songeait chez elle ni à étudier l'italien ni à observer les mœurs. Il a surtout vécu en Italie dans des maisons françaises, et au milieu des Français. Il n'a vu les Italiens que de loin, du palais de l'ambassadeur ou du quartier-général de l'armée. C'est dire qu'il ignore l'âme des Italiens plus encore que leur langage. Et il l'avoue implicitement, à la fin de son séjour : « Lorsque je suis arrivé en Italie, je ne connaissais pas la France ; mon voyage ne

1. Voir par exemple le *Journal*, 181.

2. Je trouve à la bibliothèque de Grenoble (R 5896) une liste de mots italiens que Beyle note pour en chercher le sens, alors qu'il lit Alfieri en l'an XI, et j'y relève les mots suivants : *sensi*, *schietto*, *apparar*, *avvezzar*, *schernire*, *spegnere*, *parecchi*, *barlume*, *squallore*, tous mots très simples et fort courants.

3. Foscolo n'écrit-il pas dans *Jac. Ortis* (100) qu'à Milan « la gente civile parla elegantemente il francese, e appena intende lo schietto toscano » ?

4. Il est le premier à le reconnaître. Il écrit en 1811 : « Je n'ai que le cœur italien ; si, en 1800, j'eusse été mêlé dans la société, comme je le suis actuellement,... j'aurais pris les manières italiennes. » (*Journal d'Italie*, 167.)

peut donc m'être utile que lorsque je connaîtrai la France ou tout autre pays, et que je serai à même de comparer [1]. »

Non pas qu'il n'ait pu faire lui-même, ou recueillir de ses compagnons, quelques observations faciles ; il a remarqué le nombre des couvents et la fréquence des crimes à Brescia, le fanatisme des campagnes lombardes. Mais ces faits ne prendront d'intérêt que si Beyle, plus tard, les complète par d'autres, et en dégage une loi générale.

Il y a pourtant un trait qui l'a frappé et ravi, le seul peut-être qui reste dans sa mémoire, comme l'originalité charmante des mœurs italiennes : les femmes y sont amoureuses et faciles. Tous ses camarades ne lui ont-ils pas conté un nombre incroyable de bonnes fortunes ? les amours de quelques grands chefs ne sont-ils pas publics ? Enfin, si lui-même n'a aucune expérience qui puisse confirmer l'expérience générale, du moins ne possède-t-il pas au fond de son cœur l'image d'Angela ? Il sait par son amant qu'Angela n'est point farouche ; il lui suppose, puisqu'il l'aime, de la tendresse, de la passion, la sensibilité romanesque des plus poétiques héroïnes. Et, par une naturelle induction, il prête à toutes les Italiennes la belle âme d'Angela.

Cette idée un peu fantaisiste de la femme italienne est sans doute la notion la plus précise que Beyle a pu acquérir dans son voyage [2].

En quittant l'Italie, il n'en peut donc emporter qu'une image superficielle et incomplète. Il en connaît seulement quelques paysages piémontais et lombards ; il a entrevu un petit nombre de monuments et de musées, à Milan, Bergame, Brescia ou Mantoue ; il a écouté, avec plus de passion que de goût, les opéras à la mode ; des Italiens

1. *Journal d'Italie*, 37.

2. Du moins à en juger par ses journaux et ses lettres. Mais il ne nous a point dit tout ce qu'il avait vu. Il fera plus tard volontiers l'éloge du courage italien. Or il avait pu l'observer dès 1801. Dans la campagne du Mincio, tout près de lui, les soldats de Giuseppe Lechi et la brigade piémontaise s'étaient brillamment conduits à Bagolino et à San Leonardo (2 janvier). Trente avait été pris par les Italiens. (Voir Comandini, *ouv. cit.*, *passim*.) Beyle retrouvera plus tard ces souvenirs.

enfin il n'a su voir que deux ou trois traits de mœurs, grossis par son imagination, ou déformés par l'ambiance où il vit. Il a si peu compris ce peuple, qu'il lui prête à l'égard des Français les sentiments les plus extraordinaires, les moins vraisemblables et les moins vrais.

Mais il n'importe guère qu'à dix-huit ans Beyle connaisse mal l'Italie. L'essentiel n'est-il point qu'il l'aime, autant que personne l'a jamais aimée ; qu'à peine séparé d'elle il la regrette passionnément ; et que cette adoration romanesque pour la patrie de sa maîtresse doive un jour, en l'y ramenant, la lui faire étudier et comprendre comme aucun autre sans doute ne l'avait étudiée et comprise ?

*
* *

L'Italie, en 1800, ne se donne pas encore à Beyle ; mais c'est Beyle qu'elle révèle à lui-même. Ces deux années de liberté, de rêverie errante et de vie brutale, l'ont transformé. Il lui fallait cette ardente et rude initiation.

Il était arrivé à Milan timide, poli, délicat comme une jeune fille, et presque aussi innocent. Au sortir du nid paternel, il gardait des goûts et des dégoûts aristocratiques. La vie des camps, les équipées soldatesques, la grossière licence d'une armée en conquête et en rut, ont brusquement déchiré tous ces liens des habitudes familiales, provinciales et bourgeoises, dont Beyle était encore tout empêtré. Ces longs mois pleins d'émotions et d'événements, ce séjour, à un si jeune âge, dans un pays étranger, mettent un abîme entre l'enfant de Grenoble et l'homme qu'il sera demain.

Il va donc pouvoir commencer sa nouvelle vie, — cette « seconde éducation [1] » où se formeront définitivement son esprit et ses idées, — il va pouvoir revenir à Paris avec une volonté plus sûre de ce qu'elle veut, et désormais tournée toute entière vers l'avenir. Il n'y semblera plus, comme en 1800, un jeune provincial effarouché. Il aura désormais le courage d'être lui-même. La vie intense et

1. *H. Br.*, I, 28.

bariolée de l'Italie a secoué toutes ses énergies, et éveillé toutes ses passions.

Son attitude même est changée, et laisse deviner une autre âme. L'enfant aux gestes maladroits, silencieux dans les salons et pudique auprès des femmes, revient avec la démarche fringante, le verbe haut et la suffisance d'un guerrier à qui rien ne résiste. De ce court passage au 6e dragons, il gardera même toute sa vie des allures cavalières, et des prétentions à l'insolence. Il affecte le ton et les mœurs d'un mauvais sujet [1]. Et ce n'est point affectation pure. A peine débarqué à Paris, il accablera de pressantes déclarations Mademoiselle Adèle, et, tout en embrassant la fille derrière les portes, il fera l'amour avec la mère. Noblesse oblige. Un soldat de l'armée d'Italie se doit à lui-même d'attaquer et de triompher toujours ; n'est-il point admis qu'il a traîné son sabre des mauvais lieux aux nobles ruelles, à travers la Lombardie conquise, et amoureuse de son vainqueur [2] ?

Beyle revient donc d'Italie « dégourdi » et déniaisé. C'est là ce qui frappe au premier coup d'œil.

Mais son âme avait subi une influence plus pénétrante et plus féconde.

Sans faire de Beyle un amateur d'art, l'Italie n'en avait pas moins exercé chaque jour son sentiment esthétique. Cette maîtresse de toute beauté ne laissait jamais son regard oisif. Pendant deux ans, au pas de son cheval, il avait vu défiler le long des rues et le long des routes d'in-

1. Voir par exemple les lettres à Mounier, où Beyle se peint bien tel qu'il veut être, à son retour de l'armée d'Italie.

2. Beyle, qui prend l'allure soldatesque, en dépit de sa nature, ne fait que se conformer à la mode. Rey de Foresta a décrit cette nouvelle manière d'aimer (*De l'Amour depuis la Charte*, III, 290 ; cité par Maigron, le *Romantisme et les mœurs*, 223, note) : « Notre jeunesse, poussée chaque année sous les drapeaux par l'amour de la gloire et la conscription, perdait bientôt dans le tumulte des camps le sentimentalisme natif du premier âge. Alors était à la mode je ne sais quelle manière expéditive et toute militaire de faire l'amour, qui a valu dans toute l'Europe une si mauvaise réputation de constance à nos guerriers. Un ridicule ineffaçable attendait le jeune officier qui eût cherché à abréger l'insomnie du bivouac en relisant les lettres de sa maîtresse, ou en couvrant de baisers la boucle de cheveux qu'il en avait reçue au départ. »

nombrables images, plaines, fleuves, lacs et montagnes, et les multiples aspects de tant de villes originales. Un si grand nombre de sensations n'ont pu rester vaines. Sans doute c'est là un profit que l'on ne saurait mesurer et qui souvent ne se manifeste qu'à la longue. Mais si Beyle a été capable, beaucoup plus tard, d'aimer avec délicatesse une Hérodiade de Luini, ou la vue du lac de Côme à Tremezzo, on peut croire que son premier séjour en Lombardie l'y avait dès longtemps préparé.

Plus encore que la sensibilité de son imagination, celle de son cœur avait été exercée sans relâche. Il suffit de se rappeler son existence depuis le jour que Beyle, avide de tout sentir et de tout aimer, avait franchi le Saint-Bernard, jusqu'à celui où, soldat dégoûté de la gloire et amoureux méconnu, mais non point intact, il passait le Mont Cenis pour retrouver Grenoble et la vie familiale. Tant d'illusions folles, de troubles secrets, d'enthousiasmes, puis d'amertumes, avaient rempli ces deux années, Beyle y avait uni dans un mélange si excitant la gloire et l'amour, qu'après une pareille crise sentimentale on pourrait craindre qu'il n'ait usé jusqu'à l'épuisement toute sa force d'émotion. Mais il n'en est rien. Beyle sort de là tout au contraire plus tendre et plus passionné [1]. A peine sera-t-il débarqué à Grenoble, que son cœur inépuisable sentira se réveiller de nouvelles ardeurs. Et Paris lui verra bientôt, après ces deux années d'absence, une âme plus brûlante que jamais, d'une sensibilité morbide, et douloureuse jusqu'à la folie [2].

Quant à son intelligence, elle se reposa plus que son

1. « Les deux ans de soupirs, de larmes, d'élans d'amour et de mélancolie que j'ai passés en Italie sans femmes, sous ce climat, à cette époque de la vie, et sans préjugés, m'ont probablement donné cette source inépuisable de sensibilité... » (*Journal d'Italie*, 122.)

2. Ce n'est point là une façon de parler. Dans la période qui suit son retour en France, il se prend un jour à définir son « imagination ardente » et sa mélancolie, non sans une excitation singulière. Mais la page s'interrompt : « Je m'arrête, écrit-il, parce que je sens venir un éblouissement, l'attention et le sentiment trop forts... » Et il met en note : « Avec des sens et des facultés intérieures si mobiles et si sensibles, il est très possible que je devienne fou. En ce cas je prie ici qu'on me mène à Claix ; ce n'est que là que je pourrai peut-être guérir... » *(Inédit)*.

cœur. Elle en avait grand besoin. Depuis que Beyle savait lire, il avait beaucoup surmené son cerveau. La vie militaire le contraignit à une bienfaisante et féconde paresse. Pour la première fois de sa vie, Beyle se trouvait presque dénué de livres. Il s'était jusque-là chargé l'esprit de la pensée des autres ; sa formation intellectuelle avait été toute livresque. Laissé seul avec lui-même, il peut rejeter le trop plein de ses lectures, se dégager instinctivement de leur trop directe influence, se libérer en un mot de la pensée écrite comme il se libère, en ce même temps, des habitudes provinciales ou des préjugés familiaux. Il apprend ainsi à penser par lui-même. A son entrée en Italie, on le voit encore réciter, dans ses lettres à sa sœur, les phrases de Jean-Jacques ; mais à la fin de son séjour, quand il écrit son journal, nous n'y reconnaissons plus qu'Henri Beyle.

En même temps qu'il ne lit plus guère, Beyle commence à vivre. Depuis son enfance il restait enfermé dans sa chambre ; mais voici que son métier le jette au milieu des hommes. Il les voit sans plus passer par l'intermédiaire des morts, de tous ces romanciers ou ces poètes par lesquels jusqu'ici il a connu l'humaine nature. Peu ou prou, c'est la réalité qu'il manie désormais. Sans doute ce rêveur ne sait pas encore la bien regarder, et son imagination l'occupe trop. Pourtant c'est une heure notable dans sa vie que celle où le futur observateur des hommes entre en contact avec l'expérience.

Ce silence et cette solitude intellectuels l'inclinent à s'observer lui-même. Les difficultés qu'il rencontre, et ses souffrances mêmes, le forcent à réfléchir, non plus pour l'amusement de penser, mais pour éviter une peine ou chercher un plaisir. Ainsi commence à naître sa philosophie ; il médite déjà d'étudier son âme et celle des autres, afin de se rendre plus adroit dans cette chasse au bonheur qui deviendra l'occupation essentielle de toute sa vie.

Cette longue période d'existence active et de repos cérébral fut donc pour Beyle à bien des égards profitable. Il en sortit l'esprit plus net, plus ferme, et comme

rafraîchi. A peine de retour à Paris, il va bien de nouveau se jeter à corps perdu dans les livres ; mais il appliquera désormais à la critique des doctrines et des œuvres un jugement plus libre.

Son séjour au delà des Alpes a donc achevé de former la sensibilité et l'intelligence de Beyle. Sans doute il ne nous apparaît pas foncièrement différent de ce qu'il était à Grenoble. Mais, sous la douce et puissante influence de l'Italie, toutes les forces intimes de cette âme ont été réveillées ou vivifiées. Ce n'est pas une métamorphose, mais une évolution décisive.

Gardons-nous pourtant de la trop préciser. Ne disons pas, avec le plus célèbre historien de Stendhal, que l'Italie lui enseigna l'athéisme, ou la haine de la tyrannie. Ses idées politiques ou religieuses ont de plus lointaines origines. Beyle n'avait pas besoin de pareilles leçons pour adorer l'Italie. Elle lui avait donné bien autre chose que d'abstraites doctrines. Son influence diffuse, profonde, indéfinissable, s'étendait à l'âme et à la vie tout entières.

Il sentit confusément qu'elle l'avait fait homme, et il l'aima comme une première maîtresse. Elle devait être aussi pour lui la dernière. Quand il écrira en mourant sur sa tombe, au grand scandale des imbéciles, l'épitaphe fameuse :

Arrigo Beyle, Milanese...

ce ne fut point le paradoxe saugrenu d'un original, mais le dernier aveu, et comme la régularisation tardive, d'un vieil et fidèle amour.

APPENDICE

I

NOTES SUR LES GAGNON DE BÉDARRIDES.

Mes recherches n'ont pas été complètes. Il y aurait encore à compulser quelques registres du XVIe siècle, particulièrement confus et illisibles. D'autre part, dans les registres fort mal ordonnés du XVIIe et du XVIIIe siècles, j'ai pu laisser échapper quelques noms. Enfin, qui voudrait élucider complètement l'origine des Gagnon, devrait poursuivre la même enquête dans les archives municipales de toutes les communes voisines. Ce travail de patience et de curiosité se recommande aux érudits de la province.

Je ne puis donc ici donner la généalogie complète des Gagnon, mais seulement quelques noms épars, et quelques dates.

Sire *Hourrias Gagnon*, « ménager de notre lieu », et sa femme *Madeleine Lartifond* ou *de Lartifon*, — ou peut-être, d'après M. l'archiviste d'Avignon, *Lartessut*, — (l'orthographe des scribes est fantasque, et leur écriture incertaine), perdent successivement un fils et une fille en 1639 et 1650 [1].

Dans les années qui suivent 1700, je trouve la trace de plusieurs familles Gagnon habitant Bédarrides, et sans doute apparentées, puisque ces Gagnon sont mutuellement parrains et marraines de leurs enfants.

Une *Louise Gagnon*, originaire de Sorgues, se marie à Bédarrides le 20 décembre 1700. Elle meurt le 24 septembre 1721 [2].

Une *Marie Gagnon* se marie le 11 février 1709, et une autre le 20 septembre 1711. L'une, âgée de 45 ans, meurt le 2 septembre 1733 ; l'autre, âgée de 64 ans, le 14 février 1753.

1. Pour la période antérieure, je puis seulement indiquer que, de 1620 à 1632, pas un seul Gagnon n'apparaît sur le registre des baptêmes.

2. Je dirai une fois pour toutes que ces rapprochements sont hypothétiques. Les registres mortuaires se contentent généralement d'indiquer le prénom ; il pouvait y avoir plusieurs Louise Gagnon. Ainsi des autres.

Le 20 décembre 1714, une *Barbara Gagnon* épouse *Joseph Brulard*. Les Gagnon de Grenoble avaient-ils conservé des relations avec cette branche de leur famille, et, quand Beyle écrira *Henri Brulard*, prendra-t-il à dessein le nom de ses parents provençaux ? Ç'eût été en quelque manière se rattacher lui-même aux Gagnon et renier les Beyle. — Barbara Gagnon n'était pas morte encore, et résidait toujours à Bédarrides, en 1763.

Enfin une *Elisabeth Gagnon* se marie le 11 janvier 1739.

Le registre des baptêmes, depuis 1696 jusqu'à 1732, nous révèle deux ménages Gagnon, liés par une parenté que nous ne pouvons préciser, et tous deux en âge de procréer.

Le noble seigneur [1] *Esprit Gagnon* et sa femme, la demoiselle *Louise Magnon*, sont prolifiques. — Le 24 mars 1700, naissance de leur fille *Rosa*, qui a pour parrain un *Jean-Baptiste Gagnon*, peut-être l'ancêtre direct de Beyle [2]. — Le 1er avril 1701, naissance de leur fils *Jean-Baptiste Gagnon*. — Le 8 novembre 1702, un second fils : *Joseph Louis*. — Le 15 juin 1704, une autre fille : *Ursule* ; elle a pour marraine *Anne Gagnon*, celle-là sans doute qui mourra, âgée de 80 ans, le 14 mai 1755. Ursule meurt l'année suivante. — Le 1er janvier 1706, cinquième enfant, *Marie-Thérèse*, qui a pour parrain *Elzearius Gagnon* [3]. — Le 13 avril 1707, sixième enfant : *Anne Rose*, qui meurt l'année suivante. — Le 23 janvier 1709, une fille, *Paule Françoise* [4], qui a pour marraine Noble et Puissante Dame Françoise de Sassenage. Il faut remarquer cette aristocratique relation ; d'autre part, Françoise de Sassenage étant de famille grenobloise, on peut supposer que déjà quelque rapport ou quelque lien rattachait à Grenoble les Gagnon de Bédarrides. — Le 1er avril 1711, un huitième enfant, *Alexis* ; et le 6 mai 1713, le neuvième et dernier, *Ursule*.

Un frère peut-être d'Esprit Gagnon, *Elzéard*, né aux environs de 1677, avait, le 25 août 1719, un fils, *Jean Louis Gagnon;* lui-même meurt le 14 septembre 1762.

Relevons encore, le 17 avril 1727, la mort d'une *Marie Anne Gagnon ;* le 26 mars 1745, la mort, à 84 ans, d'une *Madeleine Gagnon*.

1. Je crois lire *Dominus S. G. nobilis vir.*

2. Si du moins ce Jean-Baptiste était le même que le Jean de Bédarrides, nommé sur l'acte de Grenoble. Cf. plus bas.

3. Ce nom d'Elzéard est encore aujourd'hui fréquent à Bédarrides.

4. Une *Françoise Gagnon*, elle peut-être, meurt le 17 novembre 1723.

Cette nombreuse famille des Gagnon semble s'être peu à peu éteinte, ou avoir émigré, vers le milieu du XVIIIe siècle. De 1731 à 1783, pas un Gagnon ne fut baptisé à Bédarrides. Et je n'ai vu reparaître leur nom ni sur les registres contemporains de la Révolution, ni dans ceux qui correspondent aux vingt premières années du XIXe siècle. Aujourd'hui il n'existe plus un seul Gagnon à Bédarrides [1].

*
* *

M. Prudhomme, archiviste de l'Isère, a eu l'obligeance de me communiquer l'acte de mariage entre « Antoine Gagnon, maître chirurgien, fils de Jean de Bédarrides au diocèse d'Avignon », et « Elisabeth Santerre, fille d'Ennemond, marchand drapier. » Il porte la date du 9 octobre 1718.

1. Mais cf. I, 43, note 6.

II

LES BIGILLION.

(Extraits des registres de baptêmes de la commune de Saint-Ismier, Isère).

François BIGILLION.

Le vingt sept avril mille-sept-cent-quatre-vingt-deux, j'ai baptizé Sr François Ignace Bigillion, né d'avant-hier, fils légitime à Sr Thomas Bigillion, bourgeois de St-Pierre de Chartreuse, et à dame Marie Roche. Le parrain Ignace Bigillion, grand-père du baptizé. La marraine dame Marie d'Aimard, veuve de Sr Doire, bourgeois à la Buisse, qui ont signé.

M. Deymard, veuve Douare ; Bigillion, g. p. ; Bigillion, curé de Saint Mazaire ; Sebile ; Giron ; et Dalban, prêtre.

Victorine BIGILLION.

Victoire Marie Françoise Hélène, fille légitime à Sr Thomas Bigillion, bourgeois de Chartreuse, et à dame Marie La Roche, est née le 15 du présent, a été baptizée à la maison le dix-sept, sous la permission de M. Pison, v. g. ; je lui ai suppléé les cérémonies du bapthême le vingt-deux du même mois d'avril mil-sept-cent-quatre-vingt-trois. Le parrain a été S. Claude Victor Damesson de Champsaur, prêtre ; la marraine demoiselle Hélène Bigillion, tante de la baptizée, qui n'a signé pour ne savoir enquise et requise.

Roux d'Alban ; *Dalban* ; *Bigillion*, curé ; *Dalban le Cadet* ; et *Dalban*, curé.

Remi BIGILLION.

Rhémy Frédéric, né hier, fils légitime à Sr Thomas Bigillion, bourgeois en Chartreuse, à dame Marie Roche, a été, par moi soussigné, baptizé ce trente aoust mil-sept-cent-quatre-vingt-quatre. Le parrain a été Sr François Léon Bigillion, oncle du baptizé : la marraine dame Catherine Pralet, son ayeule, qui n'a signé.

Bigillion ; Goy Faure ; Michel ; Bigillion, père du baptizé ; et Dalban, curé.

III

LETTRE INÉDITE DE PIERRE DARU [1]

Paris, le 15 thermidor IX.

Mon père m'a communiqué, mon cher cousin, la lettre que vs lui avez écrite au sujet de la maladie de B. que j'ignorais. Je vais en demander des nouvelles plus détaillées. Il est naturel que vous désiriez qu'il obtienne un congé pour venir se rétablir sous vos yeux [2], mais il faut que je vous fasse quelques observations sur la position dans laquelle il se trouve.

Je l'avais fait nommer provisoirement par le G. Suchet à une sous-lieutenance dans le 6e régiment de dragons. Le chef de ce corps, qui est de mes amis, me le laissa pendant quelques mois ; quelque temps après je fis un voyage, et, à mon retour, j'appris que notre jeune homme s'était fait demander en qualité d'aide de camp par le G. M. [3], homme fort estimable et qui avait cru m'obliger par cette démarche.

Je ne partageai pas le plaisir qu'elle faisait à B., d'abord parce qu'il n'était pas possible de se faire confirmer dans ce grade, attendu que pour être aide de camp, il faut être l.[ieutenant] et avoir fait deux campagnes.

Une seconde raison me faisait désapprouver ce parti, c'est qu'un jeune homme qui se voue à l'état m.[ilitaire] doit commencer comme on commence, c'est-à-dire par l'apprendre, et qu'on ne l'apprend que dans un corps.

En troisième lieu, il était aisé de prévoir que l'état d'aide

1. Biblioth. de Grenoble, R 302. — Ce n'est qu'une copie, faite de la main de Chérubin Beyle, sans doute pour être envoyée à son fils. La lettre a dû être adressée au docteur Gagnon.

2. *Journal d'Italie*, 6 thermidor an IX (p. 31) : « Le général Michaud m'offre une permission pour retourner en France. »

3. Le général Michaud.

de camp était moins solide que celui de sous-lieutenant dans un régiment, parce que l'état-major doit éprouver une réforme que les corps n'éprouveront pas, et que d'ailleurs en s'attachant à un g.[éral] on fait dépendre son sort du sien.

Enfin il me paraissait peu convenable qu'un jeune homme qui venait d'être admis par faveur dans un régiment eût l'air de ne pas être content de la place qu'on lui avait donnée, et en demandât une autre le lendemain.

Ces raisons que j'exposai au G. M. ne firent pas sur le jeune homme l'impression que je devais en attendre. Il est assez tenace dans son opinion, et, depuis plus de six mois, tout ce que j'ai pu lui dire ou lui écrire pour l'engager à rejoindre son corps a été inutile. Pendant ce temps-là, ses camarades ont fait son service et n'ont pas dû voir de bon œil un si long retard.

Depuis que je suis à Paris, j'ai fait ce qui était possible, c'est-à-dire que je l'ai fait confirmer par le premier consul dans son emploi de sous-lieutenant au 6e régiment de dragons. Quant à celui d'aide de camp, il ne faut pas y penser, je vous en ai dit les raisons.

Je crois donc qu'il importe qu'il rejoigne son corps, qu'il s'attache à prouver à ses camarades qu'il est flatté de servir comme eux et avec eux. Ce corps est actuellement en Piémont, et reviendra peut-être bientôt en France.

Voyez, mes chers Cousins, si les considérations que je viens de vous exposer ne vous paraissent pas justifier mon opinion.

En supposant que la santé de B. fût assez dérangée pour nécessiter un congé, il faudrait qu'il le demande à son chef de corps, qui pourra l'obtenir du général qui est sur les lieux, sans avoir recours au ministre.

Voilà mon opinion. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ferai de mon mieux pour qu'il soit content, mais il faut qu'il se laisse conduire.

Agréez, etc. »

IV

ÉTAT DES EFFETS APPARTENANT A M. HENRI BEYLE, SOUS-LIEUTENANT A LA 4e COMPAGNIE DU 6e RÉGIMENT DE DRAGONS [1].

Bra, le 10 vendémiaire an 10.

Livres :

Homère, de Bitaubé, relié [2]	12	v. in-18.
Molière, stéréotype	8	id.
Racine id.	3	id.
Boileau id.	2	id.
Voltaire id.	7	id.
Virgile id.	1	id.
Horace id.	1	id.
Cailhava [3], relié	4	v. in-8°.
L°Ariosto : Orlando furioso, relié	4	v. in-18.
Manœuvres, relié	1	v. in-12.
Condorcet, Essai sur les progrès... etc.	1	v. in-8°.
Mémoires de Lekain	1	id.
Novelle galanti di Casti	2	v. in-12.
Règlement du 24 juin 1792	1	v. in-12.
Règlement du 12 août 1788	1	v. in-12.
La Cléopédie	1	v. in-8°.
L'Epître à J. Delille [4]	1	v. in-12.
Gerusalemme liberata	1	v. in 24.
Grammaire italienne, de Veneroni-Gattel	1	v. in-8°.
Grammaire anglaise, de Siret	1	v. in-12.
Grammaire française, d'U. Domergue	1	v. in-12.

1. Bibl. de Grenoble, R 5896.
2. C'était le prix que Beyle avait remporté en l'an VI à l'Ecole centrale.
3. *L'Art de la comédie*, acheté par Beyle en l'an VIII (cf. p. 13).
4. Deux œuvres de Pierre Daru.

Rapport de la bataille d'Hohenlinden	1 v.	in-8°.
Les 4 Satyres	1 v.	in-8°.
Journal des Opérations de l'Armée d'Italie	1 v.	in-12.

Une paire de bottes à l'écuyère	1
Une — à la housarde	1
Une paire de souliers forts	1
Une paire de scarpins [sic]	1
Une — de pantoufles	1
Un tire-botte	1
Des crochets	1
Un casque	1
Un chapeau	1
Un sabre	1
Un ceinturon noir	1
[Un] ceinturon blanc	1
Une paire [de] pistolets d'arçon	1
Une — de poche	1
Une canne	1
Deux portemanteaux	2
Un manteau	1
Une redingote d'uniforme, galonnée	1
Un surtout idem	1
Une paire d'épaulettes	1
Trois paires d'éperons	3
Un pantalon de drap vert	1
Un — d'écurie	1
Un de maille gris	1
[Un] pantalon de nankin neuf	1
[Un] — raccommodé	1
[Un] pantalon de peau	1
[Un] pantalon de soie, gris	1

V

CERTIFICAT DES SERVICES MILITAIRES D'HENRI BEYLE

A Chantilly, le 7 nivôse an XIIIe.

Le Conseil d'Administration du 6e Régiment de Dragons :

Certifie que Monsieur *Henry Marie Beyle*, né à Grenoble, département de l'Isère, le vingt trois janvier mille sept cent quatre vingt trois, est entré dans ce corps comme dragon le 1er vendémiaire an 9e, qu'il a été fait sous-lieutenant le premier frimaire de la même année et a servi au dit corps en la même qualité jusqu'au 13 vendémiaire an onze.

[Suivent différentes signatures, dont celle de « Le Baron, colonel commandant ».]

« Vu par nous, inspecteur aux revues :

P. Daru. »

(Archives administratives de la Guerre, dossier d'Henri Beyle.)

VI

LA DÉMISSION DE BEYLE

La cause nécessaire et suffisante de cette démission nous est déjà connue. Beyle renonça au métier d'officier parce que la vie de garnison l'ennuyait, parce qu'il était dégoûté de ses compagnons d'armes, sans doute aussi parce que la paix de Lunéville et la paix d'Amiens pouvaient lui faire croire que le temps des conquêtes et des belles aventures était à jamais fini.

En même temps que la carrière des armes perdait à ses yeux tout agrément, il sentait grandir en lui la passion des lettres. Vivre à Paris, travailler, écrire, fréquenter les littérateurs, les artistes et les actrices, était devenu son plus ardent désir.

Mais d'autres motifs vinrent s'ajouter à ces raisons.

Tout d'abord ses parents, qui, par affection, par pusillanimité, par souci des bonnes mœurs, regrettaient de voir Beyle soldat [1], favorisèrent son caprice. Son père lui promit une pension s'il vivait à Paris, en étudiant [2].

Enfin l'amour intervint. A en croire Beyle, qui se plaît à donner à toute son existence l'aspect d'un roman d'aventures, « il suivit à Paris une femme qu'il aimait et donna sa démission [3] ». Il s'explique mieux dans sa seconde notice nécrologique : « Il... vint à Grenoble, fut amoureux et, sans rien dire au ministre, suivit à Paris Mlle V., qu'il aimait. Le ministère

1. Au temps où de nouveau il sollicite Pierre Daru pour son petit-fils, le docteur Gagnon écrit à Beyle (en 1806) : « ... j'ai rejeté... sur notre répugnance à te voir militaire l'abandon d'un état que tu avais si vivement sollicité... » (Let. inédites, Bibl. de Grenoble, R 302.)

2. « Il m'avait promis 3.000 francs pour me faire quitter l'état militaire, j'étais sous-lieutenant... à dix-sept ans... Voilà l'état qu'il m'a fait quitter... » (*Journal*, 28 nivôse 1805, 124.)

3. Première notice nécrologique, *H. Br.*, II, 317

se fâcha, B[eyle] donna sa démission, ce qui le brouilla avec M. Daru [1]... »

Beyle embellit et simplifie les événements. Il semble vrai que, pendant les quelques semaines passées par lui à Grenoble, il vit et aima Victorine Mounier. Mais s'il retourne à Paris en germinal, c'est avec le plein assentiment de sa famille, et pour y vivre. Il reste pourtant exact qu'à cette même date l'ancien constituant Mounier et ses enfants s'y rendaient aussi, pour continuer jusqu'à Rennes, où Mounier était bientôt nommé préfet [2]. Beyle arrive à Paris le 25 germinal (15 avril), et, un mois plus tard seulement, le 25 floréal, Victorine Mounier quitte Paris pour Rennes [3]. Mais alors Beyle reste à Paris, et, s'il ne retourne point en Piémont, à son régiment, Victorine Mounier n'en est pas la cause [4].

Est-il vrai que le ministre se fâcha, parce que Beyle prolongeait indûment son congé ? Nous pouvons l'admettre, si nous voyons que Beyle data de *Savigliano*, 1er *thermidor an X*, sa lettre de démission [5], comme s'il eût voulu faire croire qu'il était retourné à son poste. Mais Beyle ne donna point sa démission parce que le ministre se fâcha ; tout au plus a-t-il pris prétexte des observations du ministre pour envoyer une démission à laquelle il était depuis longtemps décidé [6].

1. *Id.*, 325. Il redit dans *Henri Brulard* (II, 34), où sa sincérité est plus probable : « Victorine Mounier, qui fut cause de mon abandon de l'état militaire et de ma fuite à Paris en 1803. »

2. Mounier était revenu d'exil en octobre 1801 ; après avoir passé quelques mois à Grenoble, il partit pour Paris, et, le 13 avril 1802, fut nommé préfet de l'Ille-et-Vilaine. (Rochas, *Biog. du Dauphiné* ; Berriat Saint-Prix, *Eloge... de M. Mounier*.

3. Journal inédit. L'objection de M. Chuquet : « Mais Victorine avait quitté Grenoble pour Rennes et non pour Paris », n'est donc pas décisive.

4. Ou du moins pas la première cause. Mais il est possible que la pensée de se faire aimer d'elle, entreprise impossible de Saluces ou de Savigliano, ait contribué à décider Beyle. Tout au moins a-t-il soin d'avertir son frère, dès le 17 prairial, qu'il sera « bientôt débarrassé de son uniforme », et en mesure de se « fixer à Paris ». (*Corr.*, I, 27.)

5. *Corr.*, I, 32. Il écrit dans son *Journal* : « J'ai donné ma démission au commencement de fructidor. » Beyle se trompe d'un mois.

6. L'année suivante, Beyle aurait pu, s'il l'avait voulu, reprendre l'uniforme, et cette fois pour rester aide de camp du général Michaud. Mais la littérature l'emporta ; Beyle refusa. « C'est encore un sacrifice fait à la gloire », écrit-il à Pauline ; et il ajoute cette maxime, de sa part surprenante : « Il faut un esprit de suite dans la vie. » (*Corr.*, I, 68.)

BIBLIOGRAPHIE

I

Documents d'archives [1].

Au Ministère de la guerre :

1° Archives administratives (dossiers du personnel ; registres des régiments).

2° Archives historiques (correspondance des armées ; emplacements des troupes ; historiques et dossiers des régiments).

A Grenoble :

1° Bibliothèque Municipale : Manuscrits de Stendhal ; de Dubois-Fontanelle ; recueils de journaux et documents locaux.

2° Archives de l'Isère (registres des paroisses ; dossiers de police de la période révolutionnaire ; Ecole centrale de Grenoble).

3° Archives de la ville de Grenoble, période révolutionnaire (police, Ecole centrale, Théâtre, etc., etc.).

Aux Echelles (Savoie) :

1° Archives municipales (plan cadastral).

2° Archives de la paroisse.

A Bédarrides (Vaucluse) :

Archives municipales (registres des baptêmes, des mariages et des morts, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles).

1. Je n'indique ici que les grandes sources où j'ai puisé ; on trouvera, dans le cours du volume, des renvois plus précis aux différents dossiers.

A Milan :

1° *Archivio civico.*
2° *Archivio storico.*
3° *Anagrafe.*
4° Bibliothèque Ambrosienne :
— *Miscellanea Politica* ;
— *Diario storico-politico di Minola* ;
— *Cronaca di Don Luigi Mantovani, sacerdote milanese, dal* 14 *maggio* 1796 *al* 31 *gennaio* 1824 : 4 vol.
5° Archives du palais Arese.

II

Index alphabétique, par nom d'auteur, des livres, brochures et journaux.

Alfieri (Vittorio) : *Vita*, Firenze, Barbèra, 1894, in-16.

Arbelet (Paul) [1] : *Arrigo Beyle Milanese*, dans la *Revue Bleue* du 26 septembre 1903.

Arbelet (Paul) : *Le catéchisme d'un roué*, dans la *Revue Bleue* du 19 juin 1909.

Arbelet (Paul) : Lettre sur la maison natale d'Henri Beyle, dans les *Annales politiques et littéraires* du 5 février 1911.

Arese (Conte Benedetto) : *Istruzioni....* publiées par G. Gallavresi dans les *Rendiconti del R. Istit. Lombard. di scienze e lettere*, 1905.

Ariosto (Lodovico) : *Orlando Furioso.*

Avenel (Henri) : *Histoire de la Presse française, depuis* 1789 *jusqu'à nos jours*, Paris, 1900, in-8°.

Avril (Pierre) : Etude sur l'*abbé Raillanne*, dans la *Minerva* de mars 1903.

Azeglio (Massimo d') : *I miei ricordi*, Firenze, Barbèra, 1908, in-16.

Barbiera (Raffaello) : *Figure e figurine d'un secolo che muore*, Milano, Treves, 1899, in-16.

Barbiera (Raffaello) : *La Principessa Belgioioso*, Milano, Treves, 1902, in-16.

Barbiera (Raffaello) : *Passioni del Risorgimento*, Milano, Treves, 1903, in-16.

1. Voir aussi Stryienski, *Soirées du Stendhal-Club*, et Stendhal, *Journal d'Italie.*

Barrès (Maurice) : *Le sentiment de l'honneur chez Stendhal*, préface à la *Correspondance*.

Berlioz (Hector) : *Mémoires*, Paris, 1878, 2 vol. gr. in-18.

Berriat Saint-Prix : *L'Amour et la Philosophie*, Paris, Lavillette, 1801, 5 vol. in-12.

Berriat Saint-Prix : *Eloge historique de M. Mounier*, Grenoble, 1806, broch. in-8°.

Bianconi (l'abbé Carlo) : *Nuova guida di Milano per gli amanti delle belle arti*, Milano, 1787, in-12.

Blanchard (Raoul) : *Grenoble. Etude de géographie urbaine*, dans le *Bulletin de l'Académie Delphinale*, 1910.

Blanchard de Farges : *Un peu de Stendhal inédit*, dans le *Correspondant* du 25 septembre 1909.

Bonfadini (Romualdo) : *Mezzo secolo di patriotismo*, Milano, Treves, 1886, in-8°.

Botta (Charles) : *Histoire d'Italie de 1789 à 1814*, Paris, Dufart, 1824, 5 vol. in-16.

Bougy (A. de) : *Stendhal, sa vie et son œuvre*, Paris, 1868, brochure in-8°.

Bourget (Paul) : Etude sur la *Vie d'Henri Brulard*, dans le *Figaro* du 21 août 1890.

Bouvier (Félix) : *Bonaparte en Italie*, 1796, Paris, 1899, in-8°.

Braunschvig (Marcel) : *L'Abbé Du Bos, Rénovateur de la Critique au XVIIIe siècle*, Toulouse, 1904, broch. in-8°.

Brosses (Le président de) : *L'Italie il y a cent ans, ou Lettres écrites d'Italie à quelques amis....* éditées par R. Colomb, Paris, Levasseur, 1836, 2 v. in-8°.

Brun (Pierre) : *Henri Beyle-Stendhal*, Grenoble, Gratier, 1909, in-8°.

Calvi (Felice) : *Il patrizioto milanese....* 2e ed., Milano, 1876, in-8°.

Castro (Giovanni de) : *Milano durante la dominazione napoleonica...*, Milano, Dumolard, 1880, in-16.

Castro (Giovanni de) : *Milano e la Repubblica Cisalpina....*, Milano, Dumolard, 1879, in-16.

Cavard (capitaine) : *Victor de Musset et Henri Beyle-Stendhal à l'Armée de réserve* (1800), Paris, Lavauzelle, broch., 1912.

Cervantes : *Don Quichotte*.

Chabert (Samuel) : Etude sur la maison natale d'Henri Beyle, dans le *Mercure de France* du 16 mars 1912.

Chateaubriand (René de) : *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Garnier, 1899-1900, 6 vol. in-18.

Chateaubriand (René de) : *René*.

Choderlos de Laclos : *Les liaisons dangereuses...*, Amsterdam et Paris, Durand, 1782, 4 vol. in-12.

Chuquet (Arthur) : *La jeunesse de Napoléon, I, Brienne*, Paris, 1897, in-8°.

CHUQUET (Arthur) : *Le Brulard de Stendhal*, dans les *Feuilles d'Histoire* du 1er mai 1913.

CHUQUET (Arthur) : *Stendhal-Beyle*. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-8°.

Clairvoyant (le), journal paraissant à Grenoble, ans V, VI et VII.

COIGNET : *Les Cahiers du capitaine C...*, Paris, Hachette, 1883, in-16.

COLLIGNON (Albert) : *L'Art et la Vie de Stendhal*. Paris, 1868, in-8°.

COLLIN D'HARLEVILLE : *L'Optimiste...*, Paris, 1788, in-8°.

COLOMB (Romain) : *Notice sur la vie et les ouvrages de Henri Beyle (Stendhal)*, en tête d'*Armance*, Calmann-Lévy, 1877, in-12.

COMANDINI (Alfredo) : *L'Italia nei cento anni del secolo XIX...*, Milano, Vallardi, 1900-1901.

COMPAYRÉ (Gabriel) : Article sur les *Ecoles Centrales* dans la *Grande Encyclopédie*.

CONFALONIERI : *Carteggio del Conte Fed. Conf.*, édité par G. Gallavresi, Milano, 1910, in-16, 1er tome.

Contemporaine (Mémoires d'une), Paris, 1827, 8 vol. in-16.

CORACCINI (Frédéric) : *Histoire de l'administration du royaume d'Italie...*, trad., Paris, 1823, in-8°.

CORDIER (Auguste) : *Comment a vécu Stendhal*. Paris, Villerelle, 1900, in-12.

CORDIER (Henri)[1] : *Stendhal et ses amis. Notes d'un curieux*. Evreux, 1890, in-8°.

CORNEILLE (Pierre) : *Œuvres*.

CÔTE (L.) et BERTHET (P.) : *La Flore littéraire du Dauphiné*, Grenoble, 1911, 3 vol. in-8°.

COURIER (P.-L.) : *Lettres écrites de France et d'Italie*, Paris, 1895, in-32.

Courrier patriotique des départements de l'Isère, des Alpes et du Mont Blanc, ou l'Ami de la Constitution, année 1796.

CROZALS (J. de) : *La Faculté des Lettres de Grenoble*, dans le *Bulletin de l'Acad. Delphinale*, 1896.

CROZALS (J. de) : *Le caractère dauphinois, essai d'ethnologie provinciale*, Grenoble, 1894, broch.

CUGNAC (cap. de) : *Campagne de l'armée de réserve en* 1800, Paris, 1900-1901, 2 v. in-8°.

CUGNAC (comm. de) : *La campagne de Marengo*, Paris, 1904, in-8°.

CUSANI (Fr.) : *Storia di Milano dall'origine ai giorni nostri*, Milano, 1861-1884, 8 vol. in-16.

DARD (E.) : *Le général Choderlos de Laclos*, Paris, 1905, in-12.

DERIDOUR (Antonin) : Article sur *Pierre Daru*, dans la *Grande Encyclopédie*.

1. Voir aussi STENDHAL : *Molière jugé par Stendhal*.

DESAIX : *Journal de voyage du général D...*, publié par A. Chuquet, Paris, 1907, in-16.

DES GRANGES (Charles-Marc) : *Geoffroy et la critique dramatique sous le Consulat et l'Empire*, Paris, 1897, in-8°.

DESTOUCHES (Philippe Néricault) : *Théâtre.*

DESTUTT DE TRACY (A. L. C.) : *Grammaire*, Paris, 1803, in-16.

DESTUTT DE TRACY (A. L. C.) : *Idéologie*, Paris, An IX, in-8°.

DRIAULT (J.-E.) : *Napoléon en Italie*, Paris, 1906, in-8°.

DUBOIS-FONTANELLE (J. G.) : *Cours de belles-lettres*, Paris, 1813, 4 vol. in-8°.

DUBOS (L'abbé) : *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 7e édition, Paris, Pissot, 1770, 3 vol. in-12.

DUCOIN : Notice sur Beyle, lue à l'*Académie Delphinale* le 3 mai 1847 (*Bulletin de l'Académie Delphinale*, même année).

DUMAS (Mathieu : *Précis des événements militaires ou Essais historiques sur les campagnes de* 1799 *à* 1814, Paris, 1817-1826, 19 vol. in-8°.

DUVIQUET (Maurice) : *Souvenirs de M. D.*, Paris, 1906, in-16.

FAGUET (Emile) : *Courrier littéraire, Rev. Bleue* du 21 novembre 1891.

FANTIN DES ODOARDS : *Journal de F. des O.*, Paris, 1895, in-8°.

FARGES (Louis) : *Stendhal diplomate*, Paris, 1892, in-12.

FLORIAN : Œuvres.

FLORIAN : *Nouvelles*, 3e édition, Paris, Didot, 1792, pet. in-8°.

FOSCOLO (Ugo : *Epistolario*, Firenze, Le Monnier, 1883, 3 vol. in-16.

FOSCOLO (Ugo) : *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, Firenze, Le Monnier, 1898, in-16.

FOURNIER (Paul) : *Réponse à M. C. Stryienski*, lue à l'*Académie Delphinale* le 15 mars 1889 (*Bullet. de l'Ac. Delph.*, même année).

GAGNON (Henri) : *Discours* (en voir la liste p. 50), dans les *Mémoires de la société littéraire de Grenoble.*

GALLAVRESI (G.) [1] : *Stendhaliana*, dans l'*Archivio storico lombardo*, an XXXIII, fasc. IX.

GALLIER (A. de) : *La vie de province au XVIIIe siècle, les Femmes, les Mœurs, les Usages*, Paris, 1877, in-8°.

GINON (abbé) : Réponse au discours de M. C. Royer, sur les *Avocats consistoriaux au Parlement de Grenoble, Bullet. de l'Acad. Delphinale*, 1892.

GONCOURT (E. et J. de) : *Histoire de la société française pendant le Directoire*, Paris, 1855, in-16.

1. Voir aussi aux mots *Arese* et *Confalonieri*.

GOURMONT (Remy de) : *Le style et l'art de Stendhal*, dans le *Temps* du 19 mai 1912.

GRIOIS : *(Mémoires du général)*, Paris, 1909, 2 vol. in-8°.

GUÉRIN (Le Sieur Amédée) (M. Guillemin) : *Voyages à travers les Dauphinois. Notes sur le caractère des gens de la province.*

GUNNEL (Doris) : *Stendhal et l'Angleterre*, Paris, 1909, in-8°.

GUYOT (R.) : Etude sur Murat et Fanny Lechi dans les *Feuilles d'histoire* du 1er février 1909.

HATIN (E.) : *Bibliographie de la presse périodique française*, Paris, 1866, in-8°.

HELVÉTIUS : *De l'Esprit*, Paris, Durand, 1758, in-8°.

HIPPOCRATE : *Œuvres complètes*, trad. E. Littré, Paris, 1839-1853, 8 v. in-8°.

Historique du 6e régiment de dragons, Delagrave, s. d., in-8°.

JAY (L. J.) : *Recueil de lettres sur la peinture, la sculpture et l'architecture, écrites par les plus grands maîtres et les plus illustres amateurs qui aient paru dans ces trois arts depuis le XVe siècle jusqu'au XVIIIe*, Paris, 1817, in-8°.

JOMINI (baron H. de) : *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution...*, 3e éd., Paris, 1819-1824, 15 vol. in-8°.

Journal de Grenoble, ou l'ami de la vérité et des mœurs, ans VI et VII.

Journal du Département de l'Isère, année 1813.

LALANDE (de) : *Voyage en Italie*, Paris, 1786, 9 vol. in-12.

LAMARTINE (A. de) : *Correspondance*, Paris, 1873-1875, 6 vol. in-8°

LAMARTINE (A. de) : *Recueillements poétiques*, Paris, Hachette, 1888, in-16.

LANSON (Gustave) : *Histoire de la Littérature française*, 9e éd., Paris, 1906, in-8°.

LUMBROSO (Baron A.) : *Stendhal e Napoleone*, Roma, Bocca, 1897-1903, in-8°.

LYONNET (Henry) : *Dictionnaire des comédiens français*, Paris, 1902, in-4°.

MADELIN (Louis) : *La Rome de Napoléon...*, Paris, 1906, in-8°.

MAIGNIEN (Ed.) : *La famille de Beyle-Stendhal, notes généalogiques*, Grenoble, 1889, broch. in-8°.

MAIGNIEN (Ed.) : *Les artistes grenoblois*, Grenoble, 1887, in-8°.

MAIGRON (Louis) : *Le Romantisme et les mœurs...*, Paris, 1910, in-8°.

MANACORDA : *I rifugiati italiani in Francia negli anni* 1799-1800, Torino, 1907, in-4°.

MARMONT : *Mémoires du maréchal M. duc de Raguse*, Paris, 1857, 2 vol. in-8°.

MARMONTEL : *Bélisaire*, dans le tome III de l'édition complète, Paris, Belin, 1819-1820, 7 vol. in-16.

MARMONTEL : *Mémoires*, tome I de la même édition.

MARTINEAU (Henri) : *L'Itinéraire de Stendhal*, Paris, Messein, 1912, in-16.

MASSON (Fréd.) : *Napoléon et les femmes*, Paris, 1906, in-8°.

MATHIEZ (A.) : *La Théophilanthropie et le culte décadaire*, Paris, 1904, in-8°.

MÉLIA (Jean) : *La vie amoureuse de Stendhal*, Paris, Mercure, 1909, in-12.

MÉRIMÉE (P.) : *Notes et souvenirs*, en tête de la *Correspondance inédite de Stendhal*, Michel Lévy, 1855, 2 vol. in-12.

MICHELET (J.) : *Rome*, Paris, 1891, in-12.

MILLIN (A. L.) : *Voyage en Savoie, au Piémont, dans le Milanais*, Paris, 1816-1817, 4 vol. in-8°.

MOLIÈRE : *Théâtre*.

MONTESQUIEU : *Esprit des Loix*, Leyde, 1749, in-8°.

MOUNIER (J.-J.) : *De l'influence attribuée aux philosophes... sur la Révolution de France*. Paris, 1822, in-8°. (Voir la *Notice historique sur J.-J. Mounier*, en tête du livre.)

NAPOLÉON Ier : *Correspondance*, Paris, 1858-1869, 32 vol. in-4°.

NERCIAT (Andrea de) : *Félicia ou mes fredaines*. 1784, 4 vol. in-24.

NIETZSCHE (Fréd.) : *Par delà le Bien et le Mal*, trad., Paris, 1903, in-18.

NOAILLES (Comtesse Matthieu de) : *Les Eblouissements*, Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-16.

PARINI (Gius.) : *Il Giorno*.

PAUPE (Adolphe) : *Histoire des Œuvres de Stendhal*, Paris, 1904, in-18.

PICAVET (F. G.) : *Les Idéologues...*, Paris, 1891, in-8°.

PILOT (J.-J. A.) : *Histoire de Grenoble...*, Grenoble, 1829, in-8°.

PILOT DE THOREY : *Notes pour servir à l'histoire de Grenoble*, Grenoble, 1880, brochure.

PORTA (C.) : *Poesie edite, inedite e rare*, a cura di R. Barbiera, Firenze, 1884, in-8°.

PRUDHOMME (A.) : *Histoire de Grenoble*, Grenoble, Gratier, 1888, in-8°.

PRUDHOMME (A.) : *Inventaire sommaire des archives de la ville de Grenoble*, 1891, in-4°.

PRÉVOST (l'abbé) : *Mémoires d'un homme de qualité...*, Paris, 1728, 3 v. in-12.

RACINE (Jean) : *Théâtre.*

RIBELL (Hugues) : *Les inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée*, Paris, 1902, in-8°.

Revue Napoléonienne, dirigée par A. Lumbroso, 2e année, t. I, fragment inédit de Stendhal.

Revue Rétrospective (1893, t. XVIII) : certificat du général Michaud, communiqué par G. Vinot.

ROCHAS (Adolphe) : *Biographie du Dauphiné*, 1861, 2 vol. in-8°.

ROD (Edouard) : *Stendhal*, Paris, Hachette, 1892, in-12.

ROLLAND (Romain) : *Jean-Christophe, le Matin*, Paris, 1904, in-18.

ROSENTHAL (Léon) : *La Peinture romantique...*, Paris, 1900, in-4°.

ROUSSEAU (J.-J.) : *Confessions.*

ROUSSEAU (J.-J.) : *La Nouvelle Héloïse.*

ROUSSEAU (J.-J.) : *Les Rêveries du promeneur solitaire.*

ROUSSET (Henry) : *Le Théâtre à Grenoble, histoire et physionomie*, Grenoble, 1891.

ROVANI (Giuseppe) : *Cento anni, romanzo ciclico*, Milano, Aliprandi, 1898, 2 vol. in-16.

ROYER (Casimir) : *Les avocats consistoriaux au Parlement de Grenoble*, dans le *Bulletin de l'Académie Delphinale*, 1892.

RUDLER (Gustave) : *La jeunesse de Benjamin Constant...*, Paris, 1909, in-8°.

SAINTE-BEUVE : *Causeries du lundi*, Paris, 1857-1862, 15 v. in-12.

SAINTE-BEUVE : *Chateaubriand et son groupe littéraire...*, 2e éd., Paris, 1861, 2 v. in-12.

SAINT-SIMON (Louis de) : *Mémoires*, Paris, 1788-1789, 7 vol. in-8°.

SAND (George) : *Histoire de ma vie*, Paris, 1856-1857, 10 vol. in-12.

SÉCHÉ (A.) : *Stendhal*, Paris, Louis-Michaud, s. d., in-16.

SEILLIÈRE (Ernest) : *Le mal romantique. Essai sur l'impérialisme irrationnel*, Paris, 1908, in-8°.

SHAKESPEARE, traduit par Letourneur, Paris, 1776-1782, 20 vol. in-8°.

SOREL (Albert) : *L'Europe et la Révolution française*, t. V et VI, Paris, 1903, 2 vol. in-8°.

STENDHAL : *De l'Amour*, Michel Lévy, 1853, in-12.

STENDHAL : *La Chartreuse de Parme*, Michel Lévy, 1853, in-12.

STENDHAL : *Correspondance*, publiée par Ad. Paupe et P.-A. Cheramy, Paris, Ch. Bosse, 1908, 3 vol. in-8°.

STENDHAL : *Correspondance inédite*, Michel Lévy, 1855, 2 vol. in-12.

STENDHAL : *Histoire de la Peinture en Italie*, Michel Lévy, 1854, in-12.

STENDHAL : *Journal*, 1801-1814, publié par C. Stryienski et François de Nion, Paris, Charpentier, 1888, in-12.

STENDHAL : *Journal d'Italie*, publié par P. Arbelet. Paris. Calmann-Lévy, 1911, in-12.

STENDHAL : *Mémoires d'un Touriste*. Paris. Michel Lévy, 1854, 2 vol. in-12.

STENDHAL : *Molière jugé par S.*, publié par H. Cordier, Evreux, 1898, pet. in-8°.

STENDHAL : *Napoléon*, notes et introd. par J. de Mitty, Paris, 1897, in-12.

STENDHAL : *Promenades dans Rome*. Michel Lévy, 1853, 2 vol. in-12.

STENDHAL : *Racine et Shakespeare*, Michel Lévy, 1854, in-12.

STENDHAL : *Rome, Naples et Florence*, Michel Lévy, 1854, in-12.

STENDHAL : *Le Rouge et le Noir*, Michel Lévy, 1854, in-12.

STENDHAL : *Souvenirs d'égotisme*, publiés par C. Stryienski. Paris, Charpentier, 1892, in-12.

STENDHAL : *Vie de Henri Brulard*, publiée par C. Stryienski. Paris. Charpentier, 1890, in-12.

STENDHAL : *Vie de Henri Brulard*, publiée par Henry Debraye, Paris, Champion, 1913, 2 vol. in-8°.

STENDHAL : *Vie de Napoléon*, Calmann-Lévy, 1876, in-12.

STENDHAL : *Vie de Rossini*, Michel Lévy, 1854, in-12.

STENGER (Gilbert) : *La société française pendant le Consulat*. 5e série. Paris, 1906, in-8°.

STRYIENSKI (Casimir) [1] : *L'enfance de Henri Beyle, d'après des documents inédits*, Grenoble, Gratier, 1889, broch.

STRYIENSKI (C.) : *Soirées du Stendhal-Club*, Paris, Mercure, 1904, in-12.

STRYIENSKI (C.) et ARBELET (P.) : *Soirées du Stendhal-Club*, 2e série, Paris, Mercure, 1908, in-12.

TASSO (Torquato) : *La Gerusalemme liberata*.

TERRASSON (L'abbé Jean) : *Séthos, Histoire ou Vie..., anecdotes de l'ancienne Egypte...*, Paris, 1731, 3 vol. in-12.

THIERS (Louis Ad.) : *Histoire du Consulat et de l'Empire*, Paris, 1845-1862, 20 vol. in-8°.

THIÉBAULT : *Mémoires du général baron T.*, Paris, 1893-1895, 5 vol. in-8°.

VERGA (Ettore) : *Storia della Vita Milanese*, Milano, 1909, in-16.

Victoires, conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français de 1792 à 1815.... Paris, 1816-1821, 27 vol. in-8°.

VIGNY (A. de) : *Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18.

1. Voir aussi STENDHAL : *Journal, Souvenirs d'égotisme*, et *Vie de Henri Brulard*.

VOLTAIRE : *Œuvres.*

WELVERT (Eugène) : *Autour d'un billet de Stendhal. Journal des Débats,* 1906.

WHITEHOUSE (R.) : *Une princesse révolutionnaire,* Paris, 1907, in-8°.

WYZEWA (T. de) : Article sur le *Matrimonio Segreto,* dans le *Temps* du 28 avril 1912.

ZOLA (Emile) : *Les romanciers naturalistes,* Paris, 1881, in-12.

INDEX

A

*Abbé Dubos, Rénovateur de la Critique au XVIII*e *siècle* : voir Braunschvig.
Abraham, I. 207.
Adda (D'), II. 63.
Addison, I. 263.
Adèle de Senange, par Mme de Souza, II. 174.
Adolphe, par B. Constant, I. 101.
Adrets (Baron des), I. 48.
Albergati, II. 166.
Alembert (D'), I. 264.
Alexandre, I. 160 ; II. 183.
Alfieri, I. 75, 324, 365 ; II. 142, 180, 191.
Alix, I. 247.
Almanach des Muses, II. 27.
Alpy, II. 154.
Amar, I. 110.
Amitiés, amours et amourettes, par Le Pays, I. 331.
Amour (De l'), par Stendhal, I. 90, 188, 192, 266, 350, 363 : II. 98, 184.
Amour et la Philosophie (L') : voir Berriat Saint-Prix.
Andrieux, II. 27.
Angela : voir Pietragrua.
Anglès, I. 16.
Annibal, I. 150, 388 : II. 53, 85.
Antony, par Al. Dumas, II. 5, 9.
Appiani, II. 113.
Arbelet (Paul) : voir *Arrigo Beyle Milanese*, *Catéchisme d'un roué*, et *Soirées du Stendhal-Club*, 2e série.
Arese (Benedetto), II. 91.
Arese (Comte), II. 113, 115.
Arese (Comtesse Lucia Fagnani), II. 106, 107, 113-117, 129, 163.
Ariodant, par Mayer, II. 103, 168.
Ariodant, par Stendhal, II. 170.
Arioste, I. 41, 144, 151, 160, 171, 176-179, 181, 200-202, 233, 263, 266, 268, 276, 298, 353, 380, 394 ; II. 6, 19, 45, 46, 51, 52, 160, 169, 181, 208.
Arrigo Beyle Milanese, par Paul Arbelet, II. 65.
Art de la Comédie : voir Cailhava.
Art de penser, par Condillac, I. 266.
Art de raisonner, par Condillac, I. 266.
Art et la Vie de Stendhal (L') : voir Collignon.
Artistes grenoblois, par E. Maignien, I. 297.
Artois (Comte d'), II. 125.
Aspasie, II. 114.

1. La *Vie de Henri Brulard*, le *Journal de Stendhal*, le *Journal d'Italie* et la *Correspondance*, sont trop constamment cités au cours de l'ouvrage pour que j'aie cru utile de les placer dans cet index.

Atala, II. 168.
Athalie, I. 273.
Au cœur de la vie, par Pierre de Coulevain, I. 100.
Auguié (Mlles), II. 38.
Avare, I. 168.
Avenel (Henri), I. 220.
Aventurier nocturne, par Federici, II. 169.
Avocats consistoriaux au Parlement de Grenoble, par C. Royer, I. 16.
Avril (Pierre), I. 113-116, 121.
Azeglio (Massimo d'), II. 89, 92.

B

Bacpaumont, II, 167.
Bajazet, I. 273.
Balzac (Honoré de), I. 179; II. 168.
Barberen (Mlle), II. 22.
Barbiera (Raf.), II. 67, 68, 111, 112, 115.
Barbier de Séville, par Paesiello, II. 86, 103.
Barnave, I. 51, 93.
Baroyer (Mlle), I. 358.
Barra, I. 218, 225.
Barral (Premier Président de), I. 121.
Barral (Louis de), I. 326, 371.
Barras, I. 331.
Barrès (Maurice), I. iv, 63; II. 44.
Barthélemy (Mme), I. 48, 98.
Barthomeuf, II. 37.
Basile (Mme), II. 45.
Battaglia, II. 157.
Baure (Mme de), II. 21.
Bayard, I. 340.
Beaumarchais, II. 76.
Beauzée, I. 282.
Beccaria, II. 110.
Belgioioso (Christine), II. 68, 157.
Bélisaire, par Marmontel, I. 59, 93, 170, 211, 212.
Bellegarde (Général), II. 146.
Ben Johnson, I. 263.
Bereyter (Angéline), I. 343, 358.
Berlioz, I. 25, 142, 346, 352.
Berriat Saint-Prix, I. 17, 18, 20, 221, 255, 333-336, 356, 357; II. 21, 212.
Berthet (P), I. 336.
Berthier (Alexandre), II. 53, 72, 108, 141.
Berthier (César), II. 108.
Beyle (Les), I. vi, 9, 11-15, 18, 30, 32, 36-38, 53, 56, 63, 64, 66, 216, 390.
Beyle (Le père Chérubin), I. 14, 70, 71.
Beyle (Chérubin), I. vi, vii, xv, 3, 4, 10-33, 37, 63, 64, 66, 68-71, 74, 80, 81, 83, 84, 90, 91, 94, 95, 97, 98-113, 117, 118, 123-126, 128, 131, 133, 134, 141, 145-147, 154-157, 160, 165, 174, 190, 191, 196, 202, 204-208, 211, 214, 216-218, 223, 224, 227, 231, 235, 243, 273, 325, 333, 341, 342, 348, 380, 390, 391, 393, 394, 398, 399; II. 12, 16, 49, 135, 168, 171, 206, 211.
Beyle (Jean), I. 12, 13.
Beyle (Jean-Baptiste), I. 13, 70.
Beyle (Jeanne Dupéron), I. 14.
Beyle (Joseph), I. 12, 13.
Beyle (Pauline), I. 32, 35, 38, 46, 60, 61, 79, 88, 117, 137, 147, 148, 154, 156, 164, 173, 191, 194, 268, 272, 278, 283, 296, 324, 381, 384, 389, 391, 393, 395, 399; II. 6, 13, 36, 53, 56, 57, 70, 72, 94, 97-99, 101, 123, 126, 127, 130, 136, 140-142, 157, 160, 162, 167, 168, 171, 184, 185, 187, 191, 196, 212.

Beyle (Pierre), I. 14, 70.
Beyle (Zénaïde, Caroline), I. 29, 35, 38, 73, 96, 147, 148, 391, 399 ; II. 142.
Bezout, I. 291.
Bianconi (Abbé Carlo), II. 66, 68, 96, 100.
Bibliographie de la presse périodique française, par Hatin, I. 220.
Bigillion (Les), I. 18, 369, 373, II. 204, 205.
Bigillion (François), I. 32, 98, 274, 295, 322, 323, 367-373, 383, 384 ; II. 204.
Bigillion (Remi), I. 368, 372, 373 ; II. 205.
Bigillion (Victorine), I. 357, 367, 368, 372-376 ; II. 4, 11, 204.
Billington (La), II. 99, 104.
Bilon (H.), I. 55, 87.
Biographie du Dauphiné : voir Rochas.
Biographie Michaud, II. 24, 37.
Bitaubé, I. 253 ; II. 169, 181.
Blachier, II. 117.
Blacons (Mlle de), I. 332.
Blanchard (Raoul), I. 66.
Blanchard de Farges, I. 150, 168, 178, 212.
Boccace, I. 178.
Boiardo, I. 263.
Boileau, I. 262, 331 ; II. 181, 208.
Bonald, I. 214.
Bonaparte en Italie : voir Bouvier.
Bond (Johannes), I. 166.
Bonfadini, II. 112.
Borgia (César), II. 31.
Borgia (Lucrèce), II. 121.
Borromée, II. 63.
Borromée (Cardinal Frédéric), II. 66.
Borromée (Saint Charles), II. 68.
Borroni, II. 124.
Borroni (Antonio), II. 124, 126, 127.
Borroni (Marianna Navina). II. 124, 127.
Bossuet, I. 117, 213, 303.
Botta, II. 111.
Boucher (Le peintre), I. 139, 298, 303.
Bouchu, I. 23.
Bougy (Alfred de), I. 21.
Bourdaloue, I. 18, 29, 30, 99, 213.
Bourget (Paul), I. iv, v, xvii.
Bouvier (Félix), II. 104, 106, 184.
Bovara, II. 66.
Bovara (Giovanni), II. 66.
Bovara (Stanislao), II. 66.
Branca, II. 173.
Braunschvig (Marcel), I. 307.
Brosses (Président de), I. 42 ; II. 46, 89, 96, 100, 101, 111, 172.
Bruce (James), I. 165.
Brulard (Joseph), II. 202.
Brulard de Stendhal (Le), par A. Chuquet, I. 323.
Brun (Pierre), I. 69, 391.
Brune (Général), II. 68, 69, 90, 92, 136, 138-141, 143, 146, 150, 154, 155, 183.
Brunet (Général), II. 164.
Brutus (Lucius Junius), I. 228, 309.
Brutus (Marcus Junius), I. 62, 199, 230 ; II. 74.
Bucoliques, I. 229.
Buffon, I. 49, 168, 211-213.
Bulletin de l'Académie Delphinale, I. 16, 19, 66, 257, 356.
Burelvillers (Capitaine), II. 49, 50, 53, 55, 58, 62, 63.
Burrhus, par Stendhal : voir *Soirées du Stendhal-Club*.
Byron, I. 305 ; II. 44, 46, 164.

C

Cabane Mystérieuse, II. 168.
Cabanis, I. 7, 255, 283, 284, 308, 311, 351.
Cacault, II. 172.
Cachelot (Lieutenant), II. 183.
Caetani, I. 304.
Cahiers du capitaine Coignet : voir Coignet.
Cailhava, II. 13, 27, 181, 208.
Caio Mario, par Cimarosa, II. 103.
Calderon, II. 48.
Calignon (Louis de, seigneur de Laffrey), I. 86.
Calvi, II. 112.
Cambon (Mme), II. 21.
Camille, I, 231.
Camoëns, I. 263.
Camozzi, II. 66.
Campagne de l'armée de réserve en 1800 : voir Cugnac.
Campagne de Marengo, par de Cugnac, II. 54.
Campenon, II, 27.
Campi (Felice), II. 159.
Canclaux (Général), II. 148, 183.
Candide, I. 168.
Canova, I. 365.
Caractère dauphinois, par de Crozals, I. 23-26.
Caravane du Caire, par Grétry, I, 343.
Cardon, I. 316 ; II, 37, 69.
Carnot, II. 69.
Carteggio del conte Fed. Confalonieri, édité par Gallavresi, II. 66, 112.
Castera (J.-H.), I. 165.
Casti, II. 208.
Castro (De), II. 89, 91.
Catéchisme d'un roué, par Paul Arbelet, I. 185, 187, 343 ; II. 129.
Catherine de Russie, I. 290.
Caton d'Utique, I. 216.
Catulle, II. 26, 156.
Caulet (Jean de), I. 49.
Causeries du lundi, II, 24, 29.
Cavard (Capitaine), II. 48, 53.
Cento anni : voir Rovani.
Ceracchi, II. 106.
Cervantes, I. 171, 173-175, 266, 268.
César, I. 74, 160, 256.
Chabert, I. 291.
Chabert (Samuel), I. 13, 66, 69.
Chabran (Général), II. 53.
Chalvet, I. 248, 256.
Chambarlhac (Général), II. 53.
Chamfort, I. 188 ; II. 175.
Champel, I. 370.
Champion (Edouard), I. ix, 291
Chanrion, I. 25.
Charaux, I. 57.
Charles XII, I. 167.
Charlotte Corday, I. 216.
Chartreuse de Parme, I. ii, 173, 178, 179, 188 ; II. 52, 67, 81, 83, 86, 98, 109, 159, 173.
Chasse de Diane, par le Dominiquin, I, 299.
Chateaubriand (Lucile de), I. 75, 395.
Chateaubriand (René de), I. xvi, 5-8, 25, 74, 75, 162, 190, 209, 214, 215, 240, 293, 312, 395 ; II. 3, 8, 31, 44, 168.
Chateaubriand et son groupe littéraire, I. xvii, 327.
Cheminade, I. 326.
Chénier (André), II. 27.
Chénier (M.-J.), I. 262.
Chérubin Beyle : voir Beyle.
Chiesa (Benevello della), II. 184.
Childe Harold, II. 9.
Chuquet (Arthur), I, xvii, 32, 53, 55, 57, 91, 92, 94, 99, 104, 110, 204, 206, 212, 213, 244, 254, 255, 272-274, 279, 287,

289, 295, 304, 307, 309, 323-325, 327, 333, 360 ; II. 11, 18, 21, 22, 24, 25, 33, 36-38, 44, 49, 66, 68, 69, 75, 77-79, 106, 108, 125, 134-136, 138, 139, 141, 142, 144-147, 150, 152, 156, 172, 173, 175, 177, 184, 197, 212.
Cicéron, I. 256 ; II. 26.
Cid, I. 63, 172, 201, 271, 316, 343, 370 ; II. 50.
Cincinnatus, I. 231.
Cimarosa, I, 25, 35, 139, 176, 178, 275 ; II. 56-59, 103, 190.
Clairaut, I. 291.
Clairon (Mlle), I. 262.
Clairvoyant, I. 243, 247, 251, 255, 259, 283, 289, 292, 300, 336, 356, 384.
Claudine de Florian, par Pigault-Lebrun, I. 197, 269, 270, 357, 361.
Cléopédie, par Pierre Daru, II. 27, 29, 181, 208.
Clotilde (Mlle), I. 358 ; II. 36.
Coignet (Capitaine), II. 53, 62, 89, 90.
Cochet (Mlle), I. 31.
Collignon (Albert), I. 126 ; II. 28.
Collin d'Harleville, I. 41.
Colomb (Mme), I. 95, 96, 320.
Colomb (Romain), I, xv, 21, 37, 38, 45, 82, 110, 120, 127, 146, 189, 197, 230, 243, 253-255, 286, 292, 300, 304, 312, 316, 319-321, 324, 346, 347, 371, 374, 375, 395, 396, 398 ; II. 12, 74, 75, 134, 139, 144, 146, 147, 149, 184.
Comandini, II. 88, 155, 158, 159, 172, 173, 192.
Combe, II. 164.
Comment a vécu Stendhal, par Auguste Cordier, I. xv, 348, 351.
Condillac, I. 7, 264-266, 269, 281-284, 290, 294, 377 ; II. 142.
Condorcet, II. 181, 185, 208.
Confessions, d'Arsène Houssaye, II. 157.
Confessions, de J.-J. Rousseau, I. x, 191, 195, 381 ; II. 7, 10, 47.
Confidences, de Lamartine, I. x, xii.
Constant (Benjamin), I. 5, 101.
Consultation pour Banti, par Stendhal, I. 187 ; II. 142.
Contes de La Fontaine, I. 180, 189, 196.
Contes philosophiques et moraux, par Dubois-Fontanelle, I. 257.
Contrat social, I. 191.
Cook (Capitaine), I. 293.
Coraccini, II. 112.
Cordier (Henri), I. 21, 169, 390.
Corneille, I. 172, 200, 228, 262, 266, 269, 271, 272, 306, 307 ; II. 169.
Cornelius Nepos, I. 149, 255.
Corrège, I. 25, 35, 139, 176, 178, 299, 300, 378 ; II. 160.
Correspondance de P.-L. Courier, II. 96, 182.
Correspondance de Lamartine, I. 333.
Correspondance de Napoléon Ier, II. 54, 55, 66, 72, 76, 83, 86-88, 90, 92, 99, 102, 112, 138, 139, 144, 157.
Correspondance d'Alfred de Vigny, II. 54.
Correspondance inédite, de Stendhal, I. 122, 280.
Côte (L.), I. 336.
Coulevain (Pierre de), I. 100.
Courier (Paul-Louis), II. 96, 182.
Courrier patriotique..., I. 229 ; II. 82.
Cours de Belles-Lettres, par

Dubois-Fontanelle, I. 260, 266, 269.
Crébillon, I. 262.
Crozals (J. de), I, 23-26, 257.
Crozet, I. xv, 138, 161, 319, 323-327.
Cubly (Virginie), I. 138, 197, 269, 270, 343, 355-368, 371, 374, 395 ; II. 4, 58, 79, 124.
Cubly fils, I. 366.
Cugnac (de), II. 47, 49, 51-55, 72, 75, 76, 84, 89, 137.
Curial (Comtesse) : voir Menta.
Cusani, II. 66, 85-87.
Cymbeline, I. 276.

D

Dalayrac, I. 362.
Dalbon, II. 164.
Dante, I, 41, 42, 58, 179, 180, 263 ; II. 45, 46, 185.
Dard (E.), I. 185, 188, 341, 333 ; II. 104, 110.
Daru (Les), II. 5, 11, 12, 14-18, 20, 22-24, 35, 43.
Daru (Martial), I, vii, 186, 358 ; II. 25, 31-36, 44, 49, 62, 63, 65, 66, 68, 90, 106, 126, 175, 176, 190.
Daru (Noël), II. 11, 12, 18-21, 23, 24, 37, 176, 206.
Daru (Mme Noël), II. 16, 19, 21.
Daru (Pierre), I. vii ; II. 23-32, 37, 38, 44, 49, 65, 66, 68, 72, 74, 123, 125, 128, 133, 134, 136-139, 141, 142, 151, 152, 175-178, 181, 206, 207, 210-212.
Daru (Mme Pierre), I. 138 ; II. 26, 32.
Daunou, I. 237.
Dausse, I. 241.
David (Le peintre), I, 303, 370 ; II. 21.
Davout, II. 137, 140, 143, 144, 154.
Debelle (Capitaine), II. 180, 183.
Debidour, II. 24.
Debraye (Henry), I. ix, 12, 40, 66, 85, 155, 218, 258, 355, 393 ; II. 16, 139.
Décade philosophique, I. 285.
De l'Amour depuis la Charte, par Rey de Foresta, II. 194.
Delaunay (Mme), I. 342.
Delmas (Général), II. 146, 153, 154.
Delphine, I. 7.
Deletas (Docteur), II. 184, 187.
Desaix, II. 85, 95, 101, 106, 108, 112, 113, 137, 172.
Description du Palais-Royal, II. 168.
Desgrazi de Giovannin Bongee, par Porta, II. 118-119.
Des Granges, II. 38.
Destouches, I. 161, 171-173, 184, 394.
Devin de village, I. 57.
De Viris..., I. 149, 255.
Dictionnaire des comédiens français, par H. Lyonnet, I. 355, 366.
Diderot, I. 264.
Diphortz (Mme de), I. 360.
Distrait, par Regnard, II. 185.
Divine Comédie, I. 36, 179, 180.
Domergue (U.), II. 208.
Dominiquin (Le), I. 299, 303.
Donizetti, II. 103.
Don Juan, de Mozart, I. 137.
Donna cambiata, de Paër, II. 103.
Don Quichotte, I. 58, 102, 165, 173-176, 392, 394.
Dorat, I. 164.
Driault (J.-E.), II. 66, 87, 90.
Dryden, I. 263.
Dubois-Fontanelle, I. 49, 191, 242, 246-249, 252, 257-267, 269, 270, 274, 277, 282, 284, 285, 304.

Dubos (Abbé), I. III, 41, 304-311 ; II. 45.
Duchesnois (Mlle), I. 358.
Ducis, I. 262.
Duclos, I. 7, 42, 188, 277.
Ducoin, I. 21, 356.
Ducros (Le père), I. 49, 241, 257, 293.
Due giornate, par Mayer, II. 103.
Dumarsais, I. 282.
Dumas (Alexandre), II. 5.
Dumas (Mathieu), II. 54, 139.
Dumesnil (Mlle), I. 262, 356.
Dumorey (Mme), II. 69.
Dumolard (Abbé), I. 121, 209.
Dumollard (Abbé), I. 140, 344.
Dupaty, I. 42.
Dupin (Maurice), II. 59, 86, 92, 95, 99.
Dupont (Général), II. 89, 92, 143.
Dupuy de Bordes, I. 49, 241, 264, 289-292.
Durand, I. 149, 151, 152, 229, 255, 324, 381.
Durosnel, II. 138.
Durrieu (Capitaine), II. 172.
Duvignan, II. 137.
Duviquet (Maurice), II. 60.

E

Eblouissements (Les), voir Noailles.
Eloge historique de M. Mounier, par Berriat Saint-Prix, II. 212.
Emile, I. 57, 191.
Enéide, I. 256.
Enfance d'Henri Beyle, par C. Stryienski, I. 46, 51.
Epicharide e Nerone, par Legouvé, II. 166.
Epistolario de Foscolo, II. 113.
Epitome..., I. 149.
Epître à Delille, par P. Daru, II. 27, 181, 208.
Epître à mon Sans-Culotte, par P. Daru, II. 27.
Epreuve villageoise, par Grétry, I. 362.
Ericie ou la Vestale, par Dubois-Fontanelle, I. 258, 259.
Eschyle, I. 262.
Esprit (De l'), par Helvétius, I. 123.
Esprit des Loix, I. 308 ; II. 118.
Essai sur le Théâtre Espagnol, par P. Daru, II. 26.
Estelle, par Florian, I. 197, 380.
Esther, I. 273.
Etourdi, II. 169.
Euler, I. 254.
Euripide, I. 166.

F

Fabre d'Eglantine, I. 175.
Faguet, I. III.
Falcon, I. 189, 230, 231.
Famille de Beyle-Stendhal, par E. Maignien, I. 12, 16, 391.
Fanchon, I. 142, 342.
Fantin des Odoards, II. 180, 183.
Farges (Louis), II. 147.
Faublas, I. 183, 263.
Faure (Félix), I. 288, 319, 321, 322, 326, 369, 370, 372 ; II. 125, 184.
Federici, II. 166, 169.
Félicia ou mes fredaines, I. 180, 182-184, 298, 345, 353, 359 ; II. 55.
Fénelon, I. 54, 126, 164, 170, 209, 308.
Figure e figurine d'un secolo che muore, par R. Barbiera, II. 67.
Fleury (Abbé), I. 208.
Flore littéraire du Dauphiné, I. 258, 266, 336.
Florian, I. 196, 197, 200, 244,

268-270, 276, 278, 299, 313, 353, 354, 361, 390 ; II. 19.
Florus, I. 149, 150, 255.
Fontenelle, I. 308.
Foscolo, II. 113, 114, 191.
Fouché, II. 88.
Fourcroy, I. 30.
Fourier, I. 292.
Fournier (Paul), I. 47, 55.
Foy, II. 164.
Fragonard, I. 139, 299.
Franceschi (Général), II. 164.
Frédéric Barberousse, II. 53.
Frère (Capitaine), II. 143.
Fréron, I. 257.

G

Gabrielli (Caterina), II. 100.
Gaforini (La), II. 104.
Gagnon (Les), I. vi, 9, 14, 18, 22, 30, 32, 38-45, 53, 56, 62-64, 70, 216, 222 ; II. 201-203.
Gagnon (Antoine), I. 40, 44, 60-62, 217 ; II. 203.
Gagnon (Elisabeth), I. 26, 37, 40, 41, 45, 59-64, 93, 95-97, 104, 108, 133, 146, 147, 173, 217, 223, 229, 231, 399; II. 171.
Gagnon (Henri), I. vi, 26, 32, 35, 38, 40, 41, 45-61, 64, 70-73, 79, 83-90, 95-97, 99, 100, 103, 107, 108, 120, 133-135, 138, 146, 147, 152-155, 159-166, 168, 170, 179, 181, 197, 207, 208, 211, 213, 215, 216, 219-223, 229, 231-233, 235, 239, 241-243, 245, 249, 252, 253, 257, 273, 278, 289, 313, 320, 327, 333, 340, 341, 344, 349, 390, 399 ; II. 16, 17, 133, 138, 176, 177, 206, 211.
Gagnon (Henriette), I, 3, 4, 10, 28, 31, 34-39, 41, 54, 61, 64, 67, 68, 70, 71, 73-84, 94, 95, 107, 114, 129, 132-135, 141, 157, 180, 205, 297, 339, 349, 351 ; II. 135.
Gagnon (Hourrias), I. 43 ; II. 201.
Gagnon (Jean), I. 40, 44 ; II. 202, 203.
Gagnon (Oronce), I. 43, 57.
Gagnon (Romain), I. vii, 32, 40, 59, 71, 81, 104, 139, 140-142, 181, 182, 185, 186, 231, 330, 332, 333, 335, 338-345, 356, 398 ; II. 33, 35.
Gagnon (Mme Romain), I. 141, 142, 342, 344, 351.
Gagnon (Séraphie), I. vi, vii, xv, 31, 35, 54, 60, 81, 83, 90-98, 103, 109-112, 123-125, 128, 130, 131, 133, 134, 136, 141, 143, 145-148, 154-157, 160, 163, 167, 179, 189, 194, 196, 197, 203-205, 207, 208, 213, 216, 218, 223, 225, 229, 231, 235, 243, 277, 288, 320, 352, 353, 360, 374, 380, 394 ; II. 49.
Gagnoni-Schippisi (Augusto), I. 43.
Gaignoni (Johannes), I. 43.
Galatée, par Florian, I. 197.
Gall, I. 326.
Gallavresi (Giuseppe), II. 63, 66, 68, 91, 112, 114.
Gallier (A. de), I. 17, 24, 49, 334, 356.
Gardon, I. 153, 154, 226.
Gattel (Abbé), I. 49, 265, 279-285 ; II. 181, 208.
Gaulthier (Mme Jules), I. 376.
Gaveaux, I. 357, 362.
Gazette de France, I. 257.
Gazette des Deux-Ponts, I. 257.
Général Choderlos de Laclos : voir Dard.
Geoffroy, II. 28.
Geoffroy et la critique dramatique... : voir Des Granges.
Géorgiques, I. 118.
Gerardi (Mr), II. 119.

Gerardi (Mme Fanny Lechi), II. 106, 107, 119.
Gessner, I. 263.
Gibory, II. 129.
Ginguené, I. 311.
Ginon (Abbé), I. 16.
Giorno (Il) : voir Parini.
Giroud, I. 85.
Gitelli, II. 127.
Goethe, II. 44.
Goldoni, I. 178 ; II. 166-168.
Goncourt, I. 41 ; II. 7.
Gonel, II. 163.
Gonzalve de Cordoue, par Florian, I. 197.
Gourmont (Remy de), I. 168.
Gozzi, II. 166.
Gracchus, I. 199.
Grammaire, de Condillac, I. 266.
Grammaire, de Tracy, I. 280.
Grand-Dufay, I. 247, 254, 255.
Grande Encyclopédie, II. 24.
Grandisson, I. 189.
Gras (Albin), I. 227, 229.
Grassini (La), II. 99, 104.
Grétry, I. 343, 362.
Griois, II. 53, 86.
Grisheim (Mlle de), I. 360.
Gros, II. 125.
Gros (Gabriel), I. xiii, 291-294, 324 ; II. 141.
Gueneau de Mussy, I. 227.
Guérin (Amédée — : M. Guillemin), I. 21.
Guérin (Le peintre), II. 21.
Guerres de la Révolution : voir Jomini.
Guettard, I. 58.
Guichard de Bienassis, I. 333.
Guide (Le), II. 171.
Guinaudon (Mlle), II. 156.
Guilbert (Mélanie), I. ii, iv, 187, 193, 300, 343, 355, 358, 370 ; II. 35, 126, 130, 150.
Guillemin, I. 17, 21, 48, 85.
Gunnel (Miss Doris), I. 275.
Guyot (R.), II. 106.

H

Hamlet, I. 264 ; II. 38.
Harris, I. 282.
Harville (Général), II. 182, 183.
Hatin, I. 220.
Hatot-Rozière, I. 336, 337.
Hazard (Paul), I, 42, 43.
Hébert (Le peintre), I. 25.
Heine, II. 44.
Helvétius, I. iii, 7, 8, 123, 264, 265, 283, 284.
Hénault (Président), II. 167.
Henriade, I. 93, 167, 168, 262.
Henry Beyle-Stendhal : voir Pierre Brun.
Hermès, d'Harris, I. 282.
Hernani, II. 9.
Hersent (Le peintre), II. 21.
Hippocrate, I. 58, 160, 166, 308.
Histoire de Bretagne, par Pierre Daru, II. 28.
Histoire de France, par le président Hénault, II. 167.
Histoire de Grenoble : voir Pilot.
Histoire de Grenoble : voir Prudhomme.
Histoire de la Littérature française : voir Lanson.
Histoire de la Littérature française, de Petit de Julleville, I. 161.
Histoire de la Peinture, par Stendhal, I. 63, 196, 211, 266, 276, 279, 299, 305, 306, 308-310, 347 ; II. 28, 62, 98.
Histoire de la Presse française, par Avenel, I. 220.
Histoire de ma vie, par G. Sand, II. 59, 86, 92, 99.
Histoire de Russie, par Lévesque, II. 167.
Histoire de Venise, par Pierre Daru, II. 28.

Histoire du Consulat et de l'Empire : voir THIERS.
Histoire Romaine, par Rollin, I. 150.
Historique du 6e régiment de dragons, II. 137, 143, 147, 183.
HOBBES, I. 28[illegible].
HOMÈRE, I. 253 ; II. 169, 181, 208.
Homme singulier, par Destouches, I. 172.
HORACE, I. 46, 52, 56, 59, 160, 166, 167, 170, 256, 382 ; II. 24, 27, 181, 208.
HOUSSAYE (Arsène), II. 157.
HUGO (Victor), I. 162.
HULIN (Général), II. 89.
HUME (David), I. 29, 30, 99.
HUYSMANS, I. 209.

I

Idéologie, par Destutt de Tracy, I. 281, 284.
Idéologues (Les) : voir PICAVET.
Indiana, II. 8.
Influence attribuée aux philosophes... sur la Révolution de France, par J.-J. Mounier, I. 131.
Inspiratrices de Balzac, Stendhal et Mérimée : voir H. REBELL.
Inventaire sommaire des archives communales de Grenoble, par Prudhomme, I. 246, 355.
Italia nei cento anni del secolo XIX : voir COMANDINI.
Itinéraire de Stendhal : voir MARTINEAU.

J

Jacopo Ortis, par Foscolo, II. 191.
JAY (L.-J.), I. 247, 300-305 ; II. 45, 70.
Jean-Christophe : voir Romain ROLLAND.
JEAN (Saint), I. 137, 138.
Jérusalem délivrée, I. 144, 179 ; II. 181, 208.
JÉSUS, I. 137, 138.
Jeunesse de Benjamin Constant, par Rudler, I. 102.
Jeunesse de Napoléon, par A. Chuquet, I. 289, 333.
JOANNE (Ad.), I. 66.
JOINVILLE (Louis), II. 68, 121, 123, 125, 127, 152, 192.
JOLY, I. 285.
JOMINI, II. 44, 52, 53, 86, 137, 139, 146, 147.
JOSEPH II, II. 106.
JOSÉPHINE BONAPARTE, II. 37.
JOUBERT, I. 114, 149.
JOURDAN, II. 137.
Journal de Fantin des Odoards : voir FANTIN...
Journal de Grenoble..., I. 365 ; II. 174.
Journal de Perlet, I. 220.
Journal de politique et de littérature (de Panckoucke), I. 257.
Journal de voyage du général Desaix, II. 79, 93, 95, 101, 106, 108, 112, 113, 172.
Journal des Débats, I. 219, 220.
Journal des défenseurs de la Patrie, I. 219, 220.
Journal des hommes libres, I. 219, 220.
Journal des opérations de l'armée d'Italie, II. 181, 209.
Journal du Département de l'Isère, I. 55, 87.
JUDITH, II. 126.
Jugement de Suzanne, par Coypel, I. 310.
JULES ROMAIN, I. 309 ; II. 158.
JULIE DE LAMARTINE, I. 76.

K

Kellermann (père), I. 224.
Kellermann (fils), II. 183.
Kléber, II. 85.
Klopstock, I. 263.
Kotzebue, II. 166.

L

La Bayette, I. 326.
La Bruyère, I. 20, 262, 355.
La Chaussée, I. 171, 269.
Laclos (Choderlos de), I. 185-188, 277, 331, 332 ; II. 104, 110.
La Fontaine, I. 176, 180, 189, 196.
La Harpe, I. 262, 272 ; II. 160, 167.
Lalande, I. 42 ; II. 161, 172.
Lamartine, I. x, 6, 31, 41, 76, 136, 177, 178, 202, 333, 395 ; II. 8.
Lambert, I. 95, 134-138, 291, 317, 379.
Lamberti (Mme), II. 106.
Lamennais, I. 214.
Lamoignon, I. 222.
Lancelot, I. 282.
Lancetti (Vincenzo), I. 42, 335, 337.
Lanfranc, I. 303.
Lannes, II. 49.
Lanson (Gustave), I. 20, 171, 213, 266.
Larose, II. 143.
Lasalle, II. 163.
Lasserre (Pierre), I. 370.
Laurence, I. 285.
Lauriston, II. 52.
Le Baron (Colonel), II. 137, 139, 141, 143, 147, 175-177, 182, 183, 187, 206, 212.
Lebrun (Le peintre), I. 306.
Le Brun (Mme), II. 21.
Lechi, II. 75, 106, 192.
Léda, du Corrège, I. 299.
Legouvé, II. 166.
Lekain, I. 356 ; II. 181, 208.
Le Lorrain, I. 298.
Lemarois, II. 143.
Lenôtre, I. 391.
Léon X, I. 303.
Le Pays, I. 331.
Lepelletier, I. 333.
Le Roy, I. 155, 156, 297-300, 306.
Le Roy (Mme), I. 298.
Lesdiguières, I. 23, 355.
Letourneur, I. 274.
Lettres d'Italie : voir de Brosses.
Lettres Persanes, I. 55.
Lévesque, II. 167.
Levrault, II. 182.
Lhomond, I. 149.
Liaisons dangereuses, I. 185-188, 263, 331, 332, 343, 353 ; II. 78.
Linné, I. 58.
Littré, I. 166.
Locke, I. 265, 281, 283.
Logique, de Condillac, I. 283, 290.
Lorenzo Lotto, II. 163.
Louason : voir Guilbert (Mélanie).
Louis XI, I. 23.
Louis XIV, I. 273.
Louis XV, I. 160.
Louis XVI, I. 29, 52, 93, 114, 160, 189, 209, 218, 225, 226-229.
Louis XVIII, I. 341.
Lucini di Gombiola (Gian Pietro), II. 66-68, 123.
Luini, II. 195.
Lulli, I. 307.
Lumbroso (Alberto), II. 66, 79, 134, 135, 150.
Luther, I. 168.
Lycée : voir La Harpe.
Lyonnet (Henry), I. 366.

M

Mably, I. 51.
Madelin, II. 34.
Maignien, I. 12, 16, 21, 35, 40, 44, 70, 297, 338, 391.
Maigron, I. 200 ; II. 77, 194.
Maïno, II. 157.
Mallein, I. 326.
Mallein (Jules), I. 87.
Mallet du Pan, II. 168.
Mal romantique : voir Seillière.
Manacorda, I. 42, 335, 337 ; II. 173.
Manon Lescaut, I. 165, 189.
Mante, I. 207, 319, 322, 323, 326, 372.
Mantegna, II. 158.
Mantovani (Don Luigi), II. 89, 90, 96, 111.
Marchesi, II. 99, 100, 104.
Marie (Abbé), I. 291.
Marigner, II. 68, 127.
Marini (Mme), II. 106, 129.
Marion, I. 37, 79, 80, 82, 134, 156.
Marmont, II. 47, 139, 154.
Marmontel, I. 41, 164, 210-213, 257, 316, 373.
Marnais (De), I. 85-87.
Martin (Mme), II. 129, 142.
Martineau (Henri), II. 4, 59, 72, 156.
Masséna, II. 24, 25, 69, 83, 90, 153.
Massillon, I. 29.
Massimo (Prince), I. 304.
Masson (Frédéric), I. 196.
Mathiez, I. 245.
Matrimonio segreto, I. 176 ; II. 57-59, 64.
Mayer, II. 103, 168.
Mazeau, II. 68, 69, 127, 138.
Mazoïer, II. 38.
Méchant, par Gresset, II. 185.
Médicis (Jean-Jacques de), II. 68.
Mélanie : voir Guilbert.
Mélas (Général), II. 72, 74, 83.
Mélia (Jean), I. 374 ; II. 67.
Mélomane italien, par Mayer, II. 103.
Melzi, II. 89, 91.
Mémoires de Hector Berlioz, I. 352.
Mémoires de la Société littéraire de Grenoble, I. 50.
Mémoires de Lekain, II. 181, 208.
Mémoires de Marmont, II. 47, 139.
Mémoires de Marmontel, I. 41, 211.
Mémoires de Saint-Simon, I. 277.
Mémoires d'Outre-Tombe, I. x, 215 ; II. 3.
Mémoires du général baron Thiébault : voir Thiébault.
Mémoires du général Griois : voir Griois.
Mémoires d'une contemporaine, II. 108, 113.
Mémoires d'un Touriste, I. 23, 24, 49, 134, 175, 382, 383, 385, 386, 388, 389, 391 ; II. 141.
Mémoires d'un homme de qualité, par l'abbé Prévost, I. 189.
Mémoires secrets, de Duclos, I. 277.
Mémoires secrets de la République des Lettres, par Bachaumont, II. 167.
Mémorial de Sainte-Hélène, II. 37.
Ménage à la mode, par Stendhal, II. 170, 185.
Mengs, I. 303.
Menta, I. 348, 350.
Mercato di Monjregoso, par Zingarelli, II. 104.
Mercure, I. 257.
Mercures britanniques, par Mallet du Pan, II. 167.

Mérimée, I. 58, 122, 280 ; II. 71, 174.
Mérope, I. 168 ; II. 169.
Mes riens, par Hatot-Rozière, I. 336.
Métamorphoses d'Ovide, I. 150, 229, 257.
Métastase, II. 167.
Métilde (Dembowska), I. ii, 35, 44, 62, 138, 350, 360, 386 ; II. 35, 107.
Mezzo secolo di patriotismo : voir Bonfadini.
Michaud (Général), I. 330 ; II. 90, 144-150, 152-155, 158-161, 164, 171, 172, 175-177, 182, 206, 207, 212.
Michel-Ange, I. 288, 303, 306.
Michelet, I. 25, 26.
Milano durante la dominazione napoleonica, par de Castro, II. 91.
Milano e la Repubblica Cisalpina, par de Castro, II. 89.
Millin, II. 172.
Millot, II. 159.
Milton, I. 263.
Mina de Wangel, I. 361.
Minola, II. 68, 84.
Mirabeau, I. 179.
Misanthrope, II. 38.
Miscellanea politica (à la bibl. Ambrosienne), II. 67, 71, 85, 90, 95, 96.
Moise, I. 271.
Molé (L'acteur), I. 356.
Molière, I. 28, 58, 160, 165, 168-171, 175, 266, 271, 275, 358, 394 ; II. 13, 48, 169, 179, 181, 185, 208.
Molière jugé par Stendhal, de Henri Cordier, I. 169.
Moncey (Général), I. 330 ; II. 137, 172.
Montaigne, I. x, 108, 159, 296 ; II. 165.
Montesquieu, I. iii, 7, 51, 124, 168, 188, 284, 308, 311 ; II. 118.
Montesquiou (Général), I. 141.
Monti (Vincenzo), II. 106, 155.
Monti (Teresa Pickler), II. 106.
Montmort (Mme de), I. 332.
Monvel, I. 362.
Moreau (Général), II. 137, 182.
Morellet (Abbé), II. 168.
Moretto, II. 172.
Morlon (Le père), I. 274.
Mornet (Daniel), I. 305, 390.
Mouffle d'Angerville, II. 167.
Mounier (Le constituant), I. 51, 131, 215 ; II. 212.
Mounier (Edouard), I. 381 ; II. 194, 212.
Mounier (Victorine), I. 374, 376 ; II. 126, 211, 212.
Mozart, I. 137, 275, 385.
Murat, II. 33, 59, 106, 113, 117, 119, 137, 173.
Musset (Victor de), II. 48, 53.

N

Napoléon, I. 62, 79, 141, 150, 160, 186, 196, 219, 230, 289, 290, 372 ; II. 3, 4, 23-25, 27, 31, 36, 37, 45, 48, 51, 54, 56, 61, 66, 70-72, 74-76, 82-88, 90-92, 99, 102, 104, 108, 112, 113, 136-139, 143, 144, 149, 151, 154, 156, 157, 158, 164, 173, 180, 182-185, 207.
Napoléon, par Stendhal, I. 189, 360, 398.
Napoléon en Italie, voir Driault.
Napoléon et les femmes, par F. Masson, I. 196.
Necker, I. 50, 53.
Nerciat (Andrea de), I. 182, 189.
Néron (par Pierre Daru), II. 26.
Neufchateau (François de), I. 237, 244, 245.

Ninon de Lenclos, par Pierre Daru, II. 27.
Nietzsche, I. iv, 123.
Noailles (Comtesse de), I. 89, 103 ; II. 133.
Notes et souvenirs, de Mérimée, I. 122.
Notes pour servir à l'histoire de Grenoble : voir Pilot de Thorey.
Notice sur la vie et les ouvrages de Henri Beyle : voir Colomb.
Nouveau dictionnaire portatif de la langue française, par l'abbé Gattel, I, 279.
Nouvelle Héloïse, I. 9, 29, 165, 190-196, 276, 337, 359, 370, 381 ; II. 50, 51, 65.
Nouvelles de M. de Florian, I. 268.
Novelle galanti di Casti, II. 208.
Numa, I. 160.
Numa, par Florian, I. 197.
Nuova guida di Milano : voir Bianconi.

O

Odru, I. 316.
Odyssée, II. 169.
Optimiste (par Collin d'Harleville), I. 41.
Orateur, de Cicéron, II. 26.
Originali (Gli), par Mayer, II. 103.
Orlandi (Ferdinando), II. 103.
Ossian, I. 263, 337.
Othello, I. 276, 277.
Otway, I. 263.
Oudinot (Général), II. 136, 143.
Ovide, I. 150, 229, 256, 257.

P

Paer, II. 103.
Paesiello, II. 58, 86, 103, 190.
Pajou, I. 301.
Par delà le Bien et le Mal, de Nietzsche, I. 123.
Parini, II. 111.
Parisot, II. 24.
Passioni del Risorgimento, par R. Barbiera, II. 111, 112.
Pasta, I. ii.
Pater, I. 298.
Patriziato milanese : voir Calvi.
Paupe (Adolphe), I. 137 ; II. 72, 125, 136, 140, 167.
Peinture romantique : voir Rosenthal.
Pellico (Silvio), II. 184.
Pellissier (Georges), I. 161.
Pénélope, par Stendhal, II. 169.
Percheron, II. 116, 163.
Périer (Augustin), I. 114, 115.
Périer (Casimir), I. 23, 114, 115.
Périer (Claude), I. 114, 115.
Périer (Marine), I. 114.
Périer-Lagrange, I. 85, 87-89.
Perlet, I. 219, 220.
Perrin-Dulac, I. 66.
Petiet (Alexandre), II. 69.
Petiet (Auguste), II. 69, 127, 133, 142.
Petiet (Claude), II. 24, 65, 66, 69, 84, 92, 93, 134, 155, 179.
Petiet (Mme Claude), II. 67, 69, 93.
Pétrarque, I. 42.
Pharaon, I. 206.
Phèdre (Le fabuliste), I. 255.
Philinte de Molière (Le), par Fabre d'Eglantine, I. 175.
Picard, II. 28.
Picavet, I. 238, 284.
Pichegru, II. 137.
Pie IV, II. 68.
Pietragrua (Angela), II. ii, viii, 44, 178, 365 ; II. 51, 58, 62, 67, 80, 98, 106, 121-131, 136, 138, 142, 150, 152, 162, 179, 190-192.
Pietragrua (Antonia Marliani), II. 124.

Pietragrua (Carlo), II. 124, 127.
Pietragrua (Luigi), II. 124.
Pietragrua (Luigi Antonio), II. 124, 127, 129.
Pigault-Lebrun, I. 361.
Piklar, par Stendhal, I. 268.
Pilot, I. 66.
Pilot de Thorey, I. 55.
Pipelet (Mme Constance), II. 30.
Pison du Galland, I. 16.
Plana, I. 323, 324, 326.
Pline l'Ancien, I. 58, 181, 212.
Plutarque, I. 201 ; II. 151.
Podestà di Chioggia, d'Orlandi, II. 103.
Poème des Alpes, par Pierre Daru, II. 27.
Poncet, I. 89.
Poncet (Mme), I. 140.
Ponsard, II. 169.
Ponti, II. 66.
Porta (Carlo), II. 66, 118.
Portal, II. 11.
Pozzo (Dal), II. 66.
Précis des événements militaires, par Mathieu Dumas, II. 139.
Préface de la *Correspondance de Stendhal*, par Maurice Barrès, I. 63.
Préjugé à la mode, de La Chaussée, I. 171.
Prévost (Abbé), I. 189, 257.
Prina, II. 91.
Principessa Belgioioso, par R. Barbiera, II. 68.
Progrès de l'esprit humain, par Condorcet, II. 181, 208.
Promenades dans Rome, I. 150, 293, 299 ; II. 120, 157.
Prudhomme (A.), I. 25, 42, 50, 52, 66, 73, 153, 222-225, 227, 229-231, 243, 246, 249, 252, 331, 355, 358 ; II. 203.
Ptolémée, I. 53, 117, 208.
Pucelle, de Voltaire, I. 167, 178, 394.
Pulci, I. 263.
Pyrrhus, I. 162.

Q

Quesnel, II. 172.
Quinte-Curce, I. 114.
Quiproquos, par Stendhal, II. 169.

R

Racine, I. 25, 150, 151, 172, 262, 271-274, 306, 307, 358 ; II. 38, 169, 181, 185, 208.
Racine et Shakespeare, I. 129, 171, 262, 266, 272, 273, 385 ; II. 30, 98.
Rados, II. 159.
Raillanne (Abbé), I. vii, xiii, 63, 67, 69, 91, 112, 113-126, 128, 130, 131, 145, 149, 151, 180, 196, 204, 206-209, 211, 213, 251, 342, 352, 379, 380 ; II. 159.
Raoul, sire de Créqui, par Dalayrac, I. 362.
Raphaël, I. 299, 303, 309.
Rapport sur la bataille d'Hohenlinden, II. 181, 209.
Raynal, II. 28.
Rebell (Hugues), II. 116.
Rebuffet (Mr), I. 293 ; II. 22.
Rebuffet (Mme), II. 11, 22, 194.
Rebuffet (Adèle), II. 21, 22, 35, 69, 126, 194.
Recueil de lettres sur la peinture..., par Jay, I. 302.
Recueillements poëtiques, de Lamartine, I. 76.
Réflexions sur la poésie et la peinture : voir Dubos.
Regnault (Le peintre), I. 304 ; II. 21.
Rembrandt, I. 378.
Remy (Capitaine), II. 143, 147.

Renan, I. 207.
René, I. 7, 74, 75, 105, 312 ; II. 9, 76.
Rêveries du promeneur solitaire, I. XII.
Rey (Abbé), I. 80, 226.
Rey de Foresta, II. 194.
Reytiers, I. 207.
Ricciulli (Pauline), II. 96.
Richardson, I. 189.
Ricordi (I miei) : voir Azeglio.
Rifugiati italiani in Francia : voir Manacorda.
Rivaud (Général), II. 143.
Robespierre, I. 219, 297.
Rochas, I. 300, 302, 321 ; II. 212.
Rod (Ed.), I. 8.
Roland (Mme), I. IV.
Roland Furieux, I. 58, 176-179 ; II. 7, 181, 185, 208.
Rolland (Romain), I. 80, 103, 132.
Rollin, I. 150 ; II. 45.
Romagnier (Mme), I. 95, 96, 320.
Romantisme et les mœurs (Le) : voir Maigron.
Romantisme français : voir Lasserre.
Rome, par Michelet, I. 25.
Rome de Napoléon : voir Madelin.
Rome, Naples et Florence, I. 175 ; II. 58, 98, 106, 115, 120, 161.
Roméo et Juliette, I. 276, 277.
Romulus, I. 149, 160.
Rosenthal, II. 21.
Rosset, I. 398 ; II. 4.
Rossini, II. 58, 103.
Rouge et le Noir (Le), I. 27, 115, 129, 141, 188, 294, 385, 397 ; II. 4, 20, 138, 142.
Rousseau (J.-B.), I. 262.
Rousseau (J.-J.), I. X, XI, XII, 6, 7, 17, 18, 48, 57, 59, 67, 124, 134, 136, 140, 142, 144, 159, 163, 164, 172, 175, 190-196, 200, 201, 210, 233, 244, 262, 266, 268, 276, 278, 313, 326, 331, 333, 343, 346, 353, 354, 370, 373, 380, 381, 390, 395 ; II. 6, 10, 19, 27, 45-48, 50, 52, 54, 67, 72, 77, 97, 124, 151, 185, 196.
Rousset (Henry), I. 355.
Rovani, II. 112-114, 116.
Rubempré (Alberthe de), I. 74.
Rubens, I. 306, 307 ; II. 171.
Rudler, I. 102.
Ruga (Sigismondo), II. 106, 112.
Ruga (Mme), II. 106, 107, 112-114.
Ruskin, I. 386.

S.

Sacy (De), I. 29.
Sade (De), I. 332.
Sainte-Beuve, I. XVI, 58, 151, 327 ; II. 8, 24, 25, 28, 29.
Sainte-Suzanne (Général), II. 137.
Saint-Ferréol (De), I. 352.
Saint-Priest, II. 18.
Saint-Simon, I. 277, 278.
Saint-Vallier (Mlle Bonne de), I. 352.
Saladini (Mme) : voir Martin.
Salluste, I. 256.
Sand (George), II. 8, 59, 86.
Sassenage (Françoise de), II. 202.
Saugrain, I. 24.
Savardin (Bonne de), I. 43, 140, 143.
Schlegel, I. 168, 212.
Séché (A.), I. 32, 92, 101, 153, 374 ; II. 32.
Seillière (Ernest), I. 134, 349 ; II. 149.
Selectæ..., I. 149, 255.
Selmours, par Stendhal, I. 268-271 ; II. 13, 169.

SENTERRE, I. 216.
SENTERRE, I. 219.
SENTERRE (Elisabeth), I. 40, 44 ; II. 203.
Sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre (Le) : voir MORNET.
SÉRAPHIE : voir GAGNON.
SEREGNO, II. 68.
Séthos, par l'abbé Terrasson, I. 59, 164, 170.
SÉVIGNÉ (Mme de), I. 41.
SHAKESPEARE, I. 160, 173, 175, 176, 263, 266, 267, 274-278, 353, 370, 380, 390, 395 ; II. 20, 38, 45, 46, 104.
Siècle de Louis XIV, par Voltaire, I. 167.
Siècle de Louis XV, par Mouffle d'Angerville, II. 167.
SIMON (Mlle), I. 104.
SINARD (De), I. 352.
SIRET, II. 208.
SMOLLETT, I. 30.
SOAVE (Felice), II. 66.
Société française pendant le Consulat : voir STENGER.
Société française pendant le Directoire : voir GONCOURT.
Soirées du Stendhal-Club, par C. Stryienski, II. 19, 23, 25, 28, 29, 31, 142.
Soirées du Stendhal-Club (2e série), par C. Stryienski et P. Arbelet, I. 99, 147, 278.
Soldat croisé revenant chez ses parents, par Stendhal, II. 169.
SOPHOCLE, I. 166.
SOREL (Albert), II. 54.
SOUFFLOT, II. 70.
Souvenirs d'Egotisme, I. 227, 275, 294, 326, 342, 349, 350, 385 ; II. 23, 26, 29, 30, 34-36.
Souvenirs de Maurice Duviquet : voir DUVIQUET.
STAËL (Mme de), I. 5, 6, 7, 168, 190, 194 ; II. 115.
Stendhal : voir SÉCHÉ.
Stendhal-Beyle : voir CHUQUET.
Stendhal diplomate : voir FARGES.
Stendhal e Napoleone, par A. Lumbroso, II. 66, 134.
Stendhal et l'Angleterre : voir GUNNEL (Miss Doris).
Stendhal et ses amis : voir CORDIER.
Stendhaliana, par Gallavresi, II. 63.
Stendhal, sa vie et son œuvre : voir BOUGY.
STENGER, II. 21.
Storia dell' amministrazione del Regno d'Italia, par Coraccini, II. 112.
Storia della Vita Milanese : voir VERGA.
Storia di Milano : voir CESANI.
STRYIENSKI (Casimir), I. IX, 5, 46, 47, 51, 57, 209, 304, 342, 383, 394.
SUCHET (Général), II. 154, 206.
SUTTON SHARPE, I. 389.

T

TACITE, I. XVI, 11, 256 ; II. 112.
TAINE, I. IV, 307, 308 ; II. 44.
TALLEYRAND, II. 91.
TALLIEN (Mme), II. 115.
TALMA, I. 358.
Tambour nocturne, par Destouches, I. 172.
TASSE, I. 41, 179, 263 ; II. 45, 52, 181.
TEISSEIRE (Mme), I. 46.
Télémaque, I. 59, 170.
TENCIN (Mme de), II. 106.
TÉRENCE, II. 26.
TERRASSON (Abbé) : voir *Séthos*.
TEXTE, I. 24.
Théagène et Chariclée, I. 150.

Théâtre à Grenoble : voir Rousset.
Théophilanthropie et le culte décadaire (La) : voir Mathiez.
Thésée, par Mazoïer, II. 38.
Thiébault (Général), II. 90, 96, 108, 144, 180.
Thiers, II. 51-53, 84, 86, 87.
Tiepolo, II. 97.
Tite-Live, I. 149, 150, 228, 256; II. 45.
Titien, II. 94, 171.
Tournon, II. 34.
Tracy (Destutt de), I. 7, 238, 249, 255, 266, 280-284, 293, 370 ; II. 49.
Traité de l'existence de Dieu, par Fénelon, I. 54.
Traité des Tropes, par Dumarsais, I. 282.
Traité nul, par Gaveaux, I. 357, 362.
Tressan (De), I. 176.
Trousset, I. 256.
Turenne, II. 74, 151, 165, 179.

U

Ulysse, par Ponsard, II. 169.
Ulysse, par Stendhal, II. 169, 170, 185.
Une princesse révolutionnaire, par Whitehouse, II. 157.
Un peu de Stendhal inédit : voir Blanchard de Farges.

V

Vauvenargues, I. 55 ; II. 179.
Veneroni, II. 208.
Verga, II. 71.
Véronèse (Paul), II. 171.
Verri, II. 110.
Vespasien, II. 172.
Viala (Agricol), I. 225.
Victoires, conquêtes... des Français..., II. 146.
Victor de Musset et Henri Beyle-Stendhal : voir Cavard.
Vie d'Agricola, I. 256.
Vie de Napoléon, I. 218, 221, 239 ; II. 56, 74, 81, 93, 95, 96, 101, 102, 106-110, 129, 141, 156-159, 173, 180.
Vie de P. Arétin, par Dubois-Fontanelle, I. 257.
Vie de province au XVIIIe siècle : voir A. de Gallier.
Vie de Rollin : voir Gueneau de Mussy.
Vie de Rossini, I. 206, 305, 363 ; II. 98.
Vies de Haydn, Mozart et Métastase, II. 167.
Viganò, I. 210 ; II. 104.
Vignon (Mme), I. 92, 93, 288, 354.
Vignon (Mlle), I. 354.
Vigny, I. 34, 205 ; II. 54, 179.
Villars, I. 256.
Vinci (Léonard de), I. 306 ; II. 62, 107.
Vinot (G.), II. 147.
Virgile, I. 118, 137, 149-151, 166, 229, 255, 382 ; II. 38, 45, 156, 158, 159, 181, 185, 208.
Virieu (De), I. 178.
Visconti (Mme), II. 108, 113.
Vita d'Alfieri, I. 75.
Voltaire, I. 6, 7, 28, 46, 53, 54, 56, 59, 160, 165, 167, 168, 170, 181, 208, 210, 257, 262, 264, 266, 271, 272, 275 ; II. 28, 110, 168, 169, 181, 185, 208.
Voyage aux sources du Nil..., par Bruce, I. 165.
Voyage en Italie : voir Lalande.
Voyages à travers les Dauphinois, par le sieur Amédée Guérin, I. 21.

W

Washington..., par Pierre Daru, II. 26.
WATTEAU, I. 177.
WELVERT (Eugène), II. 28.
Werther, I. 195 ; II. 126.
WHIMPER, I. 66.
WHITEHOUSE, II. 157.
WINCKELMANN, I. 311.
WYZEWA (De), II. 57.

Z

Zadig, I. 167, 168.
Zaïre, I. 356 ; II. 169.
ZANOLI, II. 115.
Zelinda e Lindoro, de Goldoni, II. 166, 168.
ZINGARELLI, II. 104.
ZOLA, I. 275.
ZULIETTA (La), II. 45.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

PARIS

(19 novembre 1790-7 mai 1800)

I. — Solitude 3

II. — Les Daru 15

Beyle dans la famille Daru. — Pierre Daru. — Martial Daru. — Beyle aux bureaux de la Guerre.

MILAN

(mai 1800-janvier 1802)

LIVRE I

BEYLE A LA CASA BONARA

I. — De Paris à Milan 13

Le départ pour l'Italie. — Le passage du Saint-Bernard. — Le *Matrimonio Segreto*.

II. — La vie milanaise d'Henri Beyle 61

L'arrivée. — Beyle dans les bureaux de l'Armée d'Italie. — Premières impressions esthétiques. — Mélancolie et malheur.

III. — Le spectacle de Milan 81

Milan et l'armée française. — Le Corso et les bals. — La Scala. — Les Milanaises.

IV. — Angela Pietragrua 121

LIVRE II

LA CARRIÈRE MILITAIRE D'HENRI BEYLE

I. — Première campagne..... 133
II. — Beyle aide de camp..... 153
III. — La petite garnison..... 179

Après l'Italie..... 189

APPENDICE

I. — Notes sur les Gagnon de Bédarrides..... 201
II. — Les Bigillion..... 204
III. — Lettre inédite de Pierre Daru 206
IV. — Etat des effets appartenant à M. Henri Beyle, sous-lieutenant à la 4e compagnie du 6e régiment de Dragons..... 208
V. — Certificat des services militaires d'Henri Beyle.. 210
VI. — La démission de Beyle..... 211

Bibliographie..... 213

Index..... 223

Table des matières..... 243

Abbeville. — Imprimerie F. Paillart.

PING SECT. FEB 24 1954

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2437
A7
t.2

Arbelet, Paul
La jeunesse de Stendhal